

I-2662

INCLINATA  
RESVRGET

EX  
LI  
BRIS

Prof. dr  
J.  
Staszewski

T.G.









QUINZE ANS

SOUS LE

---

CERCLE POLAIRE

---

## DU MÊME AUTEUR

---

- Coup d'œil sur la Nouvelle-Bretagne. *Dans les Missions catholiques*. Lyon, 1868, Pitrat aîné, rue Gentil, 4. — *Idem* Paris, 1866, A. Hennuyer et fils, 7, rue d'Arcet.
- Etude sur la nation montagnaise ou tchippewayane. — *Ibid* du 16 octobre 1868 au 19 février 1869; et 1871.
- Géologie générale de l'Athabasca-Mackenzie. In-8°. Paris, 1875. Impr. A. Hennuyer, 7, rue d'Arcet.
- Géographie du Mackenzie et de l'Anderson. In-8°. Paris, 1875. Ch. Delagrave, éd., 15, rue Soufflot, avec carte en 5 couleurs, dressée par l'auteur. Extrait du *Bulletin de la Société de géographie*. Imp. Martinet, 2, rue Mignon. 5 fr. »
- Idem*, Imp. A. Hennuyer et fils.
- Grammaire et Dictionnaire Dènè-Dindjié. Grand-in-4° avec tableaux synoptiques, précédés d'une monographie. Paris, 1876. Ernest Leroux, éd., 28, rue Bonaparte. Dépôt chez J. Maisonneuve et Ch. Leclerc, 25, quai Voltaire. 75 fr. »
- Vocabulaire esquimau, précédé de notes grammaticales et d'une monographie. *Ibid*..... 50 fr. »
- Monographie des Dènè-Diendjié. *Ibid*..... 4 fr. »
- Monographie des Esquimaux-Tchigliit. *Ibid*..... 4 fr. »
- Deux légendes américaines (fragment). Paris, 1875. *Dans la Revue d'ethnographie et de philologie*.
- Etude sur la nation dènè. *Dans le Congrès des Américanistes*. Nancy, 1875. 2 vol. Maisonneuve et Ch. Leclerc, 25, quai Voltaire..... 12 fr. »
- Six légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse. Paris, 1877. Impr. A. Hennuyer.
- Idem* dans les *Missions catholiques*. Challamel, édit., rue Jacob.
- Ethnographie des Américains hyperboréens, avec atlas, par l'auteur. Paris, 1879; dans les *Missions catholiques*. N° 543 à 551. Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte.
- Nouvelles notes ethnographiques sur les Américains. Paris. 1883. *Dans le Bulletin de la Société philologique*, 5, rue Christine.
- On the Athabasca district, with a map by the author. London, 1883. In the *Royal Geographical Society's Bulletin*, 1, Savile Row, Burlington Gardens.

- Essai sur la légende crise d'Ayatç. Paris, 1883. Dans le *Bulletin de la Société philologique*.
- Vocabulaire Pied-noir. Paris, 1885. *Ibid.*
- La Femme-serpent, dans *Mélusine*. Paris, 1884. Gaidoz et Roland, 6, rue des Fossés-Saint-Bernard.
- Sur quelques armes de pierre rapportées d'Amérique, avec atlas par l'auteur. Dans les *Matériaux*, d'Emile Cartailhac. Toulouse, 1875.
- Parallèle entre la famille caraïbo-esquimaude et les Phéniciens. Rouen, 1883. *Association pour l'avancement des sciences*.
- De la formation de certains mots par un procédé bilingue (fragment). *Ibid.*
- Habitat et fluctuations des Peaux-Rouges en Canada. Paris, 1884. *Bulletin de la Société d'anthropologie*.
- De la prétendue origine orientale des Algonquins. Paris, 1884. *Ibid.*
- Du cannibalisme dans le nord-ouest du Canada. Quatre articles dans la *France illustrée*. Paris, 1886.
- Huit articles illustrés dans le *Journal des Voyages*. Paris, 1886-87. G. Decaux, 7, rue du Croissant.
- Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest. Paris, 1886. Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 25, quai Voltaire.. 7 fr. 50
- Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest. Textes originaux et traduction littérale dans le *Bulletin de la Société philologique*, Alençon, 1887.
- Idem*, Alençon, 1888. Impr. E. Renaut de Broise. Tirage à part de 250 exempl. Dépôt chez J. Maisonneuve, 25, quai Voltaire..... 10 fr. »
- Les Grands-Esquimaux, avec gravures et carte d'après les dessins de l'auteur. Paris, 1887. E. Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>, 10, rue Garancière..... 4 fr. »
- En route pour la mer Glaciale, avec gravures d'après les dessins de l'auteur. Paris, 1888. Letouzey et Ané, 17, rue du Vieux-Colombier..... 3 fr. 50
- La Femme-aux-métaux. Légende nationale des Dènè Couteaux-Jaunes. Meaux, 1888. Impr. Marguerith-Dupré, rue du Tan.



CONFLUENT DE LA RIVIÈRE-AUX-LIARDS AVEC LE MACKENZIE (page 6.)

# QUINZE ANS

SOUS LE

## CERCLE POLAIRE

MACKENZIE, ANDERSON, YOUKON

PAR

### ÉMILE PETITOT

Ancien Missionnaire, Officier d'Académie,  
Lauréat des Sociétés de Géographie de Londres et de Paris,  
Membre de plusieurs Sociétés savantes.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE 18 GRAVURES DE H. BLANCHARD  
ET D'UNE CARTE D'ERHARD  
D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR

*In fines orbis terrarum verba eorum.* »  
(Ps. XVIII.)



CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55  
tel. 22 69-78-773



Wa5160765

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES  
3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1889

(Tous droits réservés.)

*Opisy pod.*

*Archiwka*

*Kart*



I-2662

*[Handwritten scribbles]*

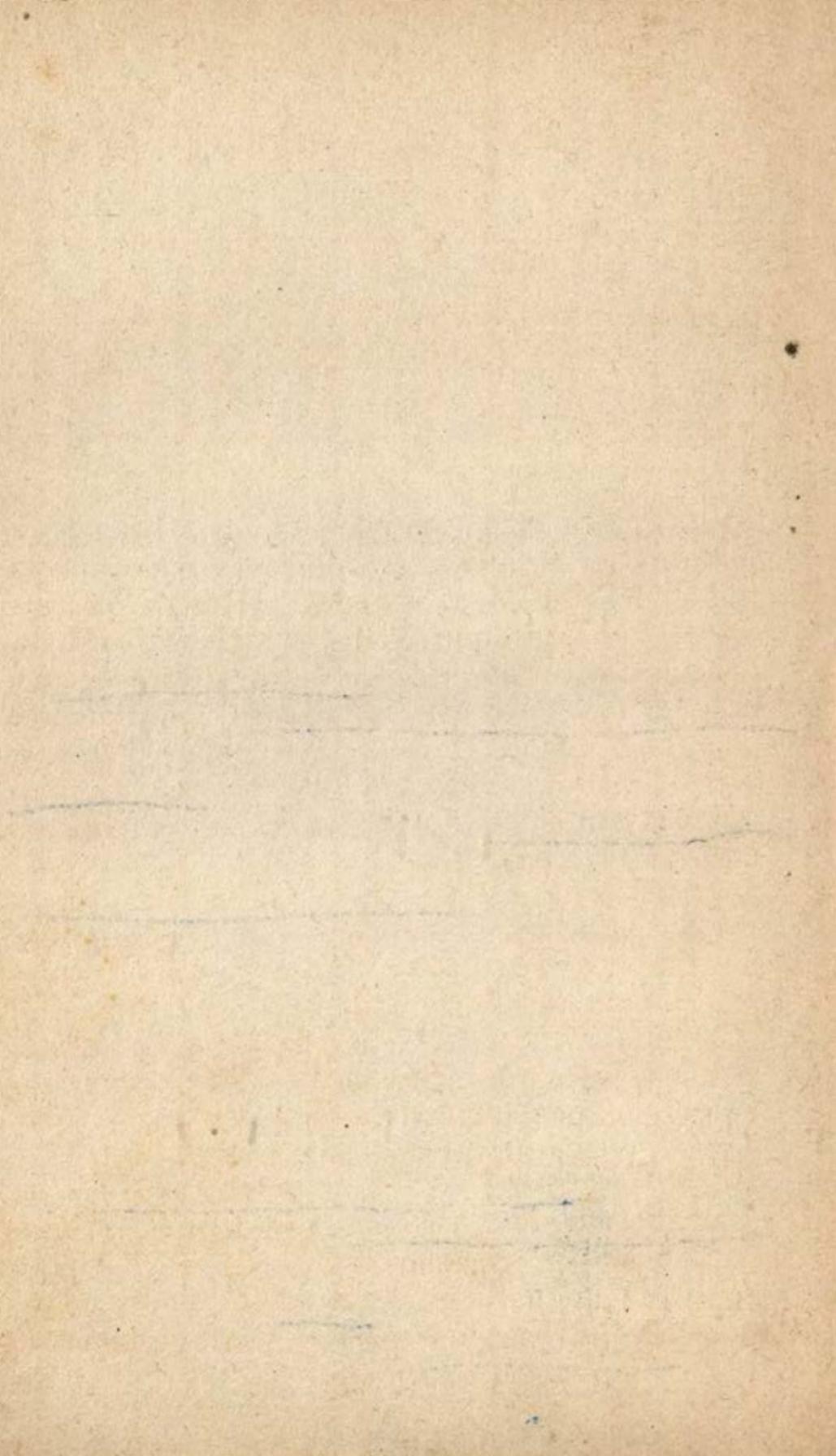
NH-57617/TMK  
don. prof. Sienkowsko

*A MES EXCELLENTS COUSINS*

M. ET M<sup>ME</sup> ÉMILE DARDY

CES PAGES SONT RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉES

PAR L'AUTEUR



## INTRODUCTION

---

Au retour de mes vingt années d'explorations et d'études, de missions apostoliques et de découvertes géographiques dans l'extrême Nord du Canada; après avoir vu mes intentions méconnues et travesties par la jalousie, mes labeurs dédaignés et mon petit troupeau confié à d'autres, mes œuvres décriées et ma liberté ravie par l'infamie et l'injustice; ma foi s'éclipsa soudain et mon zèle s'éteignit devant cette explosion de haine gratuite, de cette fourberie des faux-frères.

Ma réputation d'honnêteté et de fils d'honnête homme, les longues souffrances supportées et les travaux entrepris pour Dieu et l'humanité, la dignité d'un ministère respectable et respecté, les promesses qui m'avaient été faites spontanément pour l'avenir, sans que je les eusse sollicitées; en un mot, toutes les joies et toutes les espérances licites de ma vie de missionnaire, d'explorateur et d'écrivain, venaient d'être foulées aux pieds, arrachées sans pitié et dissipées comme paille au vent, à un âge où l'homme ne peut plus se créer une carrière, où il doit se con-

tenter de suivre la voie qu'il s'est tracée lui-même, ou de subir le sort que d'autres lui ont imposé.

Mes œuvres attestaient cependant que je n'avais point mené, même au fond du désert, une vie oiseuse et inutile. Combien y en a-t-il qui en aient fait autant ?

Repasé en France pour la seconde fois, j'ai promené pendant près de quatre ans mes pas incertains à Marseille et à Paris, demandant au crayon, au compas et à la plume un pain que l'injustice m'avait refusé et que j'ai dû gagner par un travail mercenaire.

Et maintenant que, depuis deux ans, grâce à l'humanité d'un charitable et saint prélat, un pauvre petit village, véritable ruine, a reçu et abrite mon épave si longtemps ballottée dans les deux hémisphères, il ne me reste plus, dans toute la force et l'énergie de l'âge mûr, que la seule consolation des vieillards : celle des souvenirs qui font rêver ou qui mouillent la paupière, mais sans remords.

Oui, c'est pour moi une source de douce joie que de ramentevoir les gentes figures d'un peuple aimable et bon qui m'accueillit à bras ouverts, dans la chaleur de ses naïfs sentiments et d'une admiration qui ne connut point l'envie.

Ce souvenir, qu'entretient mon chagrin de l'avoir perdu, embaume encore ma solitaire existence, de même que ses vertus firent autrefois la consolation de mon rude ministère.

Fasse le ciel que cette consolation bien légitime ne me soit pas de nouveau disputée par un de

ces cœurs étroits et haineux qui s'attaquent en ennemis à tout ce à quoi ils ne peuvent pas prétendre !

J'ai départi volontiers, et pour cause, à la petite famille peau-rouge dont je parle, le nom un peu archaïque de *Danites arctiques*, comme d'autres voyageurs du siècle dernier, — des Anglais, — l'avaient désignée sous celui de Danois.

Ce sont les quinze années que j'ai passées auprès ou au milieu de ce petit troupeau, sous le cercle Arctique, que j'ai l'honneur de raconter aujourd'hui.

Si mon existence avait été sédentaire, le récit de ces années remplirait à peine un humble volume. Ayant vécu les raquettes aux pieds ou l'aviron à la main, mon travail ne saurait se contenter de ces modestes proportions sans rester incomplet, incolore et sans vie. S'il pêche par la synthèse, il y gagne en vérité et en couleur locale. Pour être vrai, il faut avoir vu. Pour bien dépeindre, il faut avoir senti : deux choses que ne fera jamais l'écrivain qui voyage sans sortir de son cabinet.

Mon itinéraire de Marseille aux rives glacées du Grand Lac des Esclaves est déjà connu de mes aimables lectrices. Je l'ai décrit dans mon ouvrage intitulé : *En route pour la mer Glaciale* (1).

Une lacune de deux années, qui s'étend entre mon arrivée dans les Territoires du Nord-Ouest et mon départ pour le fort Bonne-Espérance,

(1) Paris, 1888. LETOUZEY et ANÉ, éditeurs, 17, rue du Vieux-Colombier; in-18, avec gravures d'après les dessins de l'auteur.

sera comblée par un second volume déjà préparé et qui n'attend plus que les honneurs de la publication : *Autour du Grand Lac des Esclaves*.

Le présent volume, — le troisième de ma collection, — comprend mes explorations apostoliques des fleuves Mackenzie et Anderson, et de la branche orientale du Youkon.

Un quatrième volume, qui raconte mes excursions d'hiver et d'été chez *les Grands Esquimaux*, a déjà paru sous ce titre, il y a deux ans (1).

Un cinquième volume sera consacré à mes longues et pédestres pérégrinations au Grand Lac des Ours, ainsi que dans la région lacustre qui s'étend entre cette petite Caspienne, le Mackenzie et la mer Glaciale; pays que j'ai acquis moi-même à la géographie. Cet ouvrage est également prêt à être publié de suite.

Enfin l'avenir, — qui appartient à Dieu, — dira si je puis me promettre le récit de mes voyages et aventures sous des cieux plus fortunés que le ciel arctique, et dans une contrée plus plantureuse que celle qu'arrose le vaste *Nakotsia*.

Cet ordre chronologique est le seul plan que je me sois tracé. La véracité la plus stricte, — sauf erreur ou omission, — mon seul dessein préconçu. Le désir d'intéresser mes lecteurs, en faisant connaître et apprécier d'autres hommes, l'unique but que ma plume se propose.

On ne saurait demander davantage à un

(1) Paris, 1887. E. PLON, NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, éditeurs, 10, rue Garancière; in-18, avec gravures et carte d'après le même.

voyageur qui ne se pique d'être ni moraliste, ni poète, ni artiste, ni, encore moins, romancier.

Les récits de voyage doivent tout leur charme à l'imprévu de situations qui n'ont point été recherchées ; à l'imbroglio d'une aventure où la malchance de la destinée et l'impétuosité de la jeunesse vous auront placé ; au saugrenu d'un tête-à-tête avec des cervaux rustiques d'Indiens aux idées originales quelquefois, et naïves toujours ; enfin à l'impromptu de rencontres plus ou moins plaisantes, qui n'entraient point dans le programme du voyage, à son début.

On m'a reproché, ces dernières années, d'avoir exalté les qualités des hommes de la nature au détriment de celles des anciens peuples chrétiens ; de préférer les infidèles aux croyants ; de faire plus d'estime des premiers que des seconds, à la manière de certains philanthropes du siècle dernier.

Une telle pensée n'est jamais entrée dans mon esprit ; elle est trop fausse.

A la vérité, la caducité, qui confine à l'enfance, lui est souvent inférieure ; la vieillesse, qui possède sagesse, expérience et prudence, manque ordinairement d'innocence, de droiture et de candeur ; si quelquefois elle a acquis la perfection des vertus humaines, beaucoup plus souvent elle n'a plus en partage que l'hébétude et les radotements des gâteux.

C'est la triste loi de la pauvre humanité. Les nations y sont soumises comme les individus. Elles connaissent la décadence, comme ceux-ci

la caducité. Mais cette loi ne saurait s'appliquer aux institutions et surtout à la religion mosaïco-chrétienne, qui est divine dans son auteur et dans son objet.

Il faut donc savoir distinguer les hommes d'avec les institutions, et je ne trouve rien de plus absurde que de condamner celles-ci, parce que leurs adeptes d'autrefois les ont abandonnées. S'il y a de mauvais chrétiens, c'est malgré Moïse et Jésus-Christ ; et s'il existe, grâce à Dieu, de bons infidèles, c'est en dépit de leur anarchie et de leur communisme, de leur ignorance et de l'abjection de leur vie ; c'est grâce aux dons qu'ils reçurent duciel et à leur fidélité à d'antiques coutumes, qui ont sauvé du naufrage leur sens moral.

Si donc la vie et la conduite de mes Danites sauvages font rougir certains chrétiens qui comptent plusieurs siècles d'aïeux civilisés, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes, et qu'ils n'accusent point une religion qu'ils ne pratiquent plus. Puisse l'exemple de ces sylvicoles, désabuser ceux qui s'enfoncent dans des voies adverses, où la lumière fulgurante du Sinaï et les rayonnements divins du Thabor ne les éclaireront ni ne les consoleront plus ; mais où ils ne sauraient les atteindre que pour les foudroyer ou les aveugler à jamais.

Du presbytère de Mareuil-lès-Meaux (S.-et-M.).

Le 8 février 1889.

ÉMILE PETITOT, curé, Ancien missionnaire.

# TABLE DES CHAPITRES

---

## I. — LE MACKENZIE

---

### CHAPITRE PREMIER

#### DESCENTE DU FLEUVE MACKENZIE

Départ de l'île de l'Original. — Le fleuve Géant des grandes terres. — Vastes expansions d'eau. — Le fort Simpson. — Le train du grand Nord. — Un mariage par correspondance. — Départ en esquif. — Les Montagnes-Rocheuses. — Camp de *Danè Nahannè*. — Le Rocher-qui-trempe-à-l'eau. — Beautés du *Nakotsia*. — Houillères en combustion. — Une tradition peau-de-lièvre. — Le vent blanc. — La Grand'Vue et le Rocher-Rouge. — Merveilles naturelles. — Le rapide Sans-Sault. — Remparts naturels du grand Rapide. — Arrivée au fort Bonne-Espérance.... 1

### CHAPITRE II

#### CIVILISÉS ET CANNIBALES

Cordiale réception des Peaux-de-Lièvre. — Le fort Good-Hope ou Bonne-Espérance. — Flint, le Sardanapale du Nord. — Scènes atroces de cannibalisme. — Relation et aventures de la Grosse-Truie. — Meurtre de deux Ecos-sais par deux femmes. — Un père qui mange sa fille..... 31

## CHAPITRE III

## DEMI-SAUVAGES

Personnel multicolore du fort Bonne-Espérance. — Aventure comique d'Henry Sanderson. — L'ambitieux Francis Houle. — Simplicité de Norbert Lebeau. — Aventures de Jérôme Saint-Georges de Laporte. — Un engagement de coureur-de-bois. — Rude hivernage au fort Halkett. — Energie de Laporte. — Les Mauvais-Monde. — Nouvelles péripéties. — Projet de cannibalisme déjoué. — Arrivée providentielle au fort des Liards..... 53

## CHAPITRE IV

## AU FORT BONNE-ESPÉRANCE

Mission de Notre-Dame-de-Bonne-Espérance. — Sévérité de l'hiver sous le Cercle polaire. — Saisons et mois peaux-de-lièvre. — Encore les gelinottes blanches. — Les remparts du Mackenzie vus en hiver. — Erreurs de Richardson. — Pêcherie du Rapide. — Un intérieur de trappeur canadien. — Un repas de poisson *en corbeau*..... 79

## CHAPITRE V

## LE WINDIKOUK BLANC

Un *chief-factor* entreprenant. — La Porte d'Enfer et le Portage du Diable. — Fondation des forts Francis et de la Montagne. — Un original. — Disparition mystérieuse de Leith. — Famine cruelle. — Disparition de Du-bois. — M. Poker surpris en flagrant délit, par le Gaucher. — Première relation de Poker touchant le trépas de son serviteur. — Horrible découverte. — Second récit de Poker, en contradiction avec le premier. — Le cannibale s'en tire blanc comme neige..... 99

## CHAPITRE VI

## PREMIER HIVERNAGE SOUS LE CERCLE

Travaux artistiques. — Le royaume de la nuit. — Prière des vieillards dèné. — Rigueurs de l'hiver. — Une famille

de Cochons. — L'homme à la baleine. — Le Lièvre-en-graissé. — Le Linge-souillé. — La Grosse-Tête. — <i>Khoréha</i> la ressuscitée. — Croyance aux migrations des âmes. — L'Echo métamorphosé. — Une momie dans un arbre. — Fêtes de Noël. — L'étoile de Jacob connue des Danites. — Le renouveau. — Première expédition à la mer Glaciale .....	113
---	-----

## CHAPITRE VII

## L'ANNÉE NÉFASTE

Les gens du Bout-du-Monde. — Encore les Esquimaux. — Le printemps sous le Cercle arctique. — Excellentes qualités des Peaux-de-Lièvre. — Colliers à paroles. — Infanticides. — La débâcle du Mackenzie. — Un oiseau de mauvais augure. — Scarlatine épidémique. — M <sup>sr</sup> Faraud. — Scènes désolantes. — Une tournée médico-évangélique. — Le Mackenzie est quaterné.....	145
---	-----

## II. — L'ANDERSON

## CHAPITRE VIII

UNE EXCURSION CHEZ LES DINDJIÉ CIRCONCIS  
DU LAC ESQUIMAU

Du fort Bonne-Espérance au fort des Esquimaux. — Loups affamés. — Chantierville. — Un bœuf-musqué. — Arrivée au fort Anderson. — Esquimaux malades. — Départ pour les camps dindjié. — Les steppes du littoral. L'andromède tétragone. — Chez les Dindjié. — Un beau trio de sorciers. — Une drôle de béate. — Palissades de chasse. — Unis dans la mort. — Retour à Anderson. — Aoularéna.....	167
---	-----

## CHAPITRE IX

## LES VIEUX DE LA MER GLACIALE

Mes compagnons. — Alerte nocturne. — Egarés. — Cruauté de Maillard. — Les Vieux de la mer Glaciale. — Réception enthousiaste. — Egoïsme sauvage. — Départ pour l'intérieur. — Un jongleur obsédé. — Le Loup-céleste. — D'égarement en égarement. — Lac Colville. — Chaleur subite. — Sauvés par un chien. — Ce qu'il y avait dans une maison proprement dite. — *Néyollé*. — Originalité et hospitalité d'un Vieux de la mer. — Connaissances danites. 197

## CHAPITRE X

## OU LE CARACTÈRE DANITE SE DESSINE

Arrivée inattendue du père de *Yayinpèlè*. — Une jeune amie des Français. — Dévouement de la jeune Indienne. — Camp du Montagnais. — Nouveaux égarements. — Un steeple-chase. — Le camp du Carcajou. — Réception peu empressée. — Ennuis et déboires. — Une scène. — Départ pour Bonne-Espérance. — Météore. — Fraudes adroites de la Perdrix. — Ned meurt de froid. — Arrivée à Good-Hope..... 225

## III. — LE YOUKON.

## CHAPITRE XI.

## TRAVERSÉE DES MONTAGNES-ROCHEUSES SOUS LE CERCLE

Une mort par envoûtement. — Abandon du fort des Esquimaux. — Départ pour l'Alaska. — Méfiance inexplicable des Dindjié de *Tsi-kka-tschig*. — Le *Nakotchpô Klundié*. — Plateau de la Croupe du Géant. — Têtes-de-femme. — Bivouac sur la *Klô-kka-Rhône*. — Col de la

---

Tête-Neiguse. — Chasse à l'arghali. — Mont Grifford ou Barbe-de-Chèvre. — Loups blancs et ours gris. — La <i>Tatall-tœin</i> . — Curieux aspect des montagnes. — La Grosse-Pointe et le Gros-Nez. — La rivière Bell et le fort Lapierre.....	251
--	-----

## CHAPITRE XII

## SUR LE HAUT-YOUKON

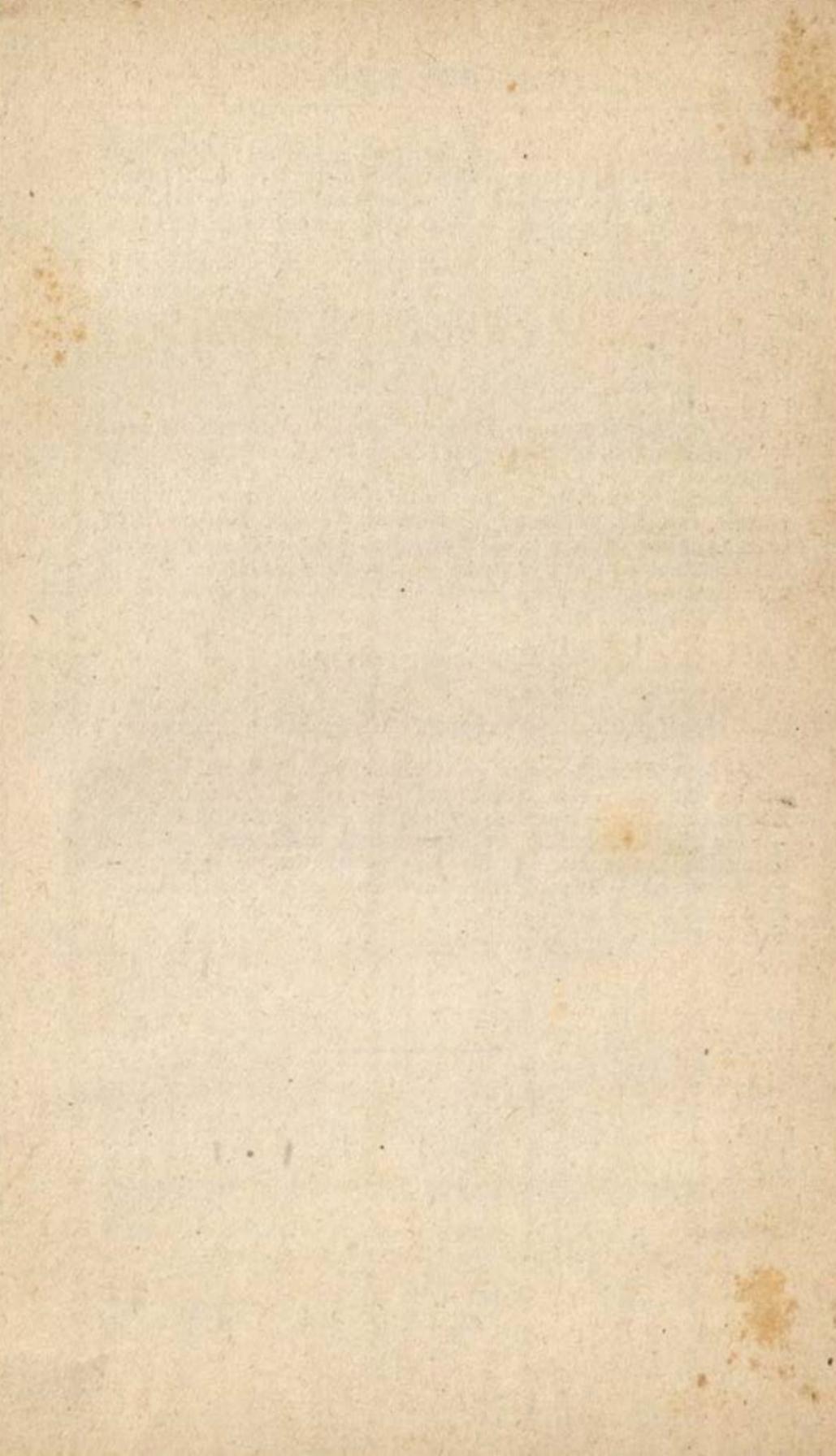
Au fort Lapierre. — Résistance des <i>Tdha-Kuttchin</i> . — Méphistophélès et ses embûches. — En barque sur le Haut-Youkon. — La <i>Tsé-Ondjig</i> ou rivière Castor. — Le complot se démasque. — Les monts <i>Tdha-tcha</i> . — Un charitable avis. — Vengeances secrètes. — Les <i>Rhône-Kuttchin</i> et leurs radeaux. — Nouvelles avanies. — Le cañon des Remparts et ses beautés. — Dernière alerte. — Où les mensonges se dévoilent. — Arrivée à <i>Plenty-room</i> .....	273
---	-----

## CHAPITRE XIII

## LE NAKOTCHÔ-TTSIG ET LES KUCHA-KUTTCHIN

Le fort <i>Plenty-room</i> . — Obstacles imprévus. — Peuplades dindjié. — Le grand chef <i>Sa-viah</i> . — L'Alaska. — Le fleuve Youkon. — Poisson-chandelle. — Population dindjié. — Meeting religieux et harangues indiennes. — Une femme courageuse. — Encore l'énergumène Pelly. — Echec et pat. — Munificence des Compagnies américaines à mon égard. — Bertrand et Raton. — Retour au fort Bonne-Espérance.....	299
---	-----

---



## TABLE DES GRAVURES

---

Confluent de la Rivière-aux-Liards avec le Mackenzie, page 6, chapitre I<sup>er</sup>.

Le Rocher-qui-trempe-à-l'eau, fleuve Nakotsia-Kotchô ou Mackenzie, page 18, chapitre I<sup>er</sup>.

La Montagne-qui-trempe-à-l'eau, et les Boucanes du Mackenzie, page 20, chapitre I<sup>er</sup>.

Les Montagnes-Rocheuses dans la première Grand'Vue du Mackenzie, page 25, chapitre I<sup>er</sup>.

Le grand Rapide des Remparts, Mackenzie, page 27, chapitre I<sup>er</sup>.

Francis Sida-Bénihaï, Dènè Kha-tça-Gottinè, page 35, chapitre II.

Mission et fort de Bonne-Espérance (Good-Hope), page 37, chapitre II.

Les premiers Remparts naturels du Mackenzie, page 91, chapitre IV.

Hyacinthe Dzan-Yu, le Linge souillé, Dènè Kha-tça-Gottinè, page 126, chapitre VI.

Fleuve Sio-tchô-Ondjig ou Anderson, page 173, chapitre VIII.

Jean Tçu-Kkwèyé, le Lac allongé, dit Captain Ball, Indien Nnè-lla-Gottinè, page 178, chapitre VIII.

Camp dindjié près du lac Edzji-Nétlyé, page 190, chapitre VIII.

Famille de Dènè Nnè-lla-Gottinè, en halte de voyage sur le lac Simpson, page 202, chapitre IX.

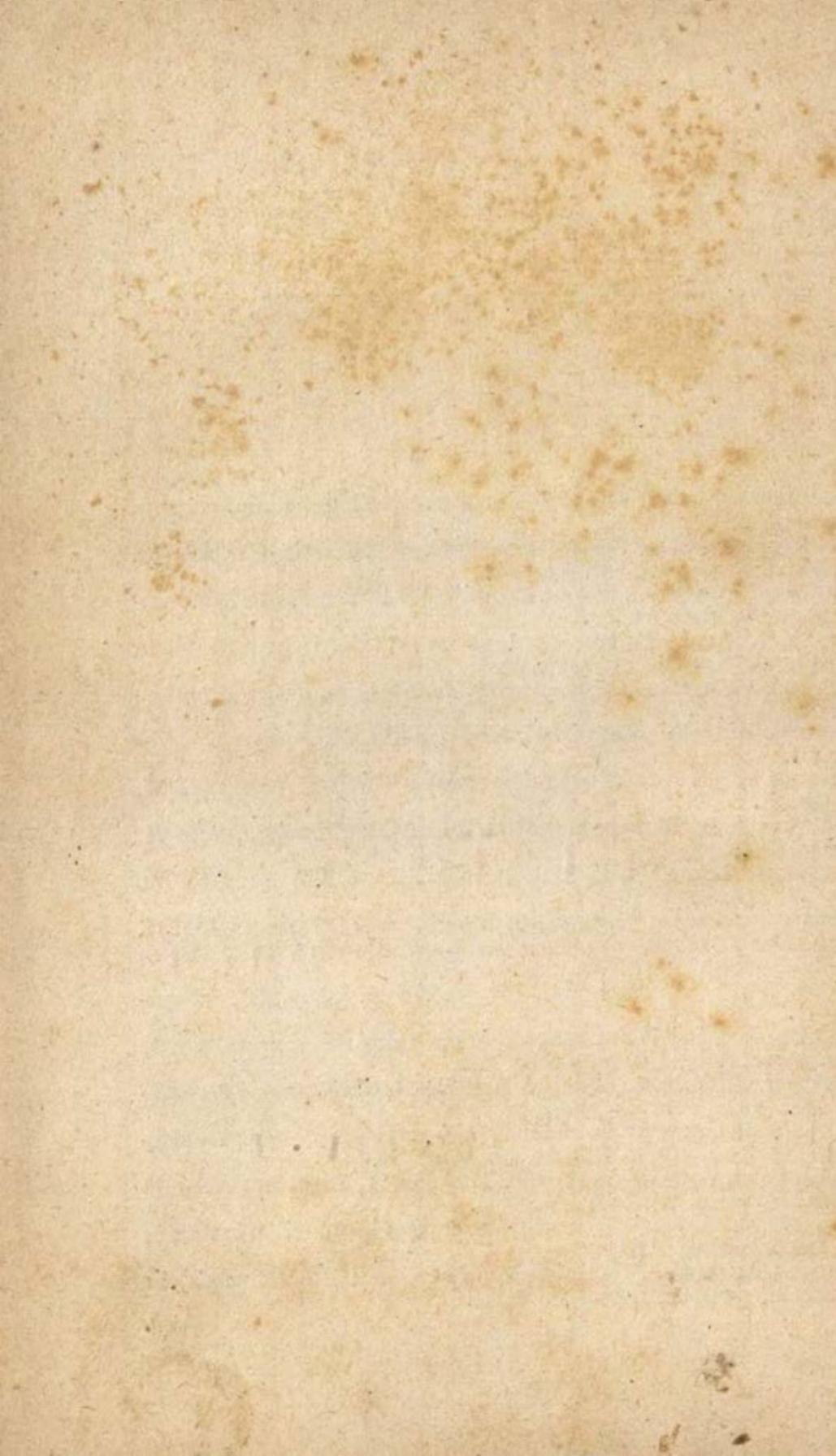
Intérieur d'une hutte de Dènè Nnè-lla-Gottinè, page 217, chapitre IX.

Vallée supérieure de la rivière Tchi-ven tshig, source orientale du Youkon, pages 269-321, chapitre XI.

Cañon volcanique de la rivière Tsè-Ondjig, branche orientale du Youkon, page 292, chapitre XII.

Sa-Viah, le Rayon de soleil, chef dindjié Kuchâ-Kuttchin, page 304, chapitre XIII.

Georges Arviunine, le Baleinier, Esquimau des bouches du Mackenzie, page 321, chapitre XIII.



# QUINZE ANS SOUS LE CERCLE POLAIRE

---

## I. — LE MACKENZIE

---

### CHAPITRE PREMIER

#### DESCENTE DU FLEUVE MACKENZIE

Départ de l'île de l'Original. — Le fleuve Géant des grandes terres. — Vastes expansions d'eau. — Galets. — Le fort Simpson. — Le train du grand Nord. — Un mariage par correspondance. — Départ en esquif. — Les Montagnes-Rochesuses. — Camp de *Danè Nahannè*. — Le Rocher-qui-trempe-à-l'eau. — Beautés du *Nakotsia*. — Houillères en combustion. — Une tradition peau-de-lièvre. — Le vent blanc. — La Grand'vue et le Rocher-Rouge. — Merveilles naturelles. — Le rapide Sans-Sault. — Remparts naturels du Grand Rapide. — Arrivée au fort Bonne-Espérance.

La douleur comme la joie ont besoin d'expansion. L'homme qui souffre seul pâtit doublement. La joie qui n'est point partagée perd de sa saveur. Lorsque nos pareils ne participent point à nos plaisirs, qu'ils ne sont pas les témoins de nos peines, il nous semble que notre bonheur en est diminué, que s'accroît notre douleur.

Le fondement et l'explication de ce fait se trouvent dans la sociabilité foncière de notre nature.

Voilà ce qui m'expliquait la tristesse de mon départ

du Grand Lac des Esclaves, le 16 août 1864. Je quittais pour toujours ma résidence de Saint-Joseph, sur l'île de l'Original, sans témoins, sans adieux, comme si je m'étais enfui. Personne sur la plage, à part trois vieilles Indiennes et deux malades incurables, gardés à la mission par pitié, qui vinrent silencieusement et d'un air morne me serrer la main.

Nous poussâmes au large, on largua l'unique voile de la barge qui m'emportait plus près de l'Ourse, on fila l'écoute sous l'impulsion douce et continue d'une brise du Sud-Est, et notre embarcation glissa comme un beau cygne sur le lac accalmé.

Cinq minutes après, une pointe de l'île, hérissée de sapins, me déroba l'humble cabane en troncs d'arbres où j'avais été heureux pendant seize mois. Au bout d'une heure de navigation, l'île de l'Original n'était plus qu'une tache noire et plate entre le bleu sombre du ciel et l'azur pâli du Grand Lac des Esclaves.

Le 19, au matin, toujours poussés par le vent, nous atteignîmes le premier rapide du Mackenzie, où une mission française, récemment fondée, venait d'être transformée par les travaux et l'adresse de M. Alexis Reynard, missionnaire laïque.

Sur le même emplacement où, jour pour jour, deux ans auparavant, M. Boisramé et moi couchions sur la terre nue dans une tente en canevas (1), s'élevait présentement une grande maison de bois à deux étages, avec ses attenances. On y avait accès par un perron à balustres qui donnait sur un balcon occupant toute la largeur de la maison, au premier étage.

C'était une merveille pour les Indiens et les Métis, et même pour les résidents anglais. Ces rois du pays, qui nous firent l'honneur, dans cette circonstance, de

(1) Emile Petitot. *En route pour la mer Glaciale*. Paris. 1888. Letouzey et Ané, 17, rue du Vieux-Colombier, page 326.

s'asseoir à notre table, nous assurèrent qu'ils allaient construire une maison semblable, au fort Simpson, capitale du district Mackenzie, sitôt que faire se pourrait.

Ils tinrent parole en 1866. A cette époque déjà reculée, l'émulation et ce petit grain de jalousie qu'elle développe nécessairement étaient les seuls mobiles qui pussent pousser à des améliorations la Compagnie de la Baie d'Hudson, traditionnellement économe et routinière.

La nouvelle mission s'appelait Providence. Elle était destinée à recevoir un orphelinat et un hospice, dès que le nouvel évêque y aurait amené des Sœurs de charité; ce qui n'arriva que deux ans après.

Le rapide *Thèba bé tpu palin* se prolonge à travers un dédale d'îlots boisés jusqu'à une expansion triangulaire, connue sous le nom de Petit lac de la Grosse Roche. Petit lac de dimensions si respectables qu'il n'est point inférieur à celui de Genève. Je le considère comme l'extrémité du lac Castor, qui n'est lui-même qu'un cul-de-sac du grand lac des Esclaves, situé derrière le delta supérieur de la Grande Ile. Ce lac Castor mesure 24 milles de long sur 12 de large, et il est situé par 61° 15' de latitude nord et 117° 6' de longitude ouest, de Greenwich (1).

Je ne connaissais encore le Mackenzie que jusque-là. Je le descendais pour la première fois. Mais, depuis lors, je l'ai parcouru douze fois et en ai fait le relevé en entier. Il n'y a île, affluent, crique, pointe ou batture qui, sur ses bords, ne me soient devenus familiers et connus comme un boulevard.

Jusqu'au Petit Lac, le fleuve s'était dirigé vers l'Ouest. Sous le 123°, 18' de longitude, il se retourne

(1) Sir John Franklin. *Narrative of a second expedition to the shores of the Polar sea.* 1825-27. London 1828. John Murray, page 12.

brusquement vers le nord pour former un second lac qui s'allonge jusque sous le 64° de latitude, en prenant le nom de *Ta-téghéli tpué*, l'Eau stagnante supérieure.

Deux rangées de collines le bordent à une quinzaine de lieues du rivage : à l'Est, la montagne la Corne ; à l'Ouest, celle du lac aux Truites. Toutes deux forment la vallée du Mackenzie sur un trajet de 30 lieues.

Le 21, nous atteignîmes l'extrémité du lac précité. Le courant s'y accentue, y devient rapide, et dès lors demeure tel jusqu'au delà du déversoir du Grand lac des Ours.

Depuis l'Océan glacial jusqu'à l'*Eau stagnante supérieure* on ne peut remonter le Mackenzie qu'à la touée, c'est-à-dire en halant les barques à l'aide d'un grelin.

De là le nom de *Tête de ligne*, que porte le point où les mariniers reprennent les rames. Il n'y a qu'un vent violent du Nord qui puisse permettre aux barques de faire avec succès usage de leur voile contre un courant dont la vitesse varie de 8 à 10 milles à l'heure.

A la Tête de ligne, le fleuve n'a que 600 mètres de large, tout au plus. Ses grèves, jusqu'alors plates et sablonneuses, s'élèvent de 30 à 50 pieds. Elles deviennent arides, caillouteuses, raides, quasi verticales. A leur sommet s'étend une forêt de résineux, sapins noirs rachitiques, tors, rongés de lichens, enfouis dans la mousse, battus par des vents furieux. Ils décèlent un sol maigre, ingrat et glacé.

Telle sera désormais la physionomie du Mackenzie jusqu'à son embouchure, les dimensions exceptées, et à cette différence près que ces rivages, rapides comme les glacis d'un rempart, iront toujours en s'élevant jusqu'à ce qu'ils aient pris l'apparence de basses montagnes, bien que leur sommet soit occupé par un plateau boisé.

Cette disposition et surtout la double rangée des

Montagnes-Rocheuses entre lesquelles le fleuve va bientôt s'étendre pendant des lieues, lui a valu de la part des Indiens Dènè le nom de *Nakotsia Kotchô*, le Géant des terres hautes, qui a dégénéré en celui de *Naotcha Kotchô*.

Les Dindjié l'appellent *Nakotchô Ondjig*, qui a la même signification (1).

Le Mackenzie a deux sources principales qui se joignent au delà du lac Athabasca : la rivière de ce nom et celle de la Paix. La rivière Athabasca, étant la plus méridionale, l'emporte sur la seconde.

L'Athabasca sort du mont Brown, un pic des Montagnes-Rocheuses de 15,000 pieds d'altitude, sous le 52° de latitude Nord. Elle s'appelle alors *Tchukétanu Sipi* et prend bientôt le nom de *Wawaskisiw* (2) *Sipi* ou rivière la Biche, pour devenir enfin *Ayabaskaw Sipi* ou du Réseau d'herbes. C'est sous ce dernier nom qu'elle entre à l'extrémité occidentale du lac Athabasca pour en sortir presque aussitôt en s'appelant rivière des Rochers. Mais, dès que cet immense cours d'eau s'est accru de la rivière la Paix, après avoir reçu préalablement seize affluents, il prend le nom de rivière des Esclaves qu'il conserve jusqu'au grand lac de ce nom, son dépotoir naturel.

Les Dènè le nomment alors *Dès nèdhè* ou Grande rivière.

Après s'être épuré en traversant le grand lac des Esclaves du Sud à l'Ouest, le fleuve en sort sous le nom de Mackenzie qu'il garde jusqu'à la mer Glaciale.

On a donné plusieurs évaluations du cours total de l'Athabasca-Mackenzie. Comme elles sont toutes approximatives je me suis arrêté à l'informé le plus cor-

(1) Voir, pour l'historique de la découverte du Mackenzie, *En route pour la mer Glaciale*, pages 313 et 324.

(2) C'est le nom cris du cerf-bossu ou cerf rouge du Canada.

rect, la moyenne de 2,500 milles géographiques; ce qui donne 4,630 kilomètres ou 1,158 lieues environ. Depuis sa sortie du grand lac des Esclaves on lui assigne généralement 1,045 milles géographiques de cours, soit 484 lieues françaises.

Le voyageur est surpris de voir les rivages du haut Mackenzie naturellement et parfaitement pavés de galets roulés par les eaux. Leur quantité est prodigieuse. Ils sont disposés de telle sorte que les plus gros sont immédiatement lavés par le courant, tandis que les plus petits avoisinent le pied des falaises. Presque toutes les roches qu'on y remarque sont à base feldspathique.

La main de l'homme ne pourrait disposer plus solidement ces calades, niveler plus adroitement cette chaussée naturelle qui défie en perfection nos anciennes routes ferrées. Les grèves des îles qui font face au courant offrent elles-mêmes des monceaux de ces mêmes galets.

Nous doublons l'embouchure de la rivière la Pêche, dépassons les îles de l'Échafaud, qui en sont formées, franchissons la première forte équerre du fleuve, et allons dîner à la rivière du Gîte aux lièvres, *Kha edhta*, où s'élevait autrefois le fort Livingstone. Ce poste fut transporté au confluent de la rivière aux Liards avant 1825, et reçut le nom du gouverneur Sir Georges Simpson.

En ce lieu, nous commençâmes à apercevoir le premier contrefort des Montagnes-Rocheuses, *Ekkadi tchô* ou le grand plateau. On ne distingue pas un arbre sur la croupe grisâtre de ces hauteurs qui sont distantes du fleuve d'au moins 5 lieues.

Le confluent de la rivière aux Liards ou des Montagnes (1) avec le *Nakotsia* mesure 3,218 mètres. En

(1) En dènè, *Erétchi dié*, Rivière rapide ou Courant-fort.

ce même lieu, le Mackenzie lui-même atteint une largeur de 1,609 mètres, c'est-à-dire un mille anglais. Je me trouvais déjà à 338 milles, soit 136 lieues françaises, de l'île de l'Original (1).

L'île qui porte le fort Simpson s'élève de 30 pieds au-dessus du Mackenzie. On y monte par un rude escalier taillé dans la falaise. L'œil y commande un panorama de plus de 24 kilomètres en amont du fleuve, et 6 ou 7 en aval; mais cette vue est uniforme et monotone. C'est une double muraille de hautes grèves courant en ligne droite jusqu'à l'horizon, immense, gigantesque, majestueuse; mais pas plus gaie ni pittoresque qu'un mur de cimetière.

Sur cette île, formée d'alluvions, le terrain est excellent pour la culture des légumes et des céréales. Il se passe de tout engrais. Malheureusement, il y gèle jusqu'à une profondeur de 17 pieds pour ne dégeler que de onze (2). Les végétaux y ont donc, sous leurs racines, une couche de six pieds de glace éternelle.

Autour et en arrière du fort s'étend une jolie prairie dans laquelle paissent de 15 à 20 bêtes à cornes. De frais bosquets naturels, sous lesquels les baies sauvages croissent en quantité, groseilles, cassis, fraises, framboises, amelanches, y invitent l'étranger à la promenade, grâce à mille sentiers qui s'y croisent en tous sens.

Je passai huit jours à me morfondre au fort Simpson, en attendant que l'on pût m'expédier au fort Bonne-Espérance. Cela ne se pouvait avant que les commis de chaque poste n'eussent reçu leur contingent de provisions et de marchandises pour l'année.

Ces employés se rendent, chaque automne, de leurs forts respectifs dans cette capitale de l'extrême nord,

(1) D'après sir John Franklin.

(2) Richardson. *Arctic Searching Expedition*.

pour y recevoir leurs avances de l'exercice suivant ; ce qu'on appelle l'*outfit*. C'est la seule occasion qu'ils aient de se voir et de converser ensemble, durant l'année. Ils ne se hâtent donc point trop de bâcler leur armement. Nul emploi n'est plus onéreux que le leur, au point de vue des rapports sociaux. Si ces commis sont bien rétribués, si leur vie est facile et paisible, par contre ils sont séparés du monde comme des anachorètes, privés de tout agrément, même de ce qu'offrent de plus modeste et de plus villageois les pays civilisés. Sous ce respect, ces marchands ne sont pas mieux partagés que les missionnaires. Ils n'ont d'autre encouragement que leur salaire, d'autre influence que celle dont ils jouissent sur les Indiens attachés à leur fort, d'autre avenir que l'espoir d'un avancement qui se fait attendre pendant des années.

Mais il existe, à cette vie de privations et de solitude, des compensations qui la font chérir et regretter même de ceux qui l'ont perdue. C'est l'absence de tout travail étranger au commerce des fourrures et des provisions de bouche ; c'est une liberté absolue et sans contrôle : liberté de planter, de couper, de faucher, défricher, ensemençer, récolter, chasser, pêcher, prendre, donner, construire, démolir partout où l'on veut. C'est une exemption complète de tout ce qui s'appelle impôts, dîmes, prestations, redevances, cens, contributions, douane, octroi, fermage, tailles, cottes et corvées quelconques. C'est une sécurité parfaite et une complète servilité du côté des Peaux-Rouges, la plus grande bénignité de la part du climat, une paix inaltérable, l'absence de toute coercition, et, pour la jeunesse légère, la possibilité de rigoler, frisquer, baller, fanfarer et s'ébaudir, loin de l'œil sévère du maître, en toute liesse et soulas.

Eh bien, malgré ces avantages, peu de commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson finissent leurs jours

dans les pays que nous allons parcourir ensemble. Sur la fin de leur existence, ils préfèrent se réintégrer dans les embarras et les difficultés de la vie civilisée, sauf à regretter amèrement ensuite les joies et la liberté du désert.

Au fort Simpson, les chefs-facteurs et traiteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson reçoivent annuellement 300 kilogs de farine, 400 de sucre, 100 de raisins secs, autant de riz et de sel, 50 kilogs de thé Hysson, 10 de chocolat, 5 de poivre noir, et du tabac à discrétion.

Les commis à 2,500 francs ont droit à 100 kilogs de farine, autant de sucre, 50 kilogs de riz, 100 de sel et 25 de thé. Le tabac à discrétion.

Les chefs de poste et les guides, à 1,200 francs, y reçoivent 50 kilogs de farine, et autant de riz et de sucre, 5 kilogs de thé Kongou et 10 de tabac.

A l'exception de la farine qui y vient dans des sacs doubles, toutes ces denrées arrivent, dans l'extrême nord, en boucaux ou en barils. Le tabac s'expédie en rouleaux ou en cubes fortement pressés et enveloppés d'une toile cirée. Le premier est le *twisted-tobacco* ou tabac en corde. C'est le plus ordinaire; il est vendu à raison de 1 fr. 25 le pied anglais.

Le tabac en cube est du *negro-head*, dans la composition duquel il entre un peu de mélasse. Il répand un arôme délicieux. Il est noir, luisant et comprimé sous forme de carottes minces et allongées, ou larges de 5 centimètres sur dix de long. Deux de ces tarquettes (*plugs*) valent 1 fr. 25.

Depuis quelques années, les Américains ont introduit dans le Nord-Ouest de larges plugs de tabac Cavendish jaune, qui ont 8 centimètres de large sur 15 centimètres de long. Mais le tabac frisé et le tabac à priser, ainsi que les cigares, sont encore choses inconnues dans tout le Nord-Ouest.

Lorsque les marchandises d'Europe ont été déballées et arrimées dans les magasins du fort Simpson, le chef du district et ses traiteurs en chef se servent les premiers. Puis les préposés aux magasins distribuent à chaque commis ce qu'il désire. Après ceux-ci, sont payés successivement et par ordre hiérarchique les chefs de poste, les guides, les timoniers, les devants-de-barge et les autres serviteurs blancs de la Compagnie. Suivent les équipages des barques, et enfin tous les Indiens ayant droit à une rétribution quelconque pour des services rendus ou des pelleteries livrées.

La paye d'un matelot dènè, du fort Simpson au Grand portage la Loche et retour, était, en 1864, de cent pelus (1) ou 250 francs. Le voyage dure trois mois; 90 jours de touage, de portages et autres labeurs de mulet. Cette misérable somme a été considérablement augmentée depuis. En 1878, elle fut portée à 150 pelus ou 375 francs. Aujourd'hui elle doit avoir dépassé 400 francs, et ce n'est pas trop.

Cette somme augmente ou diminue de dix pelus par fort, selon que les mariniers partent d'un poste plus ou moins éloigné du fort Simpson. En d'autres termes, le paiement fixe d'un Indien détaché en voyageur d'un fort à un autre, est de dix pelus ou 25 francs, entre chaque fort; nourriture, logement, mocassins et tabac non compris.

Ces longs voyages annuels d'une douzaine de barques, une par fort, vers le Grand portage la Loche (2) nécessitent, pour le seul district pelletier du Mackenzie, une dépense annuelle de cent dix *pièces* de vivres secs, dont 44 ballots de viande boucanée et 66 pémicans de renne ou d'élan. Chaque *pièce* pèse un quintal. Le

(1) *Pelu*, la peau du castor avec son poil, étalon-monnaie du pays. Sa valeur est de 2 schellings, soit 2 fr. 50.

(2) Ligne de faite qui divise les eaux tributaires de la mer Glaciale d'avec celles qui le sont de la baie d'Hudson.

voyage d'aller exige, à lui seul, 96 pièces; huit par barge.

Quatre forts, dits de provisions, se répartissent la fourniture de cet amas de viandes crues et séchées sur un boucan au-dessus d'un feu doux; ce sont les forts Raë, Good-Hope (Bonne-Espérance), des Liards et Norman.

\* \* \*

A mon passage au fort Simpson, j'eus l'avantage de faire la connaissance d'un petit vieillard orcadien nommé Nichol, qui avait pris part jadis à l'expédition de Dease et Simpson pour la découverte du fameux passage au Nord-Ouest. De simple pêcheur à 24 liv. st. par an, il était parvenu au grade de commis à 100 liv. st. Depuis nombre d'années, M. Nichol était roi et maître après Dieu du fort Norman, qu'il avait promené sur toutes les îles et toutes les pointes du Mackenzie comprises entre les deux Rochers-qui-trempent-à-l'eau, limites extrêmes et naturelles de sa juridiction commerciale.

Présentement, ses pénates inconstants étaient fixés au grand lac des Ours, non loin de l'emplacement où sir John Franklin hiverna en 1825-26.

Petit, farfelu, légèrement obèse et toujours mascaré de jus de tabac, M. Nichol avait fini par se dégoûter de la fadeur des hyménées sauvages à plus ou moins longue échéance, sans contrat, témoins ni bénédiction. A soixante ans il résolut de se ranger et commanda une femme aux États-Unis.

Que voulez-vous, c'était faute de pouvoir trouver dans le Mackenzie, une moitié qui n'eût pas la couleur du café au lait, du safran ou du pain d'épice.

Cette Galathée fut découverte sur un vapeur du

Mississipi où elle était servante. Sur la foi du placeur, et sans connaître son prétendu autrement que par la sémillante peinture qui lui en avait été faite, et surtout d'après le chiffre de dollars qu'accusait son compte au fort Garry, elle franchit bravement les 1,500 lieues qui la séparaient de l'hymen. C'était une veuve de quarante ans, maigre, anguleuse, avec des airs de poupée à ressorts étonnée.

Palpitant d'émotion, empantouflé et empaletiqué de neuf, le petit M. Nichol se tenait au sommet de la falaise, pour recevoir celle que lui envoyait Hymen par le moyen d'Eole. Au premier coup d'œil, nous vîmes le vieux gosse partir d'un éclat de rire, cracher sa chique dans la rivière et aller se musser dans les combles de la maison. Il devenait timide.

La déconvenue de la veuve yankee ne fut pas moindre. Dès qu'elle eut dévisagé l'objet charmant que la Fortune aveugle lui destinait pour époux, elle se répandit en aigres doléances et manifesta le regret qu'elle éprouvait d'être venue de si loin pour un tel Antinoüs.

Les Parques plus que les Grâces présidèrent à l'union de ce couple; car, moins de deux ans après, la pauvre femme mourait en donnant le jour à un garçon qui ne vit pas l'âge d'homme et qui fut bientôt suivi dans la tombe par son vieux père.

Le 27 août au soir, j'appris que le commis du fort Good-Hope allait expédier sur-le-champ à son poste un esquif de pêche et un canot d'écorce, montés chacun par trois Peaux-de-Lièvre. Aussitôt je demandai et obtins de partir par cette occasion.

L'atmosphère était calme et chaude, le ciel bleu et pur, le paysage doré par les premières teintes de l'automne, saison qui, au Mackenzie, est de deux bons mois en avance sur le nord de la France. Ce départ fut pour moi une fête.

Je pris place dans l'esquif, que conduisait un Peau-de-Lièvre laid et bègue, nommé Jacques *Tatékoïé* ou la Grosse-Tête. Mes autres compagnons avaient nom l'Original, la Grillade, le Coucou, le Maringouin et le Petit-Rognon. Ils me parurent rudes, sauvages, peu affectionnés, mais non malivoles. Sitôt que j'eus mis le pied dans la nef, le Coucou me dit d'un air vénal que ses collègues et lui comptaient bien que je les dédommagerais de la peine que j'allais leur donner pour me conduire à ma nouvelle destination. Ces mariniers étaient pourtant à la solde de la Compagnie de la Baie d'Hudson jusqu'à leur arrivée dans leur propre fort.

Mais je dois avouer que la possession du ballot de hardes neuves et éclatantes que chacun d'eux emportait pour prix des labeurs de l'été, était bien de nature à les rendre supérieurs et dédaigneux. Dans tous les pays, la richesse donne à l'homme de l'aplomb, de la fierté et un esprit altier.

Après souper, nous nous couchâmes dans nos esquifs que nous laissâmes drosser toute la nuit. Le lendemain, nous commençons à apercevoir les Montagnes-Rocheuses. La nuit avait été froide. A notre réveil nous en vîmes l'effet : les feuilles des bouleaux étaient aussi jaunes que de la paille. A cette latitude, une seule nuit de froidure arrête la sève et cause la chute des feuilles ; de même qu'il ne faut qu'un seul jour de chaud soleil, au printemps, pour développer la végétation. Avare des dons qu'elle a d'abord prodigués, la nature semble se hâter de les retirer aussitôt qu'elle les a montrés à la terre.

La chaîne *Ekkadi tchô* finissait à notre gauche en s'effaçant dans le paysage noirâtre des forêts. Une seconde chaîne surgissait plus bas, perpendiculairement à la première. Rencontrant en diagonale le cours du *Nakotsia*, elle lui ouvre sa vallée dans laquelle les eaux du fleuve rapide s'engouffrent, bordées d'une

double muraille titanesque qui en détourne le cours pour le reporter vers le nord.

Plus loin et toujours à gauche, c'est-à-dire à l'ouest du Mackenzie, saillit l'Épine dorsale terrestre (1) que l'on appelle aussi montagne des Bighorns (2). Ce sont les Montagnes-Rocheuses.

À droite s'étendent les montagnes des Grands-Ennemis (3), rempart immense, crénelé comme une citadelle. C'est à partir de ces énormes falaises, que le Mackenzie justifie pleinement son nom poétique de Géant des grandes terres, *Nakotsia Kotchó*. Géant, il l'est, le noble fleuve, par le volume de ses eaux, par l'immensité de son cours qui, du seul lac des Esclaves à la mer Glaciale, n'est pas moindre de 484 lieues françaises, par l'ampleur colossale de son lit, par la majesté de ses rives montagneuses. Chaque point de vue forme un délicieux tableau; chaque méandre découvre un horizon de plusieurs lieues. Oh! qu'il doit être grandiose, vu des hauteurs qui le dominent!

Descendons toujours.

Voici, à gauche, une autre vallée. Elle dégorge la *Kfwé-nné-délin*, ou Rivière qui coule dans le giron des montagnes. Les Canadiens l'ont nommée rivière des Nahannès, du nom d'une petite peuplade danite, qui se rend annuellement au Mackenzie par cet affluent. Il est flanqué de deux pains de sucre de 3,000 pieds d'altitude, au sommet desquels est, dit-on, une source salée.

Sur la rive droite, se dessine aussi une montagne conique, la Loge aux ours (4). Il exista autrefois en ce

(1) *Ti-Konankwènè*. Ce nom rappelle celui que les Ostiaks donnent au grand bourrelet sibérien, *Oural*, ceinture terrestre.

(2) *Sa-yonp-fué*, littér. Rochers des ours fous ou des faux ours, à cause de la ressemblance du pelage du mouflon américain avec celui de l'ours arctique. Tel le sycomore est appelé *figuier fou*, c'est-à-dire faux figuier, dans une autre contrée.

(3) *Enna-tchô-psué*.

(4) *Sa-tchô-khîn*.

lieu un fort de traite qui fut détruit il y a cinquante ans.

A la rivière des Nahannès succède un nouveau rempart de 2,800 pieds de haut, parfaitement à pic, denté en scie, strié des lignes onduleuses ou diagonales du gneiss, et qui présente au fleuve un horrible précipice. Ces rochers affectent l'imagination comme la vision d'un autre monde. Ils ressemblent à ceux de la région du Baïkal. Leur masse énorme et inaccessible serait affreuse si le Nakotsia ou Naotcha avait les dimensions étriquées de nos fleuves de France. Mais son lit large de cinq kilomètres, l'éloignement, et les vapeurs bleuâtres qui s'élèvent de ses eaux, entourent ces montagnes d'une gaze si diaphane et si transparente, qu'elle les éthérise, les anime et les fait paraître comme aériennes.

Au confluent de la rivière de l'Original, improprement nommée rivière aux Saules (1), un orage s'abat sur nous et nous force à chercher un refuge sous une île élevée où nous bivouaquons dans nos esquifs pour être à sec.

Depuis la rivière des Nahannès, 80 milles de cours (2) en ligne presque droite, constituent un horizon désespérant par son étendue. Impossible d'apercevoir la terre, tant en amont qu'en aval de ce prodigieux ruban. L'une après l'autre, les montagnes y disparaissent, s'engloutissant sous l'horizon des eaux. L'une après l'autre, d'autres en surgissent comme les mâts d'un vaisseau pointant à la marge de l'Océan. Et cela, ce n'est point une mer ni un lac ; c'est un fleuve.

Nous passons tour à tour devant les affluents du lac aux Coquilles (3), du lac du Bras (4), et de celui des Grands-Foins (5).

(1) *Rata-di-dié*, l'Original sa rivière.

(2) 128 kilomètres 720 mètres.

(3) *Gunkfwará dié*.

(4) *Tou-koné niliné*.

(5) *Kló-tikka-toué dié*.

Tout au fond du tableau, trois crêtes, ressemblant à des têtes encapuchonnées de moines, surgissent. Ce sont autant de pics obliques qui surplombent leur masse, comme l'Obiou, le Bec-de-l'Aigle. Encadrant ces cimes ardues et dénudées, se développent les grèves au talus rapide, hautes de 400 pieds, qui terminent en ce lieu la montagne la Corne. Des ravins les découpent profondément, avec une régularité presque mathématique, roulant au fond de leurs entonnoirs maint ruisseau susurrant, qui étanchent autant de marais supérieurs.

Plus loin, à mi-côte, sont des entassements prodigieux de bois mort et desséché, d'arbres gigantesques, émondés, décortiqués par les eaux et les glaces. Abandonnés à 40, 50, 60 pieds au-dessus de l'étiage estival, ils ressemblent à des chevaux de frise enchevêtrés, hallebardés, et forment une palissade infranchissable.

Bon nombre de ces géants gisent là depuis des siècles, sans doute, engagés au milieu des saules, des bouleaux, de la forêt des conifères. Leur blancheur, leur élévation au-dessus du niveau actuel du Naotcha l'attestent. Dans une contrée où l'été n'est que de trois mois, où les autres neuf mois ne sont qu'un hiver sévère et intense, comment des résineux desséchés par le froid, les vents et la chaleur, saturés de sédiments impalpables, et imbibés de principes ferrugineux, parviendraient-ils à se décomposer, alors que les cadavres humains confiés à la terre demeurent eux-mêmes intacts pendant des années !

En contre-bas avec ces immenses entrepôts de bois de chauffage et de construction qui ne profitent à personne, mais qui feraient la fortune de milliers de pauvres gens, apparaît de nouveau la grève solitaire, pavée en calade, lisse comme le marbre, polie par les eaux et le frottement des glaces, vaste comme trois routes départementales placées de front.

Tel est l'aspect du Mackenzie. Mais il est multiple.

En face de la pittoresque rivière des Coquilles, je rencontrai un camp de Danites *Nahannè* (1), ou Danè de l'ouest, dans lequel je baptisai onze enfants. Il y avait là une centaine d'Indiens tout au plus, mais ils étaient possesseurs d'un heureux type de figure. Face vermeille et potelée, grands yeux de biche, franchement ouverts et tout souriants, un délicieux nez de mouton, un peu court peut-être, une bouche rubiconde aux lèvres épaisses et voluptueuses, enchâssant les plus jolies quenottes qui se puissent voir.

Ces charmants bohémiens, au teint boucané par la fumée, portaient sur leur physionomie dépourvue d'idées un contentement tranquille, dans leur allure une désinvolture pleine de nonchalance et d'apathie. Le bonheur de vivre et une satiété satisfaite de peu de chose respiraient par tous leurs pores. Heureux philosophes !

Ces Danites n'ont pourtant que de grossières huttes de branchage, parfois même de simples appentis, sous lesquels ils nichent les jambes croisées. On leur voit rarement des tentes de peaux, leurs courses fréquentes dans les montagnes les obligeant à se passer de tout matériel encombrant.

Comment allier cette misère avec une telle satisfaction du sort ? Cette vie abjecte de nomade avec cette douce fierté d'homme libre qui respire en eux ? Demandez-en le secret à l'oiseau qui voltige en gazouillant de buisson en buisson, secouant ses ailes rapides, lissant au soleil son plumage, après la pluie, et dormant tranquille sur une patte, la tête sous l'aile, n'importe où il se trouve.

(1) Contraction de *Napihan ottiné*, couchant-gens, gens de l'occident, du couchant. Franklin les nomme *Nathanas*, et Richardson *Nohounnis*, prononciations et orthographe fautive. Ces Indiens se nomment eux-mêmes *Danè*, hommes.

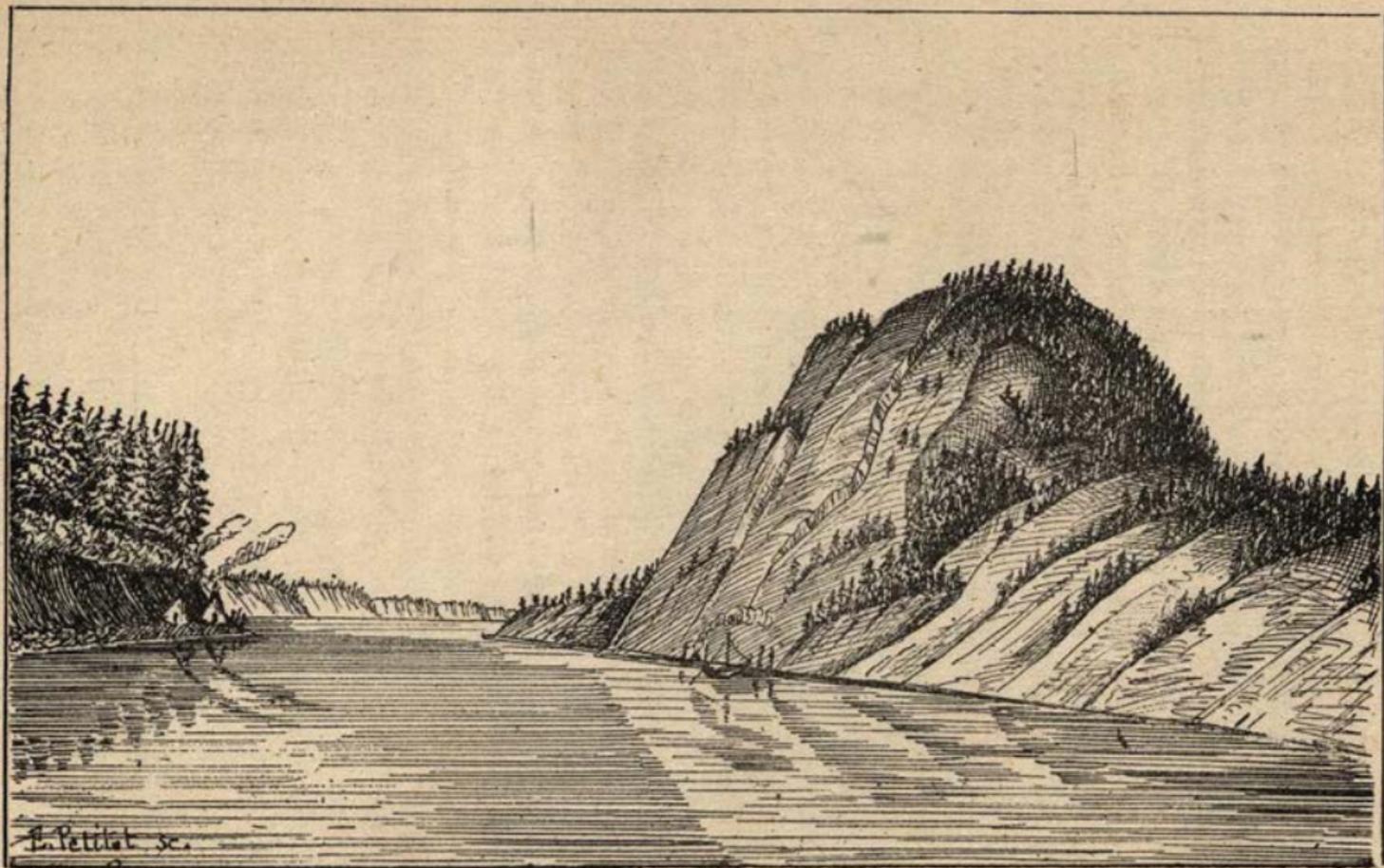
Ces hommes n'ont guère plus de besoins que lui. A peine un peu plus d'idées. Mais c'est la nature. L'univers tout entier se réduit pour eux à cet immense fleuve dans les eaux duquel ils pêchent leur subsistance, en été, et encore sur un périmètre assez restreint; à ces arides montagnes qui deviennent leur refuge, pendant l'hiver, et dans les gorges desquelles ils vivent grassement des dépouilles opimes des big-horns, des arghalis et des grands rennes. Pour tout commerce, la traite des fourrures, au fort Simpson, une ou deux fois par an. Ils en reviennent avec des mousquets à pierre, des munitions de chasse, des silex, quelques verges de gros drap noir, blanc ou rouge pour faire des pagnes ou des mitasses, des chemises de flanelle ou de coton, des couvertures de laine, des chaudrons, des limes, des hameçons, enfin le nécessaire à l'existence. Du superflu, du luxe, n'en parlons pas.

Si, cependant, quelquefois. Ainsi leur chef, par exemple, un jeune homme de vingt-huit ans, avait cru de sa dignité de s'affubler d'autant de rubans multicolores que sa tête en pouvait porter. Il en avait bien douze mètres sur son bonnet qu'entourait en outre une plume d'autruche noire; coiffure grotesque.

Nous apprêtâmes notre souper au pied du Rocher-qui trempe-à-l'eau (1), premier du nom; ce qui me permit d'étudier et de dessiner à loisir cette curieuse formation. On dirait un cône volcanique non perforé, un gigantesque bubon qui n'aurait pu aboutir à suppuration. Il y a pourtant une vaste déchirure au flanc de la montagne, de haut en bas, en rue du calcaire fissile, entame naturelle de la pierre qui, vue d'en bas, ressemble à s'y tromper à une coulée de lave refroidie.

Pas l'apparence de roches plutoniennes, toutefois,

(1) *Kfucè-tpè-niha*. Il en existe trois.



LE ROCHER-QUI-TREMPE-A-L'EAU, FLEUVE NAKOTSIA-KOTCHPOU OU MACKENZIE (page 18).



dans ce morne tout de calcaire. Mais à ses pieds sourd une eau minérale qui incruste d'alun, de sulfate de fer et de magnésie (1) le terrain qu'elle humecte.

On évalue généralement à 450 pieds la hauteur de ce cône dont le précipice très roide s'aperçoit de trente lieues de distance par-dessus les forêts. Il forme l'extrémité d'une montagne secondaire nommée *Chié Kolla*, qui est un éperon transversal des Montagnes Rocheuses. Je l'ai traversée, au large du fleuve, en 1871.

Le souper cuit, nous le dégustons en canot, nous couchons dans nos embarcations et nous laissons bercer, dérivant jusqu'au matin. A notre réveil, le 30 août, nous avons franchi 130 milles (2) depuis la veille au soir, dépassé la seconde équerre du fleuve, doublé la rivière aux Étourneaux (3), la rivière Terre-Blanche (4), ainsi que celle du Huart (5). Nous vîmes, sans nous y arrêter, la rivière Salée (6), qui sort d'une montagne d'apparence volcanique, assez semblable à un melon entr'ouvert. C'est le rocher Clarke (7), que sir Alex. Mackenzie gravit en 1789. On donne ordinairement 1,500 pieds à ce point culminant de la chaîne orientale; mais je lui en trouve bien 2,000.

Au fur et à mesure que nous descendons, s'élèvent devant nous, à l'horizon, deux remparts montagneux, coupés comme par l'épée d'un géant. Leurs précipices presque perpendiculaires indiquent les dimensions du fleuve, car il s'étend d'une montagne à l'autre. Ce sont deux autres Montagnes-qui-trempent-à-l'eau. Si ces

(1) Richardson.

(2) 209 kilomètres 170 mètres.

(3) *Kokkaë dié*.

(4) *Dé-pá kpaïnlin*.

(5) *Trutsié-ta kpaïnlin*.

(6) *Téwa dié*.

(7) *Kfwè-tèwè*.

masses, qui appartiennent à la même rangée, ont été sectées par le choc du fleuve, quelle force ont dû avoir primitivement ces eaux !

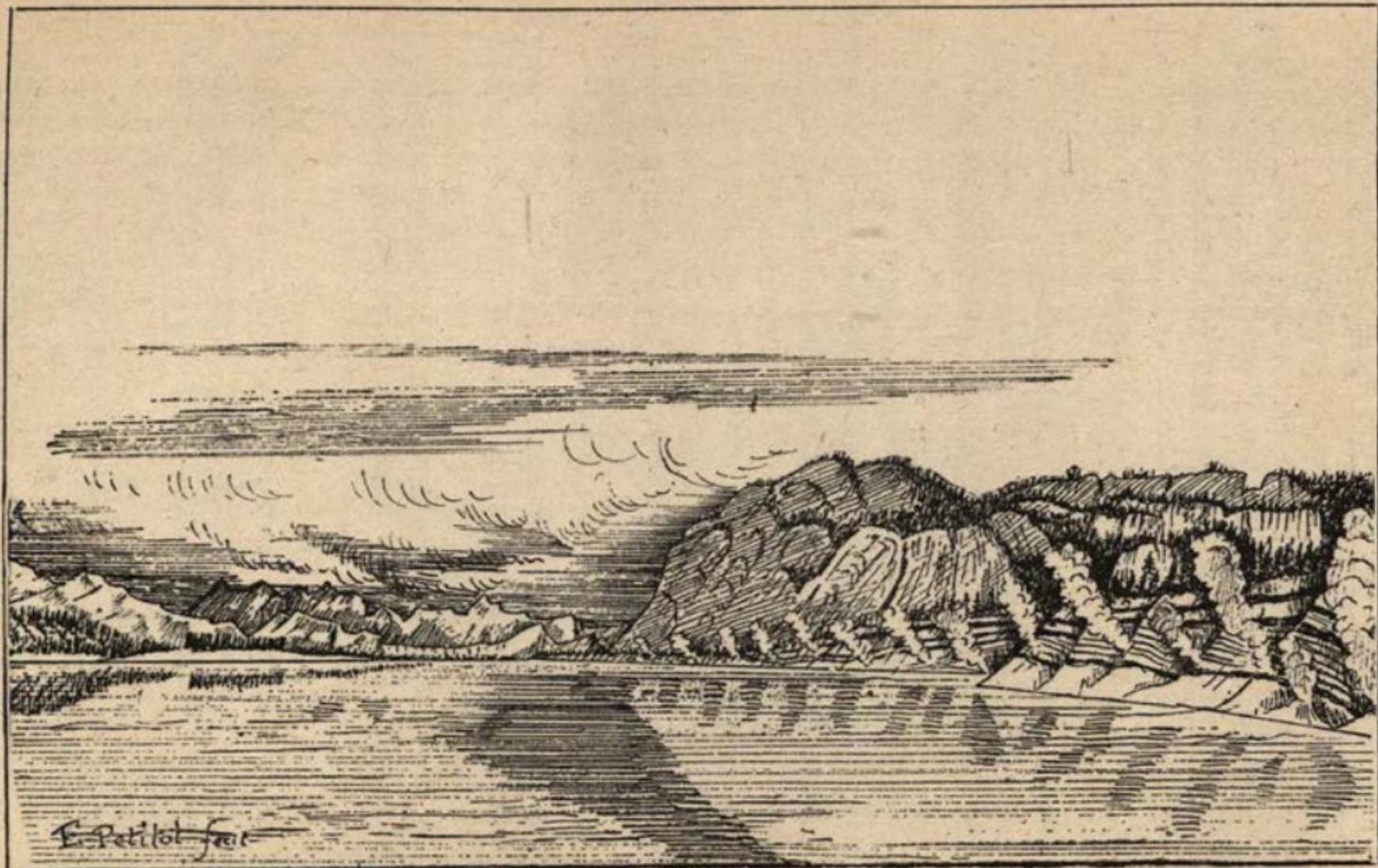
Gazant la noire encolure de la montagne, une fumée bleuâtre et diaphane me parut indiquer, de loin, un grand camp indien rapproché du pied de l'énorme masse. Mais, à mesure que nous avançons, cette fumée se divise en une multitude de panaches qui sortent, à toutes les hauteurs, d'une falaise composée de quatre couches alternes de lignite et de schiste bitumineux. Lors du passage de Mackenzie, en 1789, ces schistes pétroleux étaient en combustion comme ils le sont encore aujourd'hui, et, toutefois, cette ignition est latente, capricieuse, intermittente. En 1850, Richardson les trouva éteints. En 1868 et 1878, j'y vis des flammes de 20 centimètres.

Je me fis débarquer sous ces falaises pour en examiner le terrain. Les schistes effrités forment des détritrus grisâtres, plus chauds que la main ne peut le supporter. Il s'en dégage, avec des fumerolles, une forte odeur de pétrole, ce qui n'empêche pas cependant la végétation d'être aussi vigoureuse en ces lieux qu'elle l'est ailleurs. Le lignite, qui alterne avec le schiste, est impropre à la combustion. J'y ai trouvé des fossiles de *Cupressoxylon* (1), sorte de sequoïa des terrains carbonifères inférieurs, des morceaux de terre de pipe couleur de chair, d'un grain extrêmement fin, sur lesquels se faisaient remarquer des impressions de feuilles de noisetier, d'érable et autres arbres qui croissent actuellement à plus de 500 lieues dans le Sud.

Les Danè appellent ces moufettes *Dékonnè gunli* (2).

(1) Professeur R. Bell. J'ai déposé ces échantillons et plusieurs fossiles au musée de géologie de Montréal, au mois de juillet 1874.

(2) Il y a du feu.



LA MONTAGNE-QUI-TREMPE-A-L'EAU, ET LES BOUCANES DU MACKENZIE (page 20).



Les Canadiens leur donnent le nom de Boucanes.

Mes compagnons peaux-de-lièvre étaient fiers de l'intérêt que j'apportais à l'examen de ces schistes en combustion. La Grosse-Tête, le seul qui fût baptisé parmi ces six Indiens, et qui me témoignât quelque attachement, m'en fournit aussitôt l'histoire merveilleuse. Naturellement, cela se passait du temps que les bêtes parlaient :

« Il n'y avait alors sur terre qu'un seul homme, et il eut le malheur de tomber dans l'ancre du grand Porc-Épic qui était en feu et d'où il ne put remonter à la lumière.

« Alors Celui qui est assis au zénith (1), le Très-Haut peau-de-lièvre, frappant la terre de la pierre de foudre qui lui tient lieu de hache, l'entr'ouvrit et en fit surgir l'homme, dont il se déclara le protecteur et le gardien. Il le prit dans ses mains, il le plaça sur son épaule, il l'emporta comme un petit chat, et le soigna comme la prunelle de ses yeux. Bref, il en fit son ami et son confident.

« Or, l'ancre du grand Porc-Épic, diable d'enfer des Peaux-de-Lièvre, est justement placé audit lieu des Boucanes, qui en sont les soupiraux et les exutoires. Là, dans les entrailles de la terre, sont les cuisines où le diable fait rôtir les malheureux damnés avec du bois souterrain (2). Là se trouvent des géants qui n'ont qu'un œil au milieu du front et que l'on nomme les Grands jetés au feu (3). Là aussi vivent les taupes, les rats, souris, musaraignes, serpents, vers et autres bêtes amies des ténèbres, condamnées à brûler irrévocablement toutes dans le feu inextinguible qui court

(1) *Inkfwîn-wétay*.

(2) *Yué-détchiné*, le lignite, la houille. Dans tous les noms indiens, *u* se prononce *ou*.

(3) *Dènè-γó kfwira-détéli*.

dans les veines de la terre, à cause de leur perversité. »

C'est une théorie qui en vaut bien une autre. Pas déjà si bêtes, les Dènè. Ils préfèrent damner les rats que les humains. Abominables rats ! Dieu les damne, et sauve l'espèce humaine !

Il existe des *Boucanes* sur la rive droite de la rivière Athabasca, dans des terrains également schisteux et abondants en pétrole. On en trouve aussi sur les bords de la rivière des Boucanes, gros affluent de l'Athabasca supérieur ; également, le long du Mackenzie sur deux ou trois points de la rive droite ; dito, sur les bords du cañon de la Porc-Épic, branche orientale du fleuve Youkon ; et enfin on en voit encore sur les rivages de la mer Glaciale, le long du cap Bathurst.

Ce même soir, nous atteignîmes le dernier des forts Norman abandonnés, le n° 4. Il est situé au confluent du déversoir du grand lac des Ours, la *Télini dié*, à 271 milles (1) du fort Simpson, 559 milles du fort Résolution, et 240 de celui de Bonne-Espérance (2). Le Mackenzie y atteint plus de 3 kilomètres de large sur une étendue d'au moins 20 lieues. C'est ce que les Canadiens appellent une *grand'vue*. Ce n'est pas la première du Naotcha.

Les mesures du fort Norman étaient encore debout et pouvaient être facilement réparées ou relevées. Elles le furent, en effet, en 1872, et ce poste fut rendu au commerce des pelleteries. C'est l'un des mieux situés du Mackenzie. Une falaise de 30 pieds lui sert de piédestal. On y jouit d'un panorama unique, tant en aval qu'en amont du fleuve. A droite et à gauche s'élèvent les grands remparts naturels des deux Mon-

(1) 436 kilomètres, soit 109 lieues.

(2) 386 kilomètres 160 mètres, soit 96 lieues et demie. Le fort Norman n° 3 était situé 35 milles plus haut.

tagnes-qui-trempent-à-l'eau. Puis, au fond du tableau, et par delà la vaste expansion du fleuve, se profile sur l'azur la silhouette finement dentelée des Montagnes-Rocheuses, éclatantes de neige, rougissantes sous les derniers regards du soleil couchant.

Comme nous voguions paisiblement sous l'abri de la montagne, ne pouvant rassasier notre vue du spectacle de cette grande nature et de l'immensité du miroir mouvant qui en reproduisait le décor, un coup de vent subit s'abattit sur nous de l'arrière, nous poussant avec la force de la vapeur, bouleversant le fleuve et y soulevant des vagues longues et hautes comme celles de la mer.

Puis, tout à coup, sans que nous ayons eu le temps de prévoir le grain, l'ouragan sauta en poue et causa un raz de marée qui nous submergea aux trois quarts.

« — *Ninttsi pa ! ninttsi pa !* Le vent blanc ! le vent blanc ! s'écrièrent à la fois mes gens, dans un mouvement de crainte incontrôlable. Vite gagnons le rivage. »

Le vent blanc, la terreur des riverains du Mackenzie, n'est autre qu'une tornada, une cyclone. Il dévalle ordinairement du Nord-Est subitement, comme un coup de canon ; il culbute, déracine, soulève et emporte tout ce qu'il trouve sur son passage ; passe avec la rapidité de cent chevaux au galop, laissant derrière lui mort et désastre, suivis d'un calme plat.

Jamais calme ne fut plus trompeur. Se repliant sur lui-même en tournoyant, tordant et secouant les nues qu'il entraîne après lui, soulevant le sable, l'eau et le gravois, le vent blanc revient en sens contraire pour compléter chaos, deuil et ténèbres sur son passage. Il produit tous les effets d'une trombe sans en avoir l'apparence.

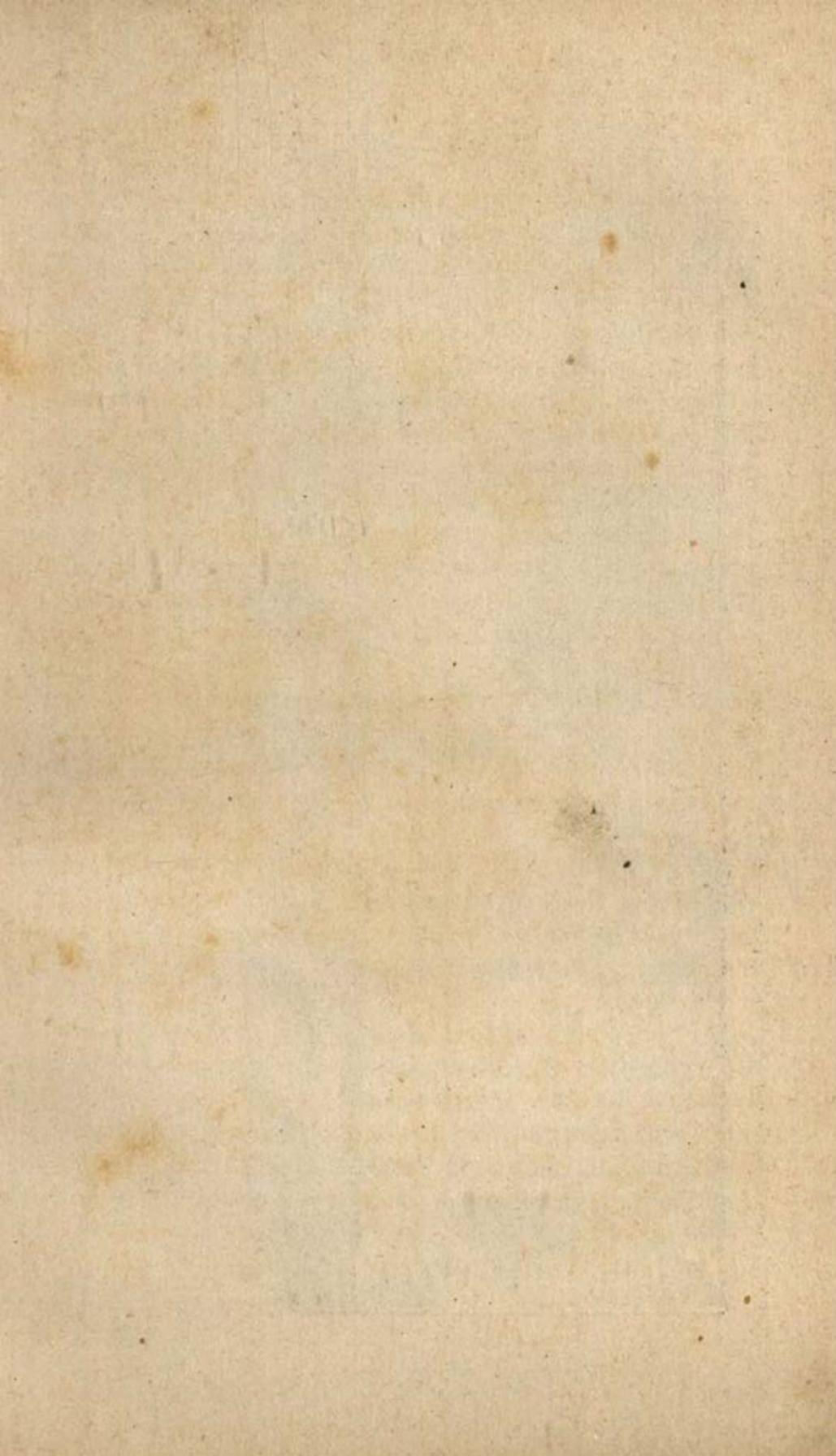
Dès les premières rafales, nous forçâmes des rames

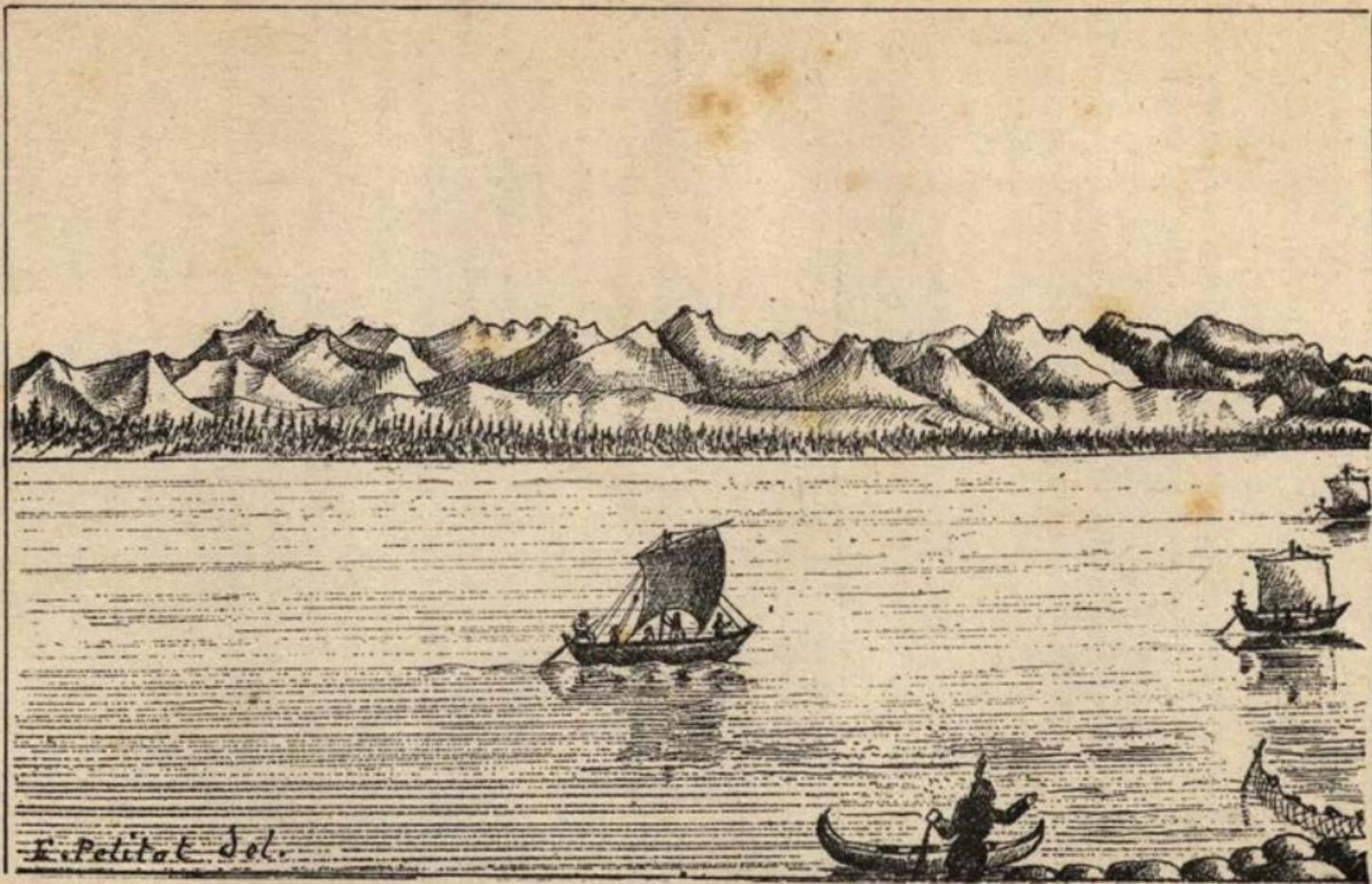
vers la terre, afin d'échapper à un naufrage imminent. La nuit s'était faite. Nous n'apercevions le rivage que de temps à autre, à la lueur vibrante des éclairs. Nous n'atteignîmes le pied de la montagne qu'après une grosse demi-heure d'efforts et de lutte suprême. Mais alors s'offrit un nouveau danger : nul abri contre la tempête. Les lames déferlaient avec force sur les rochers, mêlant leurs mugissements aux éclats du tonnerre et aux déchainements de la cyclone. Impossible de s'entendre, de se concerter, de se voir.

Il n'y avait cependant pas à hésiter. Pour opérer notre débarquement avec sécurité, il fallait que deux hommes par canot se missent à l'eau jusqu'à la ceinture, pour maintenir l'un et l'autre esquif; tandis que les deux autres les déchargeraient. Cela fut fait en grande hâte; puis les embarcations furent traînées ou portées loin du choc des roulins, et renversées. Nous nous hâtâmes de chercher par-dessous un refuge contre l'orage. Mais nous étions déjà mouillés comme des grenouilles et grelottant de froid, sans espoir de pouvoir nous ravigoter auprès d'un bon feu.

Nous passâmes en cet état une nuit misérable et toute la journée du lendemain. Ce ne fut qu'à cinq heures du soir que nous pûmes quitter cette plage inhospitalière, si fertile en tourmentes que je n'y ai pas passé ou séjourné une seule fois sans en avoir essuyé.

Pendant toute la nuit suivante ainsi que la journée du lendemain nous voguâmes sur une autre expansion du Nakotsia large de 5 kilomètres, la Grand'Vue. Le fleuve n'y est plus un cours d'eau. C'est un lac qui marche à raison d'une lieue à l'heure, sauf au printemps après la débâcle. Une double chaîne des Montagnes-Rocheuses borde cette expansion : à droite, la *Bèkkè dénatchay* ou Roches frimassées, auxquelles je donnai, en 1871, le nom de M. Alphonse-L. Pinart; à gauche, les montagnes des Bighorns.





*F. Petit & Sol.*

LES MONTAGNES-ROCHEUSES DANS LA PREMIÈRE GRAND'VUE DU MACKENZIE (page 25).

Une colline mamelonnée, sinieuse, hirsute comme une immense chenille verte, la *Ghu tchô nêttchoghé* (1), marque l'extrémité septentrionale de la Grand'Vue. Un peu plus bas s'élève le Rocher-Rouge, au pied duquel nous allâmes bivaquer par un temps pluvieux et maussade. Par maladresse, mes compagnons mirent le feu à un grand amas de bois que les eaux avaient charrié et entassé contre les sapins qui nous abritaient. En un instant ces arbres s'embrasèrent du pied à la cime, avec des crépitements et des grondements sublimes. Sans espoir de parvenir à arrêter l'incendie qui gagnait les pentes de la colline riveraine, en faisant pleuvoir sur nous un déluge de flammèches ardentes, nous dûmes prendre nos couvertures et aller coucher au bord de l'eau, sur le dur gravier baigné de pluie.

Quelque nouveau que fût pour moi le beau fleuve Mackenzie, quelque émouvantes et grandioses que soient les scènes et les paysages qui se déroulent sur ses bords, je dois reconnaître que je n'éprouvai que souffrances et ennui à rôder ainsi en esquif, sous la température froide et pluvieuse d'un automne qui, en France, serait un hiver rigoureux.

Mes compagnons m'avaient annoncé force merveilles naturelles pendant la journée du 3 septembre, la huitième et dernière de notre voyage depuis le fort Simpson.

Par le fait, je vis successivement de nouvelles Boucanes, dans des éboulis de pouzzolane de 200 pieds de haut; puis une pyramide calcaire de 120 pieds, surmontée d'une gargouille grimaçante ressemblant à un glouton guettant sa proie. C'est le rocher Carcajou (2). Puis ensuite un rocher-mur de grès perlé et irisé par

(1) Gros ver sinueux.

(2) *Nonpaë-tawéta-kfwè*.

des suintements d'eaux minérales ; table immense que les Dènè comparent au firmament pour sa beauté. Ensuite une falaise protubérant comme la carène d'une galiote antique. Elle est également de grès, et surmontée d'une assise calcaire formant citadelle et toute couverte de sapins. Puis enfin un panorama splendide des Montagnes-Rocheuses à l'extrémité d'une autre vue de 29 kilomètres en ligne droite.

Le lieu d'où on l'obtient se nomme le Rapide Sans-Sault. Le Mackenzie y fait une double équerre que déterminent les montagnes. D'une vallée, il passe dans une autre en s'étendant majestueusement sur une immense superficie. Tout autour de nous on ne voit que montagnes, dont les vastes dimensions du tableau diminuent l'élévation au point de les rendre semblables à des taupinières. A droite, celles des Poissons rôtis et du Rapide ; à gauche, la chaîne du Grand-Bruit (1), le mont du Porc-Epic ; et plus loin, en arrière, les hautes montagnes des Bighorns, semblables à de hautes vagues pétrifiées. Tout au fond du panorama, dans le Nord-Est, s'allonge la chaîne du lac aux Outardes avec ses rocs détachés du Nid du Grand Ours (2), du Hibou-Blanc (3) et de Natsénatlé.

Le fleuve s'étend comme un lac des montagnes aux montagnes, coupé par des bancs de rochers et des îles dont quelques-unes, très grandes, recèlent des lacs et des rivières. J'y ai chassé le castor en 1870. Ses rives immédiats offrent des strates de lignite ou de houille en formation. A gauche, on n'y voit que de menues cascades qui n'effraient point une barque. A droite est une chute formant cave, et, par conséquent, infranchissable, sauf dans les grandes crues.

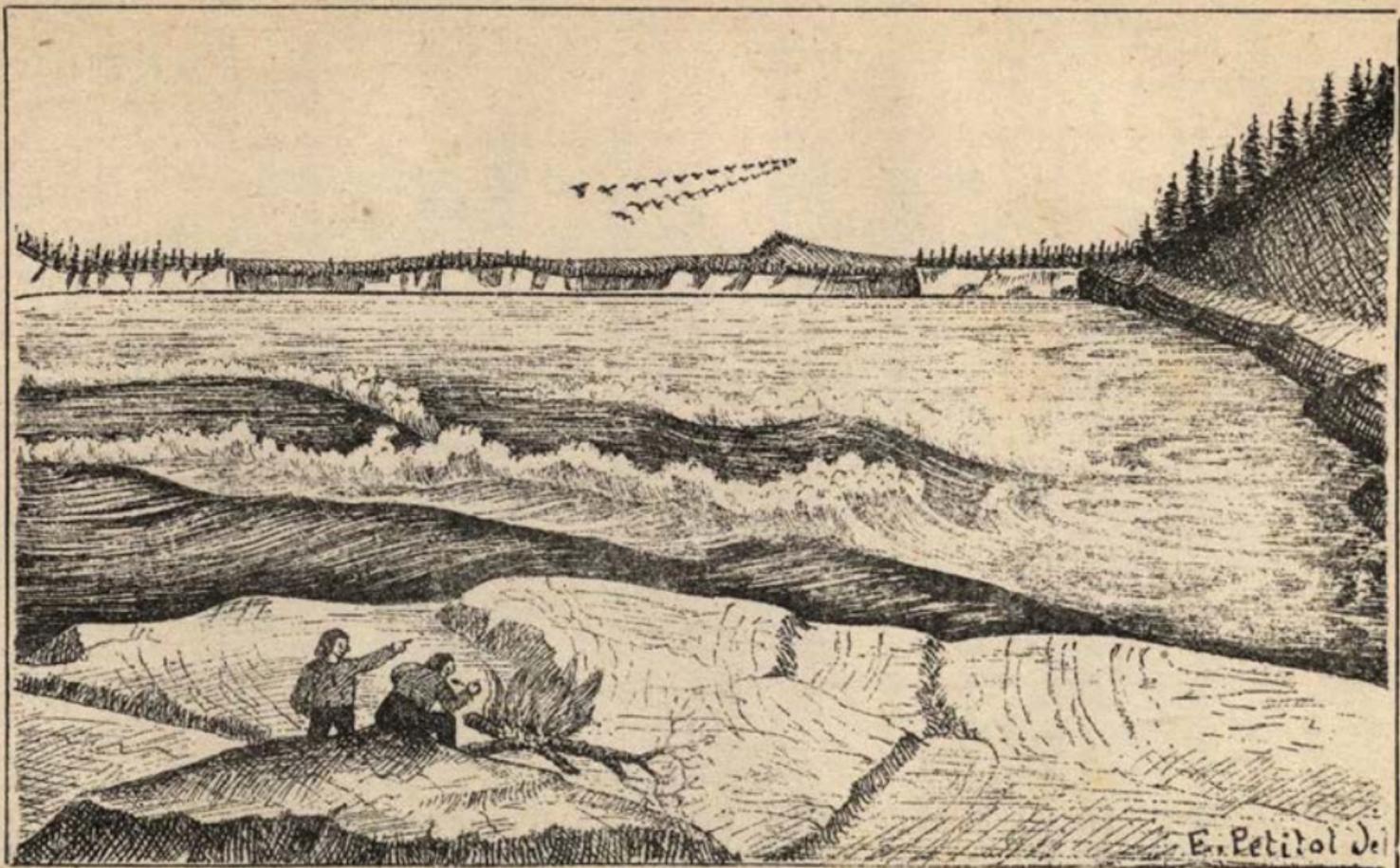
Le rapide Sans-Sault dépassé, et l'île de la Queue

(1) *Fwakwan-yué.*

(2) *Sa-tchô-ttô.*

(3) *Péwinkka.*





LE GRAND RAPIDE DES REMPARTS MACKENZIE (page 27).

du Castor géant saluée, nous pénétrons dans une quatrième vue où le Nakotsia, large de quatre kilomètres, s'étale de nouveau en ligne droite pendant 26 kilomètres 725 mètres. Il y reçoit les rivières des Poissons-rôtis, de la Carpe, des Inconnus, du Glacier et de la Fourmi, sur la rive droite. A gauche, les rivières du Grand-Bruit, du Loup et des Sapins.

A l'extrémité de cette vue désespérante, nous attend la dernière et plus stupéfiante des merveilles promises: le grand rapide des Remparts.

Le fleuve s'élargit encore davantage. Ses rives grandioses se changent en murailles de roche absolument à pic, qui ferment toute issue au fleuve et surplombent leur masse. Plus d'horizon. Les Remparts seuls bornent la vue, de leur cirque colossal, à l'extrémité duquel le Nakotsia paraît s'engloutir dans un abîme invisible, après avoir formé trois barrages et une double chute divisée par un rocher plat. Les grondements de l'eau sont de plus en plus perceptibles.

Des vapeurs, déterminées par la chaleur que renvoient ces rochers, occasionnaient sur ce bassin miroitant les plus décevants mirages. Les vastes saillies et les angles rentrants des remparts naturels qui l'enferment se formaient et se déformaient tour à tour par des illusions de kaléidoscope. Ce ne fut que lorsque nous arrivâmes près de la chute, que je distinguai un étroit et sombre couloir de 700 mètres de large qui fuyait obliquement vers la droite entre les hauts rochers.

Des grès meuliers et coquillifères forment en ce lieu un rivage toujours étanche, dans un sinus duquel nous procédâmes à un brin de toilette. Quatre lieues seulement nous séparaient du fort Bonne-Espérance. Nous en étions à la porte.

Trois Peaux-de-Lièvre qui nous avaient aperçus du haut des Remparts d'où ils guettaient la venue des

barques, vinrent à notre rencontre en pirogue d'écorce. C'étaient les pêcheurs du fort et le neveu de Jacques *Tatékojé*, jeune garçon de quinze ans à la figure douce et intelligente.

La toilette de mes six voyageurs exigea beaucoup de temps. Ils essayaient tous les vêtements qu'ils avaient reçus en payement, sans pouvoir s'arrêter à aucun. Naturellement, les nouveaux venus furent pris pour juges du plus ou moins de figure que chacun ferait dans son accoutrement. Ce fut cet arbitrage qui les détermina dans leur choix.

La toilette achevée, nous nous abandonnâmes au Rapide, les trois nouveaux nous précédant dans leurs légères pirogues. Nos esquifs volaient avec vélocité sur ces flots qui fuyaient. Ils franchirent une forte barre qui, à l'eau basse, est une chute ; puis allèrent pirouetter sur eux-mêmes dans un remous. Ce manège fut répété trois fois. Par trois fois, nos embarcations furent lancées dans les tourbillons où elles perdirent leur vitesse acquise, au milieu de girations centrifuges. L'élévation du fleuve au-dessus de l'étiage ordinaire nous permit seule ce procédé qui nous évita un portage fastidieux.

La navigation dans les Remparts ressemble à un des itinéraires achéroniens du Dante. Pendant près de treize kilomètres, une double ligne de rochers-remparts, variant de 80 à 150 pieds de haut, borde et resserre le Mackenzie, en formant une véritable citadelle avec ses angles, ses créneaux, ses bastions, sa contrescarpe. Il ne manque que du canon pour faire de ces rochers un inexpugnable Gibraltar.

On dit que cent mètres de ligne de sonde n'ont pu atteindre le fond, dans ces rochers. Sur toute la ligne des Remparts, on ne trouve que deux points accessibles, deux ravins raides et étroits de la rive droite. Des cheminées, des tourelles, des obélisques se profi-

lent à leur sommet, au milieu des verts sapins. Plusieurs parties surplombent leur masse, projetant dans le vide d'immenses tables calcaires toujours prêtes à s'engloutir dans les flots.

Quant au sommet de cette citadelle naturelle, il ressemble à un beau parc.

Notre entrée dans ce couloir humide et sonore fut accueillie par des hourras inattendus et des détonations d'armes à feu. Une portion de la population peau-de-lièvre était campée au sommet, épiant avec impatience l'arrivée des barques. Ce fut là que sir Alexander Mackenzie rencontra pour la première fois, en 1789, les Indiens danites sur lesquels il rapporte avoir constaté les marques de la circoncision (1). Ceci est une preuve qu'à cette époque et pendant l'été, ces Indiens imitaient leurs voisins, les Esquimaux, et savaient se passer d'*inexprimables*.

En 1825, Franklin les trouva superbement vêtus de peaux ornementées de verroteries et de broderies (2).

Aujourd'hui, ce petit peuple, baptisé quoique circoncis, est bien changé dans ses mœurs et dans son costume. Tous portent le pantalon à l'européenne, voire même les femmes; mais le pittoresque de leur accoutrement a entièrement disparu.

Cet automne fut le dernier qui vit les Peaux-de-Lièvre camper en masse au sommet des Remparts.

A 9 heures du soir, j'abordai enfin sous les falaises peu élevées du fort Bonne-Espérance.

(1) A. Mackenzie. *A journey from Montreal to the Arctic sea.*

(2) J. Franklin. *Narrative*, page 24 : « *They were all neatly clothed in new leathern dresses, highly ornamented with beads and porcupine quills.* »



## CHAPITRE II

### CIVILISÉS ET CANNIBALES

Cordiale réception des Peaux-de-Lièvre.— Le fort Good-Hope ou Bonne-Espérance. — Flint, le Sardanapale du Nord. — Scènes atroces de cannibalisme. — Relation et aventures de la Grosse-Truie. — Meurtre de deux Ecosais par deux femmes. — Un père qui mange sa fille.

Nous arrivâmes tout à temps pour interrompre les danses joyeuses des Peaux-de-Lièvre par nos chants et nos coups de feu. Aussitôt un grand cri retentit au sommet de la falaise caillouteuse : « *Ella χό ! ella χό !* les barques ! les barques ! » et déjà les hautes grèves étaient garnies de formes noires qui dégringolaient des falaises pour venir nous donner la main.

Je fus pris d'assaut par une bande de voyoux dépe-naillés, aux traits vulgaires, qui me secouèrent les bras à me les décrocher. Avec la vivacité et le sang-gêne de leurs voisins, les Esquimaux, ils s'emparèrent de mon bagage et s'en allèrent en courant. Mais je n'étais nullement en peine pour mon bibelot. L'honnêteté proverbiale des Dènè m'était connue. Il aurait fallu que les Peaux-de-Lièvre fussent bien différents de leurs frères et cousins du Sud, pour les voir marcher sur les brisées des Innoït.

Mon bagage fut transporté à la mission de Bonne-Espérance avant que j'y parusse, et apprit mon arrivée aux deux missionnaires qui s'y trouvaient déjà :

M. Seguin, un prêtre de Riom, et M. Kearney, un étudiant de Belfast, devenu catéchiste.

Pétulants, talvassiers et enthousiastes, les bons mais laids Peaux-de-Lièvre me surprirent par la légèreté apparente de leurs allures. Cela ne ressemblait en rien à ce que j'avais vu jusqu'alors. Au lieu de la taciturnité tchippewayane, de la joie calme et lymphatique des Flancs-de-Chien, de l'apathique abandon des Esclaves et des Nahannès, je rencontrais une peuplade alerte et frisque comme un volier de hoche-queues, chaleureuse comme des Napolitains, loquace comme des Juifs, familière et sympathique comme d'aimables enfants.

Cependant, ma première impression leur fut défavorable. Ils manquaient de décorum, de dignité. Ils n'avaient ni tenue ni fierté. Ça, des Peaux-Rouges ! ça, des Sachems ! allons donc !

Quand mes confrères, accourus au bruit, m'eurent serré amicalement la main, ils me demandèrent aussitôt :

« — Eh bien, comment trouvez-vous nos enfants ? »

« — Mais très drôles, leur répondis-je. Nous sommes déjà de vieux amis. Ils m'ont l'air de bons garçons qui s'enflamment vite. Dieu fasse que ce soit feu qui dure. Mais, à vrai dire, si l'on ne les jugeait que par leur costume et leur tournure, on les prendrait pour une turbe de *nervi* marseillais en train de répéter une petite émeute. »

« — Justement, me dit M. Seguin. Plus vous les connaîtrez, plus vous vous convaincrez que vous avez rencontré juste. En attendant, ne vous fiez pas trop à leur enthousiasme. Un soleil l'a vu naître, un soleil le dissipera. »

Mon confrère se trompait. Son amour pour les *Dindjié*, dont il était le missionnaire, ne le prédisposait pas en faveur des *Dènè* Peaux-de-Lièvre, auxquels

les premiers sont supérieurs sous d'autres rapports. Je confesse avec impartialité que, pendant les quinze années que j'ai passées au fort Bonne-Espérance, les Peaux-de-Lièvre ne se sont jamais démentis. Ce sont encore les néophytes les plus sincères et les plus dévoués que j'aie encore vus dans le Nord; et tel fut toujours le témoignage que rendirent de ce bon peuple les missionnaires qui le rencontrèrent dans ses lointains voyages vers le Sud.

La foule m'avait suivi à la mission. Elle eut bientôt rempli la salle exigüe qui servait de chapelle, ainsi que tout le devant de la maison.

« — C'est celui-là qui sera notre père, n'est-ce pas ? s'entre-demandaient les Indiens, comme si leurs interlocuteurs fussent mieux renseignés qu'eux-mêmes.

« — Oui, oui ! c'est celui que nous avait promis notre Père défunt (1). Il est joli n'est-ce pas ? Il ressemble à un évêque, avec ce métal transparent qu'il porte sur le nez.

« — *Arè* (ami), qu'est-ce que cela peut bien être ?

« — Mais, des yeux, donc, *arè*. Comment, tu n'as pas encore vu de Blanc avec du métal sur le nez ?

« — Non, pas encore.

« — Et M. Onion, qui a toujours une vitre sur un œil, tandis qu'il guigne de l'autre, tu ne t'en souviens donc plus ?

« — N'est-ce pas ce prêtre, Père Tipitot, dont on dit qu'il parle comme un vrai Dènè ?

« — Oui, oui, c'est lui-même, *khu-édikwa* ! Il a appris le tchippewayan en moins d'un an. Oh ! il saura bien vite parler notre langue. Je parie même qu'il nous comprend. Père Tipitot !...

« — Eh bien, qu'y a-t-il ? Assurément, je vous com-

(1) M. Henri Grollier, de Montpellier, pionnier de l'extrême nord de l'Amérique. Il mourut au fort Good-Hope, le 14 juin 1864, et savait que je devais venir le remplacer dans ce poste.

prends, répondis-je en riant. Est-ce que je ne comprends pas tous les Dènè depuis le pays des *Enna* jusqu'ici ?

« — *Tèh ! sèh ! sèh ! sèh ! sé déjyèkhé !* par mes ancêtres ! il nous comprend. *Marci, sé tpa, marci !*

Aussitôt de tous côtés s'élevèrent des cris de joie :

— Il nous comprend, il nous comprend. *Marci, sé tpa ! (1) »*

Une espèce de philosophe au profil syriaque, au grand nez aquilin, Francis *Sida Béni-haï*, déjà chrétien, prit gravement la parole :

« — Ce n'était que justice, *arèkhé*, mes amis, *éné*, que le grand priant du Sud nous envoyât un père *kouyon* (2). N'est-ce pas nous qui possédons le plus grand et le plus beau fort de tout le *Nakotsia-Kotchô* ; nous qui sommes les meilleurs voyageurs du district ? »

« — Assurément, assurément. »

Tels étaient les lambeaux de conversation qui se croisaient autour de moi et qui firent éruption comme autant de fusées, de toutes les bouches, au milieu du tohu-bohu général. Ces réflexions se faisaient non à demi-voix, mais à tue-tête, afin de me donner à entendre que c'était bel et bien des compliments de bienvenue et des félicitations, que l'on m'adressait.

Aimable peuple, auquel mon cœur s'attacha aussitôt comme l'âme de David à celle de Jonathas, et qu'il se rappellera toujours avec amour et regrets ! Eh ! mon Dieu, c'était la part de mon héritage sacerdotal, le lot qui m'avait été destiné dès le début et après lequel j'avais tant soupiré ; le peuple au milieu duquel j'espérais

(1) *Merci*, mon père.

(2) Intelligent. Voici la conjugaison de ce verbe : *Kouhchon*, j'ai de l'esprit, je suis intelligent ; *Kounéyon*, 2<sup>e</sup> pers. ; *Kouyon*, 3<sup>e</sup> pers. ; *Kouïyon*, 1<sup>e</sup> pers. plur. ; *Kouâchon*, 2<sup>e</sup> pers. plur. ; *Khékouyon*, 3<sup>e</sup> pers. plur.

mourir un jour, comme Henri Grollier, après l'avoir aimé et réconcilié avec le ciel. Comment ne m'y serais-je point attaché?

Les Français alors présents au fort Good-Hope étant survenus sur ces entrefaites pour me saluer, la foule fit silence et se rangea respectueusement pour les laisser entrer.

Ils n'étaient cependant que trois: M<sup>me</sup> Marie Gaudet,



Francis Sida-Bénihai, Dènè kha-tpa-gottiné.

femme du commis en charge, une Métisse franco-irlando-castor, réputée française comme pas une; Norbert Lebeau, dit Carreau, cuisinier du commis, mulâtre français né au Canada; et enfin le vieux coureur-de-bois Jérôme Saint-Georges de Laporte, un franco-irlando-canadien de vieille roche, illettré comme les deux autres, grand pêcheur devant l'Éternel, factotum du fort Bonne-Espérance, et drôle, drôle comme une invention ratée.

En tout trois Français ou descendants de Français, seuls, sans armes, à 96 lieues de tout autre Français ou Européen, au milieu de cinq Dènè qui les aimaient et les respectaient comme leurs proches. Et on appelle les Dènè des sauvages ! Allons donc ! ce serait une plaisanterie et une mystification, si ce n'était en même temps une injure grossière et imméritée.

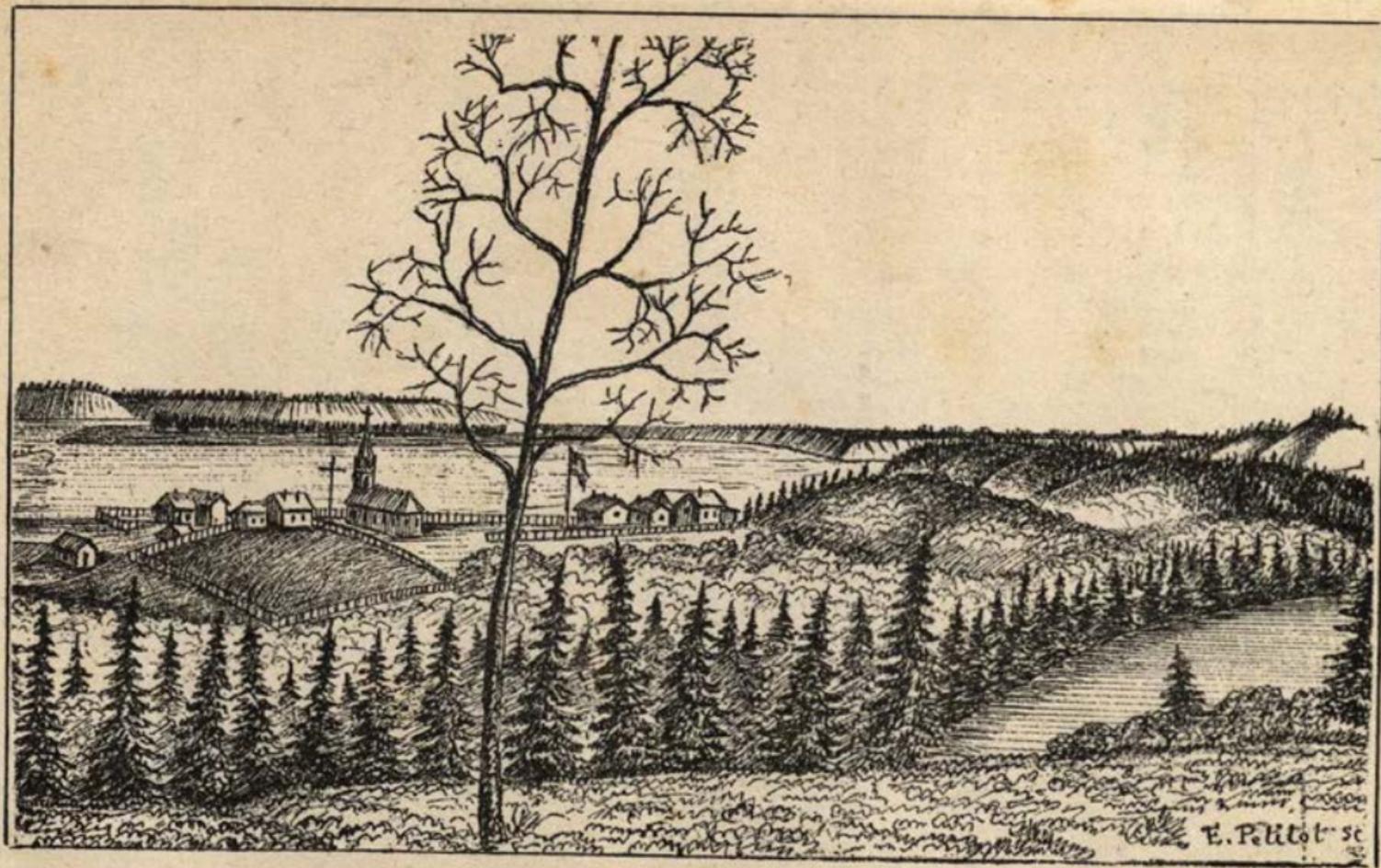
Ces Dènè ne sont inférieurs à aucune population agricole, pour l'intelligence, l'honnêteté et les qualités du cœur. Je trouve même qu'ils lui sont supérieurs et je ne désespère pas de voir mes lecteurs partager bientôt mon sentiment à leur égard.

\* \* \*

Le fort Good-Hope (Bonne-Espérance) est situé par 66° 20' de latitude N. et 130° 51' de longitude O. de Paris, variation 44° 12' 3" E. Il est à 0°, 5' du Cercle polaire. Sa distance de la mer Glaciale est de 363 kilomètres et demi, soit 121 lieues françaises. 240 milles, soit 386 k<sup>m</sup> 160, ou 96 lieues le séparent du fort Norman (1). Il est à 511 milles ou 205 lieues et demi du fort Simpson; à 849 milles ou 341 lieues et demi du fort Résolution; 945 milles ou 380 lieues du fort Tchipewayan; 1,041 milles ou 418 lieues du Portage la Loche; 2,238 milles ou 900 lieues et trois quarts, de Manitoba; 5,277 milles ou 2,122 lieues et trois quarts, de Montréal; 9,506 milles ou 3,824 lieues, de Marseille, ville d'où j'étais parti, en 1862, pour gagner le Cercle polaire et la mer Glaciale.

(1) C'est l'évaluation de Richardson. Franklin ne compte que 228 milles. Mais, sous le rapport des distances, il n'y a pas deux explorateurs qui soient d'accord.— Le mille anglais est de 1,609 mètres.

1874  
D. B. B. B.  
1874



MISSION ET FORT DE BONNE-ESPÉRANCE (GOOD-HOPE), SUR LE FLEUVE MACKENZIE (page 37).

La différence horaire entre Bonne-Espérance et Londres est de 7 heures en retard. Lorsqu'il est midi à Londres, il n'est que 5 heures du matin au fort Good-Hope; ce qui fait 3' 28" par degré de longitude, à cette haute latitude. On conçoit donc que, dans mes voyages et à l'aide du compas et d'une bonne montre, j'aie pu évaluer, à peu de chose près, les distances en milles, en me basant sur cette proportion, lorsque ces distances étaient placées sur le même parallèle (1).

Primitivement, le fort Good-Hope se trouvait situé 152 milles plus bas, sur la rive gauche du Mackenzie, au lieu dit *Yékwè* ou le Renard, par 67° 28' 21" de latitude N., et 133° 11' 38" de longitude O. de Paris; variation 47° 28' 41" E. Emporté par une crue extraordinaire du fleuve, on le rebâtit en 1836, sur celle des îles Manitou qui fait face au poste actuel. Trois ans plus tard, une nouvelle inondation obligea la Compagnie de la Baie d'Hudson de l'établir au lieu qu'il occupe de nos jours.

Le fort Good-Hope, connu des Peaux-de-Lièvre sous le nom de *Klazin tchô kounhé*, maison de la Grand-Baie, et de *Dékkèwi kounhé*, maison des Loucheux, est placé sur une étroite falaise que forme l'affluent du lac aux Brochets avec le Mackenzie. Son altitude au-dessus de ces deux cours d'eaux n'étant que d'une trentaine de pieds, ce poste sera tôt ou tard victime d'une nouvelle inondation. Le sinistre faillit avoir lieu sous mes yeux, en 1872.

Eu égard à la douceur et aux mœurs privées des Peaux-de-Lièvre et des Loucheux, le fort Bonne-Espérance est dépourvu, depuis de longues années, de défenses quelconques. C'est une simple habitation de maître, accompagnée de cases pour les serviteurs, de

(1) Voir mon mémoire sur la géographie de l'Athabasca-Mackenzie, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*. Paris, 1875.

magasins et hangars, d'une étable et d'une boutique de charpentier, sans palissades, blockhaus ni bastions.

A 300 pas du fort, en amont, est située la mission française de même nom, qui est placée sous le vocable de Notre-Dame. Elle se composait alors de quatre maisonnettes de plain-pied dont l'une servait de chapelle. Il n'y entrait pas la moitié de la population. Les deux autres baraques étaient une maison pour les serviteurs et un hangar à provisions. Un chenil, contenant une belle meute de douze chiens de trait, les séparait.

Le fort ainsi que la mission avaient chacun un jardinet de quelques dizaines de mètres de superficie. La mission y récoltait annuellement de 5 à 6 minots de pommes de terre et une vingtaine de minots de navets. C'était tout ce que pouvait produire ce terrain glacé ; tout ce que pouvait mûrir un court été de deux mois de chaleur et de beaux jours sans gelées ni chute de neige.

Le fort Good-Hope est, comme je l'ai déjà dit, un poste de provisions destiné au ravitaillement des barques du district Mackenzie. Il expédie au chef-lieu, annuellement, de 60 à 200 ballots de viande boucanée pesant 50 kilogrammes chacun, et de 30 à 40 pémicans de renne, de même poids. Toutefois, les retours de ce poste, en pelleteries, ne sont pas à dédaigner. Il exporte en moyenne, chaque année, 3,000 castors, 1,200 martres et 80 renards, sans compter les ours, loups, carcajous, lynx, foutreaux, loutres, rats musqués et ovibos.

Je ne fais pas non plus mention des cygnes, peaux d'élan et de renne, lanières, huile de marsouin, rognons pharmaceutiques de castor et autres objets de traite, sur lesquels la Compagnie réalise des bénéfices de 100 à 200 0/0, au moins, et qu'elle affecte cependant de mépriser comme de la menuaille.

Au fort Bonne-Espérance se sont succédé, comme

commis ou traiteurs, MM. Bell, d'Eschambault, Dease, Flint de triste mémoire, Adam Mac-Beth, Onion-Camsell et Mac-Farlane, prédécesseur immédiat de M. Charles-P. Gaudet, le *bourgeois* actuel.

Sous la gouverne de l'Irlandais Flint, la population fut cruellement éprouvée. Dur, violent et voluptueux à la fois, Flint fut la cause des crimes les plus atroces. J'ai connu et pratiqué plusieurs de leurs auteurs ou de leurs témoins. C'est de leur bouche et pour ainsi dire sous leur dictée que j'en transcris ici les détails, malheureusement trop véridiques.

A cette époque, le fort Bonne-Espérance, bien qu'il fût déjà un poste de provisions, ne recevait annuellement que 150 kilogrammes de poudre de chasse, et 100 kilogrammes de balles et de plomb. C'était bien peu pour 7 à 800 sauvages. Aujourd'hui que les Peaux-de-Lièvre y sont réduits à 500 âmes, ce même poste ne reçoit pas moins de 5,000 kilogrammes de poudre et 4,000 kilogrammes de plomb et balles, *per annum*.

Néanmoins, avant que Flint fût chargé de la direction de ce poste important, jamais la hideuse famine ne l'avait opprimé de manière à pousser les Indiens au cannibalisme. Ce triste privilège devait être assumé par cet homme dont l'inconduite, vis-à-vis des épouses de ses chasseurs et autres femmes indiennes, fut cause de l'épouvantable désastre qui jeta quatre-vingts victimes humaines sous la hache ou devant le fusil de leurs parents et amis, pour devenir ensuite leur ignoble pâture. Telle est quelquefois la conséquence imprévue de l'immoralité et de l'inconduite.

Amadoués par des présents réitérés, ignorant toute notion de modestie chrétienne, les chasseurs du fort Good-Hope fermèrent les yeux sur les désordres de ce Don Juan arctique, qui les retenait forcément autour de sa demeure, afin de pouvoir satisfaire ses appétits de Sardanapale, alors qu'il aurait dû renvoyer

dans les steppes, où le renne abondait, ces Indiens, pourvoyeurs naturels et indispensables de son fort.

L'automne venu, les *Kha-tchô Gottinè*, ou Peaux-de-Lièvre de l'intérieur, avaient été congédiés avec des munitions de chasse. Mais les *Kha-tça Gottinè*, ou Peaux-de-Lièvre du Mackenzie, ainsi que les *Ehta Gottinè* ou Peaux-de-Lièvre des Montagnes-Rocheuses, furent renvoyés sans munitions pour l'hiver; parce qu'ils étaient arrivés au fort les mains vides de provisions de bouche.

C'était inhumain et même périlleux pour la sécurité du fort lui-même. Ce n'est point ainsi que l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson a coutume de traiter ses clients. Toutefois nul n'ignorait le véritable motif qui inspirait à Flint ces duretés déraisonnables. Je le tiens de la bouche même d'une des malheureuses qui devint, par la volonté tyrannique du *bourgeois*, complice des crimes qui se commirent au fort, cet hiver.

Les *Kha-tça* et *Ehta Gottinè* durent donc stationner non loin du fort Bonne-Espérance sans songer à s'en éloigner. Vainement demandèrent-ils à leur maître d'être pourvus de moyens d'existence, afin de pouvoir, tout au moins, donner la chasse aux lièvres à quelque distance du fort; parce que dans les environs immédiats de ce poste on ne voyait pas une seule empreinte de ces rongeurs. Le sybarite du Nord demeura sourd à leurs supplications. Chaque jour il émettait un prétexte nouveau et spécieux pour retenir ces Indiens. Le malheureux espérait qu'il amuserait les victimes de ses déportements jusqu'à l'arrivée des premiers traîneaux de viande sèche que lui avaient promis les *Kha-tchô Gottinè*.

Mais ceux-ci n'arrivèrent pas.

Flint dut bientôt rationner ses serviteurs et se priver lui-même, ainsi que les objets de sa passion coupable.

Quant aux sauvages cantonnés autour du fort, ils en étaient déjà réduits à tous les expédients que peut imaginer la plus horrible famine. Les souliers, les peaux, les lanières, les tentes de cuir elles-mêmes devenaient des comestibles entre les mains de ces infortunés.

Pour la dixième fois ils vinrent supplier Flint de vouloir bien leur donner des munitions de chasse, afin qu'ils pussent s'éloigner au plus vite. Le couard n'eut garde alors de s'exécuter. Il craignit de se mettre enfin, lui et ses serviteurs, à la discrétion de gens qu'il avait poussés à bout.

Il refusa donc de les armer et de leur donner des munitions. C'était les vouer en masse au sort le plus atroce, au cannibalisme.

Comment les deux cents naturels qui se trouvaient alors autour du fort Bonne-Espérance, ainsi que sur les rochers-remparts du Rapide, n'eurent-ils pas l'idée d'assiéger le fort et de s'emparer de la poignée de Blancs qui composaient le personnel de ce poste? C'est ce que l'énergie d'un Européen a peine à concevoir.

L'inhumanité de leur patron leur en donnait strictement et légalement le droit. Mieux vaut enfoncer une porte de magasin pour y dérober une ventrée, que de casser la tête à son vieux père pour en savourer la cervelle.

Ceci nous paraît bien clair, à nous, civilisés. Pour un intellect sauvage de cette époque, pour des hommes aussi foncièrement honnêtes que les Dènè, c'était un raisonnement un peu trop subtil. Le sauvage a énormément progressé depuis vingt à trente ans; c'est à n'y pas croire.

Peut-être aussi que les malheureux Dènè eurent cette pensée cent fois sans avoir le courage de s'exposer aux halles des Blancs verrouillés dans le fort,

qui, à cette époque, possédait des palissades et des bastions. Il faut connaître la généralité des Dènè pour se faire une idée de leur résignation et de leur pusillanimité.

Que firent donc les malheureux Peaux-de-Lièvre? Ils s'abandonnèrent à un morne désespoir. Ils se livrèrent à la colère, à la frénésie, à la rage; mais les uns contre les autres. Les enfants se ruèrent sur leurs grands parents et les tuèrent. Ils en firent rotir les membres et les dévorèrent. De petits enfants furent mangés par leurs père et mère, des femmes par leurs maris, des maris par leurs femmes.

Au lieu de tourner leur fureur contre l'auteur de tant de maux, les infortunés Dènè se convoitaient mutuellement du désir et du regard. Ils s'épiaient, se traquaient et s'égorgeaient les uns les autres en ennemis.

Quelles scènes épouvantables!

« Il ne se passait pas de jour, me disait l'une des trois malheureuses victimes de la passion de Flint, sans que l'on n'entendît le bruit de la hache tombant avec un son mat et horrible sur quelque tête d'homme. Les cris des mourants qui râlaient leur dernier soupir, après avoir vainement imploré la pitié de leurs parents exaspérés, parvenaient jusqu'aux oreilles des Blancs. »

Mais les cœurs étaient fermés à la miséricorde. Ventres affamés n'ont point d'oreilles.

Alors seulement Flint prit l'alarme. Alors seulement, incapable de remédier à des maux qu'il avait enfantés, ou qu'il n'avait pas su prévoir, il voulut renvoyer ces Indiens dont il avait causé la perte. Mais eux ne le voulurent plus. Si quelques-uns le désiraient encore, ils en étaient devenus indagues. Et les massacres continuèrent de plus belle.

Le chiffre de quatre-vingts victimes est celui que l'on m'a accusé comme le plus généralement admis. N'aurait

il été que de cinquante, ce serait beaucoup trop. En 1864, lors de mon arrivée à Good-Hope, les abords du fort étaient encore parsemés d'ossements qui avaient blanchi dans les chaudières de cuisine, — horribles officines, — avant d'être polis par la main du temps et les intempéries de l'air. J'en ai trouvé empilés dans d'anciennes caches-à-viande éparses dans un maskeg voisin du fort. J'en ai aperçu qui étaient suspendus dans les bocages d'alentour. Une tête de femme entre autres regardait les rares passants en ricanant du haut d'un saule, au carrefour de trois chemins.

Dans une de mes promenades je ramassai ces ossements et les gardai plusieurs années, cachés sous mon oreiller, dans l'espoir d'en doter, plus tard, nos galeries anthropologiques. En mon absence, ils furent pris et enterrés.

Combien de sauvages, vieillards, jeunes femmes ou hommes faits, ne m'ont-ils pas raconté avoir vu égorger sous leurs yeux quelque membre de leur famille et s'être repus de leur chair, en ces jours d'inexprimables angoisses !

« — Je ne voulais pas manger le bras de mon père, me disait une belle jeune femme. J'étais alors une petite enfant de sept à huit ans, pas même ; et je n'avais pu voir assommer mon vieux père sans jeter les hauts cris. Mais ma mère me cria avec rage : « Si tu n'en manges pas, c'est que tu nous condamnes et nous hais. Eh bien, tu y passeras toi-même. » Et je mangeai la chair de mon père, cachant mes sanglots et dévorant mes larmes, de crainte d'être tuée comme lui ; tant j'avais peur des yeux de ma mère. »

Lorsque l'abominable Flint vit que les événements se compliquaient ; lorsqu'il comprit que c'était bien sérieusement que l'anarchie régnait dans le camp des Peaux-de-Lièvre, qu'ils en méconnaissaient même les droits du sang et la voix de la nature, pour se dé-

truire comme des fauves, la brute saburrée de crapule craignit pour sa belle peau de malandrin. Les Dènè, si doux, n'étaient plus des hommes que l'on pouvait conduire par la raison. Il en avait fait des bêtes féroces, assoiffées de sang et de carnage. Le meurtre enivre comme le vin.

Il se hâta donc de s'enfuir du fort Bonne-Espérance, pendant la nuit, et se transporta avec les siens au fort Norman d'où il gagna ensuite le fort Simpson et quitta le pays.

D'honorables enfants qu'a laissés ce monstre m'obligent de cacher ici, sous le voile du pseudonyme, un nom digne de l'exécration du genre humain.

Il ne demeura au fort Good-Hope que le seul Canadien français Saint-Arnaud, dont la femme était peau-de-lièvre, et qui avait conservé quelque influence sur les Indiens, à cause de la pitié qu'il en avait eu.

Ce malheureux serviteur, qui eut assez de dévouement pour jouer sa vie contre les intérêts d'un tel maître, ne dut son salut qu'aux parchemins, aux peaux de castor, aux cordes de boyau et autres ragoûts *ejusdem farinae* que lui procura le hangar du fort Bonne-Espérance.

Ah ! si Jules Verne eût connu tous ces événements, quel beau roman il aurait fait de son *Pays des fourrures* ! C'est un coup manqué.

Naturellement, Flint, en partant, avait congédié ses maîtresses, abandonnant ces malheureuses au même sort que leurs parents.

« — Je ne voulus pas demeurer au fort, » me disait la principale d'entrè elles, une beauté peau-de-lièvre, si une face humaine semblable à la lune dans son plein, avec un petit bout de nez retroussé, issant entre d'énormes joues qui engloutissent deux petits yeux bridés, — une véritable face mongole, — peut être

belle quelque part. « Je quittai donc mon mari, chasseur du fort, qui d'ailleurs ne voulait plus entendre parler de moi, et avec raison; je pris par la main mon petit *Tatékoïé*, mon unique enfant, alors âgé de dix ans (1), et je me dirigeai vers les steppes des *Kha-tchô Gottinè*.

« C'était bien loin. Je n'en connaissais le chemin que par ouï-dire, et j'ignorais où pouvaient être alors ces *Dènè* qui n'étaient pas mes parents. Mais je me disais : Que je meure en route ou au fort, c'est tout un. Mourir pour mourir, mieux vaut encore que ce soit de faim que de la dent de mes proches.

« Toutefois, moi aussi j'ai mangé de mon père, et maintenant que je suis chrétienne et que cet horrible temps est loin de moi, j'éprouve du scrupule en pensant que mon estomac a digéré l'auteur de mes jours. Maintenant que sa chair est devenue la mienne, qu'arrivera-t-il de nous deux, au jour de la résurrection finale, et comment se fera le partage de nos deux corps ainsi mélangés? J'avoue que cette pensée me rend folle. »

Ah ! si elle avait lu le Dante.

« Je n'avais pas l'intention de conserver *Tatékoïé* avec moi. Il était trop jeune et trop faible. Il aurait entravé ma marche et causé ma perte sans se sauver lui-même.

« Je ne voulais pas le dévorer non plus. J'avais plus de cœur que ça. Je me décidai donc à l'abandonner. Au premier campement, je tendis des lacets à lièvre et pris une geline. Je la partageai avec mon enfant. Le lendemain, je lui dis :

« — Mes entrailles, *sé tchounhè*, je vais aller tendre  
« d'autres collets; demeure ici à te chauffer jusqu'à mon

(1) Cette date reporte ces horribles événements vers l'année 1844.

« retour. » Puis je m'enfuis en lui cachant mes larmes. Je pleurai en pensant à l'horrible mort qui attendait mon seul et unique enfant. Mais comment faire ?

« La seconde nuit, je bivouaquai seule, le cœur serré et pleurant toujours. Le lendemain à mon réveil, qui trouvai-je à mon côté ? *Tatékojé* qui m'avait suivie malgré sa faiblesse. Lorsqu'il ne m'avait pas vue revenir au campement, il avait couru sur mes traces, pleurant et m'appelant. Il avait ainsi marché toute la nuit, guidé par l'empreinte de mes raquettes sur la neige, et, en atteignant mon bivouac, il s'était affaissé de lassitude à mon côté.

« — Puisqu'il en est ainsi, lui dis-je, je ne t'abandonnerai plus. Nous nous sauverons tous les deux ou bien nous mourrons ensemble. »

« J'avais entendu dire par M. D'Eschambault, un excellent bourgeois canadien que nous avions eu avant M. Flint, qu'il existait un Dieu, bon pour tous ceux qui mettent en lui leur confiance. C'était tout ce que j'en savais. Ce brave homme m'avait pourtant conseillé de m'adresser à ce Dieu, et, dans ce but, il m'avait appris le *Notre Père* en français. Mais je ne comprenais rien dans cette prière. Toutefois, je la récitai en marchant, me recommandant à ce Dieu que je ne connaissais pas. Eh bien, nous nous sauvâmes ; et, depuis lors, quoique infidèle et ignorante, j'ai toujours pensé que le bon Dieu m'avait sauvé la vie à cause de la pitié que j'avais eue de mon enfant, et de ma confiance en la Providence.

« Le troisième jour, nous commençâmes à voir beaucoup de pistes de lièvres blancs. Je leur tendis des lacets et en pris plus que nous ne pûmes en manger. Cela me donna du courage. Je pensai alors à mes parents qui s'entre-tuaient sous les palissades du fort Good-Hope, alors que les lièvres pullulaient si près d'eux. Que ne se donnaient-ils un peu de mouvement ?

Que n'avaient-ils, au moins, l'énergie d'une faible femme ?

« Enfin, la dixième journée de marche, nous atteignîmes le grand lac des Bois flottants (1), sur les bords duquel je trouvai réunis les *Kha-tchô Gottinè*. Il y avait tant de neige que nous ne pouvions plus avancer.

« Aussitôt que ces Dènè apprirent l'affreuse position de nos parents, ils envoyèrent au fort plusieurs jeunes gens avec des traîneaux chargés de viande ; car eux-mêmes nageaient dans la graisse et les dépouilles des cariboux. Ce fut ainsi qu'ils délivrèrent de la mort le petit nombre des survivants ainsi que le bon Français Saint-Arnaud. »

Tel fut le récit de la première maîtresse attitrée de l'odieux Flint.

Je vis aussi, à Bonne-Espérance, deux autres vieilles femmes qui avaient été, comme la Grosse-Truie, les concubines de ce même employé. On m'en raconta un épisode beaucoup moins avouable. Aussi ne s'en vantèrent-elles pas. L'une de ces commères, la Roche-qui-trempe-à-l'eau, fut baptisée par moi à son lit de mort, en 1865. La seconde vivait encore quand je quittai Good-Hope, en 1878, et, fait singulier, elle était demeurée seule infidèle dans toute sa tribu. Ses traits indiquaient qu'elle avait dû être fort belle dans sa jeunesse.

Ces deux femmes s'enfuirent seules du fort, après l'exode peu glorieuse de leur misérable amant ; elles se retirèrent à l'embouchure de la *Tié-dapori*, à une journée de canot en aval de Bonne-Espérance, le long du Mackenzie. Elles espéraient y prendre beaucoup de lièvres et sauver ainsi leur chétive existence.

(1) *Tça-tchini tpué*. Je lui donnai mon nom en 1868, époque où je le traversai pour la première fois. Depuis, je l'ai revu plusieurs autres fois.

Le fait déjoua leur attente. A peine capturèrent-elles assez de ces rongeurs pour ne pas mourir de faim tout à fait ; mais pas assez pour ne pas en souffrir beaucoup. On peut dire qu'elles se mouraient à petit feu de la plus cruelle des agonies.

Sur ces entrefaites, il arriva à leur loge deux Écossais, porteurs du courrier d'Europe, qui se dirigeaient vers le fort Mac-Pherson. Les deux femmes reçurent ces voyageurs avec une feinte hospitalité, elles les engagèrent à coucher sous leur tente, et, pendant la nuit, les assommèrent à coups de hache.

Cette œuvre de sang perpétrée, les deux misérables dépecèrent les Écossais comme des animaux de boucherie, elles se taillèrent dans leur chair de succulentes grillades et fabriquèrent du pémican avec ce qu'elles ne consommèrent point sur le champ.

Ce fut par le moyen de ces provisions imprévues, que leur avait envoyées Charlot, que ces deux ghoulés purent, elles aussi, rejoindre les Dènè dans les steppes et sauver leur misérable vie.

Le 9 juin 1868, j'abordai au riant rivage, couvert de bruyères alpestres aux grappes de corail, où vingt-quatre ans auparavant s'était passée cette scène hideuse d'anthropophagie.

Je savais par les Indiens que tout y était intact, aucun d'eux n'abordant à cette plage pour camper ni même pour y passer une seule nuit. On m'avait dit que les ossements des deux Écossais traînaient ignominieusement par les rivages. Je voulus les confier à la terre.

Je retrouvai facilement les vestiges du bivouac des deux filles peaux-de-lièvre ; ils étaient dans un bocage de verts sapins, sous les rochers élevés d'*Eta-tchô-Kfwéré*. Oui, voilà bien les tisons éteints, les cendres délutées par les pluies, les branches sèches qui ont reçu l'empreinte des deux misérables cannibales. Dans le foyer, je ramassai trois ou quatre côtes humaines, un

os de hanche, un tibia, quelques vertèbres; ce fut tout. Le reste avait été sans doute emporté par les bêtes fauves, dispersé par les vents ou balayé par les pluies d'orage.

Je ramassai pieusement ces reliques du malheur, je soulevai l'épaisse couche de mousse et les y déposai; puis je continuai ma route.

Puisque j'en suis sur cet affreux chapitre, tant vaut-il que je l'épuise en parlant d'un autre cannibale que l'on me montra, à mon arrivée à Bonne-Espérance, et avec lequel je fus ensuite en relations fréquentes. Il se nommait *Chié-kkè-nayéllé*, celui qui urine sur la montagne.

Cet homme, un Esclave du fort Norman, était doux, avenant, gracieux et possesseur d'un heureux visage. Sur ses traits se jouait toujours le sourire du contentement et de l'innocence. Dans sa jeunesse, il avait goûté de la chair humaine pendant la terrible famine de Flint. Beaucoup plus tard, en 1860, il éprouva un jeûne forcé au milieu des Montagnes-Rocheuses, et se dirigea vers le fort Good-Hope avec sa famille: sa femme, deux filles, un petit garçon et deux neveux orphelins, pour y chercher du secours.

En faisant diligence, le malheureux père avait atteint le *Nakotsia* au rapide des Remparts, et y avait campé. Encore trois heures de marche et il arrivait au fort, lorsque une tentation affreuse qui l'obsédait depuis plusieurs jours vint à bout de sa faiblesse et de son manque d'énergie, en lui faisant commettre un crime horrible. Pendant la nuit qui suivit son arrivée au fleuve, il tua sa plus jeune fille à coups de hache, la fit rôtir comme viande de boucherie et la dévora comme chair à pâtée.

La femme de ce nouveau Pélops ne voulut pas prendre part à cet horrible repas. Laissant là le

*windikouk* (1), elle se sauva au fort avec les enfants qui lui restaient, précédée par son neveu Barnabé *Nabéllouttiné*.

Quelques jours après, et lorsqu'il eut achevé son festin de hyène, le cannibale osa se présenter lui-même au fort des Loucheux. Son visage était effrayant, ses yeux exorbitants étincelaient de délire, ses traits convulsés décelaient une exaltation terrible. Ses lèvres minces s'agitaient dans un horrible mâchonnement. Il tremblait, il promenait de toutes parts des regards pleins de méfiance et de crainte, pensant que tout le monde conspirait sa mort. Il faisait entendre un grognement de bête fauve. Il ne se défit pas un instant de son fusil chargé à balles et ne se livra au sommeil que lorsque chacun fut couché et endormi.

On me dit que, dans ces circonstances exceptionnelles, l'Indien qui a goûté une fois à la chair humaine en éprouve par la suite un appétit violent et périodique, qui ressemble à un accès de frénésie. Sous l'impulsion de cette tendance devenue indépendante de la volonté du criminel, mais dont il a posé librement la cause première en consentant au premier crime, et aux efforts de laquelle il peut résister par la fuite de l'occasion, de nouveaux et inutiles délits ont été perpétrés par la seule force de l'habitude, qui, malheureusement — et même pour des crimes aussi atroces, — se contracte dès le premier acte.

Il faut être possesseur d'une volonté bien énergique pour résister avec succès à cette défaillance transitoire et morbide du sens moral, de la justice et de la nature, par une réaction puissante et victorieuse. Malheureusement, les mangeurs d'hommes sont ordinairement des êtres faibles, lâches, sans énergie ni principes bien définis. Après avoir mangé leurs semblables comme

(1) Mangeur d'hommes, en cris.

poussés par une sorte de nécessité, il est rare qu'ils ne tombent pas dans la récidive par simple délectation.

Je me hâte d'ajouter que *Chié-kkè-nayéllé*, malgré le sobriquet de *mangeur de monde* qui est irrévocablement rivé à son nom, n'a plus succombé à un tel appétit. C'est même un excellent chrétien.

Il faut que le christianisme soit bien efficace pour corriger, purifier et pacifier de semblables criminels. C'est une de ses gloires.

N'importe, je n'aimerais pas camper chez *Chié-kkè-nayéllé*, en temps de famine.



## CHAPITRE III

### DEMI-SAUVAGES

Personnel multicolore du fort Bonne-Espérance. — Aventure comique d'Henry Sanderson. — L'ambitieux Francis Houle. — Simplicité de Norbert Lebeau. — Aventures de Jérôme Saint-Georges de Laporte. — Un engagement de coureur-de-bois. — Rude hivernage au fort Halkett. — Énergie de Laporte. — Les Mauvais-Monde. — Nouvelles péripéties. — Projet de cannibalisme déjoué. — Arrivée providentielle au fort des Liards.

Je compte parmi mes meilleures années celles qui m'ont mis en rapport intime avec quelques-uns de ces coureurs-de-bois canadiens ou métis français tels que Fenimore Cooper en a esquissé les portraits.

A l'exception d'un excellent Écossais nommé Johnstone, le personnel du fort Bonne-Espérance était entièrement français et catholique, à cette époque ; bourgeois en tête. Je dis français, bien qu'il s'y trouvât trois Métis saut-en-arrière tchippeways : William Charles Burke, Henry Sanderson et Peter Trindell, dans les veines desquels il n'y avait pas une seule goutte de sang franc ou normand. Toutefois, comme ils appartenaient de loin et par les mâles à la race gallique, et qu'ils avaient embrassé le catholicisme, ils s'intitulaient bravement Français et se rangeaient dans le camp de la France.

Le bourgeois ou commandant du fort, M. C.-P.

Gaudet, de l'amitié duquel je m'honore, était un Canadien franco-irlandais, appartenant à une honorable famille et père, lui-même, d'une famille nombreuse.

En outre des cinq engagés déjà nommés, il avait encore à son service l'interprète Francis Houle, et le Peau-de-Lièvre Jacques Tatékoyé.

Mes deux premiers volumes nous ont initiés à l'histoire du Métis maskégon Burke (1). Peter Trindell avait pour femme une Esclave du fort des Liards d'une beauté remarquable, et qui fut mon premier professeur d'esquimau.

Henry Sanderson était un original qui avait épousé une Tchippewayane du grand lac des Esclaves, et qui prêtait souvent à rire par ses excentricités, témoin l'aventure suivante qui lui arriva un certain jour de fête :

Le commis avait fait lier au sommet d'une haute bigue un objet en argent qui devait échoir à celui qui serait assez fort pour l'atteindre en grim pant après le mât enduit de savon.

Plusieurs hommes avaient échoué dans cette tentative, lorsque Sanderson se présente, vêtu d'un grossier pantalon de toile rousse qu'il a préalablement frotté de goudron. Il tient à la main une chaise qu'il place au pied du mât de cocagne. Il monte sur le dossier de la chaise et de là s'élance sur le mât, auquel il adhère tellement qu'il lui devient difficile de s'élever plus haut. Tous ses amis l'encouragent :

« — Allons, Henry, *hourrah, boy*, un bon coup de collier. A toi le prix, une bonne *escousse* ! »

Sanderson, qui fait de vains efforts pour décoller ses jambes de la bigue, est tellement animé par ces encouragements, qu'il fait un saut de crapaud pour s'élever encore. Mais crac ! son pantalon, chaffouré de

(1) *En route pour la mer Glaciale*, page 207, et *Autour du Grand Lac des Esclaves*, chapitre III°.

brai, ne le suit pas dans cette ascension et se fend au centième degré de longitude d'un méridien in-nommé.

Une immense clameur s'échappa de la foule convulsée par le rire.

Affolé de honte et d'angustie, maître Sanderson lâcha le mât tout penaud ; il se laissa tomber tout d'une pièce et se sauva dans sa case, poursuivi par des sifflets. Là, il saute sur son fusil et fait mine de se brûler la cervelle. L'arme n'avait pas de silex.

Il se pend à un clou ; le clou casse.

Alors il saisit une grosse lime, l'enfonce dans la muraille, prend son élan vers l'instrument comme pour s'y ouvrir le crâne ; mais se laisse choir dessous, en poussant un geignement de détresse. Le cœur lui avait manqué.

Pendant ces évolutions de Jocrisse, sa femme assise sur son lit se vautrait de rire.

Francis Houle, frère de William et d'Antoine que mes lecteurs connaissent déjà, cumulait les fonctions d'interprète dènè, de timonier, en été, et de voyageur, en hiver. C'était un Métis franco-castor qui avait passé sa jeunesse sur le versant occidental des Montagnes-Rocheuses. Il avait résidé au fort Selkirk, navigué sur la Lewis, et, par la rivière Stikin, était allé laver ses pieds dans les eaux du Pacifique.

Son défaut ou sa vertu dominante — comme l'on voudra — était l'amour de la gloire. Francis était ambitieux, et son ambition l'emporta à la fleur de l'âge. Allait-il en voyage, au lieu de se contenter d'une charge de 500 livres, il n'avait de satisfaction que lorsqu'il pouvait en amener deux ou trois cents de plus. Il accoutuma si bien ses chiens à tirer de très lourds fardeaux, qu'il finit par amener, un jour, mille livres de viande fraîche. A la vérité, des plaisants prétendirent que Francis avait rempli l'office de cin-

quième chien; ce qui est probable. Toutefois, nul ne le constata.

Ce rude voyageur ne reculait jamais devant un rapide, en été, quelque formidable qu'il pût être. Un jour, il s'avisa de sauter le grand rapide des Noyés, sur la rivière des Esclaves : un orage de cascades jusqu'alors réputé infranchissable. Sa réussite lui fit une réputation extraordinaire; et, comme personne ne voulut l'imiter, quand il eut sauté sa barque, il rendit le même service à tous ses compagnons de timonerie qui ne se sentaient ni assez de nerfs, ni assez d'habileté pour parfaire ce terrible exploit.

D'aucuns prétendaient qu'il était sorcier, comme c'est toujours le cas pour les hommes influents qui ne redoutent rien ni personne. Le fait est que Francis voyageait, par des froids de — 40° à 52° centigrades sous zéro, revêtu d'un simple *capot* de drap fin, pardessus une unique chemise de flanelle.

Sa vue seule me faisait grelotter. Il était impossible qu'il n'en souffrît pas. Mais jamais il n'en convenait.

On ne lui voyait aux pieds qu'un simple carré de molleton dans de fins mocassins d'élan qui dessinaient soigneusement son petit pied.

J'en vins à croire que la température du sang de ce muscadin était supérieure à la nôtre, et qu'il participait de la nature du renne ou du loup arctique, qui couchent dans la neige sans se geler, par les froids les plus intenses.

Un jour, en bûchant du bois, Houle s'enfonça un nœud de sapin dans la plante du pied. Il l'arracha lui-même, en en laissant cependant un éclat dans la plaie, selon toute probabilité. Sa blessure guérit mal, il la rouvrit, se charcuta le pied je ne sais combien de fois, ennemi du repos, rôdant toujours, toujours voyageant, bien qu'il ne pût appuyer à terre que la pointe du pied.

Bref, il en mourut à l'âge de quarante ans, après avoir employé sa vie à surpasser ses semblables. Si cet homme intelligent et ambitieux fût né en France, il aurait fait un héros. Dans l'extrême nord de l'Amérique il ne fut qu'un imbécile qui se rendit la vie malheureuse et l'abrégea, sans aucune compensation appréciable.

Un type tout différent, le mulâtre Norbert Lebeau, cuisinier du commandant, et le mari de *la mienne*. Car c'était ainsi qu'il intitulait énigmatiquement sa chère moitié, la plus laide femme loucheuse que l'on eût oncques vue; mais la meilleure créature du monde, douce, polie, précieuse et mijaurée comme une dévote civilisée, et si adroite au travail!

« — Sauf vot' respâct, mon père était un Français d' France. Oui, c'est comme je vous le dis. Et s'il vivât encore, dame, il aurât, sauf vot' respâct, cent un ans, deux mois et trois jours. Oui, oh! je les compte ben, allez. Par malheur, il est mort à l'ôge de cinquante ans, ce qui fait qu'il n'a pas pu voir ce bel ôge. Oui, c'est comme je vous le dis.

« Et tenez, Père, on m'a dit que vous veniez d' Paris. Ah! c'est ça un grand placer, Paris, hein! Eh ben, mon père itou était de Paris; rapport qu'i' me l'a dit ben des foës : Norbert, je sis né-t'à Paris. Et il avait travârsé la mâr pour venir en Canada, ousqu' il avait marié ma mère, une mulôtresse de la Nouvelle-Orléans. Ah! c'est ça, une grande place, la mâr, à ce qu'i' disent. Et vous avez vu çà, vous, hein! Je voudrais ben voër toutes ces grands placers-là, moë itou. »

Telles étaient les intéressantes conversations, genre *La Palice*, que l'on obtenait de ce naïf Canadien qui, ce disant, vous fixait avec un sourire béat et convaincu, comme pour s'assurer si ce qu'il vous narrait n'allait pas déterminer chez vous une explosion d'admiration et d'enthousiasme.

Un ennuyeux personnage, il l'était, ce Carreau ; mais il était en même temps une bonne bête du bon Dieu. Pas plus de malice qu'un enfant ni d'esprit qu'une poule. Et avec ça, une poigne à tout rompre, lui, jadis la terreur des chantiers du Canada.

Son inséparable ami, Jérôme St-Georges de Laporte, factotum du fort Good-Hope, était un type plus intelligent. C'était un homme de soixante-cinq ans, d'une taille au-dessus de la moyenne et doué d'un profil distingué. Nez busqué, de coupe aristocratique, petits yeux gris, pétillants de malice, front grand et poli, élargi par une calvitie prématurée qui ne lui laissait qu'une couronne de cheveux blonds, fins et frisés, indices d'un esprit souple ; pas un poil blanc encore, et sa dernière enfant n'avait que quatre ans.

Sa démarche était lourde comme celle d'un matelot. Il se balançait de bâbord à tribord comme un navire qui roule. Jusqu'en 1862, Saint-Georges n'avait pas eu plus de religion qu'un bateleur de foires. A l'arrivée des missionnaires français à Bonne-Espérance, il se ressouvint de la foi de sa mère, une Irlandaise, se débarrassa du vieil homme et devint, quoi...? le bedeau de son église.

Saint-Georges était une chronique vivante. On pourrait faire un livre des récits émouvants ou drolatiques qui remplissaient ses visites. Il avait accompagné Richardson, Pullen et Hooper dans leurs expéditions à la mer Glaciale pour la recherche du fameux passage au Nord-Ouest.

Il fallait l'entendre raconter ses démêlés avec le commodore Pullen. C'était plaisant :

« — Il voulait à toute force remonter la rivière Plumée (1), disant que c'était la Grand' Rivière (2).

(1) *Peel-River.*

(2) Le Mackenzie.

« — Dame, que je l'y dis, vous êtes mait', m'sieu; mais, quanque je vous dis que c'est pas ça, la Grand' Rivière, vous avez pas besoin d'ostiner. Vous pouvez ben me crère. J'y ai passé de belles foës, allez, dans c' te rivière Plumée. Je la connais comme ma vieille pipe.

« All' va vous conduire tout dret dans les montagnes de Roche (1).

« — *Hush! hold your tongue, young man!* qu'i' me dit. On ne parle pas, au service de Sa Majesté.

— « Ah! ben, c'est drôle tout de même, qu'on p'isse pas seulement parler à son bourgeois, quanque l'on est guide, et qu'on voit qu'i' va s'écarter.

« — *Be silent, Y says; not a word more!* »

Et Laporte s'esclaffait de riresous le nez du capitaine Pullen qui s'obstinait à prendre la Peel pour le Mackenzie. Mais il était ménagé comme un sauvage et un indépendant.

Laporte avait aussi compté au nombre de ces favorisés qui traversèrent les Montagnes-Rocheuses en compagnie des Bell, des Murray et des Campbell, pour aller établir des postes de commerce dans la vallée du Haut-Youkon. Enfin, il avait suivi M. Mac-Farlane à la mer Glaciale chez les Esquimaux Tchiglit. Quoique Français d'origine, d'esprit, de langue et de religion, et citadin du Canada par la naissance, Laporte participait plus du Peau-Rouge que de l'Européen, à cause d'une certaine conformité d'humeur, par adoption et goût de la vie sauvage. Ses aspirations l'avaient poussé — comme moi — dans le désert, à un âge où les jeunes gens recherchent les plaisirs épicés et les amusements des grandes villes. Et, comme il est bien plus facile de descendre l'échelle sociale que de la remonter, Jérôme était devenu un sauvage dans

(1) Les Montagnes-Rocheuses.

toute l'acception du mot, du moins dans le sens danite.

Sa vie avait été un handicap étourdissant et irréfléchi. Entre le clocher pointu de Sainte-Thérèse, où il avait vu le jour, et cette lourde barque à poissons que je lui avais vu traîner, au fort Bonne-Espérance, avec des essoufflements de cheval fourbu, Saint-Georges avait fait une foule d'étapes et de stages dans sa vie insigne de coureur-de-bois.

Il avait d'abord tiré le soufflet de la forge de son père, qui, quoique issu de sang noble, — si noble sang il y a sur la terre — n'était plus qu'un humble Vulcain de village, cumulant honnêtement les fonctions de serrurier, d'armurier et de maréchal ferrant. Il était même vitrier à l'occasion, et Jérôme m'assura qu'une fois il suppléa à l'absence d'un dentiste pour le soulagement d'une mâchoire cariée.

Jérôme ne manifesta aucune vocation pour le travail et le marteau. Il ne fit jamais qu'un massacreur de serrures, un gaspilleur de fer, un estropieur de chevaux. Ce fut au point que, un beau jour, son vieux saint Éloi de père, congédia cet Oculi en lui colloquant la pointe du pied quelque part, ce qui l'envoya rouler dans la rue.

Laporte y prit le goût du pavé. Il s'en alla à *Morale* (1), ce Paris des *Canayens*, s'y enrôla dans une compagnie de fiacres de louage, et devint ce que l'on nomme là-bas bien simplement un *chartier*, c'est-à-dire un conducteur d'un char quelconque, quelles que soient la forme, les dimensions ou la destination du véhicule. Tous chartiers, les cochers en Canada; et certes le mot, pour être vieux, ne me semble pas moins le mieux approprié; car enfin un fiacre n'est pas un coche, tandis que l'un et l'autre sont des chars.

Le Canada ne possédait pas alors ces voitures splen-

(1) *Montréal*, prononciation du bas peuple canadien.

dides, toutes rutilantes de laque, relevées de dorures ou d'ornements nickelés, et pourvues de glaces peintes ou de couleur : fiacres magnifiques comme nous en aurons peut-être lorsqu'ils seront démodés de l'autre côté de l'Atlantique. Car, règle générale, il faut un laps de vingt ans avant qu'une invention ou un perfectionnement américains soient connus, appréciés et adoptés en France. Cela s'est déjà vu.

Les voitures de place de Montréal étaient donc alors de sordides cabriolets, des coucous, de ténébreuses vinaigrettes, une sorte de tapissières courtes, mal suspendues, sans accotoirs, et au fond desquelles le voyageur faisait parfois certaines rencontres qui lui procuraient le voyage de Cythère.

Les récriminations des honnêtes gens étaient toujours accueillies par lesdits chartiers avec un air d'innocence et d'inconscience parfaitement joué.

On ne s'y trompait pas cependant, et, lorsque l'aventure déplaisait trop au citadin, et qu'il appelait la police à son aide, les coups du bâton noir et autoritaire pleuvaient drus comme mouches sur le dos de ces cochers peu délicats et souteneurs.

Pour être garni d'argent et manœuvré à la manière d'un sceptre, au nom de sa Gracieuse Majesté *the Queen*, un bâton n'en est pas moins un bâton, surtout quand il est emmanché d'une pesante main irlandaise, et que c'est l'échine d'un Canadien qui lui sert de tambour.

On connaît la haine inconcevable et insensée de Pat pour Baptiste. Elle dérive de l'antique rivalité qui divisa les Celtes et les Wallons ou Gallos. Cette jalousie existe en Basse-Bretagne, en pays welche, en Ecosse, en Canada, partout où les deux races se sont trouvées en contact. Le sang irish que Jérôme avait reçu de sa mère, ne le rendit que plus acharné contre les policemen, précisément parce que, étant à demi irlandais

lui-même, il n'en était ni plus ménagé ni plus aimé par ceux qui l'étaient tout à fait.

Aussitôt le sang franc l'emporta chez lui sur le sang des Erses. Après deux ou trois roulées que notre fier-à-bras donna à la police, Saint-Georges se dégoûta tout à fait des sapins sans ressorts, des araignées raccrocheuses, et surtout de la gouverne de Martin-bâton. Il chercha querelle à son patron, le battit, et se fit éliminer de l'ordre respectable et élevé des automédons.

C'était ce qu'il voulait.

A cheval sur ce prétexte, Jérôme prit le galop vers les déserts de la rivière Saguenay, émule du Saint-Laurent. Il vit le grand lac Saint-Jean, le haut Saint-Maurice, le grand lac Mistassiny. Des forêts incomensurables, qui recèlent les plus belles essences d'é-rable, de sapin, mélèze, frêne, chêne et pin-cyprès, y étaient et sont encore en exploitation. On en tire annuellement et en moyenne 700 millions de mètres cubes de bois de charpente et de construction, sans compter cent mille mâts de vaisseaux.

Jérôme s'y embaucha à raison de 18 souverains par mois, logement et nourriture non compris, et devint *homme des chantiers*.

La maison de son père ne le revit jamais plus. Saint-Georges se ressentait encore de cette caresse de la semelle paternelle. Son bonhomme de père s'était évidemment trompé d'enclume, et il en gémissait. Mais les conséquences de telles erreurs sont souvent d'autant plus irrémédiables ou plus durables qu'elles sont fondamentales.

Mais sa pauvre mère, hélas ! pourquoi Jérôme l'abandonna-t-il ?

Je le suspecte également d'avoir su s'arroser largement le lampas de gin et de whisky. Il n'était pas de ceux dont parle le proverbe : qui ont besoin qu'on leur

mette le doigt dans la bouche comme à un petit veau. Cependant, actuellement, sa passion était dirigée vers le thé sucré et la bonne galette. Oh! la galette, ce demi-sauvage aurait bien fait dix lieues la bouche ouverte, pour en grupper une bouchée.

Quand il fut las de couper des sapins par le pied, pour les transformer en mâts de cocagne ou de frégate; quand il eut connu toutes les sinuosités de l'Ottawa, tous les rapides de la Saguenay, toutes les glissoires de la Gâtineau, tous les méandres du Saint-Maurice; quand il eut sauté une centaine de chutes, roulé tous les Paddys de son chantier, exorbité dextrement d'un coup de pouce deux ou trois douzaines d'yeux, — spécialité canadienne, — et ramassé une centaine de louis qu'il envoya à sa vieille mère, Jérôme Saint-Georges, devenu Terreur n° 1 ou Don Quichotte n° 2, — au choix, — se sentit capable de se faire craindre et respecter de n'importe qui et n'importe où.

Dès lors, il réalisa l'objectif de ses rêves : voir, parcourir et habiter les *Pays d'En haut*, devenir un voyageur émérite, un canotier habile et un *Homme du Nord*.

Un beau jour que Jérôme avait descendu l'Ottawa, sur un train de bois, jusqu'à la ville alors naissante de Bytown, il se décida à ne plus retourner dans les chantiers, cette école des vices ignobles. Le demi-sauvage voulut goûter les charmes de la pure nature, les douceurs de l'indépendance, l'effrénement de l'indiscipline complète.

Il partit pour la Chine, s'engagea pour le lac Supérieur, monta dans une pirogue en écorce de bouleau que conduisaient des Iroquois aux gages de la Compagnie de la Baie d'Hudson, gagna les lacs Nipissing, Huron et Supérieur, et parvint au fort William, à l'embouchure de la rivière Creuse ou Kaministikwéya, dans la baie du Tonnerre.

Il ne fut tenté ni par les mines de cuivre, ni par les mines d'argent que le jésuite Marquette avait découvertes sur les bords du lac Supérieur, et qui font actuellement la richesse de plusieurs compagnies. Mais il eut le malheur de trouver là comme dans les chantiers, comme à Montréal, un patron irlandais qui lui fit trouver la vie dure.

Les Irlandais semblaient éclore sous les pas de Jérôme pour exercer continuellement ses poings, pour être sa tribulation constante. Si les bons Irlandais sont pauvres, misérables même dans la verte Erin, par contre ils font vite fortune, quand ils ont mis l'Océan entre eux et leurs tyranniques landlords.

Le chief-factor du fort William était un Irlandais hargneux, bourru, avare et querelleur. Il ne parlait à ses serviteurs et aux Indiens qu'à poings fermés, et, de plus, il avait le défaut, en parlant, de cracher au visage de son interlocuteur. Ce n'était pas tolérable. Notre Canadien déserta le service.

Il avait fait la connaissance de plusieurs Tchipeways dont un lui avait sauvé la vie par ses connaissances médicales. Jérôme les suivit dans leurs déserts. Il gagna le lac la Pluie, celui des Bois, descendit la rivière Winipeg et atteignit la Rivière-Rouge, ainsi qu'avaient fait des centaines de Canadiens avant lui.

Il se rendit de la sorte au fort Garry, où on le prit pour un transfuge échappé aux griffes des *Pillageurs* du lac Rouge, ou des Sioux de Crow-Wing.

Jérôme s'en alla trouver l'employé préposé aux engagements.

« — Je s'is venu z'icite pour m'engager, dit-il au commis.

« — Comment t'appelles-tu ?

« — Bonté ! fit-il en crachant sa chique, mon père m'appelait Saint-Georges, et ma pauvre mère, bonté ! Jérôme. Mais les associés ne m'appellent que Laporte. Sauf vot' respâct, m'sieu, c'est une seigneurie.

Le clerc se mit à rire :

« — Tu veux dire un sobriquet, *boy* ?

« — Connais pas, m'sieu. Je sais que c'est une seigneurie, et p'is c'est toute. Si ça ne vous plaît pas, dame ! appelez-moi Saint-Georges tout court. C'est mon nom itou.

« — Eh bien, Jérôme Saint-Georges de Laporte, mon ami, que sais-tu faire ?

« — Ah ! dame, j'abats, je pique, j'équarris, je monte en *cage*, je saute les rapides, je sais conduire un train dans les bouillons, et un canot à travârs les roches. Rèn que ça : je ne s'is pas brave su' les lacs, dans les grandes travârses. Dame ! c'est l'accoutumance qui me manque. Et p'is, il faut dire que je ne sais pas plus nager qu'un petit chien en plomb.

« — Es-tu bon marcheur ?

« — Comme un carcajou. Mais, par exemple, faut pas que je séye à jeun ; rapport que je s'is t'un gros t'homme, sauf votre respâct, et j'ai l'estomac faib'e, bonté ! faib'e, faib'e.

« — Tu as donc bon appétit ?

« — Comme trente-six loups, m'sieu.

« — *By Jove !* c'est sérieux, fit l'Anglais en riant. Et montes-tu à cheval ?

« — Och ! non. Mais je sais conduire un cab, une sleigh, une malle ou une carriole. Je sais ferrer un cheval, raccomoder une charette ou une serrure. Je sais faire la *poutine* (1) et les crêpes, le *rababou* (2) et la *sagamité* (3). Je boulange, je coupe les chiens, et je sais les *doncter* (4). Je...

« — Mais tu es un homme universel, Jérôme Saint-

(1) Le plum-pudding.

(2) Pémican émietté et bouilli avec un peu de farine.

(3) Farine de maïs ou blé d'Amérique bouillie dans du lait. C'est ce qu'en France on nomme des *gaudes*. C'est un plat iroquois.

(4) Dompter.

Georges de Laporte, interrompit le commis, en riant aux éclats de la bonhomie du jeune Canadien.

« — Sais-tu lire et écrire, au moins ? »

Ce fut au tour de Saint-Georges à rire de l'employé :

« — Och ! pas une lettre. A quoi voulez-vous que ça me sârve ? je s'is pas taillé pour faire un commis, moë. »

L'employé eut le bon sens de ne pas relever la pointe, proférée d'ailleurs sans aucun sarcasme.

« — C'est dommage, dit-il ; tu aurais bien vite fait un excellent interprète ou un bon factotum. Mais, c'est égal, on t'occupera ; car tu parais fort comme un taureau. »

Jérôme se mit alors en position de boxeur. Il retroussa ses manches et développa des muscles brachiaux et pectoraux qui firent l'admiration de l'Anglais, connaisseur en pugilat.

« — Eh bien, Jérôme, proféra-t-il avec emphase, cathédrant à son bureau d'un air magistral, je t'engage, *my friend*, pour deux ans, au service de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. Tes gages seront de vingt-quatre livres sterling (1) par an, logement, nourriture et chauffage non compris, et pour tout faire.

« Tu recevras chaque automne sept livres de thé Kongou, douze livres de sucre blanc, dix de tabac en corde, quinze de farine et le reste en vêtements confectionnés ou en pièces d'étoffe à ton choix ; à moins que tu ne préfères laisser ton argent dans les coffres de la Compagnie, où il te sera remboursé quand tu le voudras au denier cinq.

« Cela te va t-il ? »

Saint-Georges chercha son chapeau pour le jeter en l'air en signe de joie. S'apercevant qu'il n'en avait point, il fit une pirouette en éjaculant :

(1) 600 francs.

« — Comme un gant su' la main, m'sieu. »

L'employé dressa son acte d'engagement ; puis lui tendant sa plume :

« — Touche là, dit-il sérieusement au jeune Canadien.

« — Que voulez-vous que je fasse de c'té pleume ? A moins donc que ça sèye pour la planter dans mon bonnet, dit Jérôme. Quanque je vous dis que je ne sais pas écrire.

« — Ça ne fait rien, mon vieux, touche toujours la plume en signe d'acquiescement ; puis je signerai pour toi. C'est une formalité jugée indispensable par l'Honorable Compagnie.

« — Ça m'a l'air diab'ement bête, c'te... comment appelez-vous ça ? c't encaissement. Mais ça ne fait rien, c'est pas de valeur en toute. Je toucherai ben la pleume. »

La formalité remplie, le commis signa pour Jérôme.

« — *Well !* fit-il en relevant la tête. A cette heure tu es couché sur le grand registre de la Compagnie. Tu as touché la plume, tu as donné ton consentement. Tu vas recevoir par avance la moitié de tes gagés d'un an, et ton prêt par dessus le marché. Tu ne peux plus revenir sur ta parole d'ici deux ans.

« Demain tu partiras avec les barges pour le grand Portage de la Loche, et si tu désertes, tu seras passible de la geôle, au fort Garry, et de tout ce qui s'ensuit. Tu es averti.

« Maintenant voici douze souverains comptant. Passe au magasin et fais ton choix. »

Et il lui compta 300 francs. Avec cette somme, Saint-Georges eut des vêtements et des comestibles, mais à un taux exorbitant ; quelque chose comme le 50 0/0 et quelquefois le 100 0/0 sur le prix de revient en Angleterre. Mais peu importait au naïf Canadien, qui se vit tout à coup habillé de neuf des pieds à la tête :

*capot* (1) bleu de ciel, chemise de flanelle *crémée*, et pardessus celle-là une seconde en coton *fleuri*, pantalon de corderoy gris de fer et à grand pont, serré autour de la taille par une ceinture *fléchée* du bourg Lassomption ; plus, un bonnet *penché*, à la métisse, et une belle cravate de soie noire.

Etait-il fier de son *marché* !

« — Te voilà *agrégé* (2) comme un bourgeois de deux parts (3), lui dit le clerc.

« — Dame, m'sieu, j'en s'is confus, balbutia le coureur-de-bois

« — C'est bon, c'est bon, rengaine ta confusion et fais ton devoir. »

Jérôme empocha le restant de ses louis d'or et s'en alla en marchant de travers comme un chien qui sort de vêpres. Son bonheur le grisait et le faisait tituber. Il murmurait en riant :

« — Que c'est drôle, un Anglais, bonté ! que c'est drôle ! comme si j' n' pouvais pas jouer des quilles, c'té nuit, malgré qu'i' m'aye fait toucher sa pleume ! Et alors va-t'en voër s'i' viennent, Jean, tes beaux écus.

« Mais je ne le ferai pas. Dame, non. Je serai fidèle à ma parole, bonté ! Ces gens-cite sont drôles, drôles comme des inventions ; mais ils sont *drêts* et *stricques* (4). Et moë j'aime les gens stricques. »

Tout à coup, se ravisant, il revint vers le clerc :

« — Faites excuse, m'sieu, dit-il, dites-moë donc un petit brin dans qu' fort que vous allez me mett'e, c't hivâr.

« — Veux-tu aller loin ou proche ?

« — Och ! aussi loin que vous voudrez. Tenez, je tiens

(1) Polonaise à capuchon.

(2) Equipé.

(3) Employé intéressé aux bénéfices de la C<sup>ie</sup> d'Hudson, et qui reçoit annuellement les 2/80 des profits nets.

(4) Droits et strictes.

à voër du pays, moë. Je viens ren que pour ça. Le plus loin sera le mieux.

L'employé considéra le coureur-de-bois d'un air soupçonueux.

« — Aurais-tu commis quelque forfait, par hasard, mon drôle ? dit-il en le fixant dans le blanc des yeux.

« — Qu'que fort fait, que vous dites ? Comment appelez-vous c'te fort-là ?

« — Je te parle de forfaits...

« — Connais pas. Je n'ai jamais fait de fort, moë, mais, dame ! je s'is capab'e d'en faire. Je sais manier une hache, et un *crapet* (1) itou. Je sais bâtir, je sais t'équarrir, je pique, je... »

Le commis se mit à rire de la naïveté des quiproquos que commettait ce voyou des forêts, ou plutôt ce dévoyé de grande ville.

« — C'est bon, fit-il. Puisqu'il n'y a pas de forfait sur ta conscience et que tu veux faire des forts, on t'enverra dans les Montagnes-Rocheuses, cet hiver. Là il y aura un fort à faire ou tout au moins à refaire. Dieu fasse que ta faim de trente-six loups y soit satisfaite.

« — Ainsi soit-il, m'sieu, répondit Saint-Georges ; car j'ai bon appétit.

« — Amen, mon garçon ; car on y fait souvent les dents longues. »

Jérôme Saint-Georges fut envoyé au fort Halkett pour y travailler à la reconstruction de ce poste, lequel est situé dans les Montagnes-Rocheuses et sur les bords de la fougueuse rivière du Courant-Fort (2).

Dès la première année, il eut l'exceptionnel avantage de connaître le goût de ses culottes de peau d'élan, et d'apprécier la saveur de deux vieilles paires de bottes canadiennes. La famine était à ses trousses.

(1) Hache américaine d'équarrissage.

(2) *Alias* Mountain-River ; c'est un des plus gros affluents du Mackenzie, sinon le principal.

Les Danè Mauvais-Monde, clients et pourvoyeurs du fort Halkett, n'y parurent pas, et l'on épuisa bientôt le peu de provisions sèches que renfermait le *store*. On tua pour les manger les bêtes à cornes. La disette continuant, les serviteurs du poste furent réduits à arracher sur les pentes exposées au midi, des racines de sainfoin exculent (1), pour s'en repaître. Mais bientôt la sève de cette légumineuse tarit, la terre gela comme roche et se couvrit de neige, réduisant serviteurs et bourgeois aux ingrédients de genre fort peu culinaire que j'ai nommés plus haut.

C'eût été le cas ou jamais, pour M. Poker, chef du fort Halkett, un Métis franco-bellabella, d'imiter M. Filisson, de burlesque mémoire, qui, lorsqu'il était à bout de provisions, prenait son violon, convoquait à son de cloche ses serviteurs devant la porte de son hangar vide, et leur jouait un rille écossais en guise de prêt. C'était le plat du jour. Au lieu de viande on avait du son.

En Amérique on eût lynché ou emplumé le trop jovial Écossais. Dans le Nord-Ouest, les bons Métis riaient et applaudissaient le maître; sauf à se répandre en doléances, une fois chez eux.

Mais Poker n'était pas doué de l'interminable bonne humeur de M. Filisson. Son regard devenait farouche quand il jeûnait, son air hagard; son cerveau se peuplait de desseins pervers.

« — Quand i' nous fixait avec ses yeux ronds et jaunes de hibou, disait Laporte, on aurait dit, bonté! qu'i' nous tâtait les plats-côtés pour s'assurer qu'ils étaient assez tendres, qu'il restait encore assez de dépouille su' not' croupe pour mériter un coup de fourchette.

« — Alors, que fites-vous, bonhomme ?

(1) *Hedysarum esculentum*. Drum.

« — Ce que j' fis ? Dame, bonté ! Quanque je lui vis cette mine de tigue affamé, je me dis : mon gars, faut gratter d'y d'icite, ou bén tu vas y laisser la peau. C'té Charlot-là va te pleumer ni plus ni moins qu'un castor. J'allis le trouver, un beau matin, qu'il était occupé à racler des peaux d'*ariyal* (1) pour en faire du rababou. « Dites-donc, m'sieu, que j'y dis, sauf vot' respâct, je ne veux plus rester icite. Je vas partir tout d'bon, demain matin, sauf vot' respact. »

« J'en avais pas pour une *coppe* (2) de respâct pour c'té bourgeois-là. Mais c'est égal, j'en avais peur tout de même et j'étais paré à courber le dos pour qu'il me laissât partir.

« — Partir ? qu'i' me dit, en me dardant ses yeux ronds de *pichou* (3). T'es t'y pas bén, icite ? Qué que tu vas faire dans c'te pays de roches ? Tu vas t'écarter, crever de faim et p'is c'est toute.

« — Och ! c'est égal, m'sieu. Cœurver pour cœurver (4) je vas tenter de trouver les chavages. Si qu'que fois je piris, eh bén, une bouche de moins à nourrir. Si je trouve les chavages, d'icit un mois au plus vous aurez de la viande fraîche dans le hangar.

« — Ah ! dis pas ça, qu'i me répondit. Icit j'ai besoin d'toë. Qui ira t'à la viande, si d'aucuns arrivent au fort, de l'aut' bord de la rivière ?

« — I' vous râste encore l'*associé* (5) Nadaud, et p'is vot' *cook* (6). I' se tireront ben d'affaire sans moë. Et quanque je vous dis que je vas vous aveindre de la viande, je sippose que ça doit vous faire plisir. C'est pas de valeur pour moë de trouver les chavages, vous verrez.

(1) Orignal ou élan.

(2) De l'anglais *copper*, cuivre ; un sou.

(3) *Pichow*, lynx, chat sauvage, en cris.

(4) Crever.

(5) Collègue, compagnon, ami.

(6) Maître-queux, cuisinier.

« — Eh ben, c'est bon, qu'i' me dit. Va-t'en, mon garçon. »

« I' me donna de l'*amonition* (1) tant que j'env oulis, un fisil à caps (2), du fil à rets pour faire des collâts, un paquet de *babiche* (3) pour mon prêt, et une bonne poignée de mains. C'était tout ce qu'i' pouvait me donner. Mais j'étais t'y fier de pouvoir gratter de c'te place-là. Tout de suite je levai le pied et je partis dans la montagne. »

Les Danites Mauvais-Monde avaient passé par les mêmes parages, sur les premières neiges; mais il avait beaucoup neigé depuis lors. Tout avait été nivelé, confondu. Nulle empreinte n'était discernible. En sondant le fond de la neige à l'aide d'un bâton et en l'éprouvant avec ses raquettes, le demi-sauvage parvint à retrouver et à suivre la piste des Indiens, et à rencontrer un vieux campement dans lequel il bivouaqua.

Avant de se livrer au repos et de déguster une partie de ses lanières de renne, Laporte alla tendre des collets aux lièvres blancs.

« — Le lendemain matin, me disait-il, j'étais t'y fier de trouver quat' gros lièvres dans mes collâts. Et not' bourgeois qui jeûnait à mourir, si près de là !

« Je ne mangeai qu'un lièvre et gardai l'autre pour plus tard. Quanque je me remis en route, j'étais aussi gai et *smart* (4) que si j'avais déjà rencontré les chavages. »

Laporte avait cependant encore bien du chemin à faire avant d'arriver au village-volant des Mauvais-Monde. La douzième journée, il atteignit un carrefour

(1) Munitions de chasse.

(2) Fusil à capsules.

(3) Du crin *assababich*, lanières en peau de renne.

(4) Alerte.

où plusieurs sentiers se croisaient. Il prit au hasard celui qui lui sembla le plus battu et parvint sur les bords escarpés d'une rivière des Montagnes-Rocheuses. Il était sur leur versant occidental. En ce lieu, le chemin se bifurquait.

Avant de s'engager sur ce cours d'eau congelé, Saint-Georges tira quelques coups de fusil qui furent répercutés par les échos des montagnes. Deux minutes après, plusieurs détonations se faisaient entendre de l'autre côté de la rivière, dans la forêt, tandis qu'une multitude de voix poussaient ensemble un grand hilet qui indiqua au voyageur la direction du camp indien.

Riant et pleurant tour à tour de joie et d'émotion, Laporte oublia sa fatigue, il s'élança à la course sur le sentier neuf qui se dirigeait vers les voix, et atteignit bientôt les Mauvais-Monde, qu'il émut de pitié par sa détresse et le récit qu'il leur fit de l'état de ses compagnons d'infortune.

Le camp de ces Dènè regorgeait d'excellente viande fraîche. Ces Indiens firent mentir leur nom canadien. Ils accueillirent le voyageur avec compassion, ils le gardèrent au milieu d'eux plus d'un mois, non sans avoir envoyé aussitôt au fort Halkett trois jeunes gens avec des traîneaux chargés de viande.

Quand Saint-Georges fut bien lesté, qu'il se fut bien gobergé, bien « refait les plats-côtés » selon son style, le reste de la tribu le suivit au fort avec plusieurs traîneaux chargés.

Voilà ce que réalisa cet homme de caractère et d'énergie, alors que son patron, Poker, bonne nature mais homme imprévoyant, paresseux et peu rangé, eut le talent de s'affamer et d'affamer ses gens à mort partout où il séjourna.

Le printemps suivant, de nouvelles péripéties attendaient notre ami. Les provisions amenées au fort Hal-

kett par les Mauvais-Monde (1) avaient été consommées; car Poker était aussi prodigue dans l'abondance que dur et furieux en temps de disette. Laporte fut chargé de conduire le courrier au fort des Liards. C'était un voyage de huit à dix jours à la raquette. On lui adjoignit le Canadien François Nadaud, avec 50 livres de pémican, pour tout viatique; cinq livres par jour pour deux hommes. Or, la portion nécessaire à un seul homme est fixée à quatre livres. Dès le début de leur expédition, nos deux voyageurs en étaient donc réduits à la portion congrue.

C'était au mois de mars. A cette époque il dégèle, au soleil, et les voyageurs sont contraints de se reposer pendant le jour pour se remettre en route la nuit, quand la fraîcheur du soir a donné de la consistance à la neige.

Chacun des deux compagnons portait ou traînait le pémican sur une planche recourbée en volute. Au bout de trois jours, Laporte s'aperçut que lorsque Nadaud traînait le viatique, le pémican diminuait à vue d'œil. Il lui en fit l'observation :

— Ah! pauvre frère, répondit Nadaud d'une voix affaiblie, si tu savais ce que j'ai faim, ce que je suis faib'e! Oh! non, je ne pourrai jamais revoir le fort des Liards. »

Au bout de quatre ou cinq jours, le pémican était entièrement consommé et nos gens réduits à chasser en marchant les écureuils, les geais et les corbeaux qu'ils rencontraient d'aventure.

Le matin du huitième jour, Nadaud voulut s'en retourner. Il craignait de mourir de faim dans la forêt. Laporte l'en dissuada, en lui représentant qu'il tente-

(1) Les Canadiens nommèrent Mauvais-Monde ces *Dané* de la tribu des *Esba-tpa-Ottinè* ou Gens parmi les Antilopes, parce qu'ils les trouvèrent entièrement nus pendant l'été.

rait une impossibilité, qui, d'ailleurs, si elle réussissait, n'aboutirait qu'à trouver la famine au fort Halkett. Le salut était au seul fort des Liards.

Mais *l'associé* était à bout de courage et de forces. La faim, la fatigue et l'isolement avaient imprimé à son esprit une sorte d'hébétude voisine de la folie. Ses yeux hagards décelaient les tortures de son âme et encore plus celles de son estomac.

Les deux voyageurs se couchèrent bien tristes. Depuis la veille, ils n'avaient rien mangé qu'une pie et un écureuil.

« Je fus tiré de mon sommeil, me dit Laporte, par un petit cliquetis de ferrailles auquel mon oreille n'était pas habituée. Sans faire un seul mouvement, sans donner à mon compagnon sujet au moindre soupçon, je prêtai l'oreille et l'épiaï par un trou de ma couverture. Que vis-je? grand Dieu! Nadaud assis en face de moi, l'œil étincelant de démence, la face ricaneuse et empreinte d'une férocité de tigre. Il me couvait de ses regards poignardants, tout en affilant son couteau sur l'arête de son battefeu. De temps à autre, il en essayait le taillant sur son ongle, puis recommençait à l'affûter, en me lançant des coups d'œil pleins de méfiance. »

« Plus de doute, Nadaud s'appêtait à m'assassiner pour me dévorer. Mon cœur battit plus fort, et la sueur froide perla à mes tempes. »

« Alors je fis semblant de m'éveiller et, sur-le-champ, Nadaud cacha couteau et battefeu. Cela confirma tout à fait mes soupçons. Aussitôt, mon parti fut pris. Je résolus de l'abandonner afin de sauver ma vie et la sienne avec ; car je voyais bien que l'excès de la faim et de la misère le faisait délirer.

« — Pauvre frère, lui dis-je, pourquoi donc demeures-tu toute la nuit au coin du feu comme une Cendrillon? Si tu dormais, ça te soulagerait.

« — Je n'en suis pas capable, me répondit l'autre. J'ai trop faim.

« — Mais, dis-moi, que faisais-tu quand je me suis éveillé. J'ai entendu comme un petit bruit de ferrailles...

« — Och ! je m'occupe à ce que je peux, puisque je ne puis dormir. Mais toi, dors, Laporte. Tu es bien plus fatigué que moi. Ne fais donc pas attention à moi.

« — Allons, ne va donc pas me *bâdrer* (1), Nadaud ; moi aussi, je suis incapable de dormir. C'est pourquoi je vais repartir aussitôt. Plus vigoureux que toi, je me sens d'atteindre le fort demain soir. Tiens, voilà mon fusil et mes munitions de chasse ; viens-t'en tranquillement par derrière. Sitôt arrivé, je t'enverrai du secours.

« Là-dessus, je retirai la pierre de mon fusil, et je m'en allai au plus vite. »

Jérôme Saint-Georges, poursuivi par l'image spectrale de son *associé* affamé de chair humaine et convoitant son cadavre, chemina toute la journée ainsi que la suivante, et ne s'arrêta qu'à onze heures du soir, accablé de lassitude. Il se laissa tomber au pied d'un arbre, et s'y endormit.

Le portage à travers forêts que suivaient les deux coureurs-de-bois longe la rive gauche de la rivière aux Liards, à distance. De ce sentier étroit, on ne peut voir le lit de la rivière, encore moins le fort des Liards, qui est situé sur la rive droite, au confluent de la rivière Noire ; car la rivière des Liards a bien cinq ou six cents mètres de large, en ce lieu.

Tout en cheminant, Saint-Georges s'était demandé comment il ferait pour trouver le fort, s'il ne rencontrait pas quelque point de repère. Il ignorait que c'était

(1) De l'anglais *to bother*, vexer, ennuyer.

la Providence qui lui avait inspiré la pensée de se coucher en ce lieu.

Lorsqu'il se réveilla, le lendemain, le soleil était sur son déclin. Le malheureux avait dormi toute la journée. Il lui sembla entendre le bruit que ferait un homme en débitant du bois de chauffage à côté de sa case.

Les hommes du Nord savent que ce bruit mat est bien différent de celui que l'on produit en abattant un arbre dans la forêt, où chaque coup de hache réveille les échos endormis.

Comme Laporte avait rêvé, dans les élucubrations de son cerveau malade, qu'il arrivait au fort des Liards, il crut, en se réveillant, que les coups qu'il entendait étaient un reste de ces illusions du sommeil. Il se leva, se frotta les yeux, se secoua les oreilles, tendit le cou et ouvrit la bouche pour mieux entendre.

Ce n'était pas une illusion. Le bruit continuait et retentissait à moins d'un kilomètre de distance. Serait-ce vrai? Serait-il déjà arrivé au fort? Et lui qui allait passer outre, en courant après une mort certaine! Jérôme poussa un cri guttural, il repoussa les saules, repoussa les aunes qui lui masquaient la rivière. Il atteignit le bord de la glace, couverte de l'eau du dégel. Oh! bonheur, plus de doute. Il se trouvait sur les bords de la rivière des Liards tout en face du fort, que le soleil couchant rougissait de ses derniers feux.

Jérôme pousse un second cri de joie. Il s'élançe sur la rivière congelée, la traverse, gravit la berge escarpée de la rive droite, atteint la première case qui s'offre à lui, frappe à la porte en criant: « A moë, nos gens, « au secours! » et tombe sur le seuil, privé de connaissance.

La joie, la faim et la faiblesse l'avaient fait défaillir. L'infortuné coureur-de-bois en avait fait plus que ses forces ne lui en auraient permis en toute autre circonstance... L'instinct de sa conservation, la peur de

la mort, le désir de sauver son ami l'avaient soutenu jusque-là. Maintenant, ses nerfs, privés de ces ressorts, se détendaient ; la nature, pendant longtemps surexcitée, revendiquait ses droits, et ses forces le trahissaient.

Singulier phénomène.

Le reste se devine. Saint-Georges reçut aussitôt tous les soins que réclamait sa position. Puis deux vigoureux Métis s'élancèrent dans les bois avec des chiens frais et un traîneau chargé de couvertures et de provisions, afin d'aller arracher Nadaud à la mort, si faire se pouvait. Le malheureux fut trouvé dans un campement abandonné, respirant encore, mais complètement en délire.

On lui sauva la vie. Puis il partit pour le Canada. Il en avait assez du Nord-Ouest.

Tels furent les premiers récits que je recueillis des lèvres du vieux coureur-de-bois, peu de jours après mon arrivée au fort Bonne-Espérance.

Il y est resté, lui, et peut-être est-il déjà mort.

## CHAPITRE IV

### AU FORT BONNE-ESPÉRANCE

Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance. — Sévérité de l'hiver sous le Cercle polaire. — Saisons et mois peaux-dé-lièvre. — Encore les gelinottes blanches. — Les remparts du Mackenzie vus en hiver. — Erreurs de Richardson. — Pêcherie du Rapide. — Un intérieur de trappeur canadien. — Un repas de poisson *en corbeau*.

J'ai esquissé l'historique du fort Bonne-Espérance. Celui de l'établissement français de missions qui y est contigu ne demandera que quelques lignes.

En 1856, lord Colville, membre du comité de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et protecteur du district Mackenzie, en offrit l'emplacement à M<sup>gr</sup> Taché, évêque de Manitoba, alors de passage à Londres. Cette offre fut faite au nom du comité même.

En conséquence, le 31 août 1859, c'est-à-dire quatre ans seulement avant mon arrivée à Good-Hope, M. Henri Grollier, prêtre missionnaire, de Montpellier, fondait la mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, et trouvait dans M. Roderick Mac-Farlane, alors commandant du fort de ce nom, une hospitalité aussi généreuse que franche et courtoise.

Au mois d'août 1861, cette mission reçut deux autres auxiliaires dans MM. Seguin et Kearney. Mais le premier partit l'année suivante pour le fort Youkon,

et, d'ores et déjà, ne s'occupa plus que des *Dindjié* ou *Loucheux*, dont il commença à étudier la langue.

Le 7 juin 1862, veille de mon départ de Saint-Boniface (Manitoba), l'évêque, M<sup>sr</sup> Taché, me prit à part et me dit : — « Voici votre destination, mon cher enfant. Vous allez remplacer M. Grollier au fort Bonne-Espérance, sous le Cercle arctique. Vous m'avez demandé à aller aussi loin que faire se pourrait; point en chemin; jusqu'au bout. Eh! bien, vos désirs vont être satisfaits. Vous ne pourrez aller plus loin, pour le moment, que la mission où je vais vous envoyer, puisqu'elle est la plus éloignée du continent américain. Son premier apôtre y est dangereusement et irrémédiablement malade de l'asthme. Le mal est héréditaire dans sa famille. Il sait qu'il y succombera, et je le rappelle pour essayer de prolonger ses jours sous ce climat plus doux. Il a assez souffert. A d'autres maintenant. Vous irez donc prendre sa place au fort Good-Hope. Maintenant, faites vos derniers préparatifs, et que Dieu bénisse votre ministère ! »

Je me dirigeai donc vers Notre-Dame de Bonne-Espérance, lorsque je fus retenu à la tête du Mackenzie, le 11 août 1862, par l'administrateur provisoire de ce nouveau vicariat apostolique. Il jugea plus à propos d'envoyer à ma place un prêtre canadien qui ne put s'y plaire et qui quitta Good-Hope après un an de séjour. Alors seulement je fus envoyé au poste que l'obéissance m'avait assigné de prime abord.

Quand M. Grollier rendit son âme à Dieu, le 4 juin 1864, la mission de Bonne-Espérance comptait déjà 246 néophytes, sur une population de 541 âmes. Sur ce nombre, 28 étaient mariés à l'église et 9 avaient fait leur première communion.

Par la mort de leur apôtre, les Peaux-de-Lièvre se trouvaient privés de pasteur, car M. Seguin ne parlait ni ne comprenait encore aucun dialecte dènè.

De l'établissement de Good-Hope dépendaient bien d'autres postes. C'étaient : 1° le fort Norman, à 96 lieues dans le sud ; population, 240 âmes ; 2° le grand lac des Ours avec son nouveau fort Franklin, à 110 lieues à l'est-sud-est de Good-Hope ; population, 300 âmes ; 3° le fort Anderson ou des Esquimaux, à 80 lieues au moins dans le nord, sur le fleuve des Inconnus ; population, 500 âmes ; 4° le fort Mac-Pherson, sur le fleuve Peel ou rivière Plumée, à 130 lieues dans le nord-ouest ; population, 400 âmes ; 5° le fort Lapierre's House, au sein des Montagnes-Rocheuses, à 40 lieues plus loin à l'ouest que le fort Mac-Pherson ; population, 30 âmes ; 6° enfin le fort Youkon, dans l'Amérique russe et sur le fleuve Kwikpak ou Youkon, à 260 lieues de Good-Hope ; population, 1,000 âmes.

C'était donc un total de 2,500 âmes environ, éparses sur une superficie de 72,000 lieues carrées ; ce qui donne un habitant par 20 lieues carrées. C'était plus qu'un évêché quant à l'étendue. Nos pouvoirs étaient papals.

« — Voilà votre lot, voilà qui vous regarde, m'avait dit mon compagnon dès mon arrivée. Impotent depuis l'été, irrémédiablement blessé en soulevant des fardeaux qui excédaient mes forces, je me suis mis dans l'impossibilité de voyager. Mon seul apanage désormais est la case et le coin du feu. Pendant l'été seulement je pourrai aller visiter mes Loucheux, en canot d'écorce. C'est tout ce que je puis me permettre et me promettre. »

Certes, j'étais trop heureux de la large part qui m'était échue, pour la récuser. Nous montâmes ensemble nos batteries de campagne, et, après avoir consulté l'aimable M. Mac-Farlane, il fut décidé que j'irais visiter les Esquimaux de la baie Liverpool, au mois de mars 1865, et que j'accompagnerais ce gentleman à la baie Franklin, au mois de mai suivant.

Un voyage subséquent devait me conduire au grand lac des Ours. Jamais missionnaire ni même Français n'avait visité ces parages. C'était un honneur qui m'était dévolu.

\* \* \*

Le 25 septembre vit tomber la première neige de la saison ; mais elle fondit. C'était encore l'automne. Le 29, il en tomba de nouveau un bon pied par — 10° centigrades sous zéro, et elle ne fondit plus jusqu'à la fin de mai 1865. C'était le fondement de l'hiver ; un hiver de huit mois sans aucun dégel. Deux cent quarante jours sous le lourd, et blanc, et glacial linceul des frimas ! Près des deux tiers de l'année. C'est donc bien de cette contrée que le poète a dit :

« Phébus six mois entiers y laisse régner l'ombre,  
Et six mois n'y répand qu'un jour livide et sombre.  
Toujours des vents glacés, toujours d'après frimas.  
L'étang solide et dur retentit sous les pas... »

Cette épreuve est la plus rude que puisse éprouver un Européen, sous le Cercle. Mais, pour un méridional, ce long et effrayant hiver comporte en plus quelque chose de fatal. Il produit sur l'imagination une dépression morbide, dans le caractère une mélancolie qui a son contre-coup sur le tempérament. De sanguin, par exemple, celui-ci devient nerveux, impressionnable. De joviale, l'humeur tourne morose, hargneuse. On peut facilement tomber dans l'hypochondrie et le marasme. J'en ai connu qui passaient des semaines entières sans prononcer un seul mot.

Malheur alors au missionnaire isolé, sans appui. Malheur à qui ne chérit point l'étude des langues, à

qui n'est doué d'aucun goût pour les sciences naturelles, pour les travaux d'art, ou tout au moins pour un labeur manuel quelconque. Malheur surtout à celui qui n'a pas une vocation à toute épreuve. Il comptera et regrettera bientôt les jours où il a été vertueux.

Ces huit longs mois d'hiver ne sont pas également froids, uniformément rigoureux. Il y a en eux de la gradation. La première neige est molle, adhérente. Elle tombe par gros flocons. C'est la *neige de France* ou *neige folle* — sans allusion méchante toutefois. — Sa durée ne dépasse jamais la première quinzaine de septembre.

Tombée, elle gèle à terre et se transforme en poussière ténue, sèche, aride, qui prend le nom de *tssi*. Elle perd alors tout caractère de débonnaireté. Elle brûle comme le feu, arrête et décompose le sang, soulève l'épiderme en *cloches* pleines d'eau, ou tout au moins vous cause une *onglée* longue et douloureuse.

S'il neige par une température sèche et froide, cette neige est cristallisée et géométrique. Ses *cristaux hexagonaux* reproduisent des formes gothiques. La plus ordinaire se compose de deux triangles compénétrés en sens inverse. Les Dènè appellent cette neige pullulement de poils, *épawi*; petites miettes, *ékkwèli*, sous-entendu du repas des dieux. Mais ils la nomment aussi *nàëkkaw*, redoublement de froid; parce que ce météore est le pronostic d'une accentuation sévère de la température.

Nous ne nous servions pas de thermomètre à mercure. Nos thermomètres étaient à l'esprit-de-vin. En 1876, j'en rapportai plusieurs de Paris que je disposai à différentes hauteurs et jusque sur le fleuve, au niveau de la glace. En 1877, il y descendit à — 52° sous zéro; tandis qu'un second thermomètre, fixé au nord et à

l'ombre, contre notre demeure, 50 pieds plus haut, marquait — 50°!

Ce même hiver, M. Mac-Farlane enregistra — 54° au fort Anderson. En 1870, pendant dix-sept jours consécutifs (408 heures), à partir du 1<sup>er</sup> janvier, mon thermomètre ne s'éleva pas au-dessus de — 40° centigrades et descendit souvent à — 50° au-dessous du point de congélation!

Dans les terres arctiques, sir Edward Parry avait relevé — 54° pendant 50 heures, en 1820; sir John Ross, — 60°; sir Edward Beelcher observa une moyenne de — 48°88' pour onze jours (264 heures), et de — 58° à 62°5' pour 14 heures. Dans son observatoire de glace, le thermomètre descendit même à — 65°20' et 66° sous zéro.

Par ces chiffres comparatifs, mon aimable lecteur peut se convaincre que, même à la latitude de Bonne-Espérance, 66°20' latitude nord, la température se rapproche beaucoup plus de celle des terres polaires que de celle du cercle arctique dans l'Europe occidentale. Eh bien, pendant quinze années, j'y ai pourtant coulé d'heureux jours, quoi qu'ils dussent beaucoup plus leur lumière à la clarté blafarde et rougeâtre d'une lampe fumeuse qu'aux splendeurs du soleil ou de la lumière électrique.

On trouve moins de neige sous le Cercle que dans le Bas Canada, ou du moins pas davantage, même dans les hivers doux et humides. La plus grande épaisseur que j'aie mesurée, au bord du grand lac des Esclaves, était de 4 à 5 pieds. Dans les bois, sous le 66° parallèle, elle n'excède jamais 4 pieds. Il n'y a qu'au bord du Mackenzie, au pied des montagnes et dans certains lieux où les vents la chassent, que j'ai vu des bancs de 10 à 12 pieds, aussi durs et tassés que de la terre ou du sable.

En 1877, bivouaquant sous la montagne du Rapide

Sans-Sault, au mois de Décembre, je commis la maladresse de casser le manche de ma hache en abattant des sapins pour le campement. Le fer disparut dans la neige. J'espérais le retrouver facilement en écartant celle-ci avec précaution; mais je creusai si avant, qu'une perche de sept pieds disparut entièrement dans l'ouverture que j'avais pratiquée. Je dus remettre à la belle saison la possibilité de retrouver ma hache. Ayant passé par le même endroit, l'été suivant, je vis, par les marques que mon feu avait faites aux sapins, que j'avais bivouaqué à plus de sept pieds au-dessus du sol, tout à fait à la pointe de jeunes arbres. Nous aurions pu nous y empaler si un violent dégel fût survenu. C'était l'in vraisemblable aventure de M. de Crac réduite à ses véritables proportions.

Dans les steppes ainsi que sur le littoral de la mer Glaciale, la neige est ordinairement beaucoup moins épaisse. En revanche, la glace y atteint rarement moins de 9 à 10 pieds d'épaisseur.

Le 26 octobre, le Mackenzie commença à charrier la glace faible qui se forme dans ses baies, chaque nuit, et que l'ardeur du soleil ou le mouvement de l'eau détache du rivage. C'était le commencement de l'embâcle.

Abandonnée au courant, cette glace faible s'accroît et s'en agglutine d'autre. Elle s'ajoute aux surfaces qui crèment, elle diminue l'accélération du courant et retarde le cours du fleuve. Quand celui-ci, ralenti, se congèle dans la vaste expansion qu'il forme à l'entrée de ses bouches, c'en est fait : sa surface s'immobilise peu à peu en remontant vers le sud, et le Mackenzie n'offre plus qu'un immense barrage à la masse de ses eaux. Moins de huit jours après, le Géant aux grandes rives est prisonnier dans son vaste lit glacé d'où il ne sortira plus de neuf mois..

La rigueur de la température, sous le ciel arctique

détermine, au fort Bonne-Espérance, un changement considérable dans la distribution des saisons. Voici comment on peut les diviser :

*Printemps :*

Mai, fonte des neiges, absence totale de nuit.  
Moitié de juin, débâcle et germination instantanée.

*Été :*

Fin juin, juillet et moitié d'août.

*Automne :*

Fin d'août, chute des feuilles, retour de la nuit.  
Septembre, gelées blanches, premières neiges.

*Hiver :*

Octobre, rivières et lacs gelés, embâcle du fleuve.  
Novembre, fleuve congelé, disparition du soleil.  
Décembre, brumes et neige, froid intense.  
Janvier, froid intense par temps clair, retour du soleil.

Février, froid intense avec grands vents.

Mars, un peu de chaleur au milieu du jour, froid intense matin et soir.

Avril, réfraction brûlante des neiges, absence de nuit.

Ce tableau est fait pour des Européens. Les Danites ne se rencontrent point avec les Latins dans la répartition des saisons. Ils en admettent plus de quatre. Ce sont les époques de la température arctique qui en déterminent l'énoncé et la division. En voici l'énumé-

ration en vieux langage peau-de-lièvre. On remarquera qu'il y a seize saisons, quatre pour une des nôtres ; et que la dernière a même quatre noms, comme si un seul ne suffisait pas à exprimer toute l'horreur que l'absence de la lumière inspire naturellement à l'homme. Ces saisons commencent avec la réapparition du soleil.

- 1° *Kçanàgodéfwer*, il surgit de nouveau ;
- 2° *Tikçonkodédéjya*, la terre reprend son feu ;
- 3° *Toogodenwidé*, la neige fond en-dessous ;
- 4° *Nàopawè*, le jour redevient continu ;
- 5° *Ouállèlè*, il dégèle abondamment ;
- 6° *Kollukkçaghé*, sur la neige croûtifiée ;
- 7° *Impè*, la terre sèche ;
- 8° *Kowèlè*, la chaleur ;
- 9° *Tigotlanttsen*, vers la fin de la terre ;
- 10° *Rayttanzén*, la veille de l'hiver ;
- 11° *Tçentsélèkkè*, sur la glace faible ;
- 12° *Jyakkè*, sur la neige ;
- 13° *Youéttsenkawèlè*, il descend en bas ;
- 14° *Yighénadaha*, il chemine sous terre ;
- 15° *Nàkokkçawè*, le froid redevient intense ;
- 16° *L'aoudéxé*, il fait entièrement noir ; *Tçèh nihàn*, la nuit règne ; *Tçèh niçéli*, la nuit s'épaissit ; *Tçèh en-çéli*, la nuit enveloppe.

On remarquera que le soleil n'est jamais nommé dans cette nomenclature où l'on parle pourtant souvent de lui. C'est un tabou. Aussitôt que l'astre disparaît, il est réputé agonisant, mort, et, comme tel, perd tout à fait son nom. On ne doit pas plus le prononcer que celui des mortels décédés. Lors même qu'il reparait sur l'horizon, il ne s'appelle point encore *Sa*, l'astre. On le désigne respectueusement sous l'anonyme *Eyi dènè*, cet homme-là, ou bien par la périphrase *Béçaçè dzinè égodatti*, ce par quoi le jour luit. Ce n'est que

lorsqu'il s'est élancé brillant et triomphant dans l'espace, qu'il est réputé ressuscité et reprend son vrai nom, *Sa*, l'être rond, beau et bon.

La série de saisons qui précède est indépendante de celle des mois, *sa-men*, astre-durée, mots hébreu et grec; la voici en langue peau-de-lièvre ancienne. Je commence, avec les Indiens, par le mois de mars. Il s'agit ici de mois lunaires :

Mars : 1<sup>er</sup> quartier : *Bé men tl'in natpié*, mois où le chien souffre.

Mars : 3<sup>e</sup> quartier : *Anatchonhay*, (la lune) se retourne sur sa couche.

Avril : *Nafwin natè*, l'ophtalmie des neiges règne.

Mai : 1<sup>er</sup> quartier : *Nafwin enllou*, l'ophtalmie est prise au lacet.

Mai : 3<sup>e</sup> quartier : *Bé men tpe goxin*, mois du dégel.

Juin : *Epié gounsa*, lune des œufs.

Juillet : *Etchiw gounsa*, lune de la mue des oiseaux.

Août : *Bédzi-tchô déinha*, les grands rennes partent (du littoral de la mer).

Septembre : *L'oughé gounsa*, lune du poisson (ou de la pêche).

Octobre : *Etsen gounsa*, lune de la viande puante (ou du rut).

Novembre : *Tapéttsen déha gounsa*, lune où (les rennes) montent sur les plateaux.

Décembre : *Tpè enha gounsa*, lune où (les rennes) envahissent les lacs (de l'intérieur).

Janvier : 1<sup>er</sup> quartier : *Tl'in-tché tèvè*, la longue queue du chien.

Janvier : 3<sup>e</sup> quartier : *Ninttsi nàtsélé*, le petit vent, de nouveau.

Février : *Ninttsi natchô*, le grand vent, de nouveau.

La nomenclature des mois varie de tribu à tribu et même de peuplade à peuplade. Il n'y a même pas de

concordance possible pour les différents noms des mêmes mois, à cause de l'avance qu'éprouvent les saisons au fur et à mesure que l'on remonte vers le sud.

Le sol demeurant couvert de neige, sous le Cercle, et même bien en deçà, de septembre jusqu'en juin, sur une épaisseur maxima de 3 pieds, on peut dire que la ligne des neiges qui, sous l'équateur, est à 15 ou 20,000 pieds d'altitude, est au ras du sol, dans la région du Cercle polaire. Par conséquent, nous devons avoir, au fort Good-Hope, une température égale à celle de la ligne des neiges dans les Montagnes-Bleues ou l'Orégon (1), en tenant compte toutefois de la différence de densité de l'air ; car il est aussi dense sous le Cercle qu'il est raréfié au sommet des montagnes ; et c'est précisément cette densité de l'air dans les contrées arctiques qui explique non seulement la possibilité de la vie, mais encore les excellentes conditions où elle place l'existence. C'est au point que les affections des voies respiratoires telles que pleurésie, fluxion de poitrine, bronchite, pulmonie, etc., y sont extrêmement rares, le froid resserrant les pores du corps et empêchant la déperdition de sa chaleur, pendant qu'un air gras et dense entre puissamment dans les poumons qu'il vivifie et dilate amplement.

A la fin d'octobre nous n'avions plus que huit heures de jour. Les gelinottes blanches avaient fait apparition, remplaçant les petits oiseaux des neiges, qui avaient pris leur vol vers le sud. Elles s'abattirent par grands voliers autour de nos demeures, perchant sur toutes les branches, semblables à de grosses boules de neige.

Elles étaient d'une vulgarité de corneilles et plus familières que ces hôtes voleurs et peu harmonieux de

(1) Richardson.

nos champs. Nul n'y prenait garde, et j'étais à peu près le seul habitant de Good-Hope à exercer mon adresse sur ces pauvres gallinacés. — « All' sont trop maig', disaient les Canadiens ; ça n'a que de la pleume. »

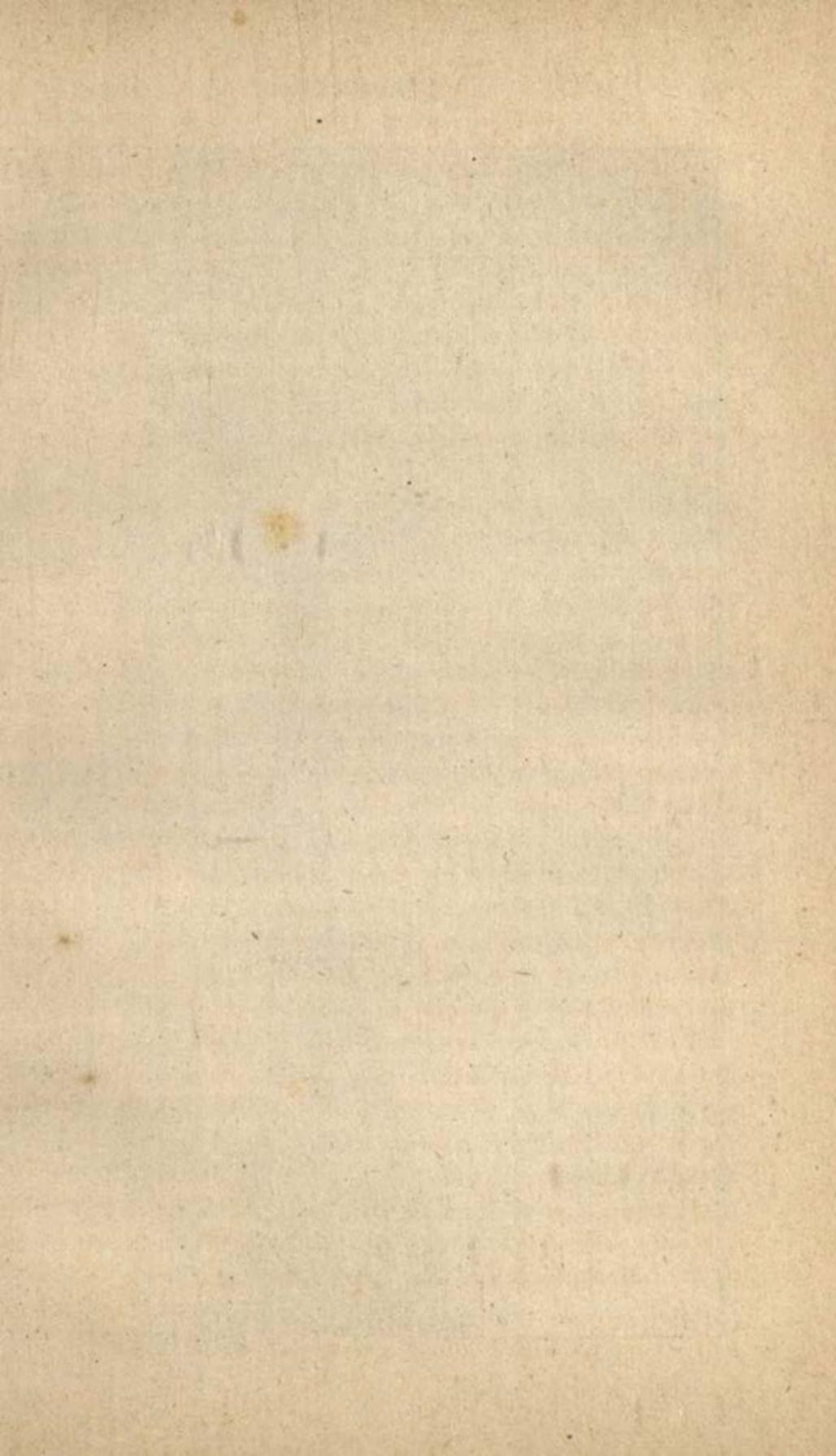
Ces lagopèdes se rencontrent partout, au delà de Bonne-Espérance. On en a trouvé jusque dans les îles arctiques les plus reculées. Il faut si peu de chose pour leur nourriture ; les petites baies à demi sèches et gelées des bruyères, du gënièvre, les semences des bourdaines, les chatons desséchés des saules et des aunes, sont pour eux *chière lie*.

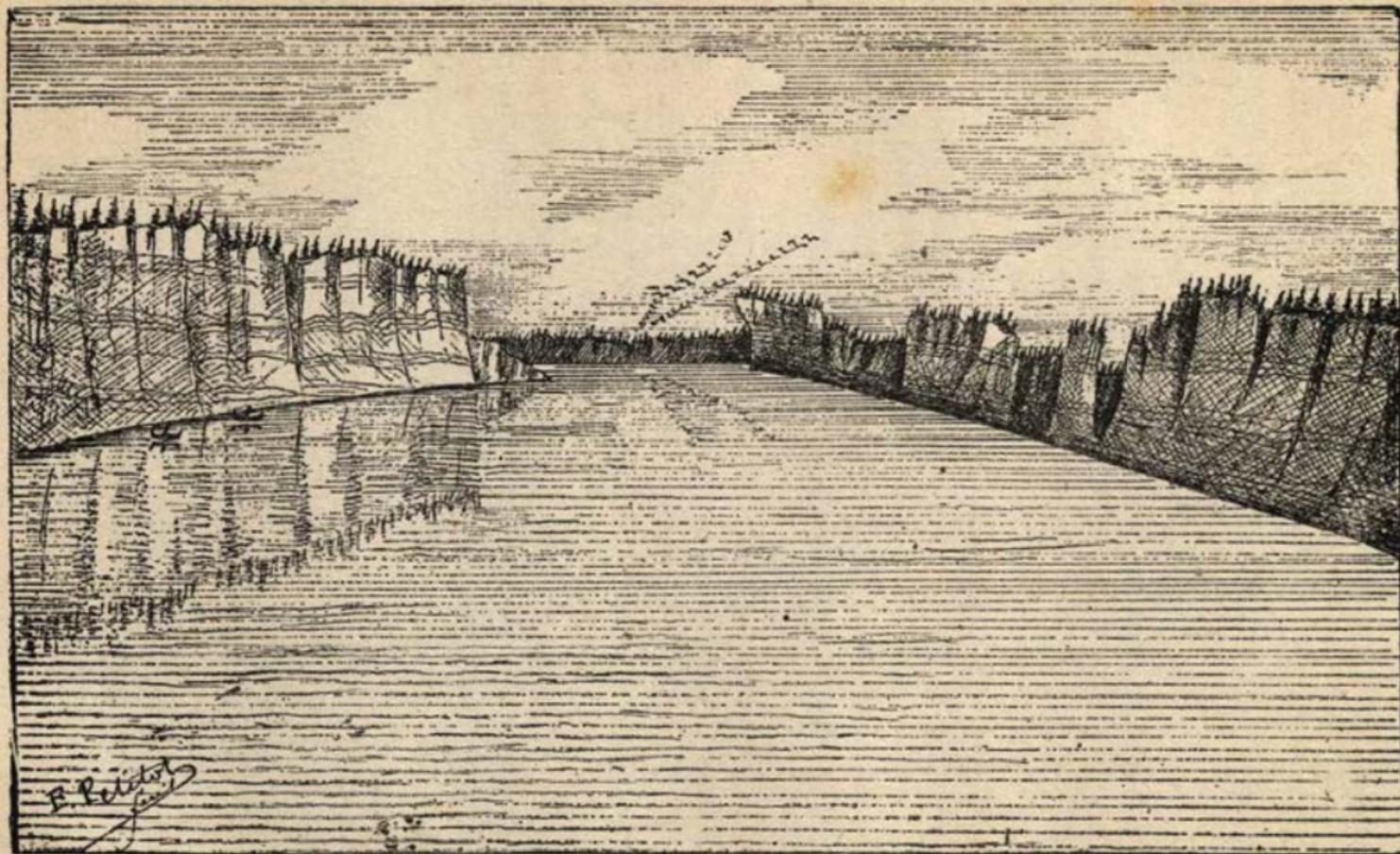
Durant le jour, ils perchent au soleil. Pendant la nuit, ils se terrent sous la neige. Ils agissent à l'inverse de la mouche et du cousin : quand le temps est sec et clair, la geline est vive, alerte et pimpante. Elle court deci, delà, dessinant sur la neige qui miraille de longues chaînes de petits trèfles. C'est pourquoi les Dènè appellent la feuille du trèfle : pied de gelinotte, *Kkahpa khé*.

Leurs petites pattes garnies de manchettes trottaient dans le blanc duvet sans y enfoncer. La nature leur a donné des raquettes naturelles. Puis tout à coup elles prennent leur essort dans les airs, pour recommencer plus loin leurs petites promenades de marionnettes.

On a décrit leur vol. « Il est paisible, nonchalant, majestueux. Leurs ailes s'arquent en demi-sphères et reposent sur l'air dense sans le fouetter. Elles coulent et glissent dans l'espace avec une désinvolture pleine de grâce. »

Le temps est-il doux et neigeux ? la perdrix blanche devient pigre et gourde. Les Canadiens disent alors qu' « all' est pâlotte » ; les Indiens, qu'elle n'a pas d'esprit « *dou kouyon* ». On peut, dans ce cas, la tirer de fort près. Elle a la conscience de sa torpeur. Elle





LES PREMIERS REMPARTS NATURELS DU MACKENZIE (page 91).

se ramasse en boule et se tient immobile, se faisant aussi petite que possible ; elle s'identifie si bien à la neige dont elle a la couleur parfaite, que vous ne l'en distingueriez point, n'était le jai brillant de son petit œil myope qui vous regarde sans vous voir.

Le 1<sup>er</sup> novembre, le fleuve Mackenzie prit en glace par — 20° au-dessous de zéro, et le lendemain je m'y élançai en traîneau à chiens pour aller rendre visite aux pêcheries du Rapide, à trois lieues métriques du fort.

Les hauts remparts naturels du Nakotsia avaient revêtu une décoration splendide et fantastique. Des nappes d'eau congelée, tombées des hauteurs et arrêtées dans leur chute par le froid, formaient une décoration artificielle qui pendait d'assise en assise, revêtant les rochers de stalactites, de colonnettes groupées, de concrétions mamelonnées, godronnées, cannelées, cauliflorées ; en un mot toute une architecture aérienne et brillante comme du cristal de roche.

Sir John Richardson a fait erreur lorsqu'il a écrit que les Esquimaux remontent le Mackenzie jusqu'à ces remparts naturels, pour y venir chercher les pierres plates de phonolithe dont ils fabriquent leurs dards (1). Le savant médecin a confondu ces rochers avec ceux du Détroit (*the Narrow*) qui resserrent le Naotcha cent lieues plus bas. C'est là seulement et même à la sortie de ces autres remparts que l'on trouve de la phonolithe. Les Esquimaux y campent assez fréquemment. C'est leur limite la plus méridionale. Et ils appellent ces rochers *Kroteylorok*.

C'est également au *Narrow* et non dans les Remparts de Good-Hope que se passa le fait, rapporté par le même voyageur, d'un Indien peau-de-lièvre qui échappa aux flèches esquimaudes en escaladant les pentes roides

(1) *Arctic searching expedition*, pages 212, 213.

et dangereuses des rochers. Les remparts du Rapide sont complètement inaccessibles. Ils portent même à faux, s'écroulant sans cesse dans le fleuve. J'ai connu le héros de ladite aventure, un ancien jongleur nommé Esprit *Bénékpi*, qui faisait partie de l'expédition arctique du docteur John Raë, laquelle échoua si complètement, en 1848.

Ce qui a lieu de m'étonner, c'est que sir John Richardson, homme érudit et observateur, n'ait point constaté, comme sir Alexander Mackenzie, la circoncision de la majorité des Peaux-de-Lièvre; qu'il n'ait point remarqué que ces Indiens reçoivent ce rite le huitième jour après leur naissance et à l'aide d'un silex tranchant.

Ce qui a également lieu de m'étonner, c'est que le savant docteur dépeigne lesdits Peaux-de-Lièvre comme si timides et si craintifs qu'ils s'enfuirent, dit-il, dans les bois, à l'apparition de la barque qu'il montait. S'il est arrivé que ces Indiens se soient sauvés, à l'arrivée des bateaux anglais, c'est qu'ils avaient intérêt à soustraire leurs provisions de bouche à la rapacité des équipages iroquois et canadiens, mais surtout à défendre la portion féminine de leur tribu contre certains agents qui, par leurs fonctions complaisantes envers leur patron, ne rappelaient que trop les Rab Saris des rois babyloniens ou ministres des plaisirs intimes de leurs sultans.

Plus astucieux et politiques que les âpres et roides Tchippewayans, les Dènè Peaux-de-Lièvre sont aussi plus aimables et plus enclins à imiter les Blancs. On ne saurait les représenter comme des sauvages sans porter atteinte à la vérité. C'est un fait avéré que plus on avance vers le nord-ouest, plus les gens de la famille danite se rapprochent de la civilisation; tandis que plus on descend vers le sud, plus les aborigènes apparaissent rudes, sauvages et ennemis de l'homme blanc.

Je retourne au Rapide des Remparts.

Après trois grandes heures de course sur la glace, nous arrivons à la pêcherie principale du fort Good-Hope. Les rochers-remparts se terminent brusquement comme deux pans de murailles ; le vaste hémicycle du rapide s'en va en s'arrondissant à droite et à gauche, tandis que le sommet de la terrasse naturelles'abaisse graduellement jusqu'au niveau du fleuve. Lorsqu'elle n'a plus que 40 pieds de haut, une rampe un peu adoucie par la pioche conduit sur le plateau boisé et moussu.

J'y vois un long échafaudage couvert de poissons à la pente, c'est-à-dire suspendus par la queue dans des brochettes de bois ; puis des canots d'écorce à demi enfouis sous la neige, et une petite barque échouée sur le sable d'une anse retirée. Puis enfin une misérable cabane en troncs d'arbres dont la porte est si basse que je suis obligé de m'incliner profondément pour pénétrer dans l'intérieur. J'en atteins les entrails avec la main. Dans l'obscurité de cette tanière noire et chaude comme la watche de l'ours, je me cogne la tête contre les poutres. Au milieu est une informe et monstrueuse cheminée, dans l'âtre de laquelle flamboie un bûcher dont la clarté ne sert qu'à épaissir les ténèbres autour d'elle. De chaque côté, deux réduits profonds et noirs sont occupés par des tréteaux en rondins, décorés du nom de lits. Il me fut bien difficile d'y distinguer des formes humaines assises dans la pénombre du foyer.

Derrière la porte, un tréteau semblable, à deux étages, sert de double perchoir à d'autres habitants de l'antre.

Deux lucarnes d'un pied carré, couvertes d'un morceau de parchemin épais, à peine débarrassé de sa maque, prennent le nom de *châssis*, l'équivalent canadien du mot fenêtre. Le jour ne peut même y passer. Ils ne sont là que pour figure.

A terre, quelques madriers disjoints, enduits d'une crasse révoltante, s'appellent plancher. Pour plafond le toit du gourbi, dont les interstices des perches alignées laissent passer des bavures de torchis.

On aurait pu prendre ce taudis pour une porcherie, et ses habitants pour d'aimables et affectueux norins à deux pattes. Eh bien, c'était l'hôtel du sieur Jérôme Saint-Georges de Laporte, pêcheur, trappeur et coureur-de-bois alternativement ou à la fois. Un Indien, le Petit-Rognon, lui servait d'aide. Leurs familles les entouraient.

«—Cent trente-deux ! mon Père, s'écria le bonhomme en me secouant la main avec joie, si vous m'aviez avârti que vous deviez venir, je vous aurais résârvé qu'ques foies de loches, et perparé un flan d'âfs. Y'en a bén de ce temps-cite, des âfs ; rapport que le poisson fraye que c'est tchirrible.

« Allons, toë, la yieille, vas-tu grouiller un petit brin ? ajouta-t-il en se tourant vers sa moitié, Marie *Trâlawéssini*, une Peau-de-Lièvre. Voës-tu pas le Père qui a faim, depuis c'té matin qu'il court sur la rivière, par le frèt qu'il fait.

« Et toë, Saint-Georges, bon à rien, veux-tu bén donner ton siège au Père, malhonnête ? Allons Père, assisez-vous, v'la t'une escabelle. Et pernez garde de timber à la renvârse, rapport que le banc n'a que trois pattes. Faut que je vous en fasse un nâf pour le jour que vous reviendrez.. Vous m'excuserez, mais ces gens-cite sont aussi bibites que des chavages direcques. »

Après ce compliment décoché à l'adresse de sa femme et de son fils Jérôme, âgé alors de treize ans, et véritable ménechme du vieux, au petit pied, le bonhomme me donna des nouvelles de sa pêche tout en ayant l'œil ouvert au chaudron.

Quant à *la yieille*, interpellée aussi rudement qu'elle

l'avait été par son *yieux*, elle lui lança du seul œil qui lui restât un regard courroucé, et avec un geignement douloureux elle suspendit par la queue devant l'âtre un énorme poisson blanc (*coregonus lucidus*), dans sa peau et avec toutes ses écailles. Le poisson rôti de la sorte est dit *en corbeau*..

« — Vais pas bén, murmura la maritorne entre deux profonds soufflements du palais, vais pas bén en toute. Oui, Père, s'is malade.

« — Ne l'écoutez pas, s'écria la voix enrouée du vieux Laporte. C'est une o'stination. All' n'a pas plus de mal que c'te poisson qui vire en geignant d'avant le feu. Façons de chavagesse, tout ça. Allons, la yieille, un coup de balai sur le plancher ; rapport qu'on va bientôt mett'e la tab'. »

Dieu sait si ledit plancher en rondins avait besoin d'un coup de balai pour devenir une table.

Le poisson cuit, la vieille étendit par terre un morceau de toile d'emballage qui avait servi à emballer des rets ; elle y déposa des assiettes et des tasses en fer-blanc, ces dernières de la contenance d'une chopine, et plaça au milieu de cette table sans nom le poisson *en corbeau*, dans un plat également de fer-blanc.

Il fut dépecé séance tenante. La carapace écaillée, aussi noire que le plumage du corbeau, fut enlevée tout d'une pièce, laissant la chair du corégone toute fumante et cuite dans son huile. Elle n'était ni rôtie, ni bouillie, mais comme cuite à l'étuvée. Seulement, ce poisson non exentéré avait une odeur et un goût d'entrailles repoussants. Je ne lui fis pas honneur.

Deux foies de lotte, assaisonnés de morceaux de charbon, de cendres et autres ingrédients inconnus des gourmets, furent ensuite servis dans une poêle sans queue. Un petit chaudron de cuivre rouge détamé et plein de thé lui fit pendant. Et dans ce récipient chacun puisa à tour de rôle en plongeant son *pot*.

J'exhibai alors du sucre, du sel, des petits gâteaux et de la confiture d'airelles qui mirent tout le monde en belle humeur.

« — Savez-vous, bonhomme, ce qui m'amène? dis-je à Laporte, tout en dinant. Outre le plaisir de vous revoir tous en bonne santé et de vous serrer la main, je désirerais vous faire raconter avec quelques détails l'histoire de ces deux Canadiens qui furent dévorés, m'avez-vous dit cet automne, dans un poste perdu des Montagnes-Rocheuses.

« Vous aviez ajouté que c'était leur bourgeois qui les avait bel et bien croqués. Or, il me semble qu'il n'est pas juste que d'innocentes victimes continuent à passer pour les coupables de ces meurtres, alors que le seul coupable a su si bien se donner le beau rôle.

« Ce bourgeois était-il Anglais ou Écossais? »

« — Ah! vous voulez parler de M. Poker? Ce n'était pas un commis. C'était un post-master, et il n'était ni Écossais ni Anglais. C'était malheureusement un Bois-brûlé canadien, pour notre déshonneur. On dit même que son père était un vrai Parisien de Paris, marié avec une sauvagesse; et l'on m'a assuré que leur garçon, le *windikouk* blanc, ce mangeur de monde, avait l'air tout à fait parisien et des plus distingués. Je ne suis pas juge de la chose, toutefois je sais que c'était un joli garçon.

« — Est-il encore vivant? »

« — Ah! dame, vous m'en demandez trop. Après son abominable aventure, on lui fit quitter le pays. Il a dû partir pour le Canada. On le prit en pitié, parce que c'était le jeune forcé qui l'avait poussé à ce délire. Ah! oui, il en a mangé du monde, celui-là. Avec ça qu'il a eu le talent de faire passer ses victimes pour des cannibales.

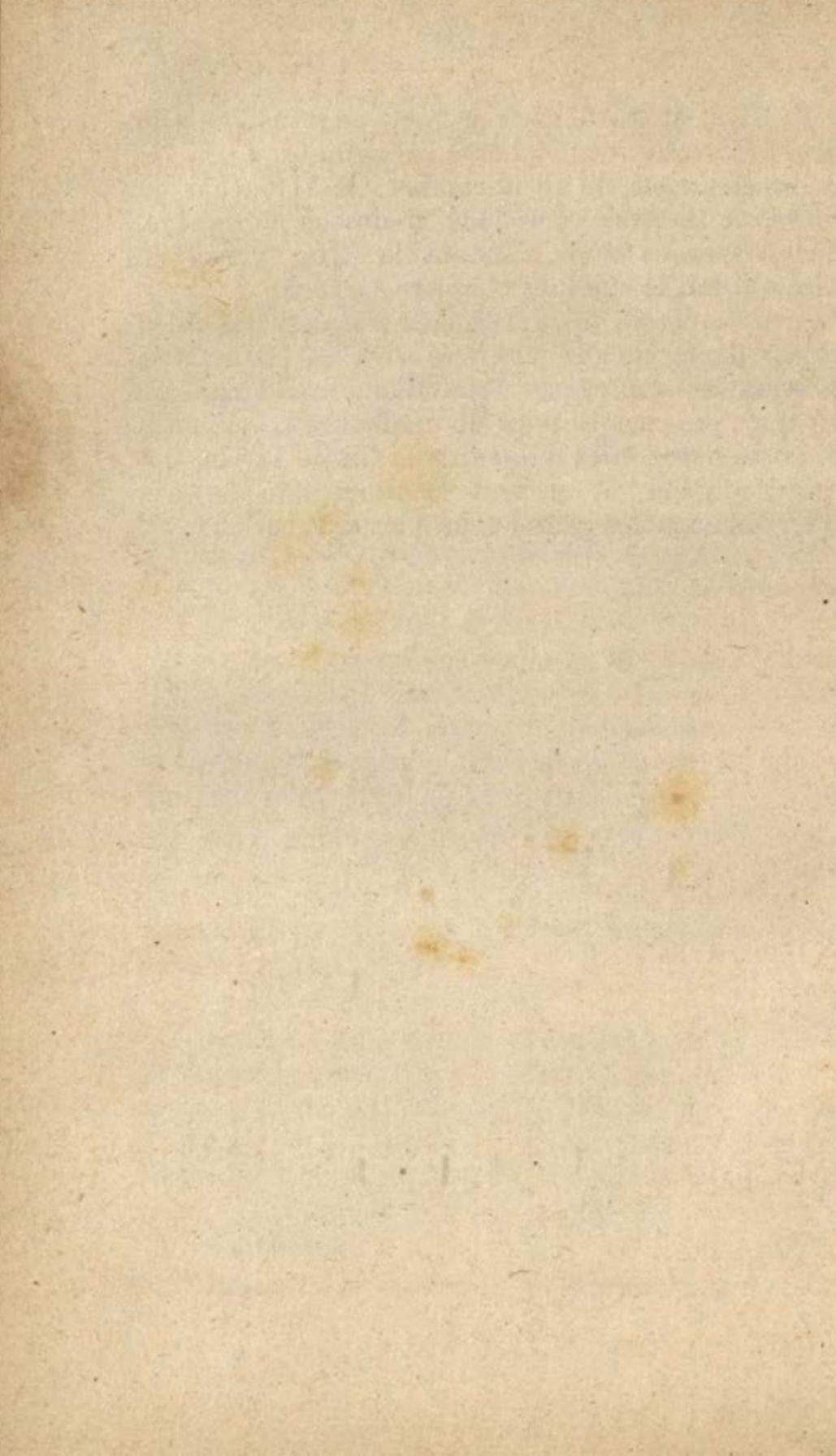
« Oui, je vous conterai ça. Revenez après-demain

---

avec M. G. et M. K. Je vous promets un flan d'œufs de poisson dont vous vous lécherez les babines. »

En conséquence, le 10 novembre, je retournai au Rapide avec les deux personnes ci-dessus désignées, et Saint-Georges nous raconta la trop véridique histoire qui fait le sujet du chapitre suivant.

J'ai cru devoir la faire connaître à mes aimables lecteurs, parce qu'elle est une vive et émouvante illustration des souffrances et des dangers de l'extrême Nord; mais j'ai celé le nom du malheureux qui en a été le triste héros, afin d'honorer la fin de sa vie, qui fut irréprochable, et surtout la réputation de ses enfants, qui sont des gens honorables et laborieux.



## CHAPITRE V

### LE WINDIKOUK BLANC

Un *chief-factor* entreprenant. — La Porte-d'Enfer et le Portage-du-Diable. — Fondation des forts Francis et de la Montagne. — Un original. — Disparition mystérieuse de Leith. — Famine cruelle. — Disparition de Dubois. — M. Poker surpris en flagrant délit par le Gaucher. — Première relation de Poker touchant le trépas de ses serviteurs. — Horrible découverte. — Second récit de Poker en contradiction avec le premier. — Le cannibale en sort blanc comme neige.

Après l'expédition de sir Alexander Mackenzie sur la rivière la Paix, d'autres officiers des Compagnies réunies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson découvrirent et explorèrent les vallées occidentales des Montagnes-Rocheuses, plusieurs gros tributaires du Pacifique tels que les rivières Simpson, Tchilkat, Stikine, la Lewis, branche méridionale du fleuve Youkon, et les sources de la rivière des Liards.

A peu près à l'époque où Saint-Georges de Laporte fut envoyé dans le bas Mackenzie, vers 1844, M. Campbell demanda et reçut l'autorisation de construire des forts de traite dans ces parages éloignés du Mackenzie et nouvellement acquis au commerce des fourrures. Il reçut des aides jeunes, forts et courageux, partie Orcadiens et partie Canadiens ou Bois-Brûlés.

C'était un homme d'initiative et d'action, que M. Campbell. Un de ces rudes montagnards écossais

que nulle difficulté n'abat, qu'aucun obstacle n'arrête, qui ne connaissent ni l'hésitation ni les attermoiemens, qu'aucune volonté ne dompte, parce qu'elle rencontre en eux une autre volonté plus puissante et plus efficace.

On disait, dans le Nord, que M. Campbell avait été pâtre, et qu'il avait laissé dans les Highlands une bergère inconsolable. Mais ils s'étaient juré, en se séparant, une fidélité inviolable.

Mû par le désir de faire fortune et de se distinguer, cédant à cette confiance en lui-même qui dénote l'homme supérieur, M. Campbell s'engagea dans la Compagnie d'Hudson et fut dirigé sur le Mackenzie. Après cinq ans d'un travail assidu et intelligent, l'ex-berger écossais fut promu au rang de maître de poste avec 40 livres sterling par an. Dès lors, il n'eut trêve ni repos qu'il ne fût devenu commis à cent louis d'appointemens; et il le devint. Puis il fut fait facteur d'une part. C'est-à-dire qu'il eut droit à un quatre-vingtième des bénéfices réalisés par la Compagnie d'Hudson.

Son ambition ne s'arrêta pas là. Il rêva le pouvoir préfectoral qui, dans le Nord-Ouest, était alors représenté par la charge de facteur en chef ou bourgeois de deux parts, avec la direction d'un district pelletier tout entier.

Dans ce but, M. Campbell ne mit péril à rien et réalisa de vrais tours de force, parmi lesquels il faut placer sa traversée des Montagnes-Rocheuses par le Portage-du-Diable et la Porte-d'Enfer, qu'il découvrit. Ces réminiscences sinistres de l'Erèbe et du Pied-Fourchu n'effarouchèrent point ce pâtre, qui n'avait jamais lu le sixième livre de l'*Enéide*.

Les gouffres giratoires de la rivière du Courant-Fort, qui engloutirent son infortuné compatriote, M. Maud, ne purent ni l'arrêter ni l'épouvanter. Il remonta la source de la rivière des Liards, la Turnagain, pénétra le premier dans les profondes vallées de

la chaîne des Pics, descendit la rivière des Iles-Rouges, source la plus méridionale du fleuve Youkon, et remonta la Pelly's Banks, où il établit le fort Selkirk, après avoir fondé celui du lac Francis.

Dans cette contrée reculée et solitaire, il se trouva exposé avec sa petite troupe aux exactions de la tribu sauvage des Kollouches Kégatz ou *Tchin-kki-ttané*, Gens de la forêt, le peuple de fantômes, de fous et de courtisanes, des Dènè et des Dindjié (1).

L'apôtre de l'Évangile le plus zélé n'en fit jamais autant, dans tout le Nord-Ouest. Il aurait été blâmé. Mais « les enfants du siècle ont plus de prudence et de courage que les *enfants de lumière* ».

Eh bien ! le nom de M. Campbell est resté dans l'oubli. Les géographes connaissent le col d'Hyde et Clarke, la passe Cadotte, une magnifique route en plaine entre des rocs peu élevés, que j'ai traversée en février 1882; ils ont également retenu le souvenir des passes franchies par Palisser, Stephens, lord Milton et le Dr Cheadle; mais aucun d'eux n'a fait mention de la Porte-d'Enfer ni du Portage-du-Diable, découverts et franchis par Campbell.

Cependant cet homme résolu et intelligent ne réussit point dans ses tentatives commerciales à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Il ne put y fonder le district pelletier qu'il avait rêvé. Des difficultés locales insurmontables s'y opposèrent. Les Kégatz pillèrent ses forts et en chassèrent les serviteurs. Finalement, la Compagnie fut obligée d'évacuer cette contrée montagneuse et dépourvue de voies de communications faciles.

Néanmoins, le zèle de M. Campbell fut récompensé

(1) Ces derniers Indiens les nomment *Tchèkres*, femmes publiques. Il est à remarquer que c'est le nom même des peuples de la Bohême de race ouralo-finoise, les *Tchékkes*.

par l'obtention de l'emploi élevé qu'il avait convoité. Il fut créé facteur en chef et reçut la direction du district d'Athabasca, où je le saluai en juillet 1862.

Cet homme si actif et si entreprenant était d'une originalité extrême. A Athabasca, il se baignait tous les jours, même durant l'hiver. A coups de hache et de scie on lui découpait une baignoire dans la glace du lac, en face du fort. Puis, chaque matin, au sortir du lit, vous eussiez vu le rude montagnard se darder comme une flèche hors de sa maison de bois, dans le costume que saint Jean portait lorsqu'il échappa à ses compatriotes, après la cène.

Pour lors, rejetant son blanc linceul de laine, Campbell piquait une tête dans la mare, toute fumante sous la pression d'une température de  $-40^{\circ}$  de froid, en sortait rapide comme la pensée, et se réintégrait dans sa chambre, chauffée à  $+30^{\circ}$ . Voilà ce que des témoins oculaires m'ont assuré.

Ce fait paraîtra invraisemblable à des Français. Des Russes l'admettront sans peine, eux qui se roulent dans la neige au sortir des étuves.

A la suite de cette gymnastique hydrothérapique, M. Campbell ne gagna jamais ni pleurésie, ni fluxion de poitrine, ni courbature, ni même d'onglée. Un autre se fût gelé à mort, ou tué dans un courant d'air entre deux portes.

A un homme de cette trempe, — je veux dire de cette sauce, — il fallait une femme à l'épreuve des vapeurs. Il la trouva dans sa Galatée des Highlands.

Un beau matin de la fin de juillet, comme les barges arrivaient du portage la Loche, une belle et grande jeune femme, aux joues rubicondes et à la lèvre de corail, bondissait sur l'étroit rivage du fort Chipewayan et sautait au cou de maître Campbell stupéfait.

C'était sa pastourelle, devenue grande dame, comme lui, pauvre pâtre, était devenu grand seigneur.

Pendant quinze ans elle lui était restée fidèle, et avait enfin franchi 2,600 lieues de mer et de continents pour lui apporter l'hommage de son cœur. On croirait rêver.

« *O fortunati mercatores !...* »

Cependant il n'y a rien de romantique dans cet épisode si romanesque. C'est de la vérité vraie qui ressemble à une nouvelle.

Naturellement, ce qui précède ne me fut point raconté par Jérôme Saint-Georges. J'arrive maintenant au *windikouk* blanc ou mangeur d'hommes.

L'établissement de M. Campbell au fort Francis ne réussit point, ai-je dit. Ce poste était trop éloigné du chef-lieu pour en être ravitaillé. La chaîne des Pics opposait une formidable barrière aux pérégrinations des malheureux voyageurs canadiens, qui étaient les pourvoyeurs de ce poste. Très peu fréquenté, mal approvisionné par les sauvages barbares et cruels de cette région, le fort Francis éprouvait chaque année les horreurs de la famine; et l'on tenait bon.

M. Campbell se vit donc obligé de bâtir, entre ce poste et le fort Halkett, un petit fort supplémentaire d'approvisionnements qui est demeuré connu sous le nom vague de Fort de l'aut'bord de la Montagne.

Il fut confié au Métis Poker, alors *post-master*, bien qu'on l'eût soupçonné d'ores et déjà du meurtre d'un autre Métis d'origine écossaise nommé Leith, qu'il n'aimait pas. Cet événement s'était passé, je crois, un an auparavant.

Désigné par son chef pour porter le courrier au fort Halkett, en compagnie de Leith, Poker déclina la société de son collègue sous prétexte qu'il ne pourrait s'entendre avec lui. Forcé de l'accepter parce qu'il n'y avait pas d'autre homme disponible, Poker partit

avec le malheureux Leith, qui n'arriva jamais à destination.

Poker prétendit qu'il ignorait le sort de cet homme, parce qu'ils s'étaient séparés en route, mécontents l'un de l'autre. Mais ceux qui les connaissaient ne doutèrent pas que Leith n'eût été poussé ou traîné dans un des nombreux soupiraux naturels de la rivière Courant-Fort. On m'a parlé de traces au bord d'une mare, de piétinements de la neige; toutefois, j'avoue qu'il serait difficile de prouver le fait par ces seuls indices. On s'approche si souvent de ces mares pour y boire ou y puiser de l'eau!

Le seul témoignage de la voix publique ne suffit donc pas pour entraîner la condamnation de Poker devant un jury de bonne foi; le roman seul peut s'emparer de ces indices futiles et les convertir en certitude. Les preuves de fait manquaient ainsi que les témoins. On n'avait contre Poker que des préventions fondées sur la haine qu'il entretenait contre l'Écossais. D'ailleurs l'affaire ne fut jamais examinée.

Au *Petit fort de l'aut' bord*, Poker n'eut pour serviteurs que deux Canadiens français, Baptiste Dubois et Joseph Frobisher; mais il y avait aux abords du poste cinq Indiens Esclaves amenés du fort des Liards comme chasseurs-pourvoyeurs du nouveau poste. Les noms des deux principaux étaient la Pie et le Gaucher. J'ignore ceux des autres. Ils avaient avec eux leurs familles, et il y avait là aussi une vieille femme impotente.

Pendant l'automne de 1848, les animaux de venaison furent si rares que, lorsque l'hiver arriva avec son cortège de glaces et de frimas, pour huit mois, le Petit Fort était déjà en proie à une famine cruelle.

Au lieu de se rendre de suite avec ses gens au fort Halkett ou au fort Francis, M. Poker, semblable en tout à l'Irlandais Flint, s'obstina à demeurer à son

poste. Il distribua à ses engagés des fourrures de castor en guise de pitance. On en ratissait le poil, on en faisait bouillir la couenne ratatinée et l'on dévorait ces peaux oléagineuses, ramollies par la cuisson. Mes lecteurs sont déjà au fait de cette cuisine de faméliques.

Les cordes de boyau, les peaux, la babiche devinrent successivement la pâture des habitants du Petit Fort. Cependant Poker tenait bon et ne voulait pas seulement permettre à ses chasseurs d'aller tenter la fortune ailleurs.

La principale raison de cette conduite insensée était une passion violente que le *post-master* ressentait pour les malheureuses femmes de ses employés danites. Il préférait exposer à une mort certaine tous ses subordonnés et ces infortunées elles-mêmes, plutôt que de maîtriser ses désirs effrénés et renvoyer ces malheureux dans les bois. Tant il est vrai que la cruauté est fille du libertinage. Les peuples chastes sont humains.

Un certain jour, l'engagé Dubois disparut du fort comme avait disparu Leith, sans que l'on sût comment.

Le chef de poste, manifestant une grande inquiétude et une profonde douleur, se livra à d'actives recherches autour du fort. Il interrogea surtout la mare d'eau vive de la petite Rivière Noire qui coulait devant le fort.

« — Il se sera noyé là dedans, disait-il à ses gens.

« — C'est impossible, lui répondaient les Indiens. Il n'y a pas plus de deux pieds d'eau sous la glace, en ce moment. »

Malgré les recherches, Dubois ne reparut point, et — ce qui sembla plus étrange — on ne découvrit nulle part l'empreinte de ses pas.

Il y avait donc un mystère là-dessous. Le Gaucher

le découvrit bientôt sans le vouloir. Quelques jours après la disparition du Canadien, l'Indien se rendit chez son maître pour lui demander une autre peau de castor dont il pût faire sa pâture. Il le surprit un couteau à scalper à la main, l'œil inquiet et hagard d'un famélique. Les yeux lui sortaient de la tête, comme on le dit vulgairement.

Il y avait du sang sur sa table, du sang vermeil, ainsi que sur la lame de son couteau.

Un horrible soupçon traversa l'esprit du Gaucher. Il demeura un moment stupéfait, comme cloué sur place, le corps parcouru d'un frisson d'horreur et sans pouvoir articuler un mot.

De son œil scrutateur et avec sa conscience coupable, M. Poker comprit aussitôt qu'il avait été deviné. Il chercha à détourner l'attention et les soupçons de son chasseur :

« — Tu t'étonnes de voir ce sang, Gaucher ? lui dit-il. Oh ! je n'ai pas de viande fraîche, va. Tiens, tu vois, c'est le sang qui a coulé de cette peau de castor que je viens de racler. »

« — Il mentait, me disait l'Indien, ajouta Laporte, il mentait effrontément. Nous savons bien, nous, que la peau de castor, même fraîche, ne répand pas de sang lorsqu'on dépouille l'animal. Il y a trop de maque oléagineuse entre elle et la chair du castor. C'est de la couenne.

« Mais que des peaux séchées au soleil et qui avaient passé une partie de l'hiver dans un hangar pussent rendre encore du sang en en grattant le poil, c'est une chose si absurde que le soutenir devant un Indien est de l'impudence et de l'effronterie. »

Ce mensonge seul fut pour le Gaucher une preuve que Poker avait tué Dubois, et qu'il venait lui-même de surprendre le meurtrier charcutant un des membres

de sa victime pour en faire un civet et s'en régaler *in petto*.

L'Indien a trop de sang-froid et de présence d'esprit pour trahir son émotion en face d'un ennemi inopiné. Il sait se contraindre, dissimuler et s'en tire en habile comédien.

Le Gaucher se remit bien vite de son émoi. Il en imposa si bien à son patron, que celui-ci crut réellement lui avoir donné le change. Il se rendit avec l'Indien dans le *store*, lui donna une nouvelle peau de castor pour son prêt, et tout en demeura là.

Mais, pendant la nuit, le petit camp esclave tout entier prit son vol vers les Montagnes-Rocheuses et ne revint plus. Il préféra courir la chance de périr de froid, de fringale et de misère que de passer par le râtelier et l'appareil digestif de ce monstre à face humaine.

Il ne demeura au fort que la vieille mère-grand et autres impotents que leur faiblesse empêcha de suivre la bande. Ils disparurent tretous. On n'en entendit plus parler. Il est à croire qu'ils suivirent le pauvre Dubois dans l'alambic humain qui se l'était assimilé.

« Ce qui précède, continua Saint-Georges, fut le résultat de la déposition du Gaucher lorsqu'il émigra au fort Good-Hope, où il résida ensuite (1). »

Mais longtemps avant cette époque, c'est-à-dire probablement au mois de mars 1849, le courrier d'Europe arriva au Petit Fort de la montagne, porté par M. Stewart, commis du fort Simpson (2), et deux Canadiens, dont l'un était Jérôme Saint-Georges.

(1) Cet Indien finit ses jours près des remparts naturels du Détroit, où j'ai vu son tombeau.

(2) M. Stewart fut l'un des explorateurs qui, en compagnie de M. Anderson, allèrent à la recherche de sir John Franklin par le fleuve Back. Il mourut pauvre, en 1881, dans la Saskatchewan, où il avait obtenu une place d'agent des Indiens.

« De tout le personnel du Petit Fort, me dit ce dernier, nous ne trouvâmes plus que M. Poker tout seul. Il était bien portant et ne paraissait pas avoir souffert du jeûne forcé par lequel son poste venait de passer.

« Toutefois, il avait l'air affreusement hagard. Ses regards avaient quelque chose de pongitif comme ceux du tigre qui a goûté du sang. Personne ne pouvait en supporter l'ardeur. »

J'avoue ici que Laporte se méprenait sur la valeur de ce regard poignant. L'isolement absolu, la faim, la soif, l'égarément et de longues souffrances morales et physiques le font naître également, sans qu'il soit besoin d'avoir commis aucun meurtre ni acte d'anthropophagie. J'ai connu deux pauvres Peaux-de-Lièvre qui, en s'en revenant du fort Simpson à Good-Hope, en canot d'écorce, pendant l'automne de 1868, virent leur embarcation emportée par le courant avec leurs provisions, leurs armes, couvertures, chaussures de rechange, ainsi que le *packet* dont ils étaient chargés. Les malheureux furent contraints de franchir à pied une centaine de lieues au moins, sur un rivage caillouteux ou détrempe, sans avoir autre chose à manger que des racines et des gratte-culs qu'ils cueillaient en marchant. Ils franchirent nombre de larges affluents du Mackenzie sur des radeaux qu'ils durent construire chaque fois avec des branches de saule.

Quand ils arrivèrent au fort Bonne-Espérance, ils ressemblaient à des fantômes sortis de leur sépulcre. Leur regard hypnotisé était effrayant de fixité et de désespérance. Ils avaient perdu presque toute intelligence, ne répondaient que par monosyllabes, et, bien que repus enfin et réconfortés, ils paraissaient prêts à nous assassiner pour nous dévorer.

C'était l'effet des longues angoisses et de la faim cruelle qu'ils avaient si longtemps endurées.

Je retourne à Saint-Georges :

« — Que s'est-il donc passé ? demanda M. Stewart à M. Poker, dit le coureur-de-bois. Que sont devenus Dubois et Frobisher ? »

« — Dubois, répondit le Métis, fut frappé de folie. Il se sauva dans les bois et nous ne pûmes le retrouver. Frobisher est mort d'inanition, et je l'ai enterré là-bas sous ce sapin que vous voyez d'ici. »

« Ce fut toute et la seule réponse qu'il nous fit alors.

« Nous allâmes vérifier le fait à l'insu du *post-master*, M. Stewart, mon camarade et moi. Nous ne trouvâmes sous le sapin, cachés par un tas de branches sèches, que les vêtements et la couverture sordide de Frobisher. Ils étaient littéralement grouillants de vermine, tels que le sont les hardes et la peau des faméliques. Mais son cadavre n'y était point. Si M. Poker l'eût enterré, comment ses vêtements seuls se seraient-ils trouvés sous le sapin ? Car, en supposant que les loups eussent enlevé le cadavre, ce qui est admissible, ils l'auraient traîné dans les bois avec ses hardes.

« Nous cherchâmes alors dans les cases des serviteurs du Petit Fort ; nous soulevâmes les madriers du plancher de la case qu'habitaient les deux Canadiens. Horreur ! Que trouvâmes-nous ? Des ossements humains qui avaient été bouillis, déchiquetés ou à demi grillés ! »

« Huit personnes avaient disparu de ce poste pendant le séjour qu'y avait fait Poker, sans parler du malheureux Leith.

« Aussitôt, l'abandon des forts Francis et de la Montagne fut résolu. M. Stewart emmena Poker avec nous au fort Halkett, après que nous l'eûmes restauré et réconforté. Peu après son arrivée au fort Simpson, on lui fit quitter le Mackenzie. Maintenant j'ignore ce qu'il est devenu. »

Tel fut le récit du vieux trappeur Saint-Georges de Laporte.

La brève et laconique réponse que M. Poker avait faite à ses sauveurs eût suffi pour cacher entièrement ses crimes, si elle n'eût été en désaccord avec le témoignage du Gaucher et des autres Indiens, mais surtout avec un rapport fait par le *post-master* lui-même, à son arrivée au fort Simpson, et qui fut publié par le lieutenant Hooper, explorateur arctique, qui, cette même année 1849, quitta le Mackenzie pour s'en retourner en Angleterre.

Voici, en substance, le récit de Poker. Le début en est d'accord avec celui de Laporte, sauf quant à l'aveu de la passion criminelle du chef de poste pour les femmes légitimes de ses chasseurs, cause première et formelle de tout le mal.

La famine, la nécessité de dévorer le cuir, la babiche et les vieux os triturés, y sont rapportées fidèlement. M. Poker entre en scène à la disparition du malheureux Dubois, pour établir l'invention suivante :

« J'arrivai un jour de la chasse, raconte-t-il, après avoir inutilement battu l'estrade à poursuivre les pies, les corbeaux et les écureuils. A mon insu, mes chasseurs s'étaient enfui, m'abandonnant à mon triste sort.

« J'étais exténué de fatigue et de faim. Mon premier soin fut d'aller voir Frobisher. Je le trouvai occupé à cacher quelque chose sous le plancher de sa case, avec un empressement qui m'inspira des soupçons.

« — Qu'est-ce que vous me dérobez là? lui dis-je. Faites-moi donc voir cela.

« — Oh! m'sieu, me répondit-il, c'est des vieux os d'ariyal que j'ai trouvés et que je vais piler pour en faire de la bouillie. »

« J'examinai ces os. C'étaient des ossements humains. Je m'aperçus alors qu'il y avait un chaudron

suspendu dans la cheminée et quelque chose qui y cuisait. Je le décrochai et en retirai un foie et d'autres morceaux de viande fraîche.

« — Ah! misérable, m'écriai-je, c'est donc toi qui as tué le pauvre Dubois, et qui es occupé à en dévorer les restes, en cachant les os sous le plancher!...

« Alors, tremblant de crainte et transporté d'horreur, je saisis mon fusil et je... m'élançai dehors, bien décidé à ne plus rentrer chez moi, de crainte d'être tué et dévoré par cette bête féroce.

« Lorsque je revins, huit jours après, continue Poker, Frobisher avait achevé son compagnon et était mort lui-même d'inanition. Je ne trouvai que son cadavre, que j'ensevelis pieusement dans les bois, sous un sapin.

« Quant à moi, j'ai pu conserver ma vie jusqu'au jour de la venue de mes libérateurs, en tuant accidentellement quelque écureuil, quelque pie, quelque corbeau, que je dévorais comme si c'eût été d'excellente viande. »

Voilà, en substance, le récit de Poker tel qu'on peut le lire dans la relation de voyage du lieutenant de vaisseau Hooper. Il serait de nature à déterminer un jury à proclamer l'innocence du chef de poste, sans les contradictions que j'ai déjà signalées dans ce récit.

Dieu ne voulut punir, autrement que par la honte et le déshonneur, les forfaits de cet homme. On sait, d'ailleurs, que la faim est mauvaise conseillère. Sans doute ce malheureux, poussé par cette horrible souffrance, était tombé dans un état voisin de la démence, ou tout au moins de l'aberration mentale.

Des Indiens m'ont assuré que lorsque la faim atteint son paroxysme, la fièvre et le délire leur font voir des animaux dans tous leurs semblables. J'ai constaté ce phénomène chez d'autres fiévreux et chez des agonisants. Ils voyaient des chiens, des chevaux, des

cerfs ou même des démons dans les personnes qui les entouraient. Cette dépravation malade de la vue doit avoir sa cause dans la faiblesse du cerveau et l'extrême désir de rencontrer et de tuer quelque animal — ceci pour les faméliques. — L'imagination hantée ne voit pas autre chose que ce que le cœur souhaite ou redoute.

Si ces phénomènes physiologiques, ignorés des magistrats bien portants et repus, excusent jusqu'à un certain point le misérable Poker, ils ne sauraient pallier les contradictions de ses propres récits. Cet homme eut le tort de rejeter sur ses victimes les crimes dont il s'était rendu lui-même coupable dans son délire.

Quoi qu'il en soit, M. Poker, après avoir quitté le pays, se maria et devint père d'une nombreuse famille, gens trop honnêtes pour que leur nom soit voué à l'exécration de l'humanité. L'auteur de ces forfaits est d'ailleurs devant Dieu, qui l'a jugé. Paix à ses cendres.

Mais il était nécessaire que Dubois et Frobisher fussent réhabilités.

## CHAPITRE VI

### PREMIER HIVERNAGE SOUS LE CERCLE

Travaux artistiques. — Le royaume de la nuit. — Prière des vieillards dèné. — Rigueurs de l'hiver. — Une famille de Cochons. — L'homme à la baleine. — Le Lièvre engraisé. — Le Linge souillé. — La Grosse-Tête. — *Khoréha*, la ressuscitée. — Croyance aux migrations des âmes. — L'Echo métamorphosé. — Une momie dans un arbre. — Fête de Noël. — L'étoile de Jacob connue des Danites. — Le renouveau. — Première expédition à la mer Glaciale.

Notre maison était trop petite pour contenir cinq cents personnes. On y étouffait. Il nous fallait nécessairement une chapelle. Deux mois après mon arrivée au fort Bonne-Espérance, j'en dressai le plan. Au printemps de 1866, elle était debout. Je lui donnai 70 pieds anglais de long sur 25 de large et 30 sous voûte; clocher 65 pieds, copié sur celui de Chartres. Point de transept. Dans la façade était enclavée la tour dans laquelle s'ouvrait la porte ogivale, à deux vantaux, surmontée d'une rose de style flamboyant, et flanquée de deux lancettes de mêmes dimensions et style que celles de la nef.

Une tribune devait surmonter le porche.

M. Gaudet, facteur du fort Good-Hope, et M. W. L. Hardisty, chef du district Mackenzie, nous secondèrent de tout leur pouvoir. L'île Manitou nous fournissait gratuitement ses belles essences de sapin. Il nous

fallait seulement quatre hommes pour les couper et les équarrir. Nous les eûmes aussi gratuitement. Leur travail nous aurait coûté 6 fr. 50 par jour pour chaque homme, c'est-à-dire 676 francs par mois. Il leur fut demandé comme tâche due, par la Compagnie elle-même. On peut juger par là de la valeur du don que nous fit la munificence de ces deux gentlemen.

Tels sont, en général, les officiers de la Baie d'Hudson. Ceux-ci avaient de plus, comme stimulant approbatif, la promesse faite à M<sup>gr</sup> Taché par lord Colville, et la recommandation chaudement exprimée du défunt gouverneur, sir Georges Simpson, de libérale mémoire.

Sitôt le plan conçu et jeté sur le papier, sitôt il fut mis à exécution, sans être soumis à une commission d'étude. Le budget se composait de sept paires de bras. Quatre serviteurs du fort abattirent et équarriront les sapins. M. Kearney, un jeune Peau-de-Lièvre et moi les tirions de l'île et les charrions jusqu'à l'esplanade de la mission, à l'aide de traîneaux à chiens.

Dans un de ces voyages, je me fis une rupture interne en soulevant précipitamment une pièce de bois trop lourde pour mes forces. Cette lésion traumatique me retint au lit ou dans la chambre pendant de longs mois, et me proscrivit durant sept ans tout travail exigeant un déploiement de force.

Je ne pris donc aucune part active et matérielle à la construction de cet édifice, et n'y coopérai que comme architecte. Ce ne fut que lorsqu'il fut terminé *en bois* que j'y concourus par la construction d'un autel monumental et d'une balustrade gothique, ainsi que par la décoration picturale de la voûte et des murs, travaux qui me demandèrent plus de deux ans d'un labeur assidu.

Mais je dois avouer que ma part, qui était la plus agréable, la plus artistique et la moins dangereuse, fut par conséquent la moins pénible et la moins

méritoire. Le principal honneur de cette œuvre revient donc à mes deux compagnons et à leurs aides du fort Bonne-Espérance.

Au préalable, j'avais déjà décoré notre chapelle domestique de manière à la rendre la plus belle du Mackenzie. J'avais reçu le premier harmonium qui eût paru dans l'extrême nord, les premières fleurs artificielles. Je devais recevoir la première orfèvrerie d'église. Lorsque notre église fut terminée, nous n'étions pas les plus mal partagés, bien que les plus reculés du globe. Nous étions bien moins à plaindre qu'une foule de villages de notre belle France. La lumière du soleil y entrait mystérieuse et diversement colorée par les verrières de notre rose et de nos lancettes. Elle se jouait sur les peintures à l'huile des parois, contre lesquelles j'avais représenté dans le goût italien des anges et des oiseaux, des fruits et des fleurs, des rinceaux, des grecques et des arabesques. Le principal fit toujours défaut : dix grands tableaux dont je me proposais de doter l'édifice et qui ne furent jamais peints. Je les avais remplacés par de grandes surfaces rouges, ornées de fleurons d'or. Enfin les accords sinon savants, du moins harmonieux, de l'orgue, accompagnaient et soutenaient en les régularisant les chants jadis nasillards de nos Indiens ravis.

D'excellents et nobles amis de Paris, de Marseille et d'Écosse (1) m'avaient comblé de présents pour Notre-Dame de Bonne-Espérance : ostensor rutilant, calice, burettes et bénitier d'évêque, encensoirs, chapes et chasublerie magnifiques ; tout un lot d'ornements et

(1) Je dois nommer ici entre autres : M. le baron et M<sup>me</sup> la baronne de Mackau, M<sup>me</sup> la marquise de Maison, M<sup>me</sup> la marquise de Vativesnil-Maison, M. le chanoine Antoine Olive, M. Edward Gairdner, M<sup>lles</sup> Casalda, M<sup>lle</sup> du Chesne et d'autres.

de vases sacrés qui firent l'admiration des Peaux-de-Lièvre et les portaient à dire :

« — Sont-ils bons ces Français ! Ce n'est pas nous qui ferions d'aussi riches présents à des étrangers éloignés que nous ne connaîtrions pas. »

Bref, nous fûmes dotés de la plus belle église du Nord, à laquelle correspondit le peuple le plus religieux et le plus édifiant que j'aie encore vu.

J'ai beaucoup anticipé sur l'ordre chronologique de mes récits, sur ce chapitre ; car je puis dire comme Rabelais, que : « *ceste pulce que j'avais en l'aureille m'ha plus chatouillé que ne feist oncques.* » Mais j'espère n'y plus revenir, pour la plus grande joie de mes lecteurs.

Le 30 novembre, le soleil, qui, depuis plus de quinze jours, se contentait de montrer un bout de nez rouge au-dessus des sapins pointus, tout au haut des plateaux élevés qui dominent Bonne-Espérance ; le soleil, qu'en réalité nous ne pouvions plus voir depuis un grand mois, à l'exception de la couleur sanguinolente dont il teignait, à midi, les rivages lointains du Mackenzie ; le soleil disparut tout à fait pour quarante-quatre jours, c'est-à-dire jusqu'au 13 janvier.

*Yighé nadaha*, disaient les Peaux-de-Lièvre. Il est passé sous terre. Il est entré dans le royaume de la nuit. Dès lors, l'astre est traité comme un décédé. On ne doit plus prononcer son nom. Chut ! Taisez-vous. Ne l'appellez plus *Sa*, l'être bon, beau, chaud et rond. Ce n'est plus que *Eyi dènè*, cet homme, ce quidam. Cet homme est parti, parti pour de longs jours. Cet homme est mort, mort et enterré. *Eyi dènè* gît sous terre avec les cadavres, les vers, les taupes, les serpents, les souris et les rats, avec les fantômes et les mânes des ancêtres. Là-bas, bien loin dans le sud-ouest transpontin, l'astre a dévallé par la bouche terrestre, *nné kowaé*, dans l'ancre infernal. Cet homme a

pénétré dans l'Orcus sis au Pied-du-ciel, *Ya-kkè-tchiné*. Il n'en ressortira qu'au jour de sa résurrection glorieuse, après avoir traversé, roulant et rampant comme un lombric, les couches terrestres. Alors l'astre rajeuni ressourdra, brillant de son éternelle jouvence, des entrailles de la terre glacée; alors les vieillards émaciés, tabides, prêts pour la tombe, le contemplant avec reconnaissance et les larmes aux yeux, tant ils croyaient l'avoir perdu sans retour, s'écrieront tout émus :

« — *Ey ! mèh nnè tchinkié nànasintsi !* Ah ! puisse la terre me rendre ma jeunesse, comme elle le fait au soleil ! »

Hélas ! la terre n'entend pas leur prière, et quand elle ouvrira la bouche pour les absorber à leur tour, ce sera pour de longs, longs jours. N'importe, on aime à entendre sortir de lèvres soi-disant sauvages ce souhait, cette prière à la Job, qui n'est qu'un acte de foi en la résurrection future.

En attendant cet heureux jour, il fait noir et sombre comme chez le loup ou plutôt chez l'ours ; car le loup ne se terre pas. Imaginez la clarté que nous avons en France au solstice d'hiver, après le coucher du soleil ou avant son lever. Eh bien, voilà la lumière dont on est gratifié, sous le Cercle, depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. Quatre heures seulement de crépuscule hyémal.

Donc, la véritable physionomie des contrées placées sous le Cercle polaire semble être l'obscurité des temps chaotiques. Cela est vrai moralement, car la peinture que j'en trace ici est conforme à la vérité : les jours sont des nuits pendant la plus grande partie de la période du froid.

Cela est faux physiquement, car les nuits sont illuminées comme des jours par une lune qui ignore son lever et son coucher ; par des myriades d'étoiles qui

scintillent d'un éclat à nul autre pareil ; par les corruscations de la lumière polaire qui étend ses brillantes courtines autour du pôle magnétique.

Oui, la physionomie de ces contrées est bien la nuit, mais une nuit rutilante de mille feux, traversée par des météores, transformée en jour par une arcade ou une colonne de feu. C'est la nuit du désert de Sin. On dirait que l'archange nous y conduit comme autrefois Israël « *in nube dei, et totâ nocte in illuminatione ignis* (1) ».

Dieu, cause première, agit par le moyen des causes secondes, dit Thomas d'Aquin ; il y avait des aurores boréales dans les déserts de l'Arabie, du temps de Moïse. Pourquoi ce phénomène lumineux s'est-il concentré, de nos jours, si près du pôle ?

Avec le mois de décembre et l'apparition des rennes et de la viande fraîche, disparut le poisson. On comprend ce que cela veut dire.

« — C'est bén tchirrible ! Mais que le poisson sent le caribou su' la glace, pst ! i' s'en va. Faut crére que ces deux bêtes-là se haïssent mutuellement. »

Tout ce qu'il faut *crére*, c'est que les pêcheurs ont faim de viande et de graisse fondue, et qu'ils sont tannés de manger du poisson. Aussi, dès qu'ils apprennent qu'il y a de la viande au fort, pst ! ils abandonnent la pêche et s'en viennent.

Nos pêcheurs ne furent pas plus vertueux que ceux du fort. Ils nous procurèrent toutefois 1,106 corégones de deux kilogs pièce ; et cette quantité assez minime fut prise en trois pêcheries différentes, au Rapide des remparts, au lac des Gelinottes et au lac à Manuel.

La venaison nous fut fournie, cet hiver, par le fort même à raison de 0 fr. 30 la livre anglaise ; ce qui nous

(1) « Dans la nuée, pendant le jour, et dans une illumination de feux, durant la nuit. »

faisait 30 francs pour un renne et 90 francs pour un élan. C'était à bon marché relativement aux prix d'Europe ; mais trop cher pour notre bourse de résidents arctiques. Nous primes donc un et même deux chasseurs attitrés qui nous procurèrent de la viande à 5 francs pour un renne entier et 10 francs pour un orignal. Pauvres sauvages ! mais c'est le tarif de par l'Honorable Compagnie. Y' a pas d'erreur.

Pendant le courant de novembre, le thermomètre centigrade ne s'éleva pas au-dessus de  $-26^{\circ}$  de froid sous zéro ; par compensation, il ne descendit pas au-dessous de  $-42^{\circ}$ . Mais la nuit de Noël, il accusa  $-47^{\circ}$  par une atmosphère claire et limpide comme de l'eau de roche. En dépit d'un poêle toujours rouge, des doubles portes et doubles fenêtres, l'eau se congela dans notre demeure, et les carreaux des vitres se revêtirent d'une carapace de glace de trois centimètres d'épaisseur qui y intercepta tout à fait la lumière du jour.

Par ces froids intenses l'haleine bruisse en s'exhalant. Ce phénomène se produit au-dessous de  $-40^{\circ}$  centigrades, mais jamais au-dessus. La respiration, l'haleine, sort de la bouche et des narines comme trois jets de vapeur blanche qui s'échapperaient des tuyaux d'une machine à vapeur. Elle produit un pétilllement de champagne qui est causé par la cristallisation immédiate de la vapeur humaine dans l'air densifié.

C'est très probablement ce crépitement de l'haleine que certains voyageurs auront attribué aux aurores boréales, lesquelles ne bruissent point du tout.

Avec les pêcheurs nous arriva l'intéressante famille des Cochons. Pardonnez-moi ce mot, amis lecteurs et lectrices vénérées ; il ne s'agit point ici d'une tribu de cyniques norrins ou de ces sybarites goretts à l'air malheureux et goguelu à la fois ; mais d'une progéniture humaine de bons Danites Peaux-de-Lièvre qui, jugeant que lard et jambon sont bien la meilleure et

la plus savoureuse des viandes, avaient cru avec raison se distinguer aux yeux de la peuplade léporine, en adoptant ce nom patronymique et glorieux. Cochons ! Ils en étaient fiers. Cochons ! On leur enviait ce nom, et il y avait bien de quoi. N'y avait-il pas parmi eux des Orignaux, des Lièvres, des Perdrix, des Buffalos, des Fils de chien et autres gens à noms de bêtes, ainsi que l'on en voit chez nous, gens civilisés ? Mais quoi d'approchant le célèbre porc des hommes blancs, ce cochon qui ne leur venait que salé ou sucré, et de si loin, et si parcimonieusement que tout au plus si trois ou quatre d'entre eux en avaient goûté, au grand Portage de la Loche. Cochons ! C'était du rare, au moins.

Cochons ! Ils formaient toute une tribu, ces gorets honnêtes gens. Il y avait le Gros-Cochon, un ancien chasseur émérite, bégayant beaucoup, gesticulant à outrance en faisant la patte d'oie, et devenu un peu bête sur ses vieux jours ; mais qui avait eu son temps de gloire comme tueur d'élangs, la chasse noble et savante.

Naturellement, sa femme était la Grosse-Truie. J'en ai déjà parlé et nous y reviendrons.

Il y avait aussi le Moyen-Cochon, mort peu de temps avant mon arrivée à Bonne-Espérance, en laissant deux orphelins : une jolie fille nommée Héléna *Tsatchon-ya*, le Petit Ventre de castor, et un garçonnet appelé le Lièvre engraisé, *Kha-tsékpay* ; tous les deux Cochons comme leur père.

Mais il y avait encore au nombre des vivants, le Petit-Cochon, le plus gras, le plus dodu de sa race ; un sorcier distingué entre tous les sorciers et possédé par un esprit si grand et si gros que le pauvre en éclatait. Aussi, la plupart du temps se plaignait-il très fort du ventre, en prenant les poses les plus maupiteuses, les plus grotesques.

Le Petit-Cochon me manifesta sa maladie pendant l'hiver de 1865, alors que, sur les instances de sa femme, je les préparais tous deux au baptême pour le jour de Noël. Maladie curieuse, extravagante, celle-là, et qui montre combien il est difficile d'extirper tout à coup et radicalement du cerveau des sylvicoles les idées superstitieuses et craintives qu'y ont inoculées l'ignorance et des préjugés séculaires.

« — La médecine qui me hante, me dit-il, est la baleine, *trè-ellonhé*. Je ne demanderais pas mieux que de m'en débarrasser, maintenant que je sens ce que c'est et ce que ça me rapporte ; mais j'en vois tous les jours davantage l'impossibilité. Tu me remets toujours à plus tard pour le baptême. Si tu attends, pour me baptiser, que le génie de ma baleine m'ait quitté, je ne serai jamais chrétien. Ainsi, présentement, vois-tu, il fait plus que me hanter, il m'obsède, il me rend malade. Je suis semblable à une femme en travail... Tu ris ? C'est cependant la vérité. Oui, cette baleine, je la porte dans mon ventre. J'en suis enceinte, je l'entends geindre, grogner ; je la sens remuer, sauter, se débattre. Elle me monte à la gorge pour m'étouffer ; puis retombe tout d'une pièce au fond de mes entrailles. Oh ! Oh ! la baleine, la baleine, que c'est terrible, sais-tu bien ? Ne crois-tu pas qu'à l'aide d'un vomitif ou d'un purgatif je pourrais m'en débarrasser ? »

Il avait sans doute le ver solitaire, ce malheureux, tout dodu qu'il était. Cependant je ne pouvais l'en convaincre. Inutile de contredire de tels visionnaires. C'est leur faire accroire que l'on ne veut pas les guérir, qu'on les méprise, qu'on les abandonne corps et âme au sosie qui les possède. Il faut entrer dans leurs vues, paraître les croire, et leur inculquer des convictions contradictoires.

Infortuné ; enceinte d'une baleine ! C'est là ce qui

distinguait *Nitchontché* de Jonas. Ce n'était pas la baleine qui l'avait avalé. C'était lui qui avait ingurgité la baleine.

Je le répète, on ne guérit pas les Peaux-Rouges par la contradiction ouverte. On ne produit pas la lumière dans leur esprit étroit par la logique du raisonnement. Il faut savoir se plier à leurs idées bizarres, pénétrer dans les replis ténébreux de leur intelligence inculte. Toute cette génération de chamans n'aura jamais qu'une teinture imparfaite de la vérité. Il faut y déménager d'abord le vieux mobilier de la bêtise séculaire, pour y substituer les idées saines, larges, lumineuses du christianisme. La bête possède les jongleurs.

« — Sans doute, dis-je à mon sorcier, je te donnerai une bonne et forte médecine qui te délivrera à jamais de cette baleine. Après quoi, si tu veux me promettre de ne plus jamais en invoquer le génie, de laisser de côté toutes les pratiques occultes et inavouables qui ont rempli ton corps et ton esprit de cet animal méchant, je purifierai ton âme dans le sang de Jésus-Christ par le baptême; et dès lors lui seul sera ta médecine, ton génie protecteur, ton Dieu. Est ce bien ainsi que tu l'entends et que tu me le promets ? »

Il promet tout, le malheureux. Il aurait entrepris le voyage de Jérusalem pour être délivré de ce cétacé dont il avait tant désiré la possession. Il fallait voir quels yeux il ouvrait, quels gestes impossibles il faisait avec ses grosses mains ouvertes, lorsqu'il voulait dépeindre les impressions affreuses qu'il ressentait et la forme que son imagination frappée supposait à son orque.

Cette pantomime avait toujours pour effet de déterminer chez mon confrère, qui en était témoin, un rire homérique qu'il ne dissimulait nullement. Mais je me

gardais bien de rire de l'infortuné Petit-Cochon. Je faisais, au contraire, tous mes efforts pour être sérieux, afin de ne point froisser cette âme franche, de ne point perdre la confiance de cet homme candide qui me livrait si entièrement son secret.

La nuit de Noël 1865, avant la messe de minuit, *Nit-chontchélé*, soigneusement purgé et nettoyé, quant au corps et quant à l'âme, par un vomitif, deux purgatifs et une bonne confession, content comme un roi et empaletoqué de blanc, — un présent du généreux M. Gaudet, — reçut le saint baptême avec sa pauvre femme qui en pleurait de joie. Je lui donnai le nom de Noël, afin qu'il pût se rappeler que c'était grâce à l'Enfant-Dieu qu'il devait d'être délivré de l'oppression du terrible squalé.

Hélas ! il en mourut deux ans après, et il y avait bien de quoi. Ou bien le malheureux oublia son baptême, ou bien le sacrement ne l'avait pas délivré de son monstrueux sosie, puisque c'était le ver solitaire. Trop gros, paraît-il, le génie, pour être exorcisé avec efficacité ; trop gras pour être digéré ; trop volumineux pour être expulsé par n'importe quel orifice. Il fallait que l'homme y passât.

Durant l'automne de 1867, le Grand Nord fut visité par une fièvre scarlatine épidémique qui monta de la Rivière-Rouge, laquelle l'avait reçue du Canada, qui nous la transvasa des États-Unis. Le Petit-Cochon fut un des premiers atteints. Il supplia le bon Dieu et la bonne Vierge, et ne guérit pas aussitôt. Pour lors, il dirigea ses vœux vers sa baleine, la priant de le délivrer de cette fièvre rouge. Pas plus d'oreilles que le bon Dieu, le cétacé. De nouveau il recourt à Dieu, puis revient encore à la baleine. Éloigné de la mission, du prêtre et des secours spirituels, privé de bons conseils et abandonné à son initiative, le malheureux s'éteignit au milieu de ces hésitations cruelles, passant

de Dieu à la baleine, et de la baleine au bon Dieu. Mais il avait un faible pour le cétacé, le pauvre Cochon. C'était plus fort que lui, cette baleine. Il en mourut en criant : « Je me repens ! *kokkéré éh'i !* »

Sa famille ne crut pas à ce repentir final. Il avait tergiversé si souvent ! Il était revenu si fréquemment à son génie ! On l'entortilla dans une souquenille, on jeta sur lui les branchages du campement bouleversé, et l'on s'éloigna à la hâte, quoique pas très loin.

Pendant la nuit, s'il faut en croire la Cochonnaille, ce fut un vacarme, et des cris, et des appels au secours, et un tel feu, autour du corps du pauvre fétichiste, que personne n'en ferma l'œil. Mais on se garda bien de voler au secours du malheureux qui, sans doute, venait de sortir d'une syncope. On le croyait mort ; on l'avait déjà traité comme un cadavre. Pouvait-on revenir là-dessus ? Non. C'était son âme, se dit-on, qui se débattait contre sa baleine.

Le lendemain, de jour, on fut plus hardi et on alla voir. Hélas ! on trouva son pauvre cadavre brûlé ; oui, brûlé avec toutes les branches de sapin que l'on avait entassées sur lui ; brûlé par qui ? par quoi ? Eh ! par sa baleine, donc. Tous les Cochons vous le diront. La baleine ne brûlait-elle par Jonas ? — « *De ventre inferni clamavi,* » s'écriait le prophète du fond de son cétacé.

Sa femme, son frère, ses deux neveux le suivirent bientôt de la même maladie, cette abominable « chronique aux tripes du cerveau », ainsi que Rabelais appelle la fièvre. Tous firent une mort édifiante. *Kha-tsékkçay*, le Lièvre engraisé, traîné moribond vers la mission par sa sœur Héléna et son beau-frère *Dzan-yu*, *Kha-tsékkçay*, ne put atteindre la maison de prière. Il succomba en route. Comme les deux pauvres jeunes gens l'exhortaient à se recommander à Dieu :

« — Ainsi fais-je, murmura-t-il d'une voix éteinte.

Mais mon esprit n'est pas fort, continuez à prier pour moi tout haut. » Et ils passèrent la nuit à ses côtés, récitant leurs patenôtres au coin du feu. L'enfant mort, ils soulevèrent un peu l'épaisse couche de mousse qui remplace l'herbe dans les forêts arctiques, — la terre était si gelée ! — Ils y déposèrent en pleurant le petit cadavre, dans sa couverture, et remirent la mousse en place. Lorsque, quelques jours après, ils repassèrent par le même endroit, ils constatèrent, le cœur navré, que le pauvre petit corps n'y était plus. Loups et carcajoux l'avaient arraché à sa dernière couche et l'avaient emporté dans les bois pour s'en partager les lambeaux glacés.

Pauvre Cochonnet !

Tous ces braves amateurs de chair porcine étaient magistralement circoncis et strictes observateurs des anciennes coutumes. Je les leur avais laissées, toutes étant choses louables et bibliques.

*Dzan-yu*, le mari d'Hélène la vénuste, était un autre Cochon, mais par adoption. Beau type de Dènè celui-là, demi-Esclave demi-Peau-de-Lièvre, un Adonis entre ses compatriotes, qui ne comptent pas parmi les beaux : grands yeux noirs, intelligents et doux, ombragés de longs cils, arcade sourcilière forte et élevée, nez droit avec un méplat au milieu, lèvres dédaigneusement retroussées, front haut mais étroit. Cependant, cette physionomie heureuse s'illuminait parfois de singuliers reflets d'astuce. Son regard ordinairement jovial et ami devenait perfide. Son col tendu en avant prenait quelque chose d'abject, ses tempes étroites se tendaient d'entêtement. Il y avait alors je ne sais quoi du diable dans cette figure d'ange indien.

Je le cite, au physique et au moral, comme un excellent spécimen de l'adolescent danite de l'extrême-nord. Rejeté par sa mère, une Esclave, après la mort de son père, excellent chasseur peau-de-lièvre, le petiot

fut recueilli alors qu'il n'avait encore que deux dents, par la Grosse-Truie encore infidèle et jongleuse de profession.

Ce ne fut pas le seul orphelin auquel cette femme au



Hyacinthe Dzan-Yu, le Linge-Souillé, Dènè kha-tça-gottiné.

cœur bon et compatissant sauva la vie et qu'elle nourrit comme ses propres enfants. Je lui en ai connu quatre. La gironde Hélène en fut un ; et c'est ainsi que, grandissant côte à côte elle, et Dzan-yu, ces deux enfants

finirent par s'aimer d'amour, comme Paul et Virginie, et ne voulurent plus se séparer ensuite. Je les mariaï en 1866.

Dans *Dzan-yu*, la Grosse-Truie avait concentré toute son affection, et l'enfant ne l'appelait que « ma mère ». Elle ne l'éleva point tant dans l'amour de la vertu, — qu'est-ce que la vertu pour des infidèles, pour des hommes de la nature ? Savent-ils seulement ce que c'est ? — que dans l'abstention du vice et la haine du mal ; une haine instinctive, irraisonnée, sans mobile comme sans but réfléchi.

C'est là un phénomène auquel bien des théologiens refuseront de croire. Il n'en est point un pour qui-conque a conservé l'amour de la nature et la haine de tout ce qui lui est contraire. Beaucoup de familles danites m'ont fourni des exemples du même phénomène moral : Des pères encore infidèles défendre le mensonge, la luxure, l'injustice, le vol à leurs fils. Des mères reprendre et châtier leurs filles gouapeuses, leur recommander la modestie et la pudeur.

« — Ma seconde mère, la Grosse-Truie, me dit *Dzan-yu*, était magicienne, elle évoquait l'Ombre, *In-kronhè*, elle croyait pouvoir guérir les malades ; mais elle vivait bien avec son second mari, le Gros-Cochon, et lui était sérieusement fidèle.

« Son fils *Tatékoyé*, que j'appelle mon oncle, ne m'a jamais donné que de bons conseils : « Mon petit frère, *sé tchélé*, me disait il, ne commets pas d'impudicités. Cela est mauvais. Sais-tu ce que j'ai entendu dire par des Français, au Portage la Loche ? Eh bien, c'est qu'il y a un Dieu bon qui punit ces choses-là. Garde-toi pour lui, dis-donc, mon cadet. Je pense que tu feras bien. »

Ces récits si simples sont touchants. Ils dépeignent bien les Danè au naturel, ce peuple foncièrement bon que mon cœur chérira toujours. Une parole de vérité

entendue à cinq cents lieues de distance, et cela leur suffit pour amender leur vie. Vraiment, il y a de quoi faire réfléchir sérieusement de prétendus chrétiens qui sont si fiers de leur civilisation.

« — Sais-tu une chose ? me dit un jour l'aimable adolescent, en charriant avec moi des pièces de bois sur le fleuve, pour notre future église, eh bien c'est que mon oncle adoptif, *Tatékoyé*, est déjà ressuscité une fois.

« — Allons donc, enfant, pas de sottise.

« — Je ne plaisante pas. Il est demeuré tout à fait mort pendant trois jours. Puis, quand il reprit ses sens, voici ce qu'il nous raconta : Je me suis vu transporté, a-t-il dit, dans une contrée singulière. J'étais comme suspendu entre le ciel et la terre, et autour de moi il y avait une foule d'hommes ailés qui allaient et venaient, s'empressant. Le ciel ressemblait à une grande miraille dans laquelle tout se reproduisait. Les hommes ailés ne me parlèrent point ; mais ils me firent des signes d'amitié et me témoignèrent de l'affection. Je n'en concevais aucune crainte.

« Voilà ce que mon oncle nous raconta. »

« — Eh bien, que s'ensuivit-il ?

« — Rien de plus. Seulement, aussitôt que le Priant Grollier arriva chez nous, mon oncle crut à sa parole, demanda le baptême et le reçut dans la foi et la candeur de son âme ; car mon oncle est un saint. Il y a deux ans seulement de cela, et tu sais s'il est bon chrétien.

« Quant à moi, j'ai toujours été incrédule, vicieux, gouapeur et paillard. J'imitais dans leurs passions les hommes faits, par vanité. Dès l'âge de quatre ans j'avais la bouche sale ; avant six ans je savais tout ce qu'on peut savoir ; et, quand le Priant vint à Good-Hope, je m'enfuis et ne voulus point recevoir le baptême, bien que j'eusse alors douze ans. Je me croyais

déjà un sorcier puissant, parce que j'avais vu le diable sous la forme d'un petit vieux tout noir et ennichouche (1).

« Ce qui me répugnait dans le baptême, c'est qu'il fallait m'amender, ne plus penser à la magie ni à courir le guilledou. Je ne m'en sentais pas le courage. »

*Dzan-yu* aurait pu ajouter qu'il était menteur et vaniteux. Mais c'étaient les seuls défauts que je lui connus. Il les rachetait bien par cette modestie qui les lui faisait avouer dans une simple conversation de travail.

Ce sauvageon, qui se prétendait si vicieux, était dévoué, affectionné et fidèle comme un excellent serviteur chrétien, honnête comme le plus parfait homme de bien. Il n'aurait pas dérobé une épingle, pas retenu un bouton de chemise trouvé à cent pas de la maison ou du fort. Il endura sans se plaindre les épreuves les plus grandes qui puissent accabler un cœur d'homme : la mort prématurée et successive de tous ses enfants. Il conserva même de l'amour pour la mère dénaturée qui n'avait eu pitié ni de sa tendre jeunesse, ni des charmes de sa petite figure. Vieille, impotenté, bonne à rien, il l'alla chercher à 150 lieues de Bonne-Espérance, l'emmena chez lui et dès lors la nourrit et la soigna jusqu'à sa mort.

Certes ce sont là des vertus ; et j'aime à les mettre en parallèle avec ces vices ignobles, cette dureté de cœur, cette insensibilité d'âme que l'auteur licencieux mais trop véridique de *la Terre* a relevés dans notre mécréante population des campagnes.

*Dzan-yu* déploya un zèle tout particulier à apprendre à lire, écrire, calculer et chanter. Il devint l'homme le plus instruit de sa tribu et le chantre attitré de son

(1) Les Peaux-de-Lièvre appellent l'esprit malin *Déninttchié kfuira détpi*, le petit Vieux jeté au feu. Les *Tano* ou Tagals, indigènes circoncis des Philippines, disent aussi que le démon est un petit vieux tout noir.

église. Il aimait la religion, ses chants et ses cérémonies, il la pratiquait en bon chrétien et se montra fidèle à son épouse et reconnaissant pour la femme de cœur qui lui avait sauvé la vie.

La Grosse-Truie s'était cependant opposée à l'union de *Dzan-yu* avec le Petit-Castor. Certaines raisons d'un ordre physique s'y opposaient, disait-elle. Mais ces jeunes gens se désiraient absolument. Je ne pus les refuser l'un à l'autre, et bravai pour les marier le ressentiment de la Grosse-Truie, de *Tatékojé* et même du commandant du fort.

Les deux premiers lui destinaient une orpheline de père, fille d'un autre chrétien circoncis et modèle des modèles, nommé *Kha-yadé*, un Danè des Montagnes-Rocheuses. Cette fillette s'appelait *Kkoréha*, la Fainéante, et il paraît qu'elle justifiait son nom par son apathie naturelle. Mais *Dzan-yu* n'aimait pas *Kkoréha*.

« — Jamais de la vie, me dit-il, je n'épouserai une trépassée, un revenant, *éwinhé*.

« — Un revenant, *Kkoréha* ? Es-tu fou ? Il me semble que cette fille est aussi bien de chair et d'os que toi et moi. De plus, elle est la sœur de ton grand ami, *Ttchélé*.

« — Je te dis que c'est un revenant, une morte ressuscitée. Demande-le à qui tu voudras. Demande-le lui à elle-même plutôt. Mère veut que je la prenne pour femme, parce que *Kkoréha*, dit-elle, est sa fille défunte. Eh bien, jamais je ne pourrai m'y résoudre. Ce n'est pas tant parce qu'elle est bègue, sotté, paresseuse, bavarde, indague à faire quoi que ce soit, que parce qu'elle a connu la mort et le tombeau. Je ne veux pas d'une femme qui sent le sarcophage.

« — J'avoue, mon enfant, que je ne te comprends pas. Si tu ne parles plus clairement, je vais croire que tu as perdu l'esprit. Pour moi, *Kkoréha* est fille de son père et de sa mère, et non pas d'une femme qui ne lui

a pas donné le jour. Comment donc la Grosse-Truie peut-elle la revendiquer pour sa fille?

« — Eh bien, alors, que dis-tu d'une fille qui, ayant trois ans de moins que moi, se rappelle néanmoins m'avoir vu naître; qui m'assure avec aplomb m'avoir bercé dans ses bras, m'avoir fabriqué des petits bonnets, cousu des petites layettes? Cela me fait tourner la tête rien que d'y penser.

« — Cela devrait plutôt te faire rire d'elle, mon garçon. Ah! ça, est-ce que vous déraisonnez, ta mère et toi? Ne vois-tu pas qu'elle a farci la tête de *Kkoréha* de toutes ces sornettes, et que tu les avales comme elle?

« — Je ne sais si elle est folle ainsi que ma mère, mais je sais bien que la mère de *Kkoréha* elle-même dit également la même chose : *Kkoréha* n'est pas ma fille, *Kkoréha* est sa propre cousine aînée, la fille de la Grosse-Truie, morte il y a seize ans, puis ressuscitée en *Kkoréha*. »

C'était la première fois que j'entendais parler d'incarnations, de migrations d'âmes, de métempsycose et de métamorphoses, toutes notions asiatiques et égyptiennes. Je devais voir plus tard bien d'autres exemples de cette persuasion antique.

*Kkoréha* n'épousa pas *Dzan-yu*. Elle fut recherchée et épousée par un autre jeune homme qui, probablement, apprit trop tard son origine fantastique, la prit en horreur, et la repoussa. La malheureuse mourut d'amour méconnu, de délaissement et de chagrin.

Pauvre *Kkoréha*, morte deux fois, et chaque fois à la fleur de son âge!

Tous ces cas de réincarnation sont plus burlesques les uns que les autres. Je me rappelle, entre autres, la réincarnation du grand chef l'Echo, mort l'année qui suivit mon arrivée à Good-Hope, et mort, disait-on,

en trois jours par les maléfices d'un sorcier dont il avait ravi la femme.

La fille aînée de ce chef était entrée au service de M<sup>me</sup> Gaudet après la mort de son père et de sa mère. C'était un laideron, mais une fille sage, que j'avais instruite et à laquelle j'avais fait faire sa première communion.

*Yatrapé*, Viande céleste, était son nom, quelque chose de matériellement spirituel ou de spirituellement matériel, comme l'on voudra.

Un jour, un petit bonhomme de douze ans, un *Khatchô Gottiné* entre chez M<sup>me</sup> Gaudet, la salue avec beaucoup d'aplomb et lui demande à voir sa fille.

« — *Sé ghen*, ma belle-sœur, je viens voir ma fille.

« — Tu viens voir ta fille? Et qui peut être ta fille, mon petit? Tu n'es qu'un bambin, comment peux-tu avoir une fille?

« — C'est pourtant vrai que j'ai une fille, puisque c'est ta servante, *Yatrapé*.

« — Quoi! la fille du défunt l'Echo, ta fille? Tu perds la tête, mon petit bonhomme. *Yatrapé* a aujourd'hui seize ans. Tu n'étais pas né qu'elle courait de partout.

« — Cependant c'est ma fille, puisque je suis moi-même le chef l'Echo ressuscité. Je me rappelle fort bien mes actes. C'était du temps de ma première vie, etc., etc.

Et le petit gosse se mit à raconter quelques-unes des actions de ce chef demeuré célèbre dans les fastes de Bonne-Espérance. Tel Pythagore, qui prétendait avoir régné en Phrygie sous le nom de Midas, s'écriait :

*Iipse ego memini, Trojani tempore belli,  
Pantoïdes Euphorbus eram, etc., etc.*

Qui aurait pu en douter, puisque le grave philosophe

reconnaissait à Argos, dans le temple de Junon, le bouclier qu'il avait porté au siège de Troie (1)!

M<sup>me</sup> Gaudet et sa servante, qui était accourue, en rirent jusqu'aux larmes; mais non pas le petit garçon, qui se retira indigné de ce qu'on lui déniait son identité antésépulcrale.

Ne se croirait-on pas au Thibet parmi des Bouddhas vivants?

Le Zohar pourtant admet, lui aussi, la métempsy-cose et les migrations d'âmes; mais seulement pour celles des damnés. Elles montent et descendent pendant une année, comme l'éphémère ou mâne pendant un jour, peuvent souffrir et souvent même sous forme de bêtes, suivant la gravité de leurs fautes.

Je me convainquis par la suite que la généralité des Danites, au grand lac des Ours, au lac Froid et ailleurs, partagent sur ce point les théories pythagoriciennes des Peaux-de-Lièvre leurs frères.

Je reviens à *Dzan-yu*. Le grand-père de ce jeune homme parvint à un âge si avancé, que tout son corps en était parcheminé. Il était si cassé de vieillesse qu'il ne pouvait plus se mouvoir, même pour subvenir aux moindres besoins. On savait, à Good-Hope, que l'on avait confié sa dépouille mortelle au tronc d'un arbre creux, à l'instar de certains nègres sorciers du Sénégal, que l'on ensevelit debout dans des baobabs (2). L'arbre était planté sur les remparts du Rapide, mais on ne le distinguait plus des autres, lorsqu'un chasseur en fit la découverte en 1872.

La momie, enchevêtrée de ses nerfs et tendons, vacque, raccornie et sonore comme un tambour, était debout sur ses jambes en échasses, les ongles vrillés, la peau du ventre tabide, avallée et moisie, les hanches

(1) Cornelius à Lajide.

(1) Meyne Raid.

en têtes de villebrequin, les joues creuses comme deux sabots, les orbites en entonnoir, pleins de perplexité vaine, et sa grande bouche ricanant un dernier et long sourire.

*Ennakpay*, celui qui découvrit la chose, pensa en mourir de saisissement lorsqu'elle lui tomba sur le nez en sapant son arbre. Aussitôt il abandonna sa chasse et s'en vint courant à la mission pour me faire part de sa lugubre trouvaille. En route, il s'était remémoré ces saints d'antan que respecta le sépulcre, que les vers ne rongèrent point, qui ne furent pas souillés par la pourriture du tombeau.

Après m'avoir décrit l'état de la momie :

« — A qui penses-tu qu'appartienne celui-ci? me demanda-t-il; à Dieu ou à..... la Compagnie d'Hudson? »

Je ne m'attendais pas à voir figurer l'Honorable Compagnie en matière de sainteté. Je compris, à l'hésitation du brave homme, qu'il aurait voulu y substituer les mots chamanisme ou Pied-fourchu. Il n'avait point osé, par respect pour sa foi. Aux yeux de ce simple néophyte, il y avait là matière à canonisation. Il s'agissait seulement de savoir et de décider cathédralement si le vieillard momifié était un saint de par Dieu, ou de par le diable.

Bien étonné fut-il lorsque je lui appris que certains arbres, certains lieux privilégiés jouissent de la singulière propriété de conserver ainsi les cadavres, sans que les mérites du sujet y contribuent en quoi que ce soit.

\*  
\* \*

A l'occasion des fêtes de Noël de 1864, je délivrai mes premiers discours en langue peau-de-lièvre, à la grande joie des bons Indiens.

J'avais donné à la fête tout l'éclat possible : arc de

triomphe de verdure, peintures, illuminations, chœur de musique en parties que j'avais formé moi-même depuis deux mois, psaumes en faux-bourdon, etc. Autant de motifs de stupéfaction pour ces néophytes si neufs encore.

La renommée de ce que je préparais ayant devancé la fête, elle attira bon nombre de sylvicoles à la messe de minuit. Il en vint de dix jours de marches traînant après eux femmes et enfants, et chassant en route pour pourvoir à leur subsistance.

Dès lors cette vogue ne cessa plus. Périodiquement, pour Pâques et pour Noël, elle nous amenait ces pauvres gens par centaines, sans que j'eusse besoin de les y convoquer. Le peuple est naturellement religieux ; il aime tout ce qui le porte vers Dieu, tout ce qui console son cœur, tout ce qui est comme un avant-goût des joies célestes, tant qu'il n'a pas été gâté par les fêtes mondaines, perverti par les divertissements licencieux.

Quelques vieillards me récompensèrent aussitôt de mes efforts pour les instruire et les réjouir, en me narrant une de leurs traditions qui, disaient-ils, se trouvait cadrer en tous points avec un des récits évangéliques : celui de l'apparition de l'étoile de Jacob ou plutôt de Balaam aux trois mages, et de la venue de ces savants à Jérusalem, puis à Bethléem où ils adorèrent l'Enfant-Dieu, le Messie promis. Je ne puis résister au désir de la transcrire ici. Elle ne saurait venir plus à propos.

« — Tu viens de nous parler du Très-Haut et de son Fils descendu sur terre pour nous racheter de l'esclavage du démon, me dit l'ancienne chamanne la Grosse-Truie. As-tu jamais entendu parler d'*Inkwin-Wétay*, Celui qui est assis au zénith ?

« — Certainement non. Cependant son nom corres-

pond bien à celui du Dieu des chrétiens, le Très-Haut.

« — C'est ce que nous pensons. *Inkfwîn-Wétay* demeure au Pied-du-ciel, *Ya-kkè-tchiné*. Il est triple, le père, la mère et leur fils unique. Leurs vêtements sont très beaux et de fourrures choisies. Par leurs rêves et la vertu de leur ombre (*Inkponhé*), ils créent toutes choses. Ils se couchent, dorment, rêvent, et tout arrive à leur gré.

« — C'est commode.

« — Le mari s'appelle *Ya-nna-tchon-édentpini*, Celui qui, couché, atteint d'une extrémité du ciel à l'autre (1). Sa femme n'a pas de nom. Cependant nous l'appelons d'ordinaire *É-tpinta yénnéné*, la Femme qui ne sort pas, la femme invisible.

« Le mari réside au zénith, la femme au nadir. Quant à leur fils unique, il va de l'un à l'autre en parcourant le ciel (2).

« Un jour, dans ses promenades transolympiennes, le fils du Très-Haut aperçut tout en bas, sous ses pieds, perdue dans l'espace comme une île lointaine au milieu de l'Océan, la terre que nous habitons. Il demeura longtemps à examiner ce qui s'y faisait, à écouter ce qui s'y disait ; puis, retournant vers son père, il lui dit :

« — *Sé tpa tayintay*, mon père assis en haut, *yèhta odéyinkkpon*, allume la verge céleste (3) ; *tédi ndu azé kkè*, sur cette petite île, *tchaékhé khétpédatti lonnié*, nos neveux sont si misérables donc, *kkanéuntpa*, vois-le

(1) Litt. *ya*, ciel ; *nopnà*, d'un côté à l'autre ; *tchon* en dormant étendu sur le ventre ; *édé*, de lui-même, *entpi* il s'étire, s'étend.

(2) On croirait à une reproduction de la peinture de Job : *Nubes latibulum ejus, et circa cardines cæli perambulat*. Les nuées lui servent de retraite, et il se promène d'un pôle à l'autre, du zénith au nadir.

(3) La Grande Ourse.

donc. *Ekhu : séça ninondja, sé tça*, Alors : accours vers moi, mon père, *nendi dènè estpunettinen*, te dit l'homme malheureux. »

« Telles sont les paroles que le fils de Dieu dit à son père. »

Cette longue tirade me fut débitée par la vieille femme sur le ton monotone d'une chanson enfantine, assez semblable à celles que j'ai entendu proférer par des enfants chinois chrétiens, récitant leurs prières.

Ce me fut une preuve que la chanson peau-de-lièvre a une grande antiquité et que les paroles en sont stéréotypées par une longue et constante tradition.

La narratrice continua :

« — C'est pourquoi, avant l'arrivée des Européens, nos vieillards nous disaient : Ah ! jadis on découvrit dans le ciel une étoile flamboyante qui brûlait, *fwenlléré kollé*. C'était un feu qui s'élevait comme une queue (1) et qui apparut dans le sud-ouest. Quelques Dènè allèrent à sa découverte, se dirigeant de ce côté. Nous n'en entendîmes plus parler.

« C'est depuis cette époque que Tchippewayans et Loucheux font bande à part ; car, avant l'apparition de la comète, toutes nos tribus ne formaient qu'un seul et même peuple n'ayant qu'une seule et même langue.

« Et maintenant, juge de notre joie en t'entendant nous parler de cette même étoile qui parut dans l'occident et vers laquelle trois sages se dirigèrent, ce qui les amena à la découverte du fils de Dieu incarné ! Comme cela corrobore bien notre histoire ! Vous êtes évidemment de race tchippewayane et les descendants de ceux des nôtres qui marchèrent au-devant de

(1) Une comète.

l'étoile. Vous êtes de nos parents. Cela est clair comme le jour, puisque nous possédons les uns et les autres la même histoire. »

Tel fut, par le fait, le discours stupéfiant que j'ouïs de la bouche de la Grosse-Truie, et que me confirmèrent les personnes présentes à notre entretien. J'étais encore plus étonné que mes interlocuteurs ; parce que, plus qu'eux, j'étais capable d'apprécier la force et la constance de la tradition à travers les âges, les longues pérégrinations, les immigrations incessantes et les rivalités de tribu à tribu.

A la vérité, il ne serait pas improbable que cette connaissance de la prophétie madianite, relative à l'étoile de Jacob, fût parvenue aux *Danè* par l'intermédiaire des *Danes* ou *Danois*, qui, en l'an 982, allèrent s'établir au Groënland, sous la conduite d'Eric Rauda, et, en l'an 1000, sous celle du chef Leïf Ericson, bien que l'histoire n'en fasse pas mention.

D'un autre côté, il n'est pas impossible que depuis l'an 1406, époque à laquelle les glaces coupèrent toute communication entre le Groënland et l'Europe, les peuplades peaux-rouges que les *Danois* auraient pu christianiser sur le continent américain n'eussent oublié en partie leur foi, à l'exception de quelques lambeaux de traditions judaïco-chrétiennes.

Toutefois on conçoit que, dans ce cas, les *Dènè* assigneraient l'orient comme le point du ciel où leur apparut la comète ; puisque les *Danois* leur auraient apporté la vérité de ce côté et qu'ils savaient que l'étoile avait apparu aux mages dans l'Orient.

Tout au contraire, les *Dènè* désignent l'ouest, *tahan*, comme le point de l'espace où se montra ce brillant météore et vers lequel se dirigèrent quelques-uns d'entre eux. C'est donc qu'ils ont apporté cette tradition de l'ouest, c'est-à-dire de l'Asie, et que c'est là qu'il faut chercher leur berceau.

Par le fait, leurs traditions, au lieu de se rapprocher des mystères du christianisme, ne sont qu'un souvenir oblitéré des récits génésiaques et mosaïques. Fils de *Dan* ou de *Danaüs*, Hébreux ou Grecs, les *Danè* sont des sémites, quoique non pas sans mélange.

De plus, ces Indiens sont circoncis en majeure partie et ils n'omettent jamais de vous avertir que les faits dont parlent leurs légendes se sont passés sur le revers de la terre, *nnè ttanné*, où était située leur patrie primitive, dans un passé éloigné, *enwin*.

Ce fait est digne de remarque.

Pourquoi faut-il que, par une inconséquence que l'on a retrouvée chez tous les peuples de l'antiquité payenne, ils aient ensuite localisé dans le pays qu'ils habitent actuellement, et chaque peuplade sur son propre territoire, les scènes ou aventures qu'ils attribuent à leurs héros ?

J'ai lu, en 1882, dans un journal canadien, que l'étoile ou comète dite de Bethléem paraît tous les trois cent soixante ans à l'extrémité de la queue de la Grande Ourse, et qu'elle devait s'y montrer bientôt, la dernière période qui la vit briller dans les cieux étant près d'expirer.

Voilà qui corrobore la croyance danite, tout à fait à leur escient et au mien. Il semblerait que les *Dènè* ont retenu le souvenir de cette particularité, puisqu'ils ont localisé le feu céleste à la queue de la Grande Ourse, dans la prière du fils de Dieu à son Père. En outre, les *Peaux-de-Lièvre* désignent ordinairement *Arcturus* comme étant cette merveilleuse étoile qui apparut à leurs pères.

Ils sont évidemment dans l'erreur ; et toutefois leur erreur elle-même confirme leur dire et ce que j'avance, puisque *Arcturus* brille lui-même à l'extrémité de la Grande Ourse.

Maintenant, si nous épluchons la substance de cette

tradition danite, nous y trouvons, en fait de doctrine : 1° la foi en un Dieu trine, dont une personne serait du sexe féminin ; ainsi qu'était la Trinité chez les Hébreux, les Phéniciens, les Egyptiens, les Chaldéens et les Hindous. Cette doctrine est identique à l'ancienne erreur des Marianites ; 2° la connaissance parfaitement définie d'un Dieu réparateur et consolateur du genre humain déchu et malheureux ; 3° la connaissance de la prophétie de Balaam le Moabite (1) ; 4° la puissance de la prière, *ya-tpié*, ou attraction du ciel (2).

Enfin cette tradition nous apprend, — et c'est là un indice ethnique précieux — que, venu de l'ouest, le peuple danite se démembra en Amérique même. Peut-être les Toltèques en firent-ils partie, eux qui se disaient issus d'un peuple appelé *Dan*, que l'on a cru longtemps, mais à tort, être le peuple danois (3).

\* \* \*

Le 13 janvier, j'eus la satisfaction de voir de nouveau poindre le soleil sur les hautes berges de la rive gauche du fleuve. Mais il ne s'éleva au-dessus du plateau *Ewi-kka*, qui nous dominait, que le 17 du même mois.

Avare de chaleur et de lumière pendant de longs jours, ne jetant sur la terre arctique que des regards obliques de méfiance, on dirait une marmotte qui rentre dans son clapier sitôt qu'elle a pris l'air, de crainte de se geler le nez. Mais, l'équinoxe du printemps franchi, il marche à pas de géant, fait fuir le crépuscule sous ses regards, et embrase les quatre points cardinaux de ses feux, de manière à n'y laisser

(1) *Nombres*, chap. XXII, v. 5.

(2) De *ya, ya?, yop*, ciel, et *estpi*, j'attire ; j'attire le ciel sur la terre.

(3) Baron de Brotonne.

ni ombre ni nuit pendant cinq longs mois. C'est un dieu vraiment ressuscité.

Le retour de l'astre bienfaisant, la continuité de ce long jour de cent cinquante jours, opèrent sur les esprits l'effet de la guérison sur des moribonds. A sa réapparition, tout est gourde, mort, pétrifié dans les cerveaux comme dans la nature. Le soleil y répand la joie, la clarté et la vie. L'Indien sort de sa torpeur comme l'ours et le hérisson de leurs bauges. Il retrouve ses chants, ses danses et ses jeux. Pendant les longs jours du solstice d'été, il ne sait même plus ce que c'est que le sommeil.

Dans la nature matérielle, la résurrection qui s'opère transporte l'imagination au quatrième jour de la création génésiaque, alors qu'apparut, sortant du chaos, l'œil de la nature, moteur de la lumière éthérée, auteur de la circulation de la vie végétale, couveur de la vie animale et cœur de l'univers, sous la main puissante de l'Éternel.

Des brumes épaisses se dégagent des glaces, montent des neiges, mouvent en se roulant comme des avalanches. Elles s'amoncellent autour du soleil comme pour s'opposer à sa marche triomphale. Les vents endormis se réveillent, les nuées qui coiffaient le sommet glacé de la terre se déplacent et en découvrent la tête chauve, penchée et caduque. L'azur des cieux, absconce, reparait avec les rayons dorés de Phébus. La parhélie suspend dans l'espace ses décorations radieuses, ses multiples fantômes d'astres, orbes de lumière rutilante ayant quatre faces comme les terribles visions d'Ezéchiel (1) ; roues gigantesques des chars célestes et invisibles, semblables à une roue dans une roue, les points équipolés de leurs rayons

(1) *Apparuit rota una super terram... habens quatuor facies*, Ezech., cap. I, v. 15.

devenant les moyeux éclatants d'autant de roues nouvelles (1). Dans ces immenses anneaux, les uns concentriques, les autres tangents, un rideau de gaze dorée s'étend, pailleté de cristaux qui tombent.

C'est une apothéose, après la résurrection de l'astre qui s'entoure de cette gloire.

\* \* \*

Pendant l'hiver, j'avais reçu de M. Mac-Farlane, fondateur et facteur du fort des Esquimaux ou Anderson, une lettre très aimable que j'ai conservée pieusement comme le souvenir d'une noble amitié. Ce gentleman m'y donnait des nouvelles de la température, de l'état de son fort et des Esquimaux qui l'avaient visité.

« — J'ai parlé à deux de leurs chefs, m'y disait-il, de la visite que vous vous proposez de leur faire dans le courant de l'hiver ; et cette information m'a paru leur causer de la satisfaction.

« Nos Indiens chasseurs et voyageurs, Loucheux ou Bâtards-Loucheux, m'ont aussi exprimé le désir de voir bientôt un missionnaire catholique venir parmi eux. »

En même temps que cette lettre amicale, on me remit, de la part de cet officier, une magnifique robe de caribou d'été, et une superbe paire de moufles en peau de morse, velues et grosses comme des kolbacks de hussard, à cette différence près qu'elles étaient blanches et soyeuses au lieu d'être noires et hirsutes.

Pour lors, au mois de mars, lorsque la terre eut repris son feu, je chaussai mes raquettes de voyage

(1) *Et aspectus earum et opera, « quasi sit rota in medio rotæ. »* Ibid, V. 16.

et partis pour le fort Anderson, accompagné de M. Gaudet, facteur du fort Good-Hope, qui profita de cette occasion pour visiter ce poste, le plus reculé du continent américain et qu'il ne connaissait pas encore.

J'allais évangéliser les *Innoït Tchiglit* ou Esquimaux de la mer Glaciale. Je devais en être le premier apôtre, le premier explorateur français.

Mais d'autres pages et un autre volume raconteront cette lointaine excursion, ainsi que celles qui la suivirent chez ce même peuple (1).

(1) *Les Grands Esquimaux*. Paris, 1887, chez E. Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>, éditeurs, 10, rue Garancière; avec carte et gravures, d'après mes dessins.



## CHAPITRE VII

### L'ANNÉE NÉFASTE.

Les gens du Bout-du-Monde. — Encore les Esquimaux. — Le printemps sous le Cercle arctique. — Excellentes qualités des Peaux-de-Lièvre. — Colliers à paroles. — Infanticides. — La débacle du Mackenzie. — Un oiseau de mauvais augure. — Scarlatine épidémique. — M<sup>sr</sup> Faraud. — Scènes désolantes. — Une tournée médico-évangélique. — Le Mackenzie est quaterné.

Nous sommes au 18 avril 1865. Je suis de retour de ma première et lointaine expédition chez les Esquimaux Tchiglit de la baie Liverpool. Quel n'est pas mon étonnement de voir arriver à Bonne-Espérance tous les Indiens *Nné-la Gottiné* ou gens du Bout-du-Monde, qui pourvoyaient alors le fort Anderson ou des Esquimaux.

Les gens du Bout-du-Monde, appelés aussi Bâtards-Loucheux et gens de la mer Glaciale ou les Vieux de la mer, — quatre noms pour la même peuplade infime, — sont des sambos qui proviennent du croisement des Dènè Peaux-de-Lièvre avec des femmes dindjié des terres stériles ou *Barren-Grounds*.

« — Nous avons appris, me dirent-ils, qu'il est arrivé ici, l'automne dernier, un Priant intelligent, *Yatçi kouyon*, qui parle déjà notre langue comme en se jouant. Aussitôt nous avons déserté notre fort et nous sommes venus le voir. »

« — Malheureux, qu'avez-vous fait ? leur répondis-je. Que dira votre bourgeois quand il apprendra votre désertion ? Il vous refusera le tabac et les munitions de chasse, votre pain quotidien.

« — *Kçoulou* ! C'est égal ! Le bourgeois est maître chez lui comme nous le sommes chez nous. Il n'est point maître de notre volonté ni de notre âme. Nous allons où bon nous semble, sous le soleil. Or, il nous a semblé bon de songer à notre âme, et nous sommes venus entendre ta parole pour te demander le baptême. »

C'était un véritable coup de grâce divine, puisque je n'avais jamais vu ni exhorté ces Indiens. Je les eus à mes instructions pendant cinquante jours et pus en baptiser une trentaine.

Malheureusement, une lettre de M. Mac-Farlane, arrivée sur ces entrefaites, m'apprit que les Bâtards-Loucheux, poussés par leur zèle pour leur salut éternel, avaient coloré leur désertion d'Anderson par un mensonge, en assurant cet officier que je les avais tous convoqués au fort Bonne-Espérance pour le printemps de 1865 ; ce qui était absolument faux.

La vérité était que ces Danites en avaient assez d'Anderson ainsi que du voisinage des farouches Innoït, et qu'ils préféraient se rendre annuellement au fort Bonne-Espérance, à 80 lieues au sud de leurs terres de chasse ; faveur que la Compagnie de la Baie d'Hudson finit par leur accorder en 1866.

Par la même missive, mon courageux ami m'exprimait le regret de ne point m'avoir avec lui pour son exploration de la baie Franklin, une feinte de mon confrère m'ayant rappelé à Bonne-Espérance sous un spécieux prétexte et privé de cette satisfaction. M. Mac-Farlane avait joint à sa lettre une superbe robe de bœuf-musqué, une tête de cet animal et tout un capharnaüm de curiosités esquimaudes : arcs, carquois pleins de flèches, harpons à baleine et à phoques,

tortils, labrets, pipes, dagues, coffrets, outils, hameçons, réductions de kayak et d'oumiak, etc., qu'il s'était procurés pour moi.

Je destinais ces bibelots ethnologiques à un de mes amis de Marseille, grand admirateur des Peaux-Rouges et amateur de la sauvagerie, après le trépas duquel ils me sont revenus en grande partie.

Le 27 avril, nous jouissions déjà de dix-huit heures de soleil, et le jour ne se couchait plus. Il tournait sur notre horizon, du nord-ouest au nord-est. Désormais, ce long jour devait durer cinq mois.

Bien que la terre fût encore couverte de neige, une foule de passereaux avaient déjà fait apparition, n'attendant que le dégel pour monter plus haut vers le pôle. Les étourneaux, la l.orne pourprée ou grive émigrante, jacassaient jour et nuit en compagnie d'une variété de bruants nocturnes. Dans les saules renaissants, de petits oiseaux gros comme le pouce et jaunes comme des serins, la seule espèce de colibri que l'on voit en ces contrées, sautillaient et passaient comme de petites flammes.

La température se maintenait entre  $-4^{\circ}$  sous zéro et  $+10^{\circ}$  au-dessus. Au sortir d'un hiver de  $-49^{\circ}$  centigrades, cela produisait sur le corps l'effet d'une chaleur accablante.

Le 30 avril, un dimanche, le courrier d'Europe arriva. J'étais occupé à prêcher, lorsque Jérôme Saint-Georges, qui remplissait volontiers les fonctions de bedeau, se levant tout à coup dans l'assemblée, tendit le bras vers la fenêtre en criant :

« — Jacques, voilà Jacques. »

Jacques, c'était *Tatékojé*, serviteur du fort qui, cette année-là, était allé chercher le packet au fort Simpson, et qui s'en revenait avec lui.

A la voix du bedeau, tout l'auditoire s'était levé, parlant, approuvant, me faisant des signes. J'essayai

d'imposer silence à mes ouailles surexcitées, oublieuses du lieu saint, du sermon et de mes avis. Peine perdue. L'enthousiasme causé par l'arrivée des lettres d'Europe l'emporta sur le respect; la chapelle allait se vider de gens ou se remplir de bruit, avec l'entrée de Jacques. Je dus bien vite leur souhaiter la vie éternelle et fermer les portes au nez de l'assemblée, pour recevoir Jacques et le volumineux paquet de lettres et de journaux qu'il nous apportait. Il y avait treize mois que j'étais privé de nouvelles de ma famille et de mon pays.

Le 10 mai, grand dégel. L'eau ruisselle de partout, et, en se déversant sur la glace du Nakotsia, en entame et mine les bordages. Les oiseaux chantent de tous côtés, il n'y a plus de neige que sur les versants exposés au nord. C'est réellement le renouveau.

Cinq jours après, dans un bas-fond transformé en marais par la fonte des neiges, devant nos demeures, on entendait nuit et jour coasser un unique petit crapaud qui appelait vainement une compagne. La malheureuse bête avait dû passer tout l'hiver enfouie dans la vase et congelée comme elle, pétrifiée, pour ressusciter au dégel; à moins qu'elle ne fût tombée des nuages, avec les premières pluies chaudes, à l'état embryonnaire. Ce crapaud solitaire demeura notre voisin pendant plusieurs années, puis il s'éteignit sans progéniture.

Ce batracien met en défaut le docteur Richardson, qui a écrit que l'on n'en voit plus à partir du 64° de latitude nord. J'en ai vu et entendu même sous le 67°, à la Rivière-Rouge arctique. Mais là, du moins, se trouve la limite extrême de l'habitat de ces peu mélodieux reptiles, vers le nord.

L'ardeur admirable dont les *Kha-tchô Gottiné* du fort Good-Hope firent preuve pour se faire instruire; leur empressement à écouter la parole évangélique et

à embrasser le christianisme ; le zèle qu'ils déployèrent à apprendre leurs prières et leur catéchisme ; leur ponctualité à suivre les exercices de la mission que je leur donnais et à s'approcher des sacrements, excitèrent au plus haut point la surprise de mon confrère, qui ne m'avait promis, de la part de ces Dènè, que scepticisme, résistance et entêtement dans les sottes pratiques des chamans.

A l'en croire, jamais un tel engouement ne s'était vu chez ces Indiens, avant mon arrivée. Il n'était pas loin de penser que j'étais un signe de la fin des temps.

Je répète que je n'ai point trouvé les Peaux-de-Lièvre plus rebelles et plus mauvais que les meilleurs d'entre les Dènè. Ils accouraient d'eux-mêmes à mes instructions et je n'avais aucune espèce de controverse à soutenir contre eux pour les convaincre. M. Grollier ne leur parlait qu'en tchippewayan ; un dialecte qu'ils comprenaient peu ou prou. M. Seguin ne leur parlait pas du tout ; dialecte qu'ils comprenaient encore moins. La belle merveille que ces Indiens n'aient pas embrassé plus tôt la religion chrétienne. Aussitôt qu'ils purent en comprendre et en apprécier les enseignements, ils en goûtèrent les avantages et l'embrassèrent avec la même ardeur que les autres Danites, parce que leur âme y était préparée et qu'ils n'avaient pas à se dépouiller d'un bien lourd bagage de superstitions. Ils admettaient déjà — de par leurs jongleurs eux-mêmes — la confession, le jeûne, la prière ou invocations vers une divinité lunaire masculine, les néoménies, la pâque judaïque à l'équinoxe du printemps, l'attente du fils de Dieu rédempteur. Rien ne fut donc changé dans leurs croyances, à l'exception, toutefois, de la lune ; et ils trouvèrent dans mes paroles l'assurance et la confirmation de leurs antiques traditions.

Voilà ce qui explique l'étonnante et prompt con-

version des Peaux-de-Lièvre et des autres peuplades danites.

Une singulière manière de se confesser était celle d'un bon vieux *Kha-tchô Gottiné*. Il me jetait une ficelle chargée de nœuds, sur les genoux, — car nous ne les entendions pas dans une guérite ni au travers d'une écumoire, mais agenouillés ou accroupis à côté de notre siège, à la grecque, — et il me disait : « Voilà mes péchés. »

« — Comment, voilà tes péchés ? Penses-tu que cela parle, une ficelle ? »

« — Attends un peu, tu comprendras. Ces gros nœuds-là sont des manquements au précepte dominical. Compte-les. Il est bien difficile, sais-tu, de laisser passer un beau volier d'oies grasses sur sa tête, sans lui envoyer un petit coup de fusil, même le dimanche, surtout lorsque l'on n'a rien à manger. Ah ! c'est difficile, cela. »

Et il me faisait l'article comme un marchand qui veut se débarrasser d'un vieux rossignol.

« — Ensuite, ensuite. »

« — Ensuite, ces petits nœuds-là, ce sont des actes d'impatience envers ma vieille, tu sais, la mère une telle, qui gronde toujours. Je te prie de croire qu'elle me rend la vie bien dure. Voilà tout. Je n'ai pas autre chose. »

« — Comment, pas autre chose ? »

« — Non. Ne suis-je pas baptisé ? N'ai-je pas promis à Dieu de me garder pour lui corps et âme ? »

J'étais émerveillé. C'était la répétition de ce que j'avais vu et entendu chez les Tchippewayans, les Couteaux-Jaunes et les Flancs-de-Chien. Si les ancêtres de ces circoncis ont encouru la colère du Très-Haut, il faut bien avouer que leurs descendants se sont considérablement amendés et font preuve d'une mora-

lité bien supérieure à celle de tant de mauvais chrétiens.

Quelquefois le même vieillard revenait avec une taille couverte d'encoques ; mais il préférait la ficelle à nœuds. Le génie des Peaux-Rouges est donc le même, des plages esquimaudes aux pampas de la Patagonie. On a trouvé de ces cordelettes à nœuds, sortes de memoranda portatifs et commodes, chez les Incas ou Qquichoas, qui en faisaient des machines à discours. J'ai nommé le *qquippu*. On en a trouvé aussi chez les Hillinés, des États-Unis, qui nommaient ces colliers à paroles *wâmbobi*, d'où les Anglais firent *wampungs* (1).

Mais on les a retrouvées également en Chine, où elles sont d'un usage fréquent chez le bas peuple, comme machines à calculer ou *sam-pan*.

Enfin, fait digne de remarque, dans notre Europe occidentale, les hommes de l'époque antéhistorique nous ont aussi légué des *qquippu* identiques à ceux de la Chine et de l'Amérique (2). L'esprit, le génie de l'homme est le même en tout temps et en tous lieux.

La mission se termina par 42 baptêmes d'adultes, 19 mariages et plus de 600 confessions.

Le 31 mai, la neige était entièrement fondue par une température qui se maintint, au nord et à l'ombre, entre  $+4^{\circ}$  et  $+12^{\circ}$  centigrades. Il est difficile de faire cuire des œufs au soleil par cette température, inférieure à celle de janvier, à Marseille. Toutefois, elle nous délivra de toute la neige et décolla la glace du fleuve sur ses bords. Le 5 juin, la végétation commença à se développer, les saules à s'orner de châtons veloutés, la noire verdure des sapins à rajeunir, le sol à se couvrir de riches pelouses d'un vert tendre.

(1) J.-A. Maurault. *Histoire des Abénakis*, page 17.

(2) Emile Cartailhac. *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*. Toulouse, 1875, page 422.

Une ou deux chaudes journées suffisent pour cela.

Le 7, pendant la nuit, eut lieu la petite débâcle, *l'utsélé*, qui commence aux rochers-remparts du Rapide. D'ordinaire elle devance la grande débâcle d'une journée; cette année-là elle ne le fit que de quelques heures. A 6 heures du matin, de formidables détonations se firent entendre ainsi qu'un fracas infernal. La grosse glace débâclait. Il n'est rien qui donne une idée plus frappante du chaos primitif et de la confusion dernière. C'est un mélange monstrueux, informe, unique, de masses gigantesques, hautes comme des maisons, grosses comme des rochers, qui s'en vont mugissant, hurlant, majestueuses ou courroucées, se rompre contre d'autres plus monstrueuses encore; puis retombent en couvrant de leurs débris les flancs des colosses contre lesquels elles se sont heurtées. Elles s'engloutissent dans le flot qui marche, pour reparaître plus loin, surgissant au milieu de glaçons moindres, qu'elles déplacent, soulèvent et culbutent.

L'imagination prête vie et sentiment à ces monstres qui se meuvent, se retournent, chevauchent les uns sur les autres, se bousculent, se pressent et s'agglutinent. Lorsque le volume des glaces excède la largeur du fleuve, bien qu'il ait ici 3 kilomètres, celles-ci se soulèvent sur les rivages en remparts d'une maçonnerie titanesque; elles se suspendent à une grande hauteur, semblables à des constructions cyclopéennes. En même temps elles labourent les rives, entassent les terres, se creusent des godets profonds, montent des rochers avec elles dans un déploiement de force dont rien ne peut donner une idée.

Troupeau d'éléphants furieux, répandus dans les jungles, qui renversent, saccagent, broient tout ce qui s'oppose à leur passage; avalanche grossissante qui déboule du sommet des Alpes en entraînant habitations, pans de forêts et quartiers de rocs; locomotives puissantes

qui réunissent leurs poitrails cuirassés et haletants pour balayer les routes obstruées par la tourmente; horde de bisons farouches qui traversent les prairies comme un ouragan, l'œil en feu, la langue pendante : il y a de tout cela dans la grande débâcle, *l'u téwé*, du fleuve Géant du Nord.

Cet affreux mais grandiose spectacle dura trois jours. C'est au delta inférieur qu'il ferait beau en contempler les effets, alors que les îles disparaissent sous les ondes jaunâtres, que les forêts sont noyées, le cours des affluents suspendu, les arbres déracinés, toutes les communications interrompues.

Le 9 juin, à 9 heures du soir, le Mackenzie redevint libre et ouvert pour jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre suivant. Il était à peine redevenu navigable que des voliers de canards de Miquelon venaient s'y ébattre en riant. Immédiatement derrière la débâcle arriva la barque du fort Simpson qui la talonnait, et, dès le lendemain, 10 juin, vingt-cinq Peaux-de-Lièvres partaient avec elle et une seconde barque pour le lointain Portage de la Loche.

Si l'hiver est long et le temps lent, dans l'extrême-nord, par contre, les habitants y sont prompts et alertes. C'est indispensable. Les instants sont précieux après de longs mois d'immobilité, et quand on sait que l'été avare n'accorde jamais un nombre de trois mois pleins.

D'ailleurs, tout était redevenu vert, dans la nature, plein de cris d'oiseaux, de glous-glous de ruisseaux et d'allégresse humaine. En huit jours la terre, sortant des frimas de neuf mois, s'était entièrement parée. La primevère avait duré une semaine, comme aux jours de la création.

Le 11, mon confrère partit en canot d'écorce pour aller donner son unique mission annuelle aux Dindjié ou Loucheux de la rivière *Tsi-kka-tschig*, tandis que M. Kearney et moi, impotent, commençâmes pour

l'été cette vie de bohèmes du nord qui consiste à intervertir les jours et les nuits — nuits sans obscurité — pour se plier aux us des Indiens qui nous entourent ; nous couchant à 9 heures du matin pour nous lever à 4 heures ou 5 heures de l'après midi.

Pendant l'été la température s'éleva, à l'ombre et au nord, de  $+ 20^{\circ}$  à  $+ 33^{\circ}$  centigrades. Cette chaleur intense était d'autant plus énervante que le soleil ne se couchait pas de quinze jours, et le jour point du tout de cinq mois. Aussi, les eaux limpides et échauffées de la petite rivière aux Brochets, qui avoisinait nos demeures, devenait-elle, chaque jour, le théâtre de nos évolutions natatoires.

Aussitôt après la débâcle, mes bons Peaux-de-Lièvre s'étaient dispersés les uns vers les steppes de la mer Glaciale, les autres le long du Mackenzie et de ses affluents, pour y chercher leur vie dans la pêche et la chasse.

Quelque excellent témoignage que je vienne de rendre à la moralité relative de ces Peaux-de-Lièvre, je ne puis nier cependant que ces Indiens n'eussent besoin d'être tirés de l'état de barbarie que causent l'isolement et leur séparation du reste de l'univers. Ainsi, le chamanisme ou jonglerie, le divorce et la polygamie ne comptaient point comme fautes, à leurs yeux. Ils considéraient l'avortement et l'infanticide — deux crimes monstrueux — comme légaux et autorisés : les pères et mères s'attribuant, comme les Romains, le droit de vie et de mort sur leurs enfants nouveau-nés.

Toutefois, comme ils se cachaient des Blancs pour perpétrer ces actes odieux, et qu'ils leur en dissimulaient la connaissance après les avoir commis, il est à croire que leur conscience en éprouvait des remords et les accusait, de même qu'elle condamnait le meurtre, l'anthropophagie, l'adultère, le viol, les crimes contre

nature, les unions entre consanguins, le vol, le mensonge, et surtout la colère. Chose singulière, et que je n'ai jamais comprise, il semble que la fornication dût être approuvée par ces enfants de la nature comme un acte naturel et nécessaire en bien des cas. Eh! bien, non. Ce délit est même, à proprement parler, le seul ou le premier qui porte chez eux le nom de *mal* ou de péché, *oslino, kotsintè*; l'esprit malin s'appelant en leur langue *beslini, bêtsintè*.

Certes, c'est beaucoup pour de prétendus sauvages. Il ne faut pas exiger la perfection, d'hommes qui jouissent d'une liberté aussi complète que ces girovagues que nous considérons à tort comme nos inférieurs.

Si ces bons Peaux-de-Lièvre avaient besoin du bienfait du christianisme pour que les uns fussent confirmés dans leur justice et que les autres amendassent leur vie, avouons qu'ils étaient très près de la véritable civilisation, non pas de celle qui consiste à porter des culottes munies d'un fond et d'une braguette, à fumer du tabac cavendish dans des pipes d'écume de mer, et à boire du thé sucré; mais de la civilisation qui nous apprend à aimer la justice, à pratiquer la morale évangélique, qui n'est autre que celle du Sinaï, à chérir nos semblables comme nos frères et les enfants du même Père céleste; car tels sont les seuls principes qui font les peuples vraiment policés.

C'est ce que je répondis à un Écossais qui m'objectait en ricanant que, depuis l'arrivée des missionnaires français dans le Nord-Ouest, les Indiens n'étaient pas mieux vêtus, logés ou nourris que lorsqu'ils ignoraient Dieu et la religion.

« — Si vous faites consister la civilisation dans la perfection et le bon goût d'un habit, dans le luxe d'une habitation, ou le choix et l'apprêt de la nourriture, lui répondis-je, pourquoi appelez-vous barbares les Chinois, qui sont vêtus de satin, qui dégustent leur thé

souchong dans de la porcelaine, et s'asseyent sur des meubles de laqué? Mais, en ce cas aussi, vos compatriotes highlanders sont bien moins civilisés que mes Dènè, puisque, en plein xix<sup>e</sup> siècle, ils n'ont point encore de grègues, qu'ils montrent la chair de leurs cuisses et portent jupon comme les Grands-Brayets des prairies de l'Ouest, mangeant du pain d'orge et des pommes de terre. »

Mais le jugement de cet homme n'était pas même correct au point de vue matériel. Nos prétendus sauvages ont déjà réalisé des progrès étonnants. Lorsque j'éprouvai la cruelle infortune d'être séparé d'eux, en août 1878, beaucoup de Peaux-de-Lièvre possédaient de confortables maisonnettes en bois, bien construites et plus propres que certains taudis obscurs et misérables de paysans français; disons plus : que certains petits logements du bas peuple parisien. Ils en avaient construit sur les bords des principaux lacs, et ils y conduisaient leurs femmes, leurs vieillards et leurs petits enfants, pour y passer confortablement la saison rigoureuse.

Les Dènè du Sud étaient encore plus avancés. Enfin l'entière nation danite s'habille depuis assez longtemps à l'européenne, et il n'est pas un Indien qui n'ait, pour ses beaux dimanches, un assortiment complet d'excellents vêtements de drap noir; tandis que les femmes et les filles se pavant dans de beaux châles de tartan ou de cachemire, par-dessus des robes très correctes en drap, en mérinos ou en indienne.

Malgré cet état avancé de civilisation, on voit encore, de temps à autre, la sauvagerie poindre à travers ces dehors consolants. Ainsi l'hiver de 1865 vit un cas d'infanticide qui fait frémir. Prise en voyage des douleurs de l'enfantement, une femme peau-de-lièvre s'écarta un instant du sentier que suivait la peuplade en marche; elle creusa du pied un trou dans la neige

glacée, s'y délivra du fruit de ses entrailles de la même manière que l'on purge son ventre ; puis, ce monstre à figure humaine recouvrit aussitôt de neige le pauvre enfant vivant et viable, et passa outre.

Ce même printemps, une autre femme peau-de-lièvre tenta d'étouffer son fils nouveau-né, en l'enfouissant sous un tas de hardes, sur lequel elle se coucha. Le pauvre petit être fut sauvé par la sollicitude de M<sup>me</sup> Gaudet qui guettait sa naissance et connaissait les sentiments dénaturés des parents de ce petit malheureux.

Est-il besoin d'ajouter que ce sont là œuvres de païens ?

Toutefois, je ne donne par ces faits comme inhérents au caractère propre des Danites. On les rencontre dans tous les pays chez les gens vicieux ou sans religion. Nos feuilles publiques en enregistrent bien d'autres et de plus cruels encore. Mais ce sont des exemples de sauvagerie, et personne ne niera que les monstres qui les commettent, à quelque nation qu'ils appartiennent, ne soient en bon train de retourner vers l'extrême barbarie d'où Moïse et Jésus-Christ retirèrent la société.

\*  
\* \*

Le 20 août 1865, il y avait grand émoi au fort Bonne-Espérance. Quoi d'extraordinaire ? Une chouette s'y promenait de case en case, de loge en loge, semant partout un effroi ridicule, insensé. Impossible de la chasser ni de l'intimider. Dame chouette s'était posée plaintive sur la loge de Tom, dont je venais d'enterrer la femme ; et, trois jours après, sa petite fille qui avait « la boucque du ventre » putréfiée, se mourait de mort ; et Tom suivait son unique enfant chez les mânes.

Dame chouette, toujours criant, toujours huant,

s'était posée sur la loge du grand chef l'Echo, dont la femme, malade de strangurie, l'était encore plus d'une opération manquée de cathétérisme que son mari avait pratiquée à l'aide d'un tuyau de plume de cygne. L'imprudent lui avait perforé la vessie; et la femme mourut dans le désespoir après avoir invoqué les sorciers jusqu'au dernier moment.

Ces trois morts auraient dû, ce semble, contenter dame chouette. Eh bien, non ! Elle s'était posée hululante, sur la maison du bourgeois, sur la mission, sur la croix, de partout. Enfin, un enfant fut assez heureux pour la tuer. On lui prédit qu'il serait chef un jour. Vous connaissez le sophisme : *Post hoc, ergo propter hoc*. C'est ce que chacun commenta sans plus de logique qu'aux temps de l'astrologie judiciaire.

« — Pour sûr, Père, qu'que malheurest pour arriver, s'écriait Saint-Georges, en venant à la messe, le dimanche qui suivit ces pronostics. Cette chouette me trotte par le coco ; et j'ai l'œil gauche, bonté ! qui me grouille que c'est tchirrible. Pas capable de le stopper ; c'est bâdrant. »

Le 7 septembre, à 8 heures du matin, les quatre barques réunies des forts Good-Hope et Mac-Pherson arrivèrent à la fois, pavillon en berne, mornes, lugubres. Point de toilettes pimpantes ; point de chansons canadiennes. A peine quelques rameurs tristes, harassés. Qu'était-il donc arrivé ? Tous les cœurs battaient d'angoisse. Tous trois nous volâmes au fort.

D'abord, nous nous réjouissons, M<sup>sr</sup> l'évêque d'Anemour, notre nouveau vicaire apostolique, descend d'une barque en compagnie de M. Boisramé, mon ancien compagnon de la Providence. Tous deux sont bien tristes :

« — Mauvaise nouvelle, mes chers amis, murmure Sa Grandeur. Nous vous apportons la fièvre scarlatine. Presque tout notre équipage est sur le dos, à différents

périodes d'invasion. Vous ne tarderez pas à être malades ici tretous. Je vous le prédis sans être prophète ; car la chose a eu lieu de la même manière partout où nous avons passé ! »

Comme c'était encourageant !

Je laisse mes deux confrères conduire Monseigneur à la mission, et je me précipite au-devant de mes chers Dènè. Vingt Peaux-de-Lièvre malades gisent dans les barques du fort Bonne-Espérance. Les deux barges de Peel-River se sont éloignées à la hâte sans même aborder au rivage.

Tous ces pauvres gens ont le visage congestionné, couvert de pustules, de boutons enflammés. Tous tremblent de fièvre et ne trouvent, hélas ! en arrivant dans leurs familles, que des loges de peau ouvertes à tous les vents, la terre nue pour couche, l'eau froide et trouble du fleuve pour boisson, et un pauvre missionnaire ignare pour médecin.

Quel spectacle attristant que celui qu'offrent ces malades qu'entourent leurs parents en larmes, et qui se croient déjà la proie du tombeau ! Hélas ! dans peu de jours, combien d'autres n'en auront-ils pas accru le nombre !

Mais ce n'est pas tout. Il y a des morts. Plusieurs ont laissé leur pauvre dépouille au Portage de la Loche, loin, bien loin des steppes qui les virent naître. D'autres sont échelonnés le long de la route, et dorment solitaires sur quelque rivage inconnu. Le dernier est mort à l'ancien fort Norman et a obtenu la cave de cette ruine pour sépulture. C'est le Maringouin, un de mes compagnons de voyage de l'année précédente.

Mères, femmes et enfants se désolent maintenant avec cette douleur terrible que causent l'imprévu et le renversement de toutes les espérances. Que peuvent faire, au milieu du désert, une vieille femme seule, une veuve, des orphelins sans soutien, sans protection ? Les

malheureux font retentir l'air de leurs cris. On s'arrache les cheveux, on se dépouille de ses vêtements, on se meurtrit le visage et le sein avec des pierres, des couteaux, des alènes. Plusieurs jeunes femmes, éperdues, veulent se jeter dans le fleuve. On a de la peine à les retenir.

Tout entier à la douleur de ces chers enfants, je ne puis seulement penser à mon évêque. Le visage noyé de larmes, ne trouvant pas autre chose que des pleurs pour reconforter mes malheureux Peaux-de-Lièvre, je cours de groupe en groupe, de yourte en yourte, distribuant une parole de compassion ou d'espérance, un conseil ou un médicament. J'entends les confessions des malades, avides des bénédictions salutaires de l'Église; j'administre les derniers sacrements, baptise les infidèles et exhorte les bien portants à se hâter de fuir vers leurs forêts, s'ils veulent éviter l'infection de la peste.

Peine perdue. Ils ne comprennent rien à ce conseil ami. — « La mort ne vient-elle pas aussi bien seul qu'en compagnie ? me répondent-ils avec tristesse. Pourquoi nous disperser ? Mieux vaut encore mourir au milieu de ses proches, à côté de l'église qu'isolé dans le désert. »

Malgré la contagion et en dépit des victimes qu'elle faisait journellement, ces bons Peaux-de-Lièvre ne laissaient pas que d'être assidus aux exercices religieux, soir et matin. La foule compacte ne semblait que plus assoiffée de la parole de Dieu. Je fis dix-huit baptêmes, Mgr Faraud seize confirmations. Puis il partit, le 14 septembre, avec son compagnon et trois jeunes sauvages pour touer sa petite barque. Pendant ce voyage de retour, tous tombèrent malades, les trois jeunes gens d'abord, l'évêque ensuite. Quand il arriva au fort Simpson on le portait à quatre comme un cadavre, tant ses pauvres membres étaient raidis par les longues

marches dans la boue, l'eau froide et sur les cailloux.

Pendant ce temps, tout le monde était à terre au fort Bonne-Espérance, à l'exception de M. Kearney et de moi. Seuls, la contagion nous laissa indemnes, et ce fut bien heureux. Qui aurait soigné, médicamenté ou enterré les autres ?

Il y avait quelques philosophes de la libre-pensée et de la détraction parmi les Peaux-de-Lièvre, quelques mangeurs de prêtres. Où n'y en a-t-il pas ? Ils accusèrent le bon évêque d'être l'auteur de leurs maux, le propagateur de l'épidémie. A leur dire, le prélat missionnaire tenait la scarlatine enfermée dans sa boîte homéopathique. C'est là qu'il découvrait la maladie d'un homme ou qu'il la lui communiquait. Mais, plus tard, ils m'en accusèrent moi-même. L'apparition de la contagion n'avait-elle pas à peu près coïncidé avec mon arrivée à Bonne-Espérance, et n'avais-je pas répandu des larmes à la vue de leurs malades ? Larmes de crocodile. J'avais eu, sans doute, peur d'être châtié de ce méfait.

Ah ! s'il ne fait pas bon d'être érudit parmi les ignares, il le fait encore moins de montrer trop de sensibilité en présence de gens méfiants. L'indifférence vaut souvent beaucoup mieux.

Le 18 septembre, apeurés, à demi malades, à demi mourants de faim, partirent enfin nos sauvages. C'avait été chose facile pour moi de leur crier : « Fuyez, fuyez, hâtez-vous de fuir ! » Il fallait le pouvoir, alors que la terre était dépourvue de glace et de neige ; alors qu'il devenait nécessaire de contourner chaque lagune, chaque marais, de traverser dans l'eau froide tant de maskegs de lichen ; alors que la horde débile devait se traîner avec ses malades, ses vieillards et ses enfants, pendant un trajet de 50 à 60 lieues et même plus, avant d'atteindre un grand lac poissonneux quelconqué.

Beaucoup d'entre ces pauvres gens n'eurent pas

d'autre viatique, entre le fort et les steppes où les attendait le renne, que des baies sauvages recueillies chemin faisant, et quelque lièvre arctique que l'on prenait accidentellement.

Combien peu échappèrent, dans ce terrible trajet, à l'affreux destin qui les menaçait, alors que dans le fort, à la mission, à la pêcherie des Remparts, je ne voyais que malades couverts de pustules sanieuses, de boutons ichoreux, que des gens au visage bouffi, purulent, tuméfié !

Jusqu'à la fin de la maladie, Kearney et moi demeurâmes seuls debout. Nos journées se passaient à courir de la mission au fort, et du fort à la mission ; de celle-ci à la rivière des Peaux-de-Lièvre, et de ce cours d'eau à la pêcherie du Rapide, où tous les pêcheurs étaient sur le dos. J'administras les médicaments prescrits par Hanneman contre la scarlatine, bien que je n'eusse aucune foi en ces médecines infinitésimales. Mais c'était tout ce que je possédais, et je distribuais toujours. Si ça ne guérissait pas, du moins j'étais sûr que cela ne pouvait pas tuer et que, en ce cas, la nature avait tout le temps d'opérer après le secours de Dieu. C'était déjà beaucoup d'être assuré de l'innocuité de ma médication.

Ma plus dure corvée était la visite des deux camps extrêmes : la rivière des Peaux-de-Lièvre, au nord ; le rapide des Remparts, au sud : une distance de cinq bonnes lieues. Il avait été convenu entre ces malades et moi qu'ils tireraient des coups de fusil pour m'avertir. L'écho des rochers-remparts, répercutant et multipliant les détonations, me les faisait entendre. J'avais une toute petite pirogue d'écorce que je conduisais avec un *paotik* ou aviron double. A l'aide de cette coque de noix je me rendais facilement seul à la rivière des Peaux-de-Lièvre, distante de cinq quarts d'heure. Mais, pour remonter le courant rapide du fleuve,

j'avais besoin qu'un enfant ou un chien touassent mon embarcation.

Malgré mes soins et mes prescriptions hygiéniques, sept personnes moururent d'entre celles que je soignais. Les trois dernières, mortes le même jour, furent enterrées dans la même fosse. C'étaient le Gros-Cochon et son fils aîné, plus un jeune neveu. Infortunés Cochons!

Ce fut une chose hideuse que ces trois corps portés en terre à découvert, sans cercueil, enveloppés simplement dans leur couverture sordide et effiloquée. Leur longue chevelure en désordre pendait en arrière, et leur corps était aussi souple que celui de gens endormis. Pourquoi ces cadavres n'avaient-ils point la rigidité accoutumée? Pourquoi cette flaccidité, ce ramollissement de la fibre? J'aurais beaucoup aimé à me l'expliquer.

Le 23 septembre, des serviteurs du fort Anderson nous apprirent que la contagion n'avait pas encore sévi dans ce poste; mais que les Bâtards-Loucheux et autres Dènè, échelonnés sur la route, étaient dans un état déplorable; que plusieurs avaient déjà payé leur tribu à la tombe, tandis que d'autres, ahuris par la peur, négligeaient la pêche et s'abandonnaient à un sombre désespoir. Ils ne voyaient déjà plus que l'extinction complète de leur petite peuplade.

Quant à nous, ce que nous redoutions pour nous-mêmes, c'est que, après avoir échappé à la scarlatine, nous ne devinssions les victimes de la famine, faute de bras pour chasser.

Mon confrère étant hors de danger, je partis pour aller relever le courage abattu de mes pauvres enfants des bois; mais je dus effectuer cette lointaine tournée à pied, dans la boue, l'eau froide et les marais de lichen; les rivières n'étant point encore congelées, ni la neige assez épaisse pour que l'on pût se servir de traîneau.

On ne se doute pas que, dans ces contrées éloignées, il existe des chemins de partout. Il y en a sur les deux rives du *Nakotsia*, le long de la rivière du Grand-Lac des Ours et de la Peau-de-Lièvre. Il en existe à travers les Montagnes-Rocheuses, comme dans les steppes les plus étendus, les forêts les plus épaisses. L'essentiel est de les connaître, de savoir où les trouver. Mais ces chemins qui ont été tracés soit par les migrations périodiques des rennes et des bœufs-musqués, soit par les déplacements bisannuels et les rondes de chasse des Indiens, ne sont que de petits sentiers de deux ou trois pieds de diamètre qu'un Européen aurait bientôt perdus, les confondant avec les sémites multiples des rennes, dans la mousse, ou les sentes des lièvres arctiques, dans les guérets.

Ce fut un de ces chemins minuscules qui me conduisit, précédé d'un Métis français et d'un Indien tchipeway sur les bords du lac des Gelinottes, principal théâtre des épreuves des Bâtards-Loucheux. J'y trouvai le chef le Carcajou malade avec tous ses gens, à différents degrés. L'abattement était général; mais notre vue rendit la joie à tous. Leur cœur, me dirent-ils, en fut fortifié, parce qu'il leur était doux de voir qu'il y avait des âmes compatissantes qui pensaient à eux et s'intéressaient à leur sort.

Je calmai leurs craintes, j'entendis le récit de leurs manquements, je rendis la paix et la confiance à leurs âmes, et en baptisai une douzaine. Bien m'en prit, car plusieurs d'entre eux ne devaient plus quitter cette plage solitaire que pour s'envoler vers le ciel.

Ce sur quoi je ne pouvais faire entendre raison à ces sauvages, et la principale cause de leur mort, était qu'ils ne devaient pas se dépouiller de leurs vêtements, pour chercher du soulagement dans la fraîcheur d'une couverture ruisselante de pluie; qu'ils ne devaient pas

non plus aller se rouler dans la neige lorsqu'ils se sentaient dévorés par la fièvre.

Comment espérer la guérison de malades qui se traitent de la sorte ? C'était un procédé à tuer des rhinocéros.

Cependant, deux malades que j'avais baptisés mourants au fort Bonne-Espérance, *Edji*, la Corne, et *Yékkéri-winkwin*, le Montagnais, étaient là en parfaite santé et revenus des portes du tombeau. Ils m'appelaient tout haut l'homme aux miracles, confessant, dans leur foi ingénue, qu'à peine l'eau baptismale avait touché leur front ils s'étaient sentis guéris et étaient effectivement entrés en convalescence.

L'hiver tardif à venir, l'automne lent et pluvieux contribuèrent plus que tout à augmenter et à propager les calamités que je viens de raconter brièvement. Un froid sec et hâtif aurait détruit les microbes putrides, les miasmes fiévreux. Il ne commença que le 8 octobre, vingt-deux jours plus tard que l'hiver précédent ; aussi la scarlatine se propagea-t-elle à pas de géant. Elle se répandit dans tout le nord, jusqu'au fort Anderson, jusqu'aux plages arctiques, jusqu'au fond de l'Amérique russe, jusqu'au détroit de Béring, faisant partout des ravages, galopant avec la fougue d'un cheval emballé, sans être toujours transmise d'un lieu à un autre par la visite de personnes atteintes de l'infection.

Cette invasion est-elle naturelle ? Comment l'air peut-il transmettre les microbes fiévreux sur d'aussi vastes espaces, dans un pays aussi désert, où les centres peuplés sont si rares, si clairsemés, si insignifiants ? Lorsque, dans de semblables circonstances, les Hébreux voyaient, dans leur foi, le passage d'un envoyé de mort, d'un ange exterminateur, n'étaient-ils pas plus près de la vérité que notre science sceptique qui se flatte de tout expliquer d'un mot, et qui n'explique rien ?

Dieu, cause première, opère par le moyen des causes secondes. Voilà le fait matériel aussi bien que théologique expliqué. Mais qui dirige ces causes secondes, qui les développe, et qui les fait cesser ? Voilà ce que la science n'expliquera jamais que par les mots hasard ou fatalité, qui, à eux seuls, sont une véritable défaite.

En somme, pendant cette année néfaste et dans le laps d'un mois environ par chaque localité, la population de l'Athabasca-Mackenzie fut quaternée ; un millier d'âmes, le quart de la population rouge, paya le tribut à la mort. Par contre, il n'y eut que fort peu de Blancs et de Métis qui périrent. Autre phénomène aussi peu explicable que le premier.

## II. — L'ANDERSON

---

### CHAPITRE VIII

#### UNE EXCURSION CHEZ LES DINDJIÉ CIRCONCIS DU GRAND LAC ESQUIMAU

Du fort Bonne-Espérance au fort des Esquimaux. — Loups affamés. — Chantierville. — Un bœuf-musqué. — Arrivée au fort Anderson. — Esquimaux malades. — Départ pour les camps dindjié. — Les steppes du littoral. — L'andromède tétragone. — Chez les Dindjié. — Un beau trio de sorciers. Une drôle de béate. — Palissades de chasse. — Unis dans la mort. — Retour à Anderson. — Aoularéna.

Pendant le court séjour que l'évêque d'Anemour venait de faire au fort Bonne-Espérance, M. MacFarlane avait obtenu de ce prélat que je l'accompagnerais de nouveau au fort Anderson, sitôt que l'état des lacs et des cours d'eau le permettrait.

Cette faveur, si honorable pour moi et octroyée avec joie par le vicaire apostolique du Mackenzie, comblait les vœux d'un jeune missionnaire qui ne rêvait que lointaines et périlleuses excursions, découvertes géographiques et conversions d'Indiens.

Du fort Good-Hope à celui des Esquimaux on compte environ 80 lieues de forêts, lacs, rivières et steppes affreux. Je les effectuai pour la troisième fois à pied, le 26 octobre 1865, en compagnie du gentleman précité

et de trois sauvages. Elles nous demandèrent huit grandes journées de quatorze heures de marche forcée, à la raquette. Nous partions régulièrement à deux heures du matin pour ne camper qu'à quatre heures de l'après-midi.

Peu intéressant, l'itinéraire. On descend le *Nakotsia Kotchô* pendant cinq kilomètres, on traverse la rivière des Peaux-de-Lièvre à son embouchure, on gravit et franchit le vaste plateau des Côtes-Blanches (1), qui est assez boisé; on parcourt le lac Huart ou des Écluses de Tréwou (2), puis un chapelet de dix-neuf lagunes dans une épaisse forêt, puis encore le beau lac des Gelinottes ou Rorey (3), que mon lecteur connaît déjà.

Ce grand bassin, qui exige cinq heures de course pour être parcouru dans toute sa longueur, est à neuf pipes de Bonne-Espérance. Cela signifie que, depuis ce fort jusqu'au rivage méridional du lac Rorey, les voyageurs se reposent neuf fois pour fumer une pipe et donner à leurs chiens de trait le temps de reprendre haleine. Les intervalles de course compris entre chaque arrêt sont de deux heures. C'est ce que l'on appelle, dans le grand Nord, une *pipe*. Comme qui dirait un relais.

Sur le lac Huart, j'aperçus deux tombes récentes, et quatre sur le lac Rorey. Les Bâtards-Loucheux que j'y avais visités dernièrement avaient transporté leurs pénates ahuris à l'autre extrémité du lac.

Nous campâmes sur la Grosse-Pointe. Mais le lac tonna si fort pendant toute la nuit, que nous pûmes à peine fermer l'œil.

Au delà du lac des Gelinottes, nous pénétrâmes en

(1) *Ewi-kka.*

(2) *Tpéwou-kkadh tpué.*

(3) *Takon éghé tpué.*

pays dindjié. Entre deux chaînes de collines chauves, les montagnes aux Ours (1), à l'est, et les Roches à pic (2), à l'ouest, s'étend un steppe attristant qui renferme les lacs Rond et Long. Puis les collines s'écartent et découvrent le beau lac du Carcajou (3), sur lequel nous manquâmes périr tous les cinq. La glace se fendit transversalement presque sous nos pas, et une immense vague jaillit sur sa surface qu'elle couvrit en un instant. Nos chiens se jetèrent à la nage et nous à plat ventre sur nos traîneaux qui, grâce à leur longueur, purent franchir la crevasse.

A l'extrémité du lac Carcajou, on gravit la montagne des Rennes (4), pour gagner le lac Canot (5), à travers un steppe marécageux. Nous bivouaquâmes sur le versant septentrional de la ligne de faite (6), le 29 octobre.

Nous trouvant sur le territoire des Loucheux ou Dindjié, nos compagnons peaux-de-lièvre n'étaient plus que des *Hatchen* ou ennemis. L'ignorance ou l'esprit de ces Dènè leur a fait transformer cette épithète injurieuse en *Intchun*, qui signifie Boutons-de-Rose; et ils n'en sont que plus amis avec les Dindjié.

Avec un peu d'esprit et de dissimulation on vient à bout de tout.

Les Dindjié prétendent qu'ils furent les premiers habitants de cette contrée, et que les Dènè Peaux-de-Lièvre y immigrèrent postérieurement à eux. Ceci concorde avec la tradition tchippewayane que j'ai citée dans le premier volume de mes voyages (7).

(1) *Békkè-sa-kolli.*

(2) *Kfiwè-kpa déninha.*

(3) *Nonpa-tchô-gunlini tpué.*

(4) *Vædzey-tchô tchi.*

(5) *Ttsi-intpi tchion.*

(6) *Bettsen natséda'ari.*

(7) *En route pour la mer Glaciale.* Paris, 1888, Letouzey et Ané, éditeurs, page 292.

Au delà de la ligne de faite, on traverse successivement des pentes boisées, le grand steppe blanc (1), la rivière Lockhart (2), et les plateaux montagneux qui la séparent du fleuve Anderson. Puis on suit le fleuve jusqu'au fort, en franchissant cinq longs portages.

Sur les montagnes désolées de la Lockhart, l'Écosais Mac-Ivor avait été assailli, le printemps d'auparavant, en plein jour, par cinq loups affamés ou rabides. Reçus à coups de hache, les monstres avaient battu en retraite, mais pour suivre en cattimini le voyageur isolé et l'attaquer de nouveau, la nuit venue, pendant qu'il préparait son bivouac.

Le brave highlander soutint contre ses adversaires une lutte inégale et désespérée, n'ayant que sa hache pour toute arme. Néanmoins, il les força à abandonner la partie et à se dérober une seconde fois.

Mais, après qu'il fut couché et endormi, que le feu fut éteint et les chiens assoupis, les loups enragés revinrent une troisième fois à la charge, au milieu de l'horreur et de la protection des ténèbres. Trop couards pour s'en prendre à l'homme qu'ils savaient brave, ils se jetèrent lâchement sur un des chiens endormis, le saisirent, et se sauvèrent avec lui.

On sait que le loup qui pille saisit sa proie par la nuque, la jette sur son dos et l'y maintient en s'enfuyant. Ceci indique une force peu commune dans un animal toujours maigre et affamé.

Mac-Ivor ne se déconcerta point. Il poursuivit les monstres, la hache à la main, et leur disputa si courageusement son fidèle coursier, que les loups durent lâcher prise et se sauver tout de bon, sans demander leur reste. Malheureusement, le chien était déjà étranglé. Mac-Ivor ne leur avait arraché qu'un cadavre.

(1) *Kkétlapa tchô.*

(2) *Tchion-tchi-ftai-ven-tschig.*

La rivière Lockhart, en peau-de-lièvre, l'Eau qui circule à travers les montagnes, sort du lac Laporte par 128° de longitude ouest de Paris et 67° de latitude nord. Elle reçoit les eaux des lacs du Bois-Pourri, des Cygnes, de la Chevelure et autres encore, pour se déverser ensuite dans le fleuve Anderson ou des Gros-Inconnus (1). Elle fut dénommée par M. Mac-Farlane lui-même, premier explorateur européen de cette contrée et constructeur du fort Anderson. Mais j'eus l'honneur d'en dresser la carte, d'en être le premier missionnaire et le seul Français qui l'ait jamais foulée.

Rien de mélancolique comme les plateaux élevés qui enclavent ce cours d'eau. Horizon sans bornes, steppes arides, ensevelis sous la neige, interrompus seulement par quelques croupes isolées, encore plus blanches, plus mornes que le reste de ce paysage lugubre. Dans les steppes, des broussailles hirsutes, des sapins nains, tordus par la tourmente, enfouis sous les frimas, véritables baliveaux ébranchés par les rennes, *été-khéné*, qui y frottent sans cesse leur pesante ramure pour l'y détacher et s'en débarrasser. Nul être vivant, aucun bruit, rien qui ne soit glacé, rigide, désolé.

Nous ne rencontrâmes pas de loups dans ce steppe funèbre, mais nous y fûmes surpris par l'arrivée inopinée du Canadien François Maillard, serviteur de M. Mac-Farlane, suivi de deux Bâtards-Loucheux. Ces trois hommes accouraient au-devant de leurs bourgeois, dont la présence était vivement désirée à Anderson.

Bien leur en avait pris. M. Mac-Farlane, qui n'avait jamais conduit de traîneau chargé, commençait à être harassé d'un trajet aussi long. Il fut bien aise de transmettre son pesant véhicule au vigoureux Cana-

(1) *Sio-tchô ondjig.*

dien, qui lui abandonna la conduite de son traîneau vide.

Ce gentleman m'avait avoué, la veille, qu'il redoutait d'arriver à son poste, de crainte d'y trouver son personnel entièrement détruit par la scarlatine épidémique.

« — Et nous en serons les dernières victimes! » avait-il ajouté d'une voix caverneuse.

Or, les nouvelles qu'apportait Maillard du fort des Esquimaux étaient des plus décourageantes. Le fléau y sévissait avec vigueur. Il y avait déjà fait quinze victimes parmi les seuls Peaux-de-Lièvre. On ignorait encore le chiffre des morts chez les Dindjié et les Esquimaux.

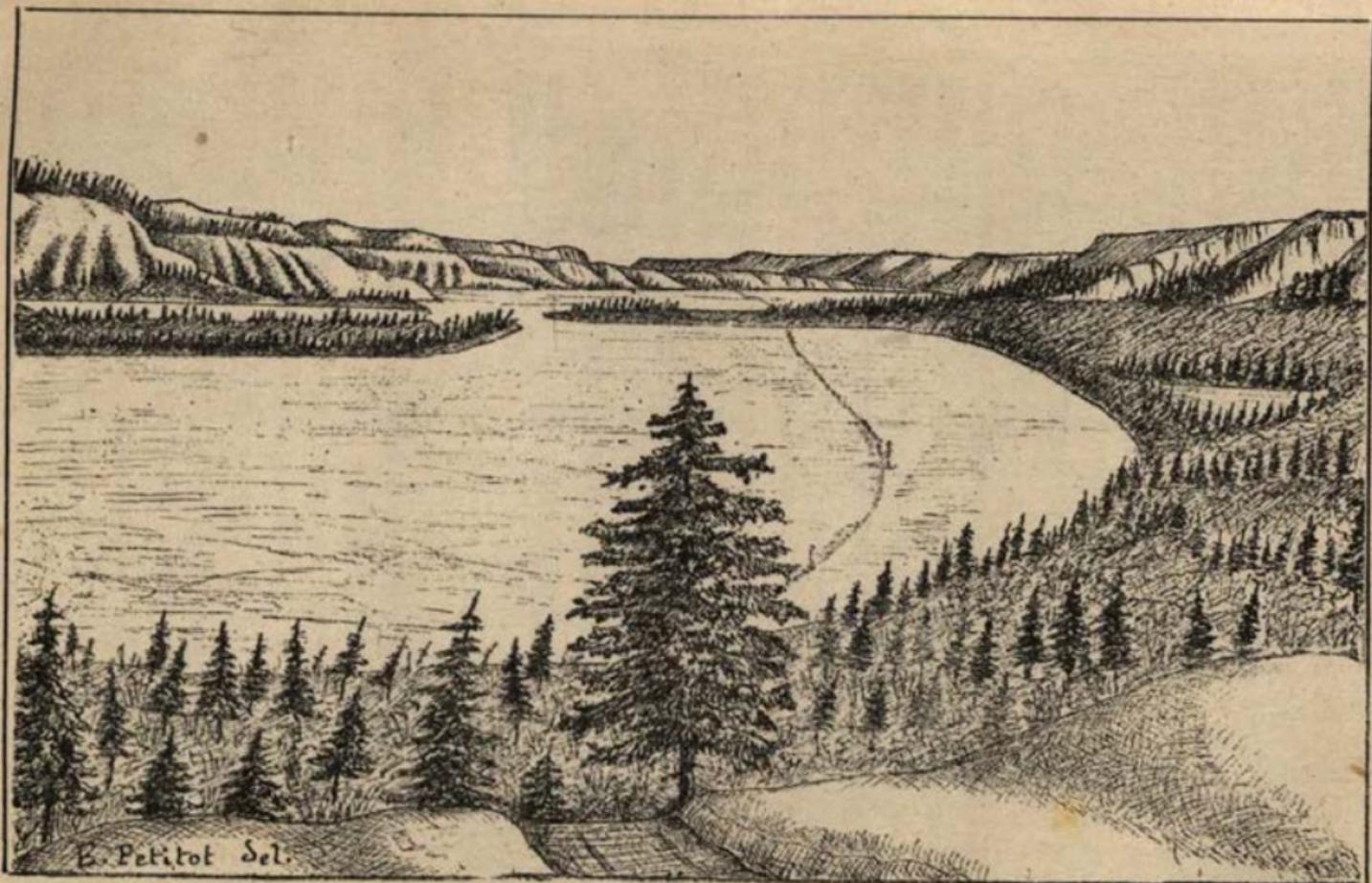
Les premiers n'avaient point encore paru au fort, et quant aux seconds, plût à Dieu qu'il n'en fût venu aucun. Ils n'auraient pas propagé la contagion en s'en retournant, et traîné la scarlatine en laisse derrière eux.

Les cinq Innoït qui avaient fait apparition jusqu'à ce jour, à Anderson, étaient tous à terre, foudroyés par la scarlatine.

D'ailleurs, point de fourrures au fort ; point de provisions de bouche, et aucune autre personne bien portante, dans cette demeure vide, que le post-master Murdoch et l'interprète *Tchia-wétlô*.

Ces nouvelles désastreuses consternèrent le commis, qui n'en put dormir de la nuit. Maillard n'était pas moins apeuré. Je ne sais lequel de ces deux hommes montrait le plus d'épouvante et, certes, ce n'était pas sans raison. Quel sort pouvait nous attendre dans ce séjour de la contagion et de la mort?

Le 31 octobre, nous bivouaquâmes sur la rive droite du fleuve Anderson, autre découverte de M. MacFarlane, au lieu nommé Chantierville, parce qu'on en tira les bois de charpente qui servirent à la cons-



FLEUVE SIO-TCHÛ-ONDJIG OU ANDERSON (page 172).



truction du fort Anderson. De ce point on distingue, en amont du fleuve, la croupe osseuse et dénudée du mont *Rawapazj* ; un nom qui indique une succession de dunes gigantesques et sans doute diluviennes. A Chantierville, l'Anderson ne mesure pas plus de 800 mètres. Il est modérément encaissé entre des rives presque nues, disposées par terrasses régulières et naturelles. On compte une douzaine de lieues entre ce point et le fort des Esquimaux.

Le 1<sup>er</sup> novembre, dernier jour de notre long voyage, nous franchîmes les cinq portages qui nous séparaient seuls d'Anderson. Dans le premier, nous traversâmes le joli lac des Loucheux (1) où le granit se montre de toutes parts comme sur les lacs Winipeg, Castor, Athabasca et des Esclaves, indiquant qu'il est placé sur la margelle des terrains primitifs de l'est, les Laurentides.

Redescendu sur le fleuve, je pris ma hachette de voyage et m'élançai en avant dans le dessein d'aller préparer le feu et le bivouac du dîner, afin d'en épargner la fatigue à nos compagnons, conducteurs de pesants traîneaux.

J'eus bien vite mis une grande distance entre eux et moi.

Tout à coup j'entendis à ma droite comme le galop précipité d'un cheval emballé. En me détournant, j'aperçus un énorme bœuf-musqué qui accourait à fond de train dans ma direction. Je crus qu'il venait m'assaillir, et me sentis perdu. Mais, avant que j'eusse eu le temps de jouer des jambes ou de prendre une détermination quelconque, maître Bull passa devant moi comme un trait, sans même faire attention à ma personne. Il était talonné par un gros loup blanc qui espérait sans doute saisir la queue ou la longue cri-

(1) *Tchell-goul'an*.

nière de l'ovibos au front cuirassé, pour l'étrangler ensuite et s'en repaître.

Vain désir. Je ne tardai pas à m'apercevoir que Messer Leu avait été débouté de sa poursuite. Le bœuf-musqué gravit au galop le talus rapide de la rive gauche, et se sauva dans les steppes, laissant le loup loin derrière lui.

Celui-ci se dirigea alors vers moi comme vers une proie plus facile. Mais l'arrivée de la caravane lui inspira sans doute quelque respect, car il se contenta de me suivre au petit pas ; et lorsque je me mis à bûcher du bois, à l'entrée du portage de Puff, il s'assit sur son bienséant, à une portée de fusil, attendant humblement que notre repas fût pris pour venir guérir son onglée à notre feu, et rassasier sa faim-calle sur quelque vieux mocassin abandonné ou quelque os à demi calciné.

Après avoir manqué les occasions opimes, on est bien souvent obligé, dans la vie, de se contenter, comme le loup, d'un modeste guerdon.

Nous atteignîmes le fort Anderson à la nuit noire. Il était silencieux comme la tombe. Personne n'y remuait, à l'exception des deux serviteurs que j'ai nommés plus haut. Chaque case était transformée en un petit hospice, mais hôpital sans feu, sans médicaments ni infirmiers. J'allais ajouter : sans nourriture ; mais à quoi bon de la nourriture, quand on est malade !

Les deux Bâtards-Loucheux qui nous suivaient depuis Good-Hope n'avaient plus revu leurs parents, le premier, depuis le printemps, le second, depuis l'été. Se figure-t-on la douleur de ces pauvres gens lorsque, arrivant à Anderson, ils ne retrouvèrent plus un seul membre de leurs familles ? Père, mère, frères, sœurs, tous avaient payé leur tribut à la terre, victimes de la scarlatine. On aurait dit que le fléau était intelligent.

Quand il sévissait sur une famille, il en laissait à peine un membre pour pleurer et ensevelir les autres.

«—Hélas! me disait le Canadien Maillard, cette même soirée, que n'avez-vous pu arriver plus tôt, Père! Aucun de ces malheureux n'était baptisé; et si vous saviez quelle vie de chiens ça menait!... Cette seule pensée me glace d'épouvante et m'empêche de fermer l'œil, la nuit. J'ai peur ici, oui, j'ai peur de ces morts que j'ai vus partir pour l'éternité couverts de fautes, sans amour de Dieu, sans espoir d'une vie meilleure et dans l'horreur d'une mort affreuse. Ah! quand je pense que j'ai concouru à la perte de quelques-unes de ces femmes, de ces jeunes filles, que j'ai servi d'instrument à leur... »

Il n'acheva pas. Je ne lui permis point de proférer cette sentence de condamnation que des pécheurs n'ont pas le droit de fulminer contre d'autres pécheurs. Mais ces attristantes paroles m'en disaient plus qu'il n'était nécessaire sur le drame hideux qui venait de se passer, à Anderson; sur la fin de ces désespérés, surpris par la mort dans le libertinage et la débauche.

Ce pauvre jeune homme, léger comme on l'est à son âge et dans le milieu sauvage où il vivait, mais pas plus impie qu'un autre Canadien, semblait être devenu la personnification du remords sans consolation. Je mis tout en œuvre pour faire rentrer la paix dans son âme, sans y parvenir. Il quitta Anderson et le Nord-Ouest, au printemps de 1866, pour n'y plus revenir. Il fallait qu'il fût bien coupable vis-à-vis de ces malheureux défunts pour être aussi terriblement tourmenté.

J'allai visiter, dans la case qu'on leur avait assignée, les cinq Esquimaux malades; quatre hommes et une femme. Il y avait eu aussi avec eux un petit enfant qui venait de mourir avant mon arrivée. Ces pauvres *Innoït* grelottaient de froid autant que de fièvre. Ils

étaient étendus côte à côte sur le plancher disjoint de la cabane, entièrement nus, serrés les uns contre les autres sous leurs robes de renne ou de morse, insuffisantes à les protéger du froid. Parmi eux était le chef *Kranaktark*, le Renard noir, homme doux et honnête, dont on me dit beaucoup de bien. Le petit garçon qui venait de mourir était à lui, ainsi que la jeune femme, qui se nommait *Aoularéna*, la petite Aiguille.

J'aurais volontiers ri de ce faible des Esquimaux pour les aiguilles, si la terrible position de ces cinq malheureux me l'eût permis. La porte, qui ne fermait pas, laissait entrer dans la pauvre case un courant d'air glacé. En dépit du feu que l'interprète avait la charité d'y entretenir, j'éprouvai des frissons en y entrant. L'eau y gelait à côté de la haute cheminée en boue et en pierres. Dieu! que c'était triste! Mais combien plus attristé ne devait pas être l'esprit de ces pauvres hères, qui voient des esprits malins dans toutes les maladies et qui se sentaient dénués de tout secours médical.

Ces Esquimaux ne m'avaient jamais vu. Ils avaient seulement entendu parler de moi chez leur grand chef, *Nullumallok*. Dès qu'ils m'aperçurent, ils manifestèrent de la joie :

« — Merci! merci! répétaient-ils avec reconnaissance; et leur grosse bouche lippue, à la langue épaisse de perroquet, ébauchait un triste sourire. « *Kéata! Dépêche-toi de nous guérir, afin que nous repartions vite.* »

Je leur distribuai les mêmes globules homéopathiques qu'aux malades peaux-de-lièvre, leurs prescrivant de se tenir d'autant plus chaudement qu'ils éprouveraient plus vivement les ardeurs de la fièvre. Mais ils ne se montrèrent pas plus sages que les malades que j'avais déjà visités. Leur œil allangui prit une expression de méfiance qui me dit mieux que des paroles qu'ils ne me croyaient point. Jamais, d'ailleurs,

médication homéopathique ne sera en vogue chez des sauvages.

Deux jours après, malgré mes injonctions formelles, le chef venait me voir pour me supplier de l'empêcher de mourir.

« — Situ me guéris, me dit-il, je te donnerai ces deux magnifiques renards noirs que voici. »

La paire valait encore, à cette époque, 80 livres sterling, plus de 1,900 francs.

Je refusai son offre gracieuse et l'assurai de sa guérison s'il voulait se conformer à mes prescriptions. Mais il me fut impossible de parvenir à les lui faire garder. Il se traînait de case en case toute la journée, suppliant un chacun de l'empêcher de mourir. Le malheureux suffoquait et pressentait son trépas. Il mourut comme son enfant, mais il fut baptisé, prémices de cette peuplade esquimaude.

Il n'y avait plus qu'une seule loge de Bâtards-Loucheux dans le voisinage immédiat du fort Anderson, celle du chasseur *Tapa-kroné* ou la Poudre de chasse. Tout le monde y était malade et, de plus, un jeune garçon qu'on s'était hâté de circoncire dès que l'épidémie avait éclaté, parce que, par négligence, on avait différé d'année en année cette cérémonie, souffrait de sa blessure qui n'était point pansée et s'était envenimée par l'effet du froid. Je dus en prendre un soin spécial.

Je fis là six autres baptêmes. Plusieurs jeunes gens de ce camp, surtout parmi les filles, avaient de très jolies figures.

Le 5 novembre, il nous arriva trois Dindjié des steppes du littoral de la mer Glaciale, et un enfant bâtard-loucheux nommé le Lac-allongé ou Jean *Tzukulwéyé*, et surnommé Captain Ball, parce que, emmitoufflé dans ses fourrures de renne, il ressemblait à un petit ballot.

Ces pauvres gens nous donnèrent de leur camp des nouvelles désolantes. Il comptaient déjà douze morts sur une population de cent cinquante âmes seulement,



Jean Tpu-Kkwèyè, le Lac-allongé, dit Captain Ball,  
Indien Nnè-lla-Gottinè.

et ils avaient des malades dans chaque famille. Aussi réclamaient-ils à grands cris ma visite, mes médicaments et surtout le baptême.

C'était là le but de leur visite à Anderson.

A l'exception d'un petit nombre de mots, je n'entendais pas le dindjié; mais Captain Ball venait s'offrir à moi pour m'interpréter cette langue en peau-de-lièvre des steppes, et m'apprenait, de plus, que tous les Dindjié de ces parages parlent et comprennent ce dernier dialecte. Je n'hésitai plus, et partis avec eux, le 6 novembre.

Les sauvages de cette peuplade étaient disséminés

entre le fleuve Anderson et le grand lac Esquimau, de Richardson (1). J'allais explorer une contrée où aucun Blanc n'avait encore mis le pied.

Nous gravâmes d'abord, par une succession de lacets, les hauts plateaux de 400 pieds qui font face au fort des Esquimaux, et qu'on prendrait, du fleuve, pour des collines riveraines, tant ce cours d'eau est profondément encaissé. Parvenu au sommet, je me trouvai dans une plaine, l'*Ontpié nendjig* ou Plancher du bord de l'eau, qui s'étend entre les fleuves Anderson et Mackenzie, le long du canal d'eau salée Napoléon III, au nord, et la rivière *Dniëttiétén*, au sud.

Il n'est pas toujours facile de trouver du bois dans cette triste région arctique. Dans les landes (2) comme dans les steppes à rennes (3), toute la ressource des Dindjié est une petite bruyère rampante, résineuse et toujours verte, qui croît à profusion sur le sol granitique de l'extrême nord. Elle jouit de la propriété singulière de brûler quoique verte, ou même trempée d'humidité.

C'est l'*Andromeda tetragona*, que les Loucheux nomment *Shinætya* et les Bâtards-Loucheux *Tchinentlun*, deux mots synonymes, qui dépeignent la forme imbriquée et comme nattée d'un cordon quadrangulaire, qu'affectent les tiges rampantes de l'Andromède.

J'ai trouvé cette éricinée providentielle jusqu'au sommet des Montagnes-Rocheuses, sous le Cercle polaire, et en ai rapporté un brin fleuri du fleuve Youkon, dans l'Alaska, en 1870, que je remis, en 1885, à M. Landrin, conservateur du musée ethnographique du Trocadéro.

Des sauleraies épaisses (4) et des marais mou-

(1) *Sitidji vann.*

(2) *Kwitcha.*

(3) *Kodhell.*

(4) *Kokkpay.*

vants (1), pleins de piasphalte pâteux, rompent l'uniformité de l'*Ontzié nendjig* de la même manière que le laid broche sur l'horrible et se fait trouver acceptable en vertu du contraste. Les lichens à renne (2) et le thé du Labrador (3), que les Peaux-de-Lièvre appellent herbe à l'urine de chien (4), croissent de partout, teignant en rouge l'eau des marais. Grâce à ces végétaux, l'abondance se répand annuellement dans les camps épars des Dindjié.

La pêche du corégone ou poisson-blanc est la seconde providence de ces Indiens après le renne des déserts. Fort heureusement que la peuplade vers laquelle je me dirigeais en était bien pourvue. Qu'en aurait-il été si la famine eût régné chez elle conjointement à l'épidémie?

Nous passâmes la première nuit dans la yourte de *Zjié-kké-tchia*, sur les bords du lac des Écluses du Petit-Traîneau. Tout auprès, je vis plusieurs tertres funéraires tout récents; je fis dans ce camp onze baptêmes et deux mariages. J'y remarquai trois personnes louches et d'autres dont les yeux étaient très rapprochés de la racine du nez. Par le fait, le strabisme semble être le défaut physique congénital des Dindjié, comme le bégayement est l'infirmité des Flancs-de-Chien, et la calvitie ainsi que la cécité celles des Tchippewayans.

Ce fut chez ces Indiens également que je vis les premiers Peaux-Rouges bossus, madornes, contrefaits et souffrant des dents.

Le lendemain, nous parcourûmes une contrée plus accidentée encore, quoique tout aussi triste. Nous traversâmes plusieurs lacs; puis, laissant à gauche le lac *Kœchech-tçen-kçen* d'où sort la rivière *Vendié-tchô-tlen*,

(1) *Nita*.

(2) *Cetraria et Cornicularia*.

(3) *Ledum palustre*.

(4) *Tlin-llézé tçintton*.

un affluent de l'Anderson, nous franchîmes la hauteur des terres qui divise les eaux tributaires de ce fleuve d'avec celles qui le sont du Mackenzie.

Nous traversâmes encore trois lacs pour aller camper chez *Dzjen*, le Rat musqué, dans le voisinage du lac du Milieu (1) qui occupe le sommet de la ligne de faite.

Ce camp ne se composait que de quatre grandes loges. Tout auprès, on voyait plusieurs tertres récents, surmontés chacun d'une croix. J'y fus reçu avec les mêmes marques de joie et de confiance, la même déférence respectueuse, que dans les camps précédents. On m'y donna la place d'honneur, on m'y nourrit gratuitement des meilleurs morceaux ; mes chiens eux-mêmes reçurent leur prêt pour rien.

On ne saurait appeler de telles gens des sauvages, et j'en veux réellement aux Canadiens de n'avoir pas su trouver d'autre expression pour caractériser les sylvicoles. Je préfère de beaucoup l'épithète anglaise d'Indiens, quelque impropre qu'elle soit.

Les yourtes dindjié, *nivia*, sont demi-sphériques, vastes, fermées par une portière suspendue, et composées de deux enveloppes en peau de renne, poil en dedans, ce qui les rend beaucoup plus chaudes que les loges dènè. Leur forme est celle de l'*iglu-oyark* esquimaude, c'est-à-dire celle d'un four. L'âtre en est formé de pierres calcaires réunies en un monceau plus élevé que le plancher en terre battue de la loge. Celui-ci, outre les inévitables branches de sapin, est couvert de peaux de renne avec poil, soigneusement étendues et proprement tenues.

Aussitôt entrés chez eux, les Dindjié dépouillent leur costume de voyage ou de gala pour revêtir des vêtements d'intérieur plus communs ou plus usés. Leur chaussure est cousue au pantalon de manière à

(1) *Ekkidatpag tchion*.

intercepter l'introduction du froid et de l'air. Les femmes portent le pantalon comme les hommes. Leurs chlamydes de peaux, munies de queues par devant et par derrière, sont seulement un peu plus longues que celles de leurs maris. En été, ce vêtement est en peau de renne passée en basane. En hiver, il est en lanières de peau de lièvre blanc tricotées en maillot, pour l'intérieur ou pour la chasse, et en peau d'élan pour l'apparat.

A l'exception des queues, le costume en peaux de lièvre tressées est le même depuis le grand lac des Esclaves jusqu'à la mer de Béring, en Amérique; et, en Asie, depuis les Orochys du Saghalien-Oulla jusques et y compris les Samoïèdes.

Je fis six baptêmes et un mariage parmi ces Dindjié, qui sont presque tous circoncis et appartiennent au camp des *Nattsëin-kpet* ou des Noirs, le camp des Hommes de la gauche (1). A la négligence seule il faut attribuer l'incirconcision de certains enfants. A la vérité, plusieurs d'entre eux pensent, sans doute avec raison, que le baptême supplée à cette cérémonie abrahamique; toutefois, comme ils en ont oublié l'origine sacrée et que je ne leur en parlai point alors, pas plus que je ne leur défendis la circoncision, puisque c'est une coutume nationale chez eux, excellente au point de vue hygiénique chez des gens qui n'usent

(1) Les *Dindjé* se divisent en Hommes-Blancs ou gens de la Droite, *Etchyan-kpet*; et en Hommes-Noirs ou gens de la Gauche, *Nattsëin-kpet*. Il existe aussi un camp médian : les gens du juste milieu ou *Tpendjidheyttset-kpet*. Cette coutume se retrouve parmi les Siamois ou *Thais* qui sont partagés en gens de la main droite et en gens de la main gauche (M. de la Loubère). Les Khirghiz comme les Kalmouks se divisent aussi en os blancs ou nobles, et en os noirs ou peuple (M<sup>me</sup> Carlo Serena). Enfin les Arabes de la Syrie prennent le titre d'hommes de la droite et ceux de l'Hyémen celui de gens de la gauche (*Dict. d'ethnogr.* de Migne). La Bible parle souvent des « Fils de la Droite ».

jamais du bain, on ne peut m'attribuer cette négligence ni me féliciter de ce changement. Je ne suis pas systématique. Rien n'empêchait que ces néophytes fussent circoncis et chrétiens tout à la fois, tels que le sont les Juifs convertis, les Cophtes, les Abyssins, les Tagals et autres Orientaux, fils ou non d'Abraham. Ce n'est que lorsqu'on attache à la circoncision une valeur antichrétienne qu'elle n'a point par elle-même, puisque Jésus-Christ et les Apôtres étaient circoncis, et qu'elle fut le sceau de l'alliance de Jéhovah avec la famille d'Abraham; c'est lorsqu'on lui attribue une nécessité de précepte pour le salut éternel, même depuis la venue du Messie-Christ, que cette cérémonie ethnique ou cette pratique chirurgicale cesse d'être indifférente et revêt un caractère hostile à la religion chrétienne. Elle ne comporte absolument rien de semblable chez les Danites.

Il existe d'ailleurs beaucoup d'autres peuples qui pratiquent la circoncision, indépendamment des fils d'Israël, d'Ismaël ou de Moab reconnus comme tels : les Hindous Tchandalas, les Javanais, à l'âge de 8 ans, les nègres Brahmas du Loango, les habitants des Seychelles, à l'âge de 7 ans, les noirs de la Guinée, à 6 mois, les Anzikos du Congo, les Cafres, entre 10 et 12 ans et sous le secret, les anciens Mexicains, les Tagals des Philippines, les Kanaks de la Mélanésie, etc.

Perdus au bout du monde, éloignés des forts de traite, sans avoir que très peu de rapports avec les Blancs, sinon ceux d'Anderson, ne connaissant encore des prêtres que le nom, de la religion qu'une renommée éphémère, concevez-vous comment ces Indiens soient plus civilisés que ceux qui avoisinent les anciens établissements commerciaux, ceux qu'évangélisent deux fois par an les missionnaires? Comprenez-vous qu'ils soient plus humains, plus doux, plus chastes, plus honnêtes que les Peaux-Rouges du sud que la

civilisation chrétienne a envahis et visités depuis près de trois siècles?

Eh bien! c'est le fait. Ce sont de belles et bonnes âmes qui ont couru au-devant de l'Évangile, sans avoir plus besoin d'exhortations que l'eunuque de la reine Candace, qui en ont accepté le joug avec amour et se sont parés de ses livrées avec reconnaissance.

« — Toi, me disait-on dans ce camp, tu n'es pas de notre nation, nous ne t'avons jamais vu, tu pries même pour nos ennemis d'autrefois, les *Hatchen* du Sud (1) et les *Anakçén* (2) du Nord; eh bien! peu nous importe. Nous avons confiance en toi et en ta parole; nous avons la conviction que nous ne serons pas trompés. Père Petitot, nous te pensons notre père malgré ta jeunesse; nous nous donnons entièrement à toi et à la religion que tu prêches. Tu es déjà un *Dènè-yaltçii* (3) de réputation, sois aussi un *Dindjié çagençxi* (4). »

Quoi de plus large et de plus catholique? Quoi de plus consolant pour un pasteur que cette charité ample et sans restriction? Quel bien ces Dindjié firent à mon âme! J'en avais les larmes aux yeux, et je pensais malgré moi à cette amoureuse prophétie de Moïse :

« — Quand même tu serais dispersé jusqu'aux pôles, je t'en retirerai, te dit le Seigneur (5). »

J'avais peut-être tort de penser à Israël au milieu de ces chrétiens nouveaux. J'ai peut-être tort encore d'en évoquer derechef l'image et le souvenir, bien qu'ils ne

(1) Les Danites dènè.

(2) Les Esquimaux.

(3) Prêtre dènè.

(4) Prêtre dindjié.

(5) *Si ad cardines coeli dissipatus, fueris, inde te retrahet Dominus Deus tuus.* Deuté. XXX, v 4.

soient plus de nature à attrister, blesser, ni offenser personne ; mais tout m'y portait, tout m'y conviait : le type, les coutumes, le caractère, l'énergie, l'urbanité. Je ne pouvais me soustraire à cette pensée, que je n'ai présentement que de la joie à ramentevoir.

D'ailleurs, je n'ai jamais communiqué de telles réflexions aux Danites, qu'ils fussent Dènè ou Dindjié. Pourquoi me les suggérèrent-ils eux-mêmes ?

« — Mais ces Israélites dont tu nous parles, ces Israélites perdus, disséminés loin de leur patrie, ne serait-ce pas nous-mêmes ? C'est bien notre histoire que tu nous racontes, ce sont bien nos prescriptions, nos pratiques que tu donnes comme juives : la circoncision, la pâque, cet agneau dont il ne faut pas rompre les os, ce Moïse qui opère des merveilles à l'aide de sa baguette, cette mer que l'on traverse à pied sec, ce Samson, ce David vainqueur des géants, mais tout cela est à nous. Pourquoi nous mettre en scène dans tes instructions ? »

Que voulez-vous que je leur réponde ? Je me rappelle encore un Peau-de-lièvre chrétien de Good-Hope (1) qui, à la suite d'un sermon du Vendredi-Saint, s'écria au milieu de l'assemblée :

« — Notre Père nous insulte par trop ; il nous donne assez à comprendre que c'est nous ou plutôt nos ancêtres qui ont sacrifié Jésus-Christ. Eh bien ! faisons-lui en autant à lui-même, pour lui apprendre à nous ménager davantage. »

Il fallut le bon sens des hommes faits et des vieillards pour calmer la colère de ce jeune homme :

« — Pourquoi prendre cela pour nous seuls, lui dit le même philosophe *Sida Béni-hay*, que j'ai déjà cité. Notre Père nous a dit que tous les hommes sont coupables de la mort de Jésus-Christ, puisqu'il est mort pour les péchés de tous. Il en est donc le meurtrier

(1) Jérémie *Yikonè*, l'Hydre.

aussi bien que toi et moi, puisqu'il est homme comme nous ; et nous aurions mauvaise grâce d'assumer nous seuls une responsabilité qui pèse sur toute l'humanité. »

Voilà ce que j'appelle avoir de la raison. O sauvages, nos maîtres en charité !

Le troisième jour, j'atteignis le lac du Milieu sur les bords duquel se trouvait un troisième camp dindjié. Il se composait de cinq familles. J'y vis un jongleur nommé *Chapo* que la scarlatine venait de rendre veuf. Un autre Indien avait perdu deux de ses enfants ; une jeune femme, son mari et son père ; une jeune mariée, son époux. Mais tous les survivants étaient en pleine convalescence et hors de tout danger. Le froid était venu à propos pour les préserver de la contagion.

Je fis, dans ce camp, quatre baptêmes ; mais je me refusai à faire au chaman *Chapo* l'honneur de passer la nuit sous sa tente.

Nous l'avons vu chez les Tchippewayans comme chez les Flancs-de-chien, l'esprit religieux outré et mal entendu, lorsqu'il s'unit à la fatuité de l'ignorance, engendre la folie religieuse, la plus dangereuse de toutes les manies. Les chamans ne sont que trop portés à faire les Voyants, à singer les Prophètes.

Il y avait donc aussi de ces illuminés enthousiastes parmi les Dindjié encore catéchumènes, dans la mystique desquels *Nan-kwoltsen*, le Fait-terre chrétien, et *Dindjié-tahen*, le Tortionnaire des hommes, n'avaient remplacé que d'hier *Titpié*, le Père des hommes, et *Dzjin* ou *Dzidzjin* (1), le Démon, d'antan, dont les noms valaient tout autant.

Ces trois Voyants étaient *Chapo*, *Dindjiéttaw*, l'Homme machuré et *Nité*, le Marais-mouvant. A cette

(1) Comparez avec *Djen*, le démon des Arabes, des Turcs.

triade de sorciers, il faut joindre une jeune veuve, *Kundataksi*.

*Ñité* appartenait au fort Mac-Pherson; un pauvre édenté sur le retour, qui ne m'appelait que « sé Jésusé, mon Jésus », et qui aurait été tout prêt à me payer des adorations pour peu que j'eusse voulu m'y prêter. Pauvre tête sans malice ni astuce.

*Chapo* et *Ñité* étaient des hommes d'une folie douce, point du tout vicieuse. Ils faisaient leur prêtre à merveille.

« — Baptise-moi, medit le premier. Je viens de perdre ma femme, et je veux te prouver que je puis vivre dans la continence, ainsi que toi et les autres prêtres. »

Je ne m'y fiaï pas.

Il affectait des extases, des transes de béate, au sortir desquelles il racontait de prétendues visions, répétant les chants angéliques qui, disait-il, lui avaient été révélés. Les monomanes religieux se ressemblent dans tous les pays; ils sont tous Dieu, fils de Dieu ou Prophètes. En pays civilisé, on eût renfermé *Chapo* aux Petites-Maisons. Libre et en pays dindjié, il était cru et vénéré.

Voici un spécimen de ses chants :

« — *Djiva yatpi kkirétpétinttcho* (bis).

« *Væ kéninxi kkèpa tschiètè!*

« *Tschiètè tpétanttchô kkirétpétinttchò,*

« *Kwè vann zjié kkaon tpèinha!* »

C'est-à-dire :

« — Celui-ci est semblable au prêtre.

Que tout le monde prie avec lui!

Puissiez-vous prendre dans votre sein (sa parole),

Afin d'aller au ciel avec et comme lui! »

Sans avoir les allures sanguinaires de Mahomet, *Chapo* n'hésitait pas, comme on le voit, à entremettre

le ciel dans ses petites affaires de jongleur. Après chaque accès, vrai ou simulé, il lui faisait rendre quelque décret en sa faveur.

Sa prière était ainsi conçue :

« — *Tpiéhén, t̄pinttcha, ñidjen kwizjin dzjienté schañño!* Père, pendant mon sommeil, tout ce qui est bon ici accorde-le moi. »

C'était toujours cette théorie orientale de la puissance magique du rêve. *Chapo* admettait que le bien vient en dormant, comme Frédéric le Grand ; mais le bien, pour cet homme simple, matériel et peu ambitieux, c'était de la viande, du poisson, de chaudes fourrures, et une femme rondelette.

Autre prière :

« — *Walé, walé iya!* (bis).

« *Dzjien kwizjin l'édji nêtputa!* »

« Que tout ce qui est bon vienne me trouver ici, tout, pendant mon sommeil! »

Quand je dis que *Chapo* n'avait pas d'ambition, je me trompe. Il en avait un petit grain, mais bien légitime pour un aussi grand homme. Il désirait faire époque et transmettre son sacerdoce à la postérité. Dans l'espoir de créer un pontificat dindjié héréditaire, l'Ostrogoth avait nommé son fils *Ti t̄pié kkitinttchó*, Semblable à son père.

Pas déjà si bête, cet olibrius maniaque.

*Ñité*, avec ses airs de contemplateur obséquieux, avait pourtant de bien plus hautes prétentions. Il visait au rôle de Christ. Il était avant qu'Abraham fût. C'était Adam, ou Noé tout au moins.

« — *S'enda l'édh-næn atsiya!* chantait-il. *Yatéghœ nuṣutié taéha!* » — « Mes yeux ont vu créer cette terre de boue! Mes yeux ont contemplé notre Père des cieux! » Et les crédules adeptes de tomber dans le ravissement en entendant d'aussi hautes révélations.

La femme *Kundataksi*, elle aussi, avait inventé une mélodie qu'elle disait angélique :

« — *Tpiéhèn, schiépé ninisizjiè nidè, merci oyi !* »

« *Tpiéhèn, schiet kéninçi ll'édji, ttséhyin tpeïll'a zji.* »

« — O Père céleste, si tu t'approchais de moi, je t'en serais reconnaissante ! O Père, si tu daignais converser avec moi, je serais bien heureuse ! »

Pas trop modeste, cette jeune veuve bête. Elle aurait volontiers consenti à certaines « rataconniculations » rien moins que séraphiques, si l'Éternel avait voulu s'y prêter. Quelque chose comme la Reine du ciel du panthéon chinois, sans ombre de pucelage.

On conçoit quel beau rôle une telle créature, qui d'ailleurs n'était pas sans charmes, aurait offert à tout prêtre peu délicat qui n'aurait pas reculé à jouer indignement le rôle du bon Dieu. J'en ai vu d'autres, plus jeunes encore, qui ne se contentaient pas de chansons pour me porter à remplir ces fonctions divines.

Mais passons. Ces traits de folie ou d'hystérie religieuse n'empêchèrent pas cette tribu dindjié de se donner à Dieu sincèrement. Et cette pauvre femme la suivit dans son mouvement.

Quant à leur nature, ces chants burlesques étaient doux, cadencés, harmonieux même. Ce n'est point à tort que les Dindjié ont la réputation d'être les meilleurs chanteurs d'entre les Danites.

Dans cette petite peuplade, je ne vis pas un seul homme qui eût conservé l'antique mode, encore en vogue du temps de Richardson, de porter la chevelure pendante en arrière et rassemblée en un gros catogan rejeté sur le dos, dans lequel trois plumes d'aigle étaient plantées. Mais, si mon aimable lecteur veut avoir du costume dindjié une idée parfaitement adéquate, il n'a qu'à aller voir, au musée ethnographique du Trocadéro, le guerrier *Xumatilla* de la Californie ; car il porte exactement le même costume et possède à

peu près le même type. D'ailleurs, le mot *Xumatilla* étant espagnol, je ne serais nullement étonné que le vrai nom de cette peuplade californienne fût *Danè* ou *Dindjié*.

Le lac du Milieu communique avec le lac *Edzjinéthlyé* par un petit cours d'eau qui prend sa source dans le lac *Tchill-vann*. Nous traversâmes seuls ce bassin, Ball et moi, sur le soir et par un froid si intense que, si je ne m'étais dépouillé de mes mitasses de gros drap, pour en revêtir ce garçon, et si nous n'avions trouvé avant longtemps la yourte de *Vinizzié*, le malheureux Captain se serait gelé à mort avant d'arriver. Nous atteignîmes ce camp à une heure avancée de la nuit.

Il ne se composait que de deux yourtes profondément ensevelies dans la terre et la neige. Elles contenaient cinq familles dont plusieurs membres étaient dangereusement atteints de la scarlatine. Je fis sept baptêmes et bénis un mariage avant d'accepter l'hospitalité qui m'y fut gracieusement offerte.

En ce lieu, également, j'aperçus plusieurs tertres funèbres surmontés de croix et de pavillons. La neige de la veille recouvrait le tout de son blanc linceul. C'était navrant. Mais ce qui l'était encore davantage, c'était de voir l'indifférence cruelle que ces bonnes, pieuses et bénignes gens témoignaient à leurs vieux parents moribonds ou gravement malades. Tout entiers à leur deuil et à leurs propres souffrances, ils étaient sourds et aveugles pour celles des autres. Quand le malheur frappe toute une communauté, on ne s'affecte plus de l'infortune d'autrui; on n'est préoccupé que de sa propre souffrance.

La nuit que je passai dans ce campement fut très froide. Le thermomètre centigrade descendit à — 52° sous zéro; une température plus que sibérienne, polaire. Vous figurez-vous un octogénaire et sa fille âgée



CAMP DINDJIÉ PRÈS DU LAC EDZJI-NÉTLYÉ (page 202).



au moins de cinquante ans couchés côte à côte, demi-nus sur des branches de sapin, moribonds tous deux, devant un feu éteint et par une telle température! L'un et l'autre ne cessant de demander du feu, d'une voix lamentable, et nul dans la loge ne se levant pour leur rendre ce service de charité! Ah! c'est qu'il y a tout un abîme entre la bonté native de l'homme, et la charité chrétienne. Entre la vertu d'humanité et l'amour du prochain, il y a cent lieues. Le fils du vieillard, bien portant et toujours souriant, demeura insensible et fit la sourde oreille aux plaintes de son père. Il fallut que je rendisse à cet infortuné cet office de charité : « Le prêtre est ici pour ça », avait murmuré le sauvage infidèle.

Tendresse et pitié, a dit un auteur anglais (1), sont des affections dues à la vie de famille à huis-clos, *within-doors*. Il a raison ; mais il a oublié que le huis-clos existe aussi en Turquie, en Chine, au Japon et en d'autres pays où ne prime pas le christianisme, sans que l'on y voie régner, comme dans les pays où règne le Christ, la tendresse et la pitié pour le malheur. Les hospices furent des institutions chrétiennes plutôt que des établissements philanthropiques. On l'a trop oublié.

D'un autre côté, le huis-clos existe dans nos campagnes ainsi que dans nos populations ouvrières, qui ont renié Jésus-Christ ; et avec Lui tendresse et pitié en sont bannies. C'est la sauvagerie qui y recommence dans toute sa froide horreur.

Allez, vous ne remplacerez nulle part le Christ, et si vous trouvez quelque part dureté, égoïsme et insensibilité, c'est qu'il y est inconnu ou qu'on l'en a chassé.

Le quatrième jour de notre voyage, je quittai ces malheureux voués implacablement à la tombe, pour me transporter au lac *Væcha-édhéhen*, où se trouvait

(1) L'auteur anonyme de *Eothen*.

ma dernière étape. En passant sur ce beau lac, j'aperçus des *shils* ou palissades de chasse enclosant un vaste périmètre de lande et de forêt, et aboutissant au bord du lac. Ces clôtures sont faites d'arbres morts, enchevêtrés grossièrement; de distance en distance des ouvertures ou portes sont ménagées pour recevoir des lacets ou cordes de boyaux. On pourchasse les rennes vers l'enceinte, on les force à y pénétrer; puis, une fois, entrés, on les oblige à en sortir par les portes garnies de lacets, dans lesquels ils s'embarrassent et s'étranglent.

C'est un mode de chasse usité dans tout le Nord-Ouest. Cris et Assiniboines l'employaient il y a peu de temps encore contre le bison, le chevreuil et le cerf-bossu, lorsque ces animaux pullulaient dans les vastes prairies.

Je vis deux yourtes et trois familles dans ce dernier camp dont les habitants avaient des noms chinois : *Ki-Yin*, nom de l'ex-gouverneur de Canton; *Sida-Jen*, à cette époque nom d'un général du camp des Impérialistes; puis *Van-lin*, *Schi-tey*, *Vi-tædh*, *Væ-lun*, etc.

Si j'avais été quelquefois indigné de l'insensibilité de certains Danites, plus anonchalis et apathiques que cruels, je fus doucement ému, dans ce dernier camp, du spectacle édifiant que m'offrirent les époux *Tah-chén* et *Yèh-ttâgo*, modèles d'affection conjugale et de support mutuel. Ces deux infortunés, veufs de tous leurs enfants, se tenaient enlacés dans un embrassement suprême, se sentant mourir tous les deux et désireux d'unir ensemble leur dernier soupir. On aurait pu leur appliquer ce vers avec justesse :

« *His amor unus erat, etc.* »

Ces modèles d'époux ne proféraient aucune plainte,

ils ne faisaient entendre aucun murmure contre la Providence. Avant de s'en aller rejoindre leurs petits, ondoyés par *Sida-Jen* et morts avant eux, ils ne soupiraient qu'après une grâce : être baptisés eux-mêmes. Je leur conférai à la fois ce sacrement, celui du mariage et l'extrême-onction, les laissant pleins d'assurance en leur salut et de confiance dans le Dieu trois fois bon qui visitait leur agonie pour leur donner les arrhes du ciel.

Ils moururent dans les bras l'un de l'autre, consolés dans ce moment terrible par la certitude qu'ils allaient s'envoler ensemble, et que, même dans la mort, ils ne seraient séparés ni de corps, ni d'esprit.

Heureux époux, un tel bonheur n'est point donné à tout le monde. « *Non fecit taliter omni nationi.* »

Dans la même yourte m'attendait un spectacle non moins touchant : quatre pauvres petits enfants dont l'aîné, *Vitædh*, auquel je donnai au baptême le nom de Sylvain, n'avait pas douze ans, venaient de perdre, le même jour, père et mère. Orphelins avant d'être assez forts pour suffire à leurs propres besoins, et voyant à cette heure périr à leurs côtés oncle et tante à la fois, c'était plus que la nature humaine semblait pouvoir en supporter.

Eh bien ! eux aussi étaient soumis et résignés comme des agneaux. Je fus ému de la sollicitude de *Vitædh* pour ses frères et sœurs. Il les faisait coucher, les couvrait tendrement de robes de renne, avant de s'allonger à côté d'eux dans cette portion du nid, où l'on voyait vide la place des pourvoyeurs naturels de leur chétive existence.

Je fis dans ce camp neuf baptêmes et un mariage. Je rentrai à Anderson huit jours après avec une moisson de quarante baptêmes et six mariages. C'était une bonne récolte pour le ciel ; car, malgré mes recommandations et les médicaments que je leur laissai gratuitement en les quittant, nombre de ces sylvoles

périrent avant que peu de jours se fussent écoulés.  
Cette petite peuplade perdit le tiers de ses membres.

\* \* \*

A mon retour à Anderson je trouvai le chef *Kranaktak* mort, mais mort baptisé, et ses compagnons repartis pour la mer Glaciale encore convalescents. *Aoularéna* seule n'avait pu les suivre à cause de sa faiblesse. Ils y apportèrent le fléau, et l'entière peuplade des *Kraksitorméout* en fut plus que décimée.

« — Vous ne sauriez vous faire une idée, me dit M. Mac-Farlane, de la douleur que ces Esquimaux ont témoignée devant le corps inanimé de leur bon chef. Ils se sont jetés sur lui, ils l'ont embrassé, ils l'ont arrosé de leurs larmes. Ils ne pouvaient plus s'en détacher. Je n'ai jamais été témoin d'un deuil semblable parmi les *Dènè* ni les *Dindjié*. »

*Aoularéna* vint me voir chaque jour et même plusieurs fois par jour, pour se distraire et tuer le temps. Elle attendait avec impatience une occasion qui lui permit de revoir ses plages glacées mais bien-aimées. Elle me conjurait de l'y accompagner, me proposant pour prétexte les besoins urgents de ses parents malades et sans doute moribonds.

« — Je te servirai de guide et de servante, me disait-elle. Je construirai pour toi des huttes de neige. Viens, ne crains point, je suis aussi habile qu'un homme dans les travaux des voyages d'hiver. »

Qu'elle y fût idoine, je n'en doutais pas; mais mon digne ami, M. Mac-Farlane, ne voulut pas consentir, cette fois, à mon départ; et peut-être eût-il raison.

« — Les Esquimaux n'ont ni le bon sens, ni les lumières, ni la civilisation native, congénitale, des *Dindjié*, me dit-il. A leurs yeux vous allez passer pour

l'auteur de tant de maux. La contagion a coïncidé chez eux avec votre première visite. Ils s'en rappelleront longtemps. Il n'en faut pas davantage à des gens superstitieux pour vous en faire des ennemis irréconciliables. Si vous descendez à la mer, ils se vengeront du trépas de leurs proches par celui qu'ils vous feront souffrir, et qui sera peut-être plus cruel que vous ne pensez. Je ne me fie nullement aux belles paroles de cette femme, et ne puis, en aucune façon, prendre sur moi la responsabilité de vous voir vous exposer aussi témérairement. »

Si j'avais eu des chiens et un traîneau à moi, cette responsabilité je l'aurais assumée, et aurais même bravé le respect humain en partant seul avec *Aoularéna*. Honni soit qui mal en pense ! Dépourvu de tout, à l'exception de mes jambes, force me fut d'abandonner les pauvres Esquimaux à leur triste sort.

Je consolai de mon mieux la jeune Esquimaude, qui tentait journellement de me persuader par ses larmes et ses instances. Elle dut comme moi faire de nécessité vertu. Bientôt, voyant qu'elle était bien traitée, elle reprit assurance et montra un caractère d'enfant. Tantôt elle me priait de l'ausculter, de lui tâter le pouls, afin de recevoir l'assurance que la maladie l'avait bien quittée ; tantôt, rassurée par mes assertions, elle se mettait à chanter, à rire, à danser en minaudant, elle s'extasiait sur tout ce qu'elle voyait dans ma chambre, se frappant la cuisse d'admiration, à la manière des Hébreux, des Kanaks et des Albanais ; elle nettoyait avec sa langue mon chandelier de toutes les mouchures et débris de suif qui y adhéraient, puis s'en allait satisfaite de l'entrevue et du petit régal qui l'avait suivie.

Mon noble ami, voyant l'impossibilité où je me trouvais de demeurer inactif, alors que mes enfants des bois étaient en proie à la contagion et la pâture de la mort, m'engagea alors à aller visiter les Indiens

Bâtards-Loucheux du lac Simpson, à quatre jours de marche d'Anderson, dans le sud.

Je saisis avec joie cette nouvelle occasion que m'offrait sa charité de faire du bien aux sauvages, et quittai de nouveau Anderson, le 20 novembre. A cette date il y avait déjà eu, parmi les Indiens de ce poste, 47 victimes, sans compter les Esquimaux, sur une population de moins de 500 âmes.

## CHAPITRE IX

### LES VIEUX DE LA MER GLACIALE

Mes compagnons. — Alerte nocturne. — Egarés ! — Cruauté de Maillard. — Les Vieux de la mer Glaciale. — Réception enthousiaste. — Egoïsme sauvage. — Départ pour l'intérieur. — Un jongleur obsédé. — Le Loup-céleste. — D'égarement en égarement. — Lac Colville. — Chaleur subite. — Sauvés par un chien. — Ce qu'il y avait dans une maison proprement dite. — *Néyollé*. — Originalité et hospitalité d'un Vieux de la mer. — Connaissances danites.

Résultat du croisement d'Indiens dènè avec des femmes dindjié, les Gens du Bout-du-monde *Nnè-lla Gottinè*, ou Vieux de la mer Glaciale, *Ya-pa-tqué Gottinè*, participent beaucoup plus du caractère et de la trempe des femmes que de celle des hommes. Ils sont donc foncièrement religieux et hospitaliers comme le sont les Dindjié. Ils méritaient de ma part les mêmes sollicitudes, le même dévouement.

Je partis d'Anderson avec mon équipage ordinaire, c'est-à-dire celui de l'officier écossais, qui me donna de nouveau pour serviteur *Captain Ball*, ce petit jeune homme madorne, rondelet et farfelu. Bâtard-Loucheux lui-même, il parlait un peu l'esquimau outre ses deux langues familiales. Excellent garçon, bien doux, respectueux et dévoué à sa vieille mère dont il était toute l'espérance, la seule consolation.

Je voyageai avec quatre serviteurs du fort, qui

avaient reçu l'ordre de rapporter du camp des Bâtards-Loucheux toute la viande qu'ils y pourraient trouver. Ils devaient me laisser dans le camp avec le Captain, si je le jugeais nécessaire. Parmi ces quatre serviteurs se trouvait le Canadien Maillard et le chasseur la Hache.

Nous gravîmes les hautes grèves de 600 pieds qui dominant le fort sur la rive droite, et nous nous trouvâmes aussitôt dans un steppe vaste, aride, d'une tristesse indéfinissable, et parsemé de lagunes. Notre marche se dirigea vers l'Est-Sud-Est et nous fit traverser plusieurs lacs considérables. Sur celui des Écluses de pêche, nous saluâmes les pêcheurs de corégonos du fort Anderson.

Au bivouac, le malheureux Maillard m'atterra par la violence de ses remords. Cet homme, jusqu'alors riboteux et hallebrené, était inconsolable. Rien ne pouvait calmer ses craintes ni lui rendre la paix.

« — Sans vous, Père, me dit-il en soupant, je ne pourrais me résoudre à passer la nuit dans ce désert. Leurs esprits n'ont pas dû les quitter. Il me semble toujours voir à mes trousses les malheureuses femmes mariées que j'ai induites en malfaisance, que j'ai vues mourir dans la rage du désespoir. Oh! ce que j'ai vu et entendu est épouvantable. De ma vie je n'oublierai ces horribles scènes. »

Combien est amer le fruit du crime pour quiconque a conservé la foi de sa mère! Si une foule de malandrins qui se jouent de l'honneur du beau sexe et de la paix des familles, dans l'espoir de fournir un thème à romans, avaient conservé un reste de religion, comme ce pauvre Canadien, le monde serait témoin de plus de conversions qu'on n'en voit.

Au milieu de la nuit, nous sommes réveillés par une alerte. Nous nous trouvons entourés de flammes, couchés au milieu d'un foyer ardent, duquel des gerbes de

flammèches embrasées s'élancent dans l'espace en fusées pour retomber sur nous en pluie brûlante. C'était notre hutte en branches de sapin qui venait de prendre feu et nous entourait d'une flamboyante précincte.

Au delà de la pêcherie, plus de sentier battu. Il nous fallut chercher les chemins, maintenant comblés de neige, qu'avaient dû suivre les Bâtards-Loucheux. Nous espérions trouver ces Vieux de la mer sur le trajet du lac de la Traversée (1). Mais, sur trois sauvages appartenant à cette peuplade, pas un seul ne connaissait le chemin de ce lac.

Je leur en manifestai mon étonnement. Ils me répondirent qu'ils avaient toujours suivi le fleuve Anderson ou des Gros-Inconnus.

Mes compagnons me firent donc battre la campagne pendant plus d'une journée sans savoir où ils allaient. Je rongerais mon frein en silence, maugréant intérieurement contre la bêtise indienne sans cesse livrée à l'égarément. C'est à n'y pas croire.

Leurs contes ne sont pleins que de cela. Toujours perdus, les Dènè; sans cesse égarés et cherchant un pays, une patrie, qu'ils ne retrouvent nulle part.

Nous errâmes sur un plateau élevé qui s'inclinait vers l'Est, et où rien n'arrêtait la vue. C'était la ligne de faite entre les fleuves Anderson et Mac-Farlane. Le panorama, très étendu, embrassait une multitude de lacs qui se détachaient sur la couleur noire des forêts rabougries comme des larmes d'argent sur une draperie funèbre. Une végétation rachitique, morne et glacée pendant neuf mois, ne s'y montrait que sur les pentes exposées au midi. Les versants du nord sont tout à fait stériles et blancs de neige. Le sol, par

(1) *Békkè-natséyay tpué.*

ses masses arrondies et ses entassements informes, trahit sa nature granitique.

Sur le soir, nous arrivâmes au bord d'un ruisseau congelé que la Hache reconnut enfin.

« — Oh ! bonheur ! s'écria-t-il. Je connais ces parages. J'y ai passé il y a douze ans, en poursuivant des rennes. »

Grâce à cette excellente mémoire locale, nos égarements cessèrent. Orienté par le ruisseau, la Hache m'énuméra d'avance tous les lacs, coteaux et rivières que nous aurions à traverser pour atteindre le lac Simpson. Jamais Blanc n'avait mis le pied dans ces parages. Aussi, tout en cheminant, je m'appliquai à dresser la carte de ces déserts, comme je l'avais fait précédemment entre Bonne-Espérance et Anderson.

Nous campâmes au lac des Grands-Foins. La troisième journée, après avoir traversé le lac des Palisades de chasse, nous redescendîmes sur le fleuve Anderson, à trente lieues du fort. Sur le lac des Poisons-Blancs nous rencontrâmes un tertre funéraire récent, preuve que les Vieux de la mer eux-mêmes, bien qu'ils n'eussent encore été visités par aucun malade, avaient aussi payé leur tribut à la contagion. Le froid ne détruit donc pas les microbes. La densité de l'air ne sert peut-être qu'à les propager plus tôt, plus loin et plus vite.

Durant l'après-midi, nous remontâmes la rivière du lac de la Traversée, que nous suivîmes dès lors jusqu'à ce grand bassin. La neige était très épaisse et nous marchions sans aucun chemin, obligés d'en tracer un nous-mêmes. Aussi, nos malheureux chiens n'avançaient-ils qu'à grand'peine et par bonds. Ils se noyaient littéralement dans la neige.

Barbare comme un intendant de nègres, Maillard, toujours son knout levé sur ses pauvres chiens de trait, entrait dans des accès de colère terrible qui

excitaient l'horreur des Dènè et mon propre dégoût.

Une fois, il souleva l'une après l'autre ces pauvres et douces bêtes, les jeta avec violence sur la glace, les y roua de coups, les couvrit de sang; et, lorsque ses bras furent las de fêrir ces pauvres petits corps meurtris, il leur cassa le manche de son fouet sur les os des jambes. Puis il finit par leur sauter dessus à pieds joints, jurant et blasphémant comme un damné. Je me demandais comment les pauvres chiens purent se relever avec une seule côte qui ne fût brisée. Leur tête n'était plus reconnaissable. Elle était bouffie, tuméfiée, couverte de sang et de meurtrissures. J'en avais les yeux pleins de larmes. C'est un crime véritable que de faire désespérer ainsi de pauvres bêtes qui n'ont pas même le secours de leur langue pour défendre leur cause.

La Hache lui-même, un sauvage, le comprit. Il se tourna vers moi et me dit de Maillard avec mépris :

« — *Otpié ttassindjiéré laguntté*. Il ressemble vraiment au diable. »

J'eus beau protester, le Canadien ne se possédait plus, il voyait tout rouge, il eût été prêt à m'en faire autant pour peu que j'eusse insisté, le marpaut. Quelles brutes que les Blancs, grands dieux! lorsqu'ils s'abandonnent à une passion! Combien ne surpassent-ils pas en méchanceté les sauvages mêmes!

Vers le soir, nous atteignîmes enfin le lac Simpson ou de la Traversée, après avoir rencontré 49 lacs ou étangs depuis le fort des Esquimaux. Ce lac mesure 28 kilomètres de longueur, c'est-à-dire dans le sens du courant qui le traverse, sur 54 à 90 de large. Son aspect est triste.

A la tombée de la nuit, nous découvrîmes sur la côte nord-ouest le camp des Vieux de la mer. Dès que les grelots de nos chiens purent être entendus, des fantômes noirs et enfumés surgirent des yourtes fumeuses,

formées de perches couvertes de mousse. Ils traînaient après eux, comme des suaires, les robes de renne ou de bœuf-musqué dont leur dos est sans cesse affublé. Je ne comptai que 45 de ces formes indécises. Elles se rangèrent en avant des loges, sur le bord du granit, immobiles comme lui.

Tout à coup un cri retentit :

« — *Yaltpi atti!* C'est le Priant! »

Alors des cris de joie s'élèvent de toutes parts, on s'agite, on trépigne, on nous tend les bras en accourant à notre rencontre. On manifeste une gaieté délirante. Quarante-cinq paires de mains noires et onctueuses s'emparent des miennes et les secouent avec chaleur. C'est à qui voudrait m'étreindre et m'embrasser, si je les laissais faire. Des « *merci, sé tpa!* » sortent de toutes les bouches et émanent de tous les cœurs. Impossible de s'y méprendre.

Dans aucune tribu indienne je n'avais reçu, jusqu'à ce jour, un accueil aussi cordial. Il n'y a que les Peaux-de-Lièvre et les Loucheux pour connaître le secret de ces ovations enthousiastes et chaleureuses. Tels je les vis ce jour-là, tels ils se montrèrent jusqu'au jour trois fois néfaste où je dus m'arracher à eux pour toujours, quatorze ans après.

Évidemment, je causais une grande joie à ces bonnes gens par ma visite imprévue et inespérée. Mais j'avoue que leur réception amicale fut pour moi un égal sujet de consolation. Ils m'y habituèrent par la suite ; mais la première manifestation de cet amour filial ne saurait laisser insensible un cœur qui aime réellement ses semblables.

Hélas ! les malheureux, la mort venait de faire une terrible razzia dans leur chétive peuplade. Quinze de leurs parents dormaient leur dernier sommeil sous la froide neige. Là aussi, plusieurs jeunes gens étaient les seuls survivants de leur famille.



FAMILLE DE DÈNÈ NNE-LLA-GOTTINÈ EN HALTE DE VOYAGE SUR LE LAC SIMPSON (page 202).



On m'introduisit dans leurs maisons proprement dites, *Kpunhi* (1), ainsi qu'ils qualifiaient leurs huttes en gaules placées en cercle côte à côte, jointes par le sommet et couvertes de mousse, de terre et de neige. On gelait dans ces boucanières dont les habitants avaient la couleur mordorée et luisante du hareng-saur.

Heureusement, l'abondance y régnait autant que sous des lambris dorés. La chasse au renne avait été fructueuse, de gros sarcophages pleins outre-bords l'attestaient. Les chiens du camp n'y touchaient même pas, repus.

Dans la yourte où j'entrai, un énorme chaudron russe, en fer forgé, semblable à celui de la sorcière de Mac-Beth, était suspendu au-dessus du feu. Il y dansait un mélange carabinique de têtes, de pieds et d'entrailles de renne sans aucun apprêt culinaire, sans lavage préalable, tel que venant du charnier, souillé de sang, de fiente et de lamelles de sapins. Tout autour, les enfants, barbouillés, hirsutes et vêtus de loques, dansaient et se purléchaient de désirs, comme font les bêtes qui attendent la pâtée.

Je ne comptai que 68 âmes dans ce camp. C'était alors à peu près toute la clientèle peau-de-lièvre d'Anderson. Que c'est peu de choses pour d'aussi vastes contrées ! Et dire que cet étonnement se répète dans tous et chacun des forts de traite !

Ce même soir, je délivrai un sermon improvisé, en langue peau-de-lièvre, sur ces paroles du Sauveur : *Evangelizare pauperibus misit me*. A la suite, confession spontanée de toute la population, néophytes ou infidèles. Le lendemain, je fis onze baptêmes d'enfants, de vieillards et de malades, parmi ces circoncis devenus chrétiens de leur propre mouvement toujours, sans

(1) *Kpun* en dindjié, *kunhè* en tchippewayan, *kung* en chinois, *kunó* en danè koyukon, *kuna* en dindjié tanana, *kué* en dahoméen, *kud* en mordvine, *kânek* en persan. E. P.

pression, instances ni controverse aucunes. Je dus même me montrer sévère et renvoyer au printemps la régénération spirituelle de tous les adultes des deux sexes qui étaient en bonne santé.

J'appris des Gens du Bout-du-Monde qu'il se trouvait d'autres Indiens de leur tribu à trois ou quatre jours de marche dans l'intérieur, sur les bords du Grand-Lac (1). Je trouvai même dans le camp un jeune homme de seize ans, nommé le Loup-céleste, *Ya-yinpélé*, dont la famille devait se trouver dans ces lointains parages, et qui aurait été bien heureux, me dit-il, que je l'aidasse à l'aller rejoindre. Il s'offrait à me servir gratuitement de guide, à condition que je le nourrirais pendant le voyage; car il n'avait point de fusil.

Cette proposition était alléchante, parce qu'elle me donnait le moyen de faire encore plus de bien à ces sauvages, tout en complétant l'entière reconnaissance d'un pays où les Blancs n'avaient point pénétré, et où il était plus que probable qu'il n'en pénétrerait jamais plus, si le fort Anderson était abandonné. Le Canadien Maillard auquel je parlai de ce plan, dans l'ignorance où j'étais s'il recevrait la sanction de l'officier en charge dudit fort, auquel appartenaient mes chiens et mon traîneau, me dit aussitôt :

« — N'en doutez pas. Vous pouvez vous y rendre, si bon vous semble; car j'ai omis de vous dire, de la part de M. Mac-Farlane, que vous pouvez pousser vos courses jusques et y compris le Grand-Lac, pourvu que vous retourniez à Anderson de nouveau. »

Comme je ne prévoyais pas alors que je pusse être empêché d'y revenir, je promis, et laissai repartir Maillard sans moi.

(1) *Tpu-tchô* ou *L'ughé-naïouttonné tpué*.

Les Vieux de la mer furent heureux de ma détermination et me manifestèrent leur satisfaction par des louanges peu ménagées. Mais, quand arriva pour eux le quart d'heure de Rabelais, à savoir le moment de me fournir des provisions pour ce voyage, leurs figures s'allongèrent et ils se retirèrent l'un après l'autre. *Kha-pæ-tayé*, la Viande de lièvre, un des plus jeunes Vieux de la mer, murmura :

« — Ces Français n'ont pas l'esprit de prévoyance des Anglais. Ceux-ci sont toujours munis de tabac, de thé, de rassades, de poudre de chasse et autres marchandises au moyen desquelles ils nous payent généralement ce que nous leur donnons. Les Français, eux, sont pénibles à nourrir, car ils n'ont jamais rien à nous donner en échange de nos victuailles. On lui fournirait bien de la viande, s'il avait de quoi. En vérité, les Priants n'ont pas d'esprit pour les choses de la terre. »

Ma foi, il disait vrai. Je n'avais pas pensé que je pusse être dans le cas d'avoir des trocs à faire ou un guide à payer.

Le meilleur de la peuplade, le vieux *Yellé*, ajouta d'un air câlin et honnête :

« — Voilà ce que nous allons faire : nous te donnerons gratuitement des provisions pour tes chiens. Ils appartiennent au bourgeois anglais. Il serait fâché contre nous si ses chiens souffraient par notre faute. Or, nous avons intérêt à ne point l'irriter. Il est le maître.

« Quant à toi, tu es un vrai sauvage, nous le voyons bien ; tu n'en es pas à ton premier voyage ni à ton premier jeûne. Tu arracheras toujours bien ta vie jusqu'à ce que tu arrives dans un autre camp. Là, tu trouveras à manger. »

Cette vénalité et cette étroitesse de cœur serrèrent le mien. Je les comparais, naturellement, avec la gra-

tuité de mes démarches, avec le dévouement de ma vie. Quoi! pas même assez d'affection pour me fournir de quoi manger? Pas même assez de finesse pour me déguiser le servile mobile d'un calcul intéressé : cette crainte d'offenser le maître blanc qu'ils s'étaient donné? Me préférer des chiens et oser me l'avouer en face!

Aussitôt je pris un air indigné :

— « Suis-je donc un gueux pour que vous me traitiez de la sorte? Est-ce pour vous demander une bouchée que j'ai parcouru tant de pays? N'y a-t-il plus chez moi de *butin* (1) pour vous payer votre viande? Allons donc, je n'aurais jamais cru que vous eussiez si peu d'esprit. »

Je tirai un crayon et du papier :

« — Que ceux qui veulent me donner des provisions m'en apportent. Je vais tout noter sous leurs noms, et tout leur sera fidèlement payé à leur choix. »

Aussitôt, j'eus autant de vivres que je voulus en prendre pour moi et mes chiens. Ils me donnèrent ensuite la liste des lacs que j'avais à traverser jusqu'au Grand-Lac.

« — Et prends bien garde au compte que nous t'en faisons, me disaient-ils naïvement; car le Loup-céleste n'a passé dans ces déserts qu'une seule fois, à l'âge de huit ans. Il y a longtemps de cela, nous doutons qu'il se souvienne de la route. Nous avons plus de confiance dans ta sagacité. »

Étais-je bien monté en guide? Fiez-vous ensuite aux nomades!

Ils me demandèrent mon crayon et une grande feuille de papier, pour y dessiner la carte de mon itinéraire, la position, la forme et l'orientation de tous

(1) Butin, *yu*, mot canadien qui désigne les marchandises-monnaie qui servent aux échanges en nature, chez les Indiens.

les lacs, de toutes les montagnes que j'avais à traverser pendant ces quatre jours.

Toutes ces gens-là sont géographes ; même les femmes.

*Yayinpélé*, mécontent de se voir méprisé par les Vieux, et craignant que leur déclaration ne me décourageât, protestait énergiquement contre leur dire, m'assurant qu'il se rappelait aussi exactement cette route que s'il y eût passé la veille.

Nous avions à traverser les lacs des Rennes mâles, du Steppe blanc, des Hameçons dans l'eau de roche, des Dryades, du Plat en racines tressées, des Écluses de pêche d'Essé, des Poissons mous, des Poissons gelés, de la Baie, et des Poissons pâles. Nous devons trouver les autres Vieux de la mer sur les bords du Grand-Lac ou lac Colville.

Nous partîmes de ce camp le 27 novembre, jour où j'eus encore la satisfaction de voir le soleil du haut des collines granitiques qu'il nous fallut traverser. Ce fut sa dernière visite de l'hiver.

Nous arrivâmes, de nuit, à une loge solitaire où nous entrâmes pour camper. Elle s'élevait au bord d'un petit lac que l'on me dit être très profond et poissonneux. C'était l'habitation du vieux *Tâh-chyé*, un jongleur de renom dont les apparitions nocturnes et les communications intimes avec le Pied-brûlé, *Ekhé-ttsélé* (1), faisaient alors grand bruit dans le pays. C'était pour ce motif qu'il se tenait à l'écart.

Chaque nuit, *Tâh-chyé* se battait avec la Patte-pelue, se démenant, soufflant, suant, poussant des cris affreux. En pays civilisé, on eût enfermé le pauvre homme dans un cabanon. Chez les sylvicoles, *Tâh-chyé* n'était pas plus hallebrené que les autres chamans, ses confrères en diableries. Il jouissait même d'une plus

(1) Nom du malin Esprit, dans la langue de ces Indiens.

grande réputation, parce que ses accès étaient bien réels, et non pas simulés.

Lui-même me dit :

« — Pourquoi viens-tu? Je suis la mort : « *Éwié él'i!* » Ne sais-tu pas que j'inspire de l'effroi à tout le monde? Il est difficile que je change de cœur pour embrasser ta bonne parole. Je voudrais bien me faire baptiser afin de voir Dieu; mais je crains que ton eau ne soit pas assez efficace pour guérir une âme biscariée par les péchés d'une longue vie. Mon ventre est plein de *Dzjidzjin* (1), et ma pensée éprouve un obstacle : « *sé kotié ontte* ». Je doute que tu puisses me bonifier et chasser le Petit vieux noir qui me tarabuste toutes les nuits. Mais voici mes deux filles, qui sont encore des enfants belles, gentes et innocentes du vice impur. Baptise-les et rends-les tout à fait bonnes. J'y consens ».

Je baptisai ses deux filles. Le Vieux de la mer avait aussi un fils de dix-huit ans nommé *Dettchoghé*, les Andouillers de renne, que je baptisai également, et qui fut le chrétien le plus candide, le plus aimable et le plus vertueux que le désert ait jamais produit. Pauvre Camille! il se noya dans le Grand-Lac en visitant ses filets, plusieurs années après et sur le point d'être père.

Le printemps suivant, *Táh-chyé* lui-même ainsi que sa vieille finirent par me demander le baptême. Je donnai à ce patriarche le nom d'Abraham et à sa moitié celui de Sarah.

Dans la circonstance présente, *Táh-chyé* me traita avec une hospitalité antique. Il me fit faire un repas de chef avec de la viande de renne, du poisson-blanc, du pémican, des perdrix et des langues. Que Dieu récompense ce pauvre toqué de sa foi et de sa charité.

(1) Esprits mauvais, en dindjié.

Cependant le baptême ne put le guérir de ses hallucinations, disons mieux, de ses obsessions. Il y a des positions irrémédiables, sur la terre. Pour cette pauvre cervelle courbaturée de chaman, c'était une question de routine. Le pli était pris, l'habitude de voir le diable contractée, l'imagination atrophiée, l'araignée ancrée au plafond, l'édifice hanté, envoûté, irréformable. C'est une pitié, mais le fait psychologique se conçoit. Il est tellement lié et dépendant de la lésion cervicale que, sans la guérison de celle-ci, il n'y a aucun espoir de modifier celui-là. Mais Dieu aura eu égard.

Vers le milieu de la seconde journée, *Yayinpélé* perdit la carte, comme nous atteignions le point culminant de ces *barren-grounds*. Il m'apprit que nous n'avions pas suivi l'itinéraire fourni par les Vieux, quoiqu'il fût très sûr ; parce qu'il l'avait trouvé trop long ; mais que nous l'avions laissé à gauche. De temps à autre, seulement, nous obtenions des points de vue sur plusieurs des lacs qui m'avaient été désignés par avance.

La route que nous suivions — si l'on peut appeler route une marche à l'aventure dans le désert — avait été indiquée au Loup-céleste par le vieux *Tâh-chyé*. Elle nous fit traverser successivement les beaux lacs des Mamelles, des Inconnus, des Écluses du Cygne, des Lignes de pêche de l'Oie blanche, de la Cache à viande puante, du Rocher noir, le Grand-Lac, celui des Caches alignées, et enfin le lac du Bois-pourri.

Malgré l'imbécillité du Loup-céleste, ce fut un grand bonheur que nous eussions pris cette voie raccourcie. La route ordinaire nous eût conduits dans une contrée tout à fait déserte d'habitants et où nous serions inmanquablement morts de faim.

Toutes ces traversées de lacs ne s'effectuèrent pas sans anxiété ni aussi facilement que j'en parle ici. Il

n'existait point de chemin battu, pas même d'ancien chemin; d'autant que la contrée est déboisée, composée d'affreux rochers empilés sans ordre ni beauté, et que le peu de sapins que l'on y rencontre a été victime d'incendies récents. La seconde nuit venue, nous dûmes forcément bivouaquer au sommet d'une butte chauve, exposés à un vent glacé du sud-est; parce que ce cher Loup-céleste avait battu inutilement l'estrade, sans pouvoir se rendre compte du lieu où nous nous trouvions.

On peut bien penser que je n'étais pas de belle humeur, surtout lorsque je vis mon paresseux se contenter, au campement, de gratter un peu la neige et d'y parsemer quelques branches de sapin. Notre feu correspondait à ce bivouac sommaire. De ma vie je n'ai dormi dans un campement plus froid, plus triste et plus incommode. Oh! *Yayinpélé!* Loup-céleste!

Le Loup-céleste était un jeune Bâtard-Loucheux encore catéchumène. Il avait perdu sa mère en bas âge, et affectionnait beaucoup son père, le Montagnais, qui l'avait élevé ainsi que ses deux sœurs. Sa figure était douce et avenante, mais d'une placidité insignifiante et sans passions. Ses traits réguliers et agréables, étaient dénués d'expression. Un profil égyptien, un teint blanc jaunâtre, bien loin d'être niéblé par le soleil et le hâle.

Ce qui me plaisait dans ce demi-niais, ce qui excitait un peu mon hilarité, c'est qu'il affectait de copier les manières de feu M. Grollier, lequel était d'une politesse obséquieuse et toute de cérémonies. Les inclinations de tête, les courbettes réitérées, dont mon Loup-céleste accompagnait les bons offices qu'il me rendait, ne pouvaient me laisser sérieux. Je lui riaais au nez amicalement en pensant à Calino; ce qu'il prenait très bien, en redoublant ses salam.

Le 29, *Yayinpélé* finit par m'apprendre qu'il recon-

naissait un peu le pays, et que nous nous trouvions sur la croupe allongée d'une montagne appelée la *Loge des âmes*, qui est la hauteur des terres comprises entre le fleuve Anderson et le grand lac Colville. Grimpés tous deux sur la plus haute butte, nous aperçumes tout au bas de la montagne une surface blanche et vaste, parsemée de taches noires. *Yayinpélé* poussa un cri de joie :

« — Le lac des Hameçons de l'Oie blanche ! s'écriait-il. Je le reconnais très bien à ses îlots de rochers. »

Le soir, après avoir traversé ledit lac, nous atteignîmes le lac de la Cache puante, lorsque tout à coup, mon thermomètre, qui avait marqué — 42° centigrades sous zéro, toute la journée, remonta subitement à + 1° de chaleur.

Une brume épaisse qui venait de se répandre aurait dû me faire pronostiquer ce revirement subit de température. Il me procura une détente de nerfs si violente que je tombai en faiblesse et vis le moment où j'allais défaillir. Je ne pus continuer à marcher.

Une saute subite du vent du sud-est au nord-ouest avait amené cette chaleur insolite. De poudrante et gelée, la neige prit l'aspect collant et pâteux qu'on lui connaît en France. Les chiens, aussi surpris et éprouvés que nous, commencèrent à tirer la langue et à traîner la jambe.

Tout à coup, au moment où nous allions atteindre le lac, un troupeau de rennes traversa la brume comme un tourbillon, s'enfonçant dans le nord-est. Mes chiens s'élancèrent à leur poursuite et disparurent derrière les sapins. En vain j'essayai de les rattraper ; la chaleur m'enlevait toutes forces, et, sans *Yayinpélé*, j'aurais perdu les fugitifs. Quoique moins ingambe que moi, le jeune Indien avait plus de jarrets et de poumons. Il vint à bout de les rejoindre au bout d'une heure d'absence.

De longues années passées dans l'extrême nord de l'Amérique m'ont amené à constater que le changement fortuit de température que je consigne ici, arrive une fois chaque hiver dans la vallée du Mackenzie et du grand lac des Ours, et toujours par un vent d'ouest ou de l'ouest-nord-ouest. Cela doit tenir aux courants d'air que détermine le barrage des Montagnes-Rochieuses, entre les bords ensoleillés du Pacifique et les hauts plateaux glacés de l'Est; l'air chaud tendant à monter.

On peut l'attribuer aussi à un ricochet de quelque mousson de la mer du Japon ou des côtes de Tartarie; à moins qu'il n'y ait une mer libre et ouverte au pôle nord, ainsi que certains explorateurs arctiques l'ont avancé.

Nous campâmes au bord du lac de la Cache puante, et, le 31 novembre, atteignîmes le Grand-Lac par la baie *Ehta-taratsini* que ferme l'île longue et dénudée de la Baleine. Ile et rivages sont de granit. Ce grand bassin est formé de plusieurs vastes baies ou golfes, séparés par des étranglements. Chaque baie porte un nom différent.

Si le hasard eût dirigé nos pas à droite, nous serions allés coucher dans la loge même de la famille du Loup-céleste. Le destin voulut que nous prissions à gauche, ce qui nous mérita de marcher longtemps et de camper, à la nuit noire, sur un rivage nu et triste où nous nous couchâmes sans souper et presque sans feu. Nous n'avions plus rien à manger.

Ah! il me souviendra de la fatigue que j'éprouvai et du froid acerbe que j'endurai dans ce triste bivouac avec *Yayinpélé*.

Le 1<sup>er</sup> décembre nous vit sur le lac Noir (1), autre sinus profond du Grand-Lac, en quête des Indiens que

(1) *Dékkèzè tpué*.

l'on nous avait assurés devoir habiter ces parages. Ils en avaient parlé pendant l'été ; mais un premier examen nous convainquit qu'aucune peuplade n'était campée en ces lieux désolés. J'avais faim, j'étais transi de froid ainsi que mes pauvres chiens ; nous n'avions que quelques heures de crépuscule à disposer pour faire nos perquisitions, et cet imbécile de Loup-céleste nous avait entièrement dévoyés.

C'était comme dans les légendes peaux-de-lièvre ; ce jeune homme ne savait plus où retrouver son pays ni ses parents : — « *Tédi nné ta enttéri*? Ce pays comment est-il donc? *Du khékkè-odédjion*. Je n'y comprends plus rien. *Du kkpala bayepta*. Je ne l'ai point encore vu! »

On l'aurait dit tombé de la lune.

Nous errâmes longuement sur le lac Noir, sondant du regard toutes les baies, interrogeant toutes les pointes, toutes les collines. De sentier, point ; de piste humaine, aucune ; de fumée, nul indice ; de loge, *étchédé* (1), pas l'ombre ; de bruit, pas même le souvenir. Rien !

Que faire? Vers quel point de l'horizon se diriger, avec nos ventres à l'espagnole et le guide pris du vertige de l'égarement? Il se traînait tantôt vers un point, tantôt vers un autre, sans but déterminé, sans aucun plan ni idée quelconque. Allions-nous être obligés de manger nos chiens et de rebrousser chemin?

Je remarquai alors que Ned, mon chien conducteur, regardait à droite avec obstination et tendait de toute sa force à nous entraîner dans cette direction. Toutefois, on n'y distinguait absolument rien que des

(1) La loge ou tente, *nonpali*, en peau-de-lièvre, s'appelle *étchédé* en bâtard-loucheux, et *édjidé* en dindjié d'Alaska, *itchet* en esquimau, *kitché* en dènè sarceis, *étché* en basque, *ma-tchégin* en cris, *w'itch* et *w'atch* en algonquin (au possessif).

rochers très hauts, empilés d'une façon grotesque ; des granits.

« — Empêche donc les chiens de gagner de ce côté, me cria *Yayinpélé*. Tu vois bien qu'ils sentent des rennes. »

Un moment après il s'arrêta, à bout de forces et de science.

« — La tête me tourne, me dit-il ; je n'y vois plus rien.

« — Eh bien ! lui répondis-je, agenouille-toi, nous allons prier notre bon ange. »

Nous récitâmes dévotement la prière à l'ange gardien, en peau-de-lièvre. Comme nous nous relevions, l'Indien me dit :

« — Ne vois-tu pas comme un bâton fiché dans la glace, là-bas, à droite, dans la direction où les chiens veulent nous entraîner ?

« — Je ne distingue rien. Mais je suis fortement d'avis de nous en rapporter à ces animaux. Ils ont l'odorat subtil. Laissons-nous conduire par leur instinct. »

Ils partirent à la course et même si vite que, ne pouvant les suivre, je dus prendre place sur le traîneau. Nous arrivâmes ainsi près d'un bassin-à-rets à côté duquel un tranche-glace était planté. De ce point, nous aperçûmes un autre tranche-glace fiché encore plus loin, c'est-à-dire plus près du rivage, et où le Loup-céleste voulut aller. Mais Ned s'y opposa de nouveau avec entêtement. Le pauvre animal, qui était transi de froid et affamé, se prit à siffler, comme s'il eût senti un danger pressant. Il regardait avec obstination un autre point de la côte vers lequel il humait l'air fortement.

« — Viens donc ici, criai-je au jeune homme, cet animal a plus d'esprit que toi et moi. Laissons-nous donc conduire par lui. » Il vint se ranger derrière le

traîneau, piqué dans son amour-propre de guide indien.

Débarrassés de sa personne obstruante, les chiens partirent comme un trait, s'acheminant sans hésitation vers le point fixe de la côte où nous continuions à ne rien voir. Ce ne fut qu'au bord du rivage seulement que *Yayinpélé* me fit remarquer une petite forme noire, perdue au sommet de l'amoncellement granitique qu'il nous fallait escalader.

« — *Kpunhi!* s'écria-t-il, *Kpunhi kowa!* Il y a une maison, une maison proprement dite! »

Peste soit de leurs maisons proprement dites! On aurait dit un pion de jeu d'échecs égaré sur une étagère. De près, cela devint une petite cahute de charbonniers montagnards, en rondins alignés, couverte de mousse et de branchages, le tout parfaitement enfumé.

Et pourtant je remerciai le ciel avec effusion, en pénétrant dans cette bauge. C'était le chez-soi, c'était l'homme, c'était un bon feu, un bon souper peut-être. Bref, c'était le salut, dans cet épouvantable désert de rochers et de neige.

Dans la maison proprement dite, où j'arrivai le premier, grâce à mes chiens qui me traînaient, je trouvai une femme de quarante à cinquante ans, méconnaissable sous un masque de crasse, de graisse, d'huile de poisson et de fumée; plus cinq enfants, trois filles et deux garçons, tous semblables à des ramoneurs. On ne voyait de blanc sur leurs visages rondelets et tout joyeux que leurs quenottes de rongeurs, alignées comme des perles dans un écrin de velours rouge, et leurs grandes mirettes étonnées et sans idées.

« — Qui donc êtes-vous, gens masqués? » leur criaï-je en riant. Ils me répondirent avec un éclat de rire :

« — *Néyollé bé déyazjékhé*, la famille du Souffleur. »  
Pendant *Yayinpélé*, que les chiens avaient laissé

en arrière et qui s'en venait essoufflé, se mit à vociférer de son accent guttural de Bâtard-Loucheux :

« — *Alla s'uwakkwon*, alors écoutez-moi, *sé gottinèkhé*, mes parents, écoutez la grande nouvelle que je vous apporte, *taxégottinè kodeschoë khéoyintè*, nos compatriotes sont tous morts, tous, tous. Les hommes meurent comme des maringouins par toute la terre. Seul je me suis sauvé du désastre avec le Priant que voici, pour vous en porter la nouvelle. *Donté enkha kwillatta yayata* ? Comment se fait-il que vous soyiez encore vivants ? »

C'était comme dans les temps archaïques, où il se sauvait toujours quelqu'un des cataclysmes universels, pour en transmettre la nouvelle aux générations futures.

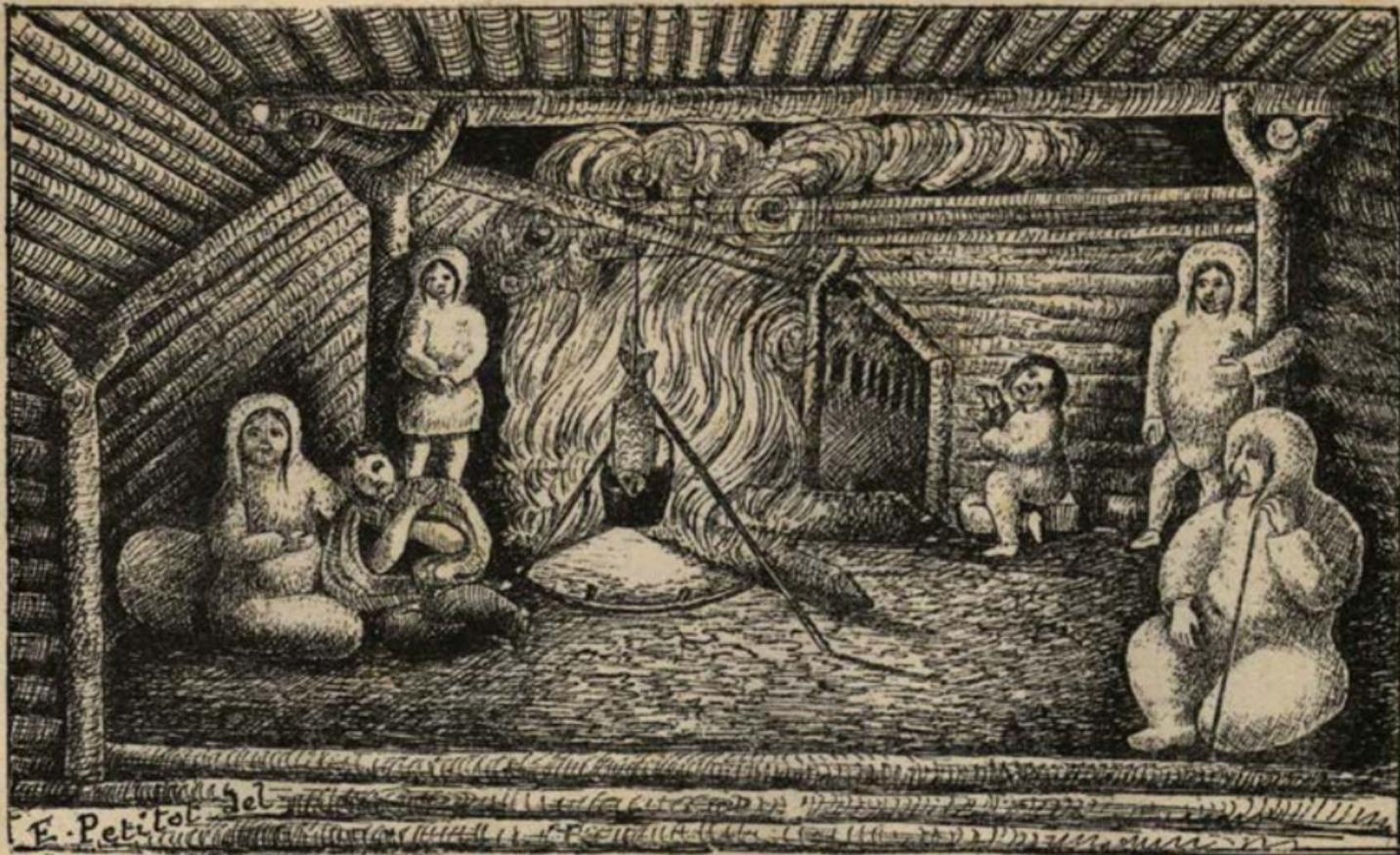
On doit beaucoup rabattre de ces hyperboles propres aux Indiens, figures dont leur rhétorique fait un fréquent usage. La vieille femme de *Néyollé* et ses enfants firent entendre un petit « *Ey ! ey !* » d'étonnement douloureux ; mais, tout entiers à la joie et au saisissement de notre arrivée impromptue, ils n'attachaient qu'une minime importance à la tirade du Loup-céleste.

« — *Su ékkwi* ? me demanda la bonne femme un peu méfiante. Est-ce vrai ?

« — Non, lui répondis-je. Il y a eu des morts, beaucoup trop, sans doute ; mais tout le monde n'est pas mort. »

On nous demanda alors si nous avions mangé. Mais notre réponse, quoique négative, ne changea rien à la situation ; il n'y avait pas une bouchée à la loge ; le vieux Souffleur, parti pour la chasse au renne de grand matin, n'était point encore de retour. On ne l'attendait qu'à la nuit tombante. Femme et enfants prenaient patience au coin du feu en fumant leur pipe. Les imiter était ce que nous avions de mieux à faire,





INTÉRIEUR D'UNE HUTTE DE DÈNÈ NNÈ-LIA-GOTTINÈ (page 217).

nos pauvres membres fatigués étendus sur le froid sapin.

Le spécimen de la soi-disant maison à l'européenne que m'offrait ce carbet, n'accusait pas chez ses possesseurs la bosse de la constructivité. Quatre murailles, deux pignons et une toiture pointue à deux versants, le tout en rondins de bois verts, en mousse et en sapinage, comme dans une crèche de Noël. Voilà tout. De petits sapins empilés avec toutes leurs branches compénétrées, telles étaient les parois. Un trou dans la faite pour laisser s'exhaler la fumée, voilà la cheminée. Un lambeau de péliisson devant l'étroite exiture laissée dans l'un des pignons, c'était la porte. Cela aurait semblé drôle ou pittoresque dans un jardin zoologique pour y loger des biques ou des kangourous. Comme habitation d'hommes civilisés, rien de plus misérable.

Après les premiers pourparlers et pour me faire honneur, la mère de famille et ses enfants se munirent de morceaux de poisson entregelé et s'en débarbouillèrent à qui mieux mieux ; c'est-à-dire le masque, de la naissance des cheveux au bout du menton et aux oreilles exclusivement ; les mains jusqu'aux poignets. Le reste demeura couvert de l'épaisse couche de cirage, encadrant d'un beau collier noir de blanches et gracieuses frimousses.

Leur type était joli à croquer, leurs traits réguliers, empreints de douceur et des grâces de la jeunesse ; grands yeux noirs, pétillants et limpides, n'annonçant aucun vice, ne dénotant aucune connaissance. Des yeux de renne ou de gazelle. Visage un peu pointu, mais potelé, percé d'une bouche en cœur, aux lèvres sanglantes, aux dents fines et acérées. En somme, de fort jolis sauvageons, et, qui plus est, tous mes enfants ; car, à l'exception de l'aînée, *Edzaré*, jeune veuve encore infidèle, j'avais baptisé tous les autres le prin-

temps d'auparavant. Je les reconnus débarbouillés. Pauvres et beaux enfants ! Hélas ! ils dorment tous de leur grand sommeil, aujourd'hui ; car, pas un seul n'atteignit vingt et un ans. Tous morts peu d'années après leur mariage, dans la fleur de l'âge et de la beauté, précédés dans la tombe par père et mère. Quel désastre !

Sur le soir, *Néyollé* arriva. C'était un vieux chaman circoncis, pas le moins cocasse ni le moins extravagant de ces Vieux de la mer. Petit de taille, grêle, madorne, fourbu, courbatu de vieilles et irrémédiables douleurs, les reins comme brisés, il accusait soixante ans et n'en avait pas quarante. Il était cependant alerte encore comme une mouche d'été, agile comme un faon de renne, et actif comme un jeune castor.

En dévisageant les traits émaciés et flétris, les joues creuses et les yeux engoutis de ce couple de nomades, il ne serait jamais venu à la pensée d'un Européen qu'ils fussent les auteurs d'une famille aussi vénuste que celle que j'avais sous les yeux ; tant la souffrance quotidienne, la vie ardue et misérable que traînent ces déshérités de la terre effacent promptement les grâces et la beauté du jeune âge.

*Néyollé* tira d'une carnassière en filet plusieurs lièvres et gelinottes, des poissons frais et un quartier de venaison, le tout gelé et sonnante comme des galets.

Le pauvre vieux s'était à peine débarrassé de son fardeau que les jeunes voix, s'entre-croisant en feu de peloton, lui apprirent à brûle-pourpoint la mort de son frère cadet, *Kha-nachyé*, de ses deux sœurs et de quantité de neveux et de cousins.

Le malheureux demeurait seul au monde avec ses petits.

Accablé par cette affreuse nouvelle, que personne n'avait songé à lui ménager, je le vis tomber comme

une masse sur sa pauvre couche de peaux. Il se prit la tête entre les mains comme pour l'empêcher de partir, et demeura dans cette position, immobile et silencieux. Tout à coup des larmes abondantes vinrent soulager cette douleur muette, alors *Néyollé* sanglota à fendre l'âme. Je ne pus m'empêcher de mêler mes pleurs aux siens.

Ni sa femme ni ses enfants n'avaient payé cet hommage d'affection et de regrets à leurs parents défunts.

Lorsque le paroxysme de sa douleur fut calmé, le vieillard fit entendre les réflexions de sa détresse. Dans son originalité indienne, les siennes furent plutôt de nature à me faire sourire qu'à exciter ma compassion. On sent que l'éducation du cœur est encore à faire ici comme celle de l'esprit. Ces grands enfants pleurent l'objet aimé sans savoir pourquoi, ou plutôt parce que leur intérêt propre en souffre. Les enfants de *Néyollé* auraient pleuré leurs parents morts s'ils leur eussent été nécessaires. Ayant encore père et mère et un nid, ils ne s'en préoccupaient point.

Tout autre, le chaman, auquel la mort ne laissait que la solitude et de fugitifs souvenirs.

« — *Oh ! sé déjyékhé*, Oh ! mes parents, mes parents, s'écriait-il, c'était donc pour cela que j'étais depuis si longtemps privé de rêves. Comment se fait-il, me disais-je, que moi, homme si puissant, médecin si célèbre, voyant si parfait, je ne voie plus rien en songe ? Ah ! c'était donc vous, mon frère, mes sœurs, qui m'aviez ravi mes rêves ! Esprits des miens, vous me cachiez la destinée ! Et moi, insensé, qui en accusais le baptême de mes enfants !... »

A cette réflexion saugrenue, la femme et les enfants se regardèrent avec des signes d'intelligence.

« — C'était donc ça, tenez, semblaient-ils se dire d'une manière muette, c'était ça qui mettait obstacle à la

double-vue du vieux père ; c'était ça et non pas notre baptême. »

*Néyollé* continua avec emphase et conviction :

« — Oh ! que les Dènè sont bêtes ! Dieu, qu'ils sont dénués de bon sens ! Voilà des années que les Priants français nous pressent d'embrasser la parole du Très-Haut, du Fait-Terre, et ils regimbent toujours ou bien ils se parjurent. Ils ont la tête aussi dure que ces rochers, le cœur aussi léger que les rennes qui courent là-bas sur le lac. Maintenant comprendront-ils l'avertissement ? Maintenant changeront-ils leur méchante vie ? »

« Regarde mes mains, ma sœur (1) ; vois comme elles se dessèchent. Notre sang tarit dans nos veines ; notre chair prend l'aspect et la consistance de l'écorce des vieux arbres. Nous mourons aussi promptement que des rats-musqués. »

« Ah ! si du moins, nous pouvions nous en aller dans cette terre d'en haut, où les esprits vivent avec le Créateur, cette terre céleste que les Priants nous promettent ! Oh ! mes parents, quand donc aurez-vous de l'esprit ? »

Je passai deux jours chez *Néyollé* à me reposer et à faire reposer mes pauvres chiens de trait, que l'excès du froid dévorait. Le Vieux de la mer s'ingéniait à me faire plaisir. Il me servait jusqu'à dix ou douze repas par jour, dans l'impossibilité où il était de me manifester autrement son bon vouloir. Le sauvage a un estomac élastique, une sorte de gésier d'oiseau qui digère à la minute ; et, dans le cours d'un voyage comme celui que je venais d'entreprendre, un Européen lui-même est insatiable. Il faut l'avoir expéri-

(1) Les Danites appellent leur femme *sé tézé*, ma sœur cadette ; et les femmes, leur mari *s'unnapé*, *s'undié*, mon frère aîné. Mais il arrive encore plus souvent qu'ils s'appellent les uns et les autres *aré*, ami. Seraient-ils Aryas ?

menté pour le comprendre. Plus le froid est intense, plus l'estomac acquiert d'activité, l'activité d'une fournaise.

C'étaient donc tous les jours de grasses côtelettes de renne que l'on me servait, d'énormes têtes de truites saumonées, pêchées dans le lac Colville, du sang bouilli avec un peu de fiente de renne, plat de roi ; des andouilles, de la moelle de renne crue, mets des dieux ; du pémican à la graisse douce ; des nez-cassé, poisson exquis ; des lièvres, des faisans, des gelines des steppes.

Tout me fut présenté de la meilleure grâce du monde, sinon avec la meilleure sauce.

« — Si tu étais un bourgeois anglais, me disait mon hôte, nous te ferions payer toutes ces victuailles ; car elles nous coûtent bien des fatigues et des labeurs. Va, tu ne le sauras jamais. Mais tu es notre Père ; tu as baptisé mes enfants et tu nous baptiseras bientôt, moi et ma vieille ; pour toi notre cœur pense bien différemment ; il fond comme la graisse douce devant le feu. »

Il y avait du cœur dans cette nature de bonhomme éreiné, avachi, décadent. Il me fut bien dur de ne pouvoir reconnaître son hospitalité autrement que par des remerciements. Que n'avais-je apporté avec moi quelques colifichets, quelques pieds de tabac ou un peu de thé, pour le récompenser !

Dans tous les pays du monde, les vieillards sont grands discoureurs. Ils aiment à conter les choses du passé. Chez les Danites ils sont babillards et farceurs. Ils aiment les conversations amicales et instructives, ils adorent les récits d'antan, et, s'ils ont confiance en quelque Blanc tant soit peu instruit, ils lui narreront les faits et gestes de leurs ancêtres, ils l'initieront aux coutumes et aux mœurs antiques de leur nation.

J'appris ainsi de *Néyollé*, en dépit d'un dialecte

composé de dènè et de dindjié, illustré d'une foule de barbarismes et de solécismes ; en dépit de la prononciation la plus ridicule qui puisse déchirer une oreille musicale, que ses parents possédaient, avant la venue des Blancs, certaines notions théogoniques et autres ; qu'ils nommaient, par exemple, Dieu *Yunkfwin*, l'Eloigné au zénith, autrement dit le Très-Haut (1); *Ekka-dèkhinhé*, Celui qui a vogué à travers les difficultés ; *Ta-ti-gossi*, Celui qui a refait la terre.

Le malin esprit avait reçu d'eux les noms d'*Ettsun*, l'Esprit mauvais, la loutre ; *Ya-tpè-nonntay*, Celui qui a traversé le ciel, volant. Cette dernière épithète se rapproche de l'enseignement judaïco-chrétien touchant la chute de Shaytan.

On parla aussi astronomie. Il n'y a pas de sujet qui les intéresse davantage. Leur intelligence ouverte saisit et retient. *Néyollé* me nomma toutes les constellations connues de son peuple : les deux Ourses ou Verges célestes ; Arcturus ou la Queue de la verge ; Orion ou le Vieillard ; les Pléiades ou le Petit amas d'étoiles ; Vénus ou le Pronostic de l'aube, quand elle est étoile du matin, l'Étoile de la grande femme, quand elle est étoile du soir ; Syrius ou le Chien du soleil, *Sa-linhè*, même nom que chez les Anciens et les Hindous modernes.

Les Danites sont persuadés que la terre est un plateau disculaire qui repose sur les eaux ; le firmament, une cloche solide qui recouvre et emboîte ce plateau ; le pôle, un pivot central qui soutient le disque terrestre comme le pédicule d'un tournesol. Ils l'appellent le Pied-du-ciel, *Ya-kkè-tchiné*. Il penche à l'Est. La fin du monde arrivera quand ce manche sera renversé. Cela a déjà eu lieu du temps de leur législa-

(1) Ce mot est l'équivalent du *Yu-hansin* ou *Nu-hansin*, l'Esprit éloigné, des Tchippewayans. Voir : *Autour du Grand Lac des Esclaves*.

teur, l'Homme à la baguette, qui, par ce moyen, détruisit dans la mer tous leurs ennemis.

Les étoiles sont des feux mystérieux en connexion intime avec chaque mortel, s'allumant à leur naissance, chéant à leur trépas. Chaque homme a la sienne.

Ils nomment les mois *Sa*, astres, ou *Sa men*, durées astrales (1), les années *çay*, hiver, morsure. Ils comptent les jours par nuits, *tpèwè*, *yéché*. Enfin leurs années commencent à la nouvelle lune de mars, c'est-à-dire à l'équinoxe du printemps.

Ainsi se passait notre temps.

(1) Deux mots, dont l'un est sémite : *sa*, astre, soleil, lune ; et l'autre grec : *men*, mois, durée. Comparez avec le sanscrit *ma-sâ*, mois ; le *prima mah-sa*, lune, mois ; l'hébreu *sam*, *samech*, soleil.



## CHAPITRE X

### OU LE CARACTÈRE DANITE SE DESSINE

Arrivée inattendue du père de *Yayinpélé*. — Une jeune amie des Français. — Dévouement de la jeune Indienne. — Camp du Montagnais. — Nouveaux égarements. — Un steeple-chase. — Le camp du Carcajou. — Réception peu empressée. — Ennuis et déboires. — Une scène. — Départ pour Bonne-Espérance. — Météore. — Fraudes adroites de la Perdrix. — Ned meurt de froid. — Arrivée à Good-Hope.

Le samedi 2 décembre, nous fûmes réveillés par des craquements de raquettes sur la neige grésillante. L'instant d'après, un homme entre deux âges, emmitouflé dans un sayon en peau de renne, la figure masquée par le givre suspendu en concrétions à tous les poils de sa tête, entrait sans frapper ni saluer dans la cahute assoupie.

En voyant le Loup-céleste, l'Indien s'écria :

« — *Sé déjyékhé!* Par mes ancêtres! *Ekhulla sé tchinzjé atti llon!* Ainsi c'est bien mon fils qui est ici! *Marci tchô,* grand merci! »

A la voix de son père, *Yayinpélé* n'avait fait qu'un bond au-devant de lui :

« — *Ekkwi déti hélé!* En vérité je te le dis! mon père, si le Priant ne s'était offert pour me conduire vers toi, tu ne m'aurais par revu de sitôt. Peut-être même eussé-je passé tout l'hiver loin de toi. Je n'avais ni

provisions, ni chiens, ni traîneau pour entreprendre un si long voyage. »

Le jeune homme disait vrai en reconnaissant le service que je venais de lui rendre. Il mentait, pour se relever aux yeux de son père, en faisant de ce service le but de mon voyage ; puisque je m'étais servi de *Yayinpélé* comme d'un guide pour visiter ses compatriotes que je pensais encore malades. Je n'aurais pas commis la sottise de me mettre à la disposition de ce sauvageon pour lui faire retrouver son père. C'eût été de l'impertinence de sa part de parler ainsi s'il n'avait été aussi simple.

Son père était *Yékkèri-winkkwin*, un des deux Dènè que le baptême avait guéris, au mois d'octobre précédent. Son nom signifiait : celui sur lequel on entend. Qu'est-ce qu'on y entendait ? Je n'en sais rien. J'aime à croire que cet Indien n'était point un autre dieu Crépus. Son nom n'était donc qu'une épithète de médecine, un nom vide de sens à force de vouloir être profond.

Son surnom était le Montagnais, ainsi que l'avaient baptisé anciennement les voyageurs canadiens.

Depuis l'été, le père et le fils s'ignoraient l'un et l'autre, également inquiets sur leur sort mutuel. Le Montagnais nous dit qu'il était campé au bord du lac des Caches alignées, qu'il en était parti la veille, avait campé seul non loin du lac Noir, bien déterminé à pousser jusqu'au fort Anderson, afin d'avoir des nouvelles de son fils.

Il ignorait que *Néyollé* se trouvât si près de lui ; et, par le fait, c'était le premier homme qu'il eût rencontré de ce côté depuis six mois ! Nous avons vu que *Néyollé* était dans le même cas. Le bon père était donc tout joyeux d'avoir retrouvé son garçon si près de lui. Il m'en témoigna sa reconnaissance.

« — Mais ce n'est pas tout, continua-t-il. Il faut aussi que tu penses à t'en retourner à Anderson ou à Bonne-

Espérance. Malheureusement, personne ne consentira à te conduire si loin, pour s'en revenir ensuite seul au cœur de l'hiver. Nous ne voyageons jamais en cette saison-ci. Y penses-tu? Ce que tu as fait pour mon fils, personne ne le fera pour toi. — Il admettait comme vérité le mensonge de *Yayinpélé*. — Mieux vaut que je t'en avertisse tout de suite. Quelque bons que nous soyons, nous Dènè, nous n'avons pas le cœur aussi tendre que les *Béné-unllay* (1), encore moins que les prêtres.

« Ne pense donc plus à t'en retourner à Anderson. C'est beaucoup trop loin. Aucun de nous trois ne peut t'y reconduire, et nous ne te laisserions pas repartir tout seul. Ce serait consentir à ton trépas. Il faut que tu t'en retournes d'ici au fort Bonne-Espérance. Mais quand? Mais comment? C'est ce que je ne puis prévoir. Le chef le Carcajou et sa petite bande, que tu avais vue malade, au lac des Gelinottes, il y a deux mois, sont tout près de chez moi, sur le lac du Bois-Pourri. Ils y ont fait une chasse abondante. Ils regorgent de provisions. Nous allons te conduire chez eux, et de là tu t'en retourneras chez toi quand la jeunesse sera disposée à t'y accompagner.

« — *Enédji!* Si cela se peut! *Taxotpa kuntsélé bétépédatti Dènè tpa!* Notre père n'est pas peu malheureux parmi les Dènè, en vérité! murmura Marguerite *Kha-'tla-tchô*, la grosse Fesse-de-lièvre, seconde fille de Nélyollé, une jeune beauté de 15 ans.

« Il n'y a pas un de nous qui souffrirait cela chez les Blancs.

« — *Taonipon?* Qui en doute? lui répondit son aînée, *Edzarè*, l'Os-à-moelle, une forte fille de vingt printemps, veuve de *Lépéllé*, à l'œil farouche, à la parole énergique, à l'allure de virago. « Mais j'ai toujours en-

(1) Les Français.

tendu dire que les Français appartiennent à une autre île que la nôtre et qu'ils sont fils du diable ou de quelque chose d'approchant. Ils sont trop heureux que nous consentions à les accueillir, sans faire encore les exigeants.

« — Comme tu es dure pour ces hommes qui nous aiment tant ! Moi j'aime bien leur entendre dire que nous sommes de même race qu'eux, des gens si supérieurs !

« — Des hommes supérieurs ? Les Français ? A-t-on jamais vu ! Des incirconcis, ma cadette ; des étrangers aux yeux blancs, gris ou verts, des yeux de chat-huant ou de fantôme ; des inconnus aux cheveux rouges ou jaunes, à la peau de cadavre, à la voix grêle d'oisillons en détresse. Ça, des hommes supérieurs ? Des gens qui nous vendent des fusils et de la poudre et qui ne savent pas tuer un renne ; qui crèvent de faim au milieu des caribous ; des gens qui se posent en maîtres du pays, et qui n'y peuvent faire quatre pas sans nous, qui s'égarerent à côté de leurs maisons ; des gens qui mourraient de faim si nous ne nous faisons leurs pourvoyeurs. Ça, des hommes supérieurs ? Allons donc ! Comme tu méprises ta race, ma petite sœur.

« — En attendant, ils ont meilleur cœur que nous, et mon grand-père, le Montagnais, a bien raison de dire que nous ne les valons pas et que nul d'entre nous ne fera pour le prêtre ce qu'il fait pour nous.

« — *Tinllézé, néni !* tiens ! Tu parles de ce que tu ignores. Si tu ayais fréquenté les forts, comme moi du vivant de mon homme qui est malheureux (1), tu saurais si ces puants sont aussi bons que tu les crois ; des coureurs de femmes, voilà tout.

« — Tu les appelles puants ? *Enetti !* c'est que tu ne les aimes pas, repartit tristement Marguerite. Voici

(1) Mort.

tout près de nous notre Père qui est un *Béné-unllay-wa*, et je ne m'aperçois pas qu'il empoisonne.

« — Je ne parle pas des Priants. Eux sont bons, mais il n'y a qu'eux ; et d'ailleurs ce sont des Français proprement dits. Je parle de ces Métis, de ces Canadiens, qui vont de partout, qui ne craignent rien, qui furettent dans tous les coins pour nous piller nos provisions. Oui, ils puent, ils sentent la fouine, le putois, la bête-puante (1).

« — *Su kƣallonhi*? As-tu bientôt fini? implora *Khatlatchô*.

« — J'irai jusqu'au bout, puisque j'y suis. Ces Blancs ont plus d'esprit que nos voyants, il est vrai; ils se rient de ceux-ci, ils les contrefont, et le ventre des sorciers tombe à terre en présence des Français ou des Anglais. A la vue de l'un d'entre eux, nos plus grands chefs prennent des airs d'enfant gâteux qui me révoltent. Un cuisinier de bourgeois est traité par nous comme un grand seigneur, un enfant blanc pourrait traverser tout notre pays en faisant le maître, et il serait obéi. Eh bien! je m'indigne de ce que nous laissions tout faire à ces crève-de-faim, à ces gens qui halent la mort après eux, *Ewié-éttini*.

« Cet automne encore, le bourgeois, qui avait besoin d'un chien, a demandé en ma présence un de ses chiens à la Résine, qui a dû le lui refuser, parce que cet animal lui était indispensable. Qu'a fait l'Anglais? Il a fait saisir le chien parses gens, a jeté un paiement à la Résine, sans avoir égard à ses protestations; puis il est parti. Etait-ce juste? Etait-ce équitable?

« Si j'avais été ce chien, je me serais jeté sur le bourgeois, je l'aurais mordu et déchiré tant et si bien, que je l'aurais bien forcé à me relâcher. Mais nos chiens sont aussi bêtes que nous.

(1) Chinchilla.

« Et pourtant, ces mêmes Blancs, continua *Edzarè*, nos anciens les avaient surnommés « libertins incirconcis ». Moi je n'aime pas les incirconcis, à quelque nation qu'ils appartiennent. Avant toutes choses, il faut être de son pays et de sa race. »

Marguerite se mordit les lèvres et demeura un instant silencieuse. Tout à coup, faisant une petite moue charmante, et se redressant d'un air résolu comme une poule qui s'étrille, elle releva sa tête gracieuse quoique mal peignée, regardant bien en face sa grande sœur :

« — Écoute bien ce que je te dis, lui dit-elle avec un aplomb risible, moi je n'aurai jamais d'autre hommechien (1), qu'un homme qui habitera sur un plancher et qui fera usage de chandelle... »

« — *Edépaoti!* Est-elle ambitieuse ! s'écria la grande sœur en donnant une poussée amicale à sa cadette. Et toutes deux firent entendre un long et bruyant éclat de rire qui tira *Néyollé* de ses pénibles réflexions. Moi je disais mes heures et j'étais sensé ne rien entendre, un sauvage étant incapable de faire deux actions à la fois, comme serait de lire tout en prêtant l'oreille aux discours de la compagnie.

« — Que disiez-vous, mes filles ? proféra le Souffleur. Il y a longtemps que vous chuchotez. La viande n'est-elle pas encore cuite ? »

« — Je disais, *sé tpa*, répondit l'aimable Fesse-de-lièvre, en me lançant un petit regard amical, je disais... que, si tu voulais me laisser partir avec notre Père, je l'accompagnerais au fort des Esquimaux, puisque le chemin est ouvert, et que de là je le suivrais à sa demeure où tu me reprendrais l'été prochain. Qu'en penses-tu, dis ? »

« — *Enetti on?* répondit le Vieux de la mer, en se

(1) *Dènèlinhé*, mari, époux, en peau-de-lièvre.

tournant vers le Montagnais. En vérité, mon ami, je ne reconnais plus nos enfants. Nos filles elles-mêmes ne rêvent qu'à courir le pays, à chercher des aventures. Ces longs voyages des Blancs tournent la tête à la jeunesse. La contagion se communique même aux femmes.

« — *Sé tpa, yatpi kkè duhcha*, insista la jeune fille, d'un air calin ; mon père, laisse-moi accompagner le prêtre.

« — Est-ce que ce ne serait pas mal, par hasard ? » murmura le Montagnais, en me consultant d'un regard affectueux. Il aurait été bien heureux de me tirer d'embarras de cette manière. A quoi sert une fille, aux yeux des Indiens ?

« — Ce serait un gros scandale, ma fille. Tais-toi donc, » dis-je en riant, à l'aimable enfant.

Si j'avais appuyé sa demande charitable et dénuée de toute malice, son père me l'aurait certainement accordée pour que je pusse m'en retourner. Leur simplicité n'y aurait vu aucun mal. La remarque hésitante du Montagnais me prouva que cette démarche prêterait aux méchantes langues une occasion de s'exercer contre moi, et je m'abstins de toutes réflexions, résigné au sort que je m'étais fait par mon zèle imprévoyant.

Mais je conservai toujours à Marguerite un souvenir affectueux et reconnaissant pour son bon mouvement. La pauvre n'épousa ni un Métis ni un Canadien. Plût à Dieu qu'elle l'eût fait. Le mari qu'on lui donna, en 1868, quelque doué qu'il fût de bons sentiments, l'aima avec une jalousie si extrême, qu'il fit périr la jeune femme sous le bâton. Elle mourut en 1875 des mauvais traitements qu'elle recevait de ce jeune Bâtard-Loucheux, qui ne faisait pas usage de chandelle.

Le Montagnais, *Yayinpélé* et moi, quittâmes la loge de *Néyollé* sitôt après le déjeuner, pour nous en aller au campement de ces deux Indiens. J'avais traversé vingt-

deux lacs depuis Anderson. Nous en parcourûmes encore trois autres avant d'arriver chez le Montagnais; mais nous n'eûmes pas à camper en route.

Quelle description faire du lac des Caches alignées? A cette époque de l'année tout se ressemble, dans les contrées arctiques. Le paysage n'a pas de physionomie. Il n'offre que deux couleurs : le blanc et le noir. Que deux dimensions : le haut et le bas. Les rochers sont des entassements de ouate, des balles de coton énormes. Les sapins, de grandes quenouilles garnies de laine; à moins qu'ils n'aient été secoués par le vent : alors ils montrent un feuillage noir et comme enfumé.

Un grand lac blanc, couvert d'îlots noirs, une tente conique poudrée de frimas, s'élevant solitaire et silencieuse sur la grève blanche; tout autour la mort devenue vivante, sensible et tangible. Voilà le panorama que j'avais sous les yeux; une campagne déserte, empreinte d'une insupérable tristesse.

Je couchai chez le Montagnais.

Cet homme fut reconnaissant. Il me prêta son fils pour me conduire au camp du Carcajou, où seulement je pouvais, disait-il, trouver des guides désireux de me conduire à Good-Hope. Lui n'avait que sa vieille mère et ses cinq enfants dont deux encore en bas âge. Les plus grands, après le Loup-céleste, étaient deux filles dont l'une était mariée depuis l'automne. Jolies poupées mais sottes, au regard vide, au visage indifférent et glacé.

*Yayinpélé* qui, lui-même, était loin d'être intelligent et, qui plus est, possédait une bonne dose de paresse et d'apathie, se vantait de connaître comme sa poche le chemin du lac du Bois-pourri où demeurait le Carcajou. De plus, son père et sa grand-mère l'avaient bien renseigné. Néanmoins, arrivés au bout des quinze milles que mesure le lac des Caches, le Loup-céleste manqua le portage, se fourvoya au milieu des dunes

désolées où nous trouvâmes à peine de quoi faire du feu pour dîner, et me déclara finalement — comme ci-devant, — qu'il avait perdu sa route et ne savait où il était.

Oh! que le froid était sec et intense, dans ces gorges! — 52° sous zéro, au moins. Je gelais en marchant; j'agitais les bras avec force sans pouvoir y rétablir la circulation; mes mains se roidissaient dans mes mouffles, mes orteils étaient aussi insensibles que s'ils eussent été de bois, et, par le fait, je me les gelai tous les deux. De ma vie je n'avais éprouvé un si grand froid. Et *Yayinpélé* m'agaçait par ses remarques nazillardes :

« — *Khèkkè-odédjion illé. Tédi mné du bodichion.* Je ne reconnais pas ceci. Je ne remets pas cette terre. »

Des vallons, des granits, des étangs, de beaux sapins. Tout cela doit être pittoresque, en été, dans son indigence. Sur chaque petit lac, des troupeaux de rennes se promenaient. Ils passaient à nos côtés comme des tourbillons; puis, revenant sur leurs pas, ils s'arrêtaient charmés par les glin-glin des clochettes à chien; ils nous suivaient timidement d'abord, avec familiarité ensuite, jusqu'à nous toucher du muffle.

« — Ils se moquent de nous, vois-tu? me criait le Loup-céleste. C'est toujours ainsi qu'ils font quand ils voient que l'homme est sans armes. Si nous avions un fusil, nous ne pourrions pas en voir la queue d'un seul. »

Ces rennes nous suivant, nos chiens ne pouvaient les sentir. Mais voilà que, pour mon malheur, un petit troupeau d'environ trente têtes sort du bois à notre droite, et débouque sur le lac à une portée de fusil en avant de mes chiens. Ceux-ci n'eurent pas plus tôt humé l'odeur des nobles bêtes, qu'ils poussèrent des hurlements de convoitise et s'élançèrent à leur poursuite avec acharnement. J'étais couché dans le traîneau. Je dis à *Yayinpélé* d'y monter aussitôt derrière

moi, et nous fûmes enlevés comme deux fétus de paille par mes quatre coursiers chiens-chiens. C'est dans ces cas-là que l'on peut réellement juger de la force tractive peu commune, de l'espèce canine.

Nous avons déjà atteint l'extrémité du lac, — celui de la Chevelure, — que les rennes étaient encore debout, mais épars à droite et à gauche, immobiles par groupes de trois à quatre, observant d'un œil curieux et étonné les bêtes inconnues qui les avaient pourchassés.

Mes chiens s'arrêtèrent en même temps que les gentils ruminants, gueule ouverte, langue tirée, haletants, l'œil en feu, poussant des cris rauques d'impatience et de désirs inassouvis. Ils regardaient à droite, regardaient à gauche, incertains, hésitants comme un âne entre deux bottes de foin : « Irons nous ici? nous sauverons-nous par là? »

Les rennes niais se rapprochent peu à peu de leurs ennemis, au petit pas, comme en tapinois, tendant le col d'un air stupide, ouvrant plus grands encore leurs beaux yeux de gazelle.

La chasse allait recommencer, imminente. Je la prévins. Je renversai le traîneau, terrassai les chiens, me couchai sur celui de devant, Ned, le maintenant sous moi jusqu'à ce que tout le troupeau, effarouché par nos cris et les hurlements des chiens, eût enfin disparu.

Nous devions atteindre le camp du Carcajou le jour même de notre départ de chez le Montagnais. Le lendemain soir nous ne l'avions pas encore rencontré. Le Loup-céleste promenait sa bêtise de lac en lac, de colline en colline, sur les croupes granitiques de la montagne des Rennes, *Bedzi-tchô ajyué*. Nous n'étions plus chez les Bâtards-Loucheux, mais chez les *Kha-tchô-gottinè* du grand lac des Ours.

Le jeune homme était déconcerté de sa propre stupidité :

« — *Enédji! Enédji!* exclamait-il sans cesse. Je ne reconnais plus ce pays, moi. Je n'ai jamais vu de tels sapins, de telles collines. Est-ce que je sais où nous nous trouvons? »

Il y avait de quoi s'impatienter. Je bouillais intérieurement, rongé par mon frein en silence. Mais, en attendant, je gelais debout.

« — Voyons, finis-je par lui dire, il va falloir prier de nouveau nos bons anges, sans quoi tu ne t'en tireras jamais. Et nous récitâmes l'*Angele Dei* avec ferveur. Tout à coup *Yayinpélé* s'interrompt pour crier :

« — *Yétolé!* une balise ! c'est le chemin. » Et il me montre du doigt un petit rameau de sapin fiché dans la neige d'un petit lac, à quelques 400 pieds au-dessous de nous.

Nous nous y laissâmes couler, précipitant chiens, traîneau et bagage pêle-mêle du haut en bas de la roide colline aux déclivités capitonnées de neige.

A l'aide de nos pieds et d'un bâton, nous découvriâmes un ancien sentier de chasse enfoui sous plusieurs pieds de neige. Le suivre était plus facile à dire et à écrire qu'à faire. Cependant nous y parvinmes. Bientôt il se montra battu. C'était en pays découvert. De chaque côté, dans les arbres, étaient des lièvres suspendus aux brimballes des lacets, congelés, tordus en poses bizarres. Leur trépas remontait à plusieurs jours. Personne ne visitait donc ces collets.

« — Il faut que mes parents soient très riches en viande de renne, me dit le Loup-céleste, ou bien qu'ils soient tous morts ; puisque personne n'est venu par ici depuis longtemps. »

Je tremblais que la seconde alternative ne fût la vraie. C'était la première qui l'était. Nous débouquâmes sur un grand bassin naturel.

« — Connais-tu enfin ce lac ? dis-je au jeune homme.

« — Point du tout, répondit-il. Je ne me rappelle pas y être jamais venu.

« — C'est à n'y rien comprendre. D'où sors-tu donc, et où mets-tu les yeux quand tu traverses un pays ? Tiens, vois ce panache de fumée qui monte de la forêt, tout là-bas, au sommet de ces collines. Cela ne te dit-il rien ?

« — Tu as raison. Nous sommes sur le lac du Bois-pourri, et cela est le camp du Carcajou. Je t'avoue que j'étais tout désorienté. Ma pensée était loin, bien loin d'ici. »

Je me convainquis une fois de plus, dans ce voyage, que la perspicacité du sauvage est loin d'être ce que l'on pense. Combien les Métis ne leur sont-ils pas supérieurs !

A la nuit, nous atteignîmes le camp, qui ne se composait que de trois yourtes. Huit jours de déboires et d'épreuves m'y attendaient. *Yayinpélé* s'en retourna chez son père dès le lendemain matin.

\* \* \*

Ces yourtes de peaux étaient semi-sphériques comme celles des Dindjié, avec le poil en dedans ; un signe infailible que je me trouvais encore chez des Bâtards-Loucheux ou *Nné-lla-gottiné*. Ils étaient ici sur la limite la plus méridionale de leur territoire de chasse.

Il n'y avait pas plus de quarante personnes dans le camp.

Je l'avais visité au mois d'octobre, sur le lac Rorey, alors que la contagion et la mort y régnaient magistralement. Néanmoins je fus reçu avec une froideur, un déplaisir manifestes. On sortit bien pour me donner la main, mais sans joie, sans cris ni enthousiasme. Aussitôt après, chacun rentra chez soi pendant

qu'un vieux, nommé la Tête-tombée, murmurait entre ses dents :

« — Notre père s'est égaré, sans doute. Eh ! que vient-il faire ici ? Ne sommes-nous pas tous baptisés ? Quelqu'un de nous est-il encore malade ? Mais que vient-il donc faire ? »

« — A-t-il de l'esprit pour voyager ainsi seul, au milieu de l'hiver, ajoutait le Petit-Cygne. Et voyez comme les branches ont mis son surtout en ordre. Autant d'accrocs que d'étoiles au firmament. Il a trop chaud, j'imagine, il veut se donner de l'air. »

« — Qui de nous consentira jamais à le ramener chez lui, par le froid qu'il fait, maintenant que le soleil est rentré sous terre ? » concluait la Résine.

Plusieurs autres réflexions aussi peu aimables furent échangées. Cependant, ces Indiens avaient été l'objet de ma sollicitude et de mon dévouement peu de jours auparavant. Mais ils étaient aigris par la mort de beaucoup d'entre eux. *Yayinpélé* venait d'y mettre le comble en leur racontant les nouvelles du fort Anderson et du lac Simpson.

Toutefois, la principale cause de ce déplaisir, je l'appris bientôt. Le Carcajou était en défaveur au fort Bonne-Espérance. Malades tout l'automne, lui et les siens, quand il se présenta à son bourgeois les mains vides il en fut repoussé avec mépris. Le commis le laissa repartir sans munitions de chasse ni tabac. Bien plus, il l'avait destitué de sa place de chef ; parce qu'il avait vécu jusque-là séparé de sa légitime et en concubinage avec une guenipe comme il y en a de partout.

Je n'aurais jamais pensé toutefois que cet officier, un catholique pratiquant et un vrai patriarche, se montrât si dur envers un sauvage, eût-il les torts du Carcajou. Ce malheureux avait dû, par conséquent, vivre de la chasse aux lacets. Il en avait d'abord tendu aux lièvres et aux ptarmigans. Quand le renne arriva,

foisonnant, il en tendit aux rennes. Il en prit de telles quantités que les lacets à lièvre furent négligés. L'abondance régna dans le camp du Carcajou. Mais qu'eût-il fait si le renne avait fait défaut? Il est à croire que plus d'un de ses gens en serait mort de faim.

Ces Indiens étaient donc furieux contre leur bourgeois, et j'éprouvais le contre-coup de leur colère, par choc en retour.

Cependant je n'en tins nul compte. Seul, entièrement à leur merci, ayant d'eux le besoin le plus urgent, je dissimulai les avanies, ne relevant pas les pointes mordantes. Je dételai mes chiens qui se mouraient de froid, pris mes couvertures et allai m'installer chez le chef.

Aussitôt, je lus sur son visage que je lui étais à charge et qu'il se serait volontiers passé de l'honneur que je lui faisais. Mais je demeurai dans la réserve et acceptai le maigre repas qu'il m'offrit : un morceau de viande froide et un os à moelle cru.

On appelle de ce nom les tibias des jambes de devant du renne. Ce sont les seuls os de cet animal dont la moelle ait la propriété d'être douce et fondante, au point de ne laisser sur la langue ou contre le palais aucune graisse adhérente.

Les tibias des autres animaux comestibles ne possèdent pas cette propriété. Ces moelles de renne se mangent toujours crues, et j'avoue qu'elles sont exquisés, surtout entregelées. On dirait des bonbons fondants.

Excommunié par M. Grollier à cause de son divorce et de son concubinage public, destitué par M. Gaudet pour les mêmes raisons, le Carcajou s'était amendé et avait repris depuis peu sa femme légitime qu'il n'aimait plus. Mais il conservait contre le prêtre et le commis une rancune qu'il ne cherchait pas à déguiser. Il avait acquis la réputation d'un homme brutal et

chagrin. Cependant l'excommunication ne l'avait point converti.

Je n'ai jamais vu un seul sauvage changer de conduite à la suite d'une excommunication. Ces mesures violentes, qui ont cours au Canada en plein xix<sup>e</sup> siècle comme elles étaient en usage en Europe au moyen âge, n'ont pas d'autre effet naturel que d'aigrir les caractères, engendrer l'obstination et fomenter la haine. Faites appel aux sentiments d'un coupable, il se soumettra. Essayez de le briser, il regimbera et vous rendra haine pour haine.

« — Mon cœur n'est pas bon, me dit le Carcajou. Je suis mauvais. L'ignorais-tu ? Cependant rien d'étonnant en cela : Quand le prêtre est méchant, ses enfants ne sauraient être meilleurs que lui. Or, le Petit-Priant (feu M. Grollier) était méchant. Il se mettait en colère contre moi, il me menaçait de l'enfer, il me chassait de l'église. Cela est un grand péché ; comment puis-je être bon après cela ? »

Il ignorait, le malheureux, que, au point de vue de la doctrine, il est des cas où la colère est légitime, bien que, pratiquement parlant, elle serve à peu de chose ; que l'on peut se fâcher sans commettre de faute, dans les cas où l'indifférence serait un compromis avec le mal ; car il est écrit : « *Irascimini et nolite peccare.* »

Je lui exposai cette théorie ; il ne voulut point l'admettre parce qu'il ne la comprit point. Il se montra même peu touché de l'intérêt que je portais à son petit peuple et des démarches fatigantes que j'avais faites en sa faveur.

Son langage, qu'il voulait rendre respectueux, respirait l'ironie et l'aigreur :

« — Tu venais ici chercher un guide, me dit-il, pour se tirer d'embarras et en colorant son ingratitude de ce prétexte. Tu ne venais pas exprès pour nous. De guide, je pourrais difficilement t'en procurer. De par

le bourgeois de ton fort, j'ai perdu le droit de commander à mes jeunes gens. Je ne suis plus chef ici quand un Blanc s'y trouve. C'est toi qui l'es, Père; toi seul es maître. Parle, tous mes hommes vont t'obéir. »

Cette tirade sardonique fut suivie d'un mutisme complet touchant mon retour à Bonne-Espérance.

Je lui dis que je ne tenais pas du tout à m'en retourner chez moi; que M. Mac-Farlane m'avait prêté ses chiens dans l'espérance que je lui reviendrais encore, en compagnie des Indiens. J'ajoutai, pour le tenter, que j'avais ouvert un sentier depuis le fort Anderson, qu'il serait bien reçu dans ce poste et obtiendrait ce qu'il voudrait de l'officier en charge.

Il goûta encore moins mes raisons que pour l'autre alternative. C'était trop loin; le renne pullulait autour de sa tente, tandis qu'il n'y en avait point à Anderson. Il avait été violenté d'un côté comme de l'autre. Bref, il finit par me faire comprendre que, si j'avais eu de quoi le payer sur l'heure, j'aurais obtenu ce que j'aurais voulu, même dans son camp; mais que, chez lui comme ailleurs, pas d'argent, pas de Suisses.

Il ne m'était jamais venu à l'idée de faire travailler ces gens-là pour rien; mais ils voulaient voir et palper la monnaie avant d'ajouter foi à ma parole. Mon Dieu, nos paysans sont-ils plus désintéressés, plus confiants?

Je fus relancé par les subordonnés du Carcajou comme je l'avais été par le chef lui-même. Celui-ci affecta d'être attristé du refus de ses gens :

« — *Enédji!* voyez donc! s'écriait-il d'un ton lyphatique. Dire qu'ils ne veulent pas reconduire notre Père chez lui, notre Père qui est venu nous secourir et nous administrer quand nous étions malades. Et cependant, notre Père c'est tout comme le bon Dieu; n'est-il pas vrai? Oh! non, cela n'est pas bon. *Eyi kotsintè!* »

Et avec un soupir, il s'allongea mollement dans ses chaudes couvertures de renne, avec la volupté mal déguisée d'un enfant qui, de son édredon, voit la neige tourbillonner dans l'air et le givre grésiller contre les vitres, alors qu'il lui faut se lever pour aller en classe.

Après un instant de réflexion, il reprit :

« — Je t'accompagnerais bien moi-même si je pouvais sans déshonneur me représenter devant le commis du fort Good-Hope. Mais cela est incompatible avec ma dignité méconnue. Cet homme m'a maltraité, il a voulu me rendre misérable en me refusant le nécessaire.

« Misérable!... répéta-t-il en s'animant. Vois, Père, si je le suis. Eh bien ! tu le lui rapporteras. Tu lui diras que j'ai de la viande en quantité, et que tu n'avais rien ; que j'ai d'excellents poissons, des lièvres, des faisans, et que c'est nous qui t'avons nourri gratuitement, alors que lui-même m'a chassé de son fort comme un chien. Les lièvres ! nous les laissons suspendus aux brimballes, nous crachons dessus. Et cette abondance, nous l'avons obtenue sans brûler une amorce, sans tirer une balle, sans consumer une mesure de poudre. Nous n'avons rien de tout cela. Il nous avait tout refusé. Il avait cru naïvement que je ne sais plus tendre un filet sous la glace, un collet sur des palissades de chasse, pour les rennes, ou sur les sapins, pour les lièvres qui pullulent dans nos bois. Non, je n'irai point au fort de tout l'hiver. M. G. a voulu me rendre misérable ; eh bien ! c'est lui qui le sera. Il n'aura rien de nous, dussions-nous gaspiller nos provisions sans aucun profit. »

Pauvre Carcajou ! il était bien heureux et bien reconnaissant, quinze jours plus tard, lorsque ce commis du fort Bonne-Espérance, un bon cœur et un excellent chrétien après tout, malgré ses moments d'effervescence humaine, le faisait chaleureusement remercier des

services qu'il m'avait rendus, et lui envoyait gratuitement du tabac et des munitions de chasse, tout en le dispensant de venir au fort pour le moment ; parce que, lui mandait-il, son hangar regorgeait de provisions.

Le lendemain, les huit hommes-faits qui composaient ce petit hameau-volant se réunirent en conseil pour décider avec leur chef ce qu'il conviendrait de faire en ma faveur. Mais je vis, dès les premiers mots, que leur décision était prise d'avance et qu'elle m'était contraire.

« — Ne t'irrite pas de notre refus, me dit le Petit-Cygne, un de ses conseillers municipaux ; nous ne nous défendons pas de te guider vers le fort Bonne-Espérance, nous refusons seulement de nous mettre en marche au solstice d'hiver. Il y a de l'insanité à voyager à pareille époque. Il faut être des crève-misère comme le sont les Blancs pour s'y hasarder. Il n'y a pas de jour, on gèle en marchant, on se couche peut-être pour ne plus se réveiller, on peut être attaqué par des loups au milieu de la nuit en revenant tout seul de si loin. C'est dangereux, trop dangereux ; y penses-tu ? Et cet hiver la neige est si épaisse ! et pas plus de chemin que sur le dos de ma main. N'y compte-donc pas.

« Attends quelques jours avec nous. Tu nous instruiras, tu nous feras prier ; puisque nous n'avons rien à faire qu'à manger et à dormir. Nous sommes si contents de t'avoir !... Plus tard, quand les jours seront plus longs, que le soleil reparaitra, nous irons tous au fort avec des provisions boucanées, et tu viendras avec nous. »

Je me rendis à leur avis, faisant de nécessité vertu.

Huit jours après, un matin que j'étais encore dans mes couvertures, enjouissant le moelleux du sol glacé couvert d'une unique peau de renne, j'entendis Nonpa (1) qui disait à ses compagnons de loge :

(1) Nom indien du glouton ou carcajou.

« — Cet homme m'ennuie. Il est insatiable. Je n'ai jamais vu d'appétit pareil. Il mange comme un loup maigre, sans plus parler de payement que s'il était chez lui. Pour peu que ce train-là dure je serai à court de provisions. Vous devriez le nourrir chacun votre tour.

« D'ailleurs, on ne peut rien dire en sa présence. Il a l'esprit trop ouvert. Il faut voiler ses paroles, il faut se cacher de ses oreilles, se cacher de ses regards. Cela est fatigant. »

La Tête-tombée, qui venait de perdre sa femme, la grosse Marie, une excellente et compatissante créature, lui répliqua :

« — Aussi, faut-il être idiot pour s'aventurer dans un pays étranger, sans guide, sans serviteur ni provisions aucunes ! Et pourquoi ? Pour visiter des gens que l'on ignore être malades et qui se soucient autant de vous que de ce qui se fait dans la lune. En vérité, ces Priants français agissent comme des enfants. Ils sont bons, ils ont compassion de nous, ils ont même de l'esprit, mais rien que pour le ciel. Sur cette terre, bêtes comme des gelines. Nous leur sommes, en vérité, bien supérieurs. Nous avons au moins de quoi manger et nous n'avons nul besoin de nous sacrifier pour des étrangers.

« — S'il avait du tabac, du thé, de la verroterie, dit la femme du chef, tout cela s'arrangerait. On lui trouverait bien de l'esprit. Mais rien, absolument rien. Pauvre comme un orphelin. Hier, je le voyais reprendre sa soutane avec du fil blanc. *Enédji* ! Il nous faisait pitié à toutes. Il est en loques, tout bobeliné. Cependant pas une d'entre nous ne s'est sentie de le raccommo-der, ni moi non plus. Comment voulez-vous ? Il n'a rien à nous donner en retour. On ne peut pas travailler pour rien, en ce monde. »

J'en avais assez entendu. Je fis semblant de m'éveiller. Tout en déjeunant comme un ogre avec du

saumon blanc, une chair laiteuse et ferme à plaisir, je dis au chef :

« — Tente donc un dernier assaut sur tes jeunes gens. Craindraient ils que je ne puisse les payer ? Je ne suis pas un gueux. Que celui qui veut me conduire me demande un paiement quelconque. Je te donne ma parole qu'il l'aura à notre arrivée à Bonne-Espérance. Si je ne vous ai point proposé de rétribution, c'est que je ne pensais pas que cela fût nécessaire. Cela va de soi. Avons-nous l'habitude de faire travailler le monde pour rien ? »

Il sortit. Lorsqu'il fut rentré :

« — C'est inutile, dit-il sans me regarder et d'un ton bourru. Ils savent bien qu'ils seront payés, mais ils refusent. »

« — Il va donc falloir que je m'en aille seul, ajoutai-je, de l'air le plus indifférent du monde, et j'espère y réussir. N'ai-je pas ma boussole et mes chiens ? »

Et je fis mon paquet très sérieusement.

Le camp fut aussitôt en émoi. Chacun se récria, les femmes surtout. Elles me conjurèrent, les larmes aux yeux, de ne point partir ; parce que ce serait chercher la mort, et quelle mort !

Je me mis à rire et à plaisanter de leurs craintes.

Aussitôt un homme encore jeune, *Kkapa-èponné*, le Tueur-de-perdrix, vulgairement appelé la Perdrix, se dévoua moyennant un paiement de trente-six francs en marchandises, que je lui garantis. Ce n'était pas cher.

« — A condition que tu me nourriras, ajouta-t-il en riant, pendant l'aller et le retour.

« — Pour le retour c'est facile. Je te fournirai des provisions de voyage. Il le faut bien. Mais pour l'aller où veux-tu que j'en trouve ? Veux-tu que je chasse en route pour te donner à manger ?

Il se mit à rire d'un air finaud.

« — Non, non. Je te les fournirai moi-même.

« — Ah ! je comprends. C'est-à-dire que tu t'engages à consommer tes propres provisions à condition que je te paye pour les manger ? »

« — Justement. Ne travaillerai-je pas pour toi ? »

« — Eh bien, soit, j'y consens. Rien de plus juste : et tu auras en outre les trente-six francs en marchandises, à ton choix. »

Nous partîmes le lendemain pour n'arriver au fort Bonne-Espérance que le 18 décembre, sept jours après. Sept jours de marche forcée à la raquette, sept jours de froidure intense, de souffrances presque intolérables dans la neige, sans chemin, sans soleil et presque sans jour.

Quelle description faire de toute cette contrée que ne foula jamais homme blanc ? Je sais qu'on me fera un reproche de ne pas m'étendre davantage sur ce chapitre. Je n'y vis, moi, que du noir sur du blanc, ou du blanc sur du noir, selon que nous traversions de grands lacs parsemés d'îles boisées, ou de vastes forêts de conifères saupoudrées de frimas et diaprées de lagunes.

C'est là toute et la seule physionomie du pays en hiver. Ma carte fournit les noms, les formes et l'orientation des lacs, la direction des cours d'eau. Une description n'ajouterait rien de plus : lacs et sapins, sapins et lacs.

Sur le lac des Palissades de l'Arête (1), entre les deux chaînes granitiques *Chiè-wèlè kodajyé kopa* et *Bé-chô kukfwè ékorénen*, deux noms auxquels je ne comprends goutte, — du vieux langage démodé — (2) je fus témoin d'un météore nouveau au coup de midi et en plein lac : l'extrémité du lac m'offrit l'aspect de deux colonnes de lumière blanche et rayonnante, qui

(1) *Epossé-suilé tpué*.

(2) Le second nom semble pourtant signifier qu'en ce lieu on trouva jadis un grand couteau.

s'élevaient au milieu d'un ciel pur et clair, de chaque côté d'une pyramide sanglante que je savais être la projection du soleil souterrain marquant midi.

Peu à peu les sommets des deux colonnes blanches s'arquèrent l'un vers l'autre et finirent par se réunir et se souder en manière d'une grande porte cintrée et lumineuse. Cette lumière d'abord blanche passa ensuite au jaune et enfin au rouge de la pyramide; sans doute à mesure que la lumière solaire, à peine projetée, s'éteignait.

Le Tueur-de-Perdrix, qui vit comme moi ce phénomène mais sans s'en rendre compte, en fut dans un ravissement tel que je compris qu'il n'était point vulgaire.

« — Y a-t-il de l'eau, à l'extrémité de ce lac? lui demandai-je pour toute explication.

« — Oui, me dit-il. Il s'y trouve des sources d'eau thermale qui ne gèlent jamais, même par les froids les plus intenses. »

C'étaient donc les vapeurs dégagées par ces eaux qui formaient dans les airs cette arcade lumineuse, dans laquelle se peignaient les tons mourants d'une ombre de soleil.

Le 14 décembre, au campement du soir, toute la viande que la Perdrix m'avait vendue pour devenir nos provisions de route, se trouva épuisée. Je dévorais. Il ne s'y était pas attendu. Il ne restait donc à l'Indien que les vivres boucanés qu'il destinait au chef du poste de Good-Hope. Comment faire ?

« — Nous allons en consommer une partie, lui dis-je. Je vais en tenir compte et je la payerai au bourgeois, qui te la reconnaîtra.

« — Laisse-moi faire, répliqua-t-il amicalement. J'ai plus d'esprit que toi quand il s'agit de commerce. D'abord, voici encore quatre plats-de-côtes que je te donne. Me les payeras-tu ?

« — Sans doute. C'est entendu. En voilà pour un *pelu* (1). Adjugé.

« — Bon ! J'en prends deux pour ma part, et je t'aiderai à manger la tienne si tu ne la finis pas avant que j'aie consommé la mienne.

« — Farceur !

« — Ne faut-il pas que tu me nourrisses, voyons ?

« — Entendu, entendu. Ensuite, renard ?...

« — Ensuite, continua le rusé et facétieux Indien, voici d'autres plats-de-côtes que je destinais au bourgeois. Je vais leur faire subir une petite opération dont il ne s'apercevra seulement pas. De toutes les rognures que j'en enlèverai nous aurons bien encore la valeur de quatre autres plats-côtés sans qu'il y paraisse. Cela ne se pèse pas.

« — Juif, va, *Juda-gottinè*.

« — Ah ! s'écria-t-il avec une grimace, voilà que je viens de faire un coup de maladroït : *ehttsen défwittah*, j'ai coupé en deux mon plat-de-côtes. As-tu du fil sur toi et une aiguille ? Je vas le recoudre. Bon ! le commis ne s'en apercevra pas, et il me sera payé comme les autres. Le voilà encore tout neuf. »

La réparation faite, il continua :

« — Notre viande est bien maigre. Le renne fatigue énormément, cet hiver, à piocher son lichen ; il y a tant de neige ! L'animal pâtit et n'engraisse pas ; c'est pénible à dire ; mais il nous faut du suif pour arroser ce bardeau, sans quoi il nous étranglerait. Attends, je vas te montrer un autre truc des Dènè proprement dits. Tu ne les connais pas encore tous. C'est terrible ce que les Dènè ont de l'esprit, va. »

Prenant un gros pain de graisse, il en présenta le fond à la flamme, recevant dans une assiette le suif fondu qui en suintait. Quand l'assiette fut pleine :

(1) 2 fr. 50.

« — Tu vois, me dit-il, si j'avais détaché cette graisse avec mon couteau, on s'en serait aperçu. En la faisant fondre, il n'y paraît pas, et ce pain ne me sera pas payé un sou moins cher qu'auparavant. Nous allons faire un bon repas aux frais de l'officier du fort Good-Hope, et il en restera encore pour les jours suivants. »

La veille de notre arrivée à Bonne-Espérance, nous tombâmes enfin sur le lac des Gelinottes, où nous retrouvâmes le sentier de l'automne poudré à blanc mais reconnaissable au tâter. Hélas ! alors que mes pauvres chiens, qui avaient tant souffert, allaient avoir plus de cœur et moins de mal, Ned, mon chien conducteur ; Ned, qui m'avait sauvé la vie sur le lac Noir, lorsque *Yayinpélé* perdait la tête et allait m'égarer ; Ned, que je soignais comme mes yeux, tant il m'était précieux, que je recouvrais soigneusement, la nuit, d'un pan de ma couverture ; Ned, mon ami, épuisé par la rigueur du froid et une fatigue extrême, tomba sur la glace pour ne plus se relever !

Comment n'eus-je pas l'idée de déposer son pauvre corps émacié, dans mon traîneau allégé de provisions ? Comment ne pensai-je pas à le charrier ainsi jusqu'au bivouac ? Il s'y serait réchauffé, réconforté et reposé. Il aurait reçu sa portion de poisson cuit, et aurait pu nous suivre jusqu'à Good-Hope.

Hélas ! je fis ces réflexions trop tard et alors qu'il n'était plus temps. Je ne le croyais pas si bas. Je me disais : il nous suivra de loin. Il va se reposer un instant sur la glace, puis il viendra au petit pas par derrière et nous le reverrons ce soir ou dans la nuit, au campement. Mais il ne nous suivit point. Mon cœur se serra d'angoisse, le soir, quand je ne revis pas Ned à mon côté. Je ne pus dormir de la nuit. Il me semblait toujours l'entendre plaindre et siffler de douleur. Assoupi, je voyais venir chancelant, grelottant à se

briser les dents, efflanqué, son pauvre squelette de corps ; et je me réveillais en sursaut.

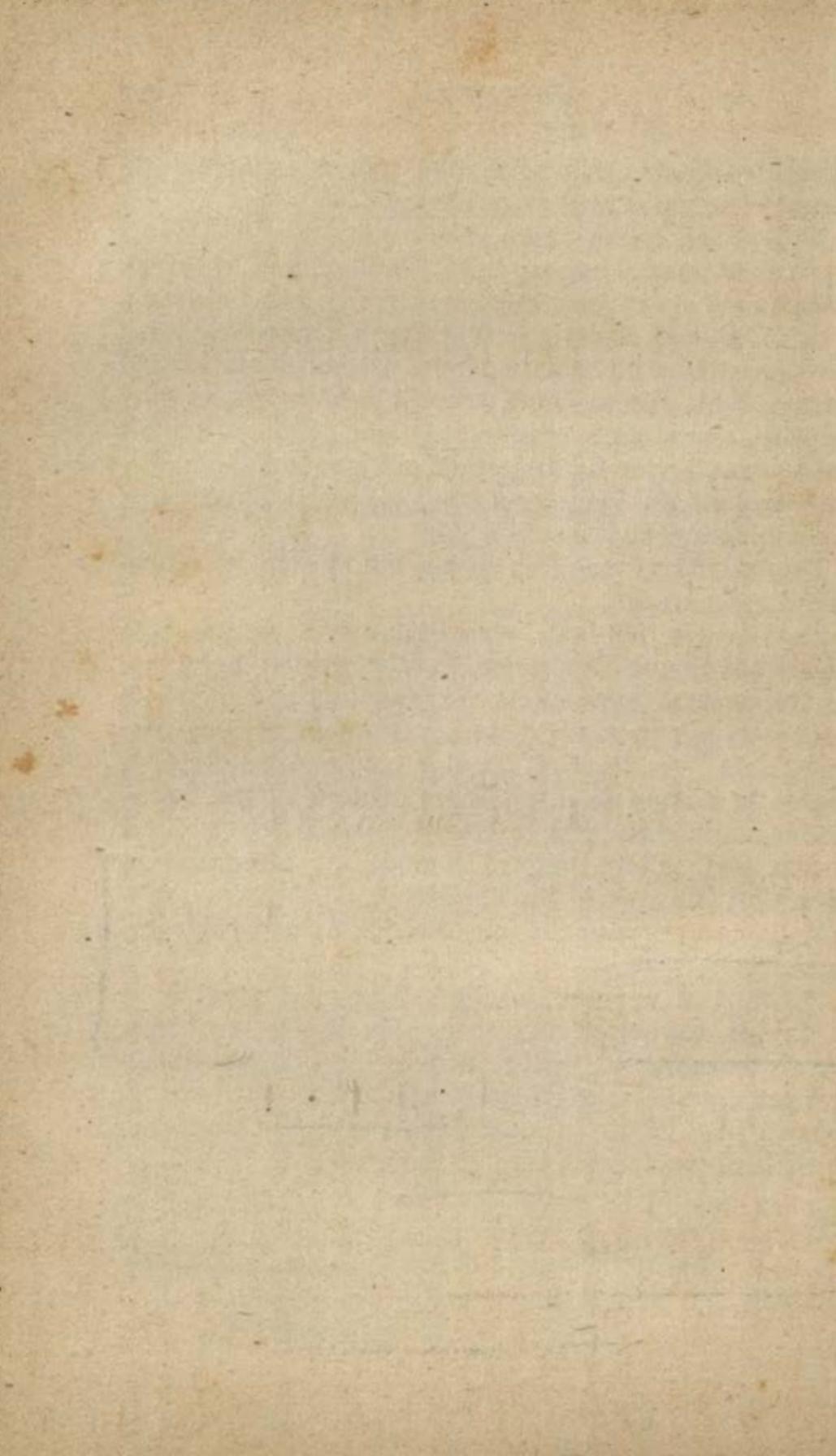
Ned n'était qu'un chien, mais quel chien ! Depuis un mois et demi il me servait, il me traînait, il transportait mes provisions, mes couvertures et mes ustensiles de voyage. Il était si intelligent à suivre le sentier, à retrouver un chemin perdu, si doux, si obéissant ! Pauvre Ned, il sera mort avec la douleur de se voir méprisé, abandonné cruellement par celui qu'il avait aimé et servi avec fidélité, mort victime de son devoir, sous la dent du loup, peut-être, ou par les morsures non moins meurtrières du froid.

J'ai été ingrat une fois en ma vie. Je me le reprocherai longtemps.

La Perdrix fut bien accueilli au fort comme à la mission de Bonne-Espérance. Il reçut de moi les trente-six francs dont nous étions convenus ; un peu moins de six francs par jour. Ce n'était, certainement, pas trop cher. Mais l'excellent M. Gaudet, commandant du fort, doubla la somme de ses propres deniers à titre de remerciements votés par la Compagnie d'Hudson à cet Indien, pour s'être montré humain et compatissant envers un Blanc isolé dans le désert.

Voilà ce que j'appelle un chrétien et un vrai compatriote.

Pendant ce voyage, qui dura deux mois révolus, je gardai les raquettes aux pieds plus de six semaines. J'avais traversé trois cent trente-six lacs, dont soixante huit par deux fois, et effectué trois cent quatre-vingts lieues à pied. Enfin je conférai soixante-sept baptêmes et célébrai neuf mariages de néophytes.



### III. — LE YOUKON

---

#### CHAPITRE XI

##### TRAVERSÉE DES MONTAGNES-ROCHEUSES SOUS LE CERCLE

Une mort par envoûtement. — Abandon du fort des Esquimaux. — Départ pour l'Alaska. — Méfiance inexplicable des Dindjié de *Tsi-kka-tschig*. — Le *Nakochob. Klundié*. — Plateau de la Croupe du Géant. — Têtes-de-femme. — Bivouac sur la *Klô-kka-Rhône*. — Col de la Tête-Neigeuse. — Chasse à l'arghali. — Mont Grifford ou Barbe-de-chèvre. — Loups blancs et ours gris. — La *Tatall-tpeïn*. — Curieux aspect des montagnes. — La Grosse-Pointe et le Gros-Nez. — La rivière Bell et le fort Lapière.

A mon retour au fort Bonne-Espérance, j'appris la mort du grand chef l'Écho. Elle était arrivée dans des circonstances romanesques, invraisemblables, qui démontrent d'une manière triomphante le pouvoir de l'imagination sur l'état physique du corps.

Après la mort de sa femme, le grand chef avait jeté son dévolu sur celle d'un jeune jongleur nommé Rabaska, qu'il s'annexa sans forme de procès. Cette fille était belle, mais d'une légèreté de conduite connue de toute la tribu.

Justement irrité, Rabaska attaqua son chef. Le voleur adultère terrassa l'époux légitime qui, dès lors et d'après les nobles usages des forêts et les lois du ma-

riage dit à *la mode des Géants*, venait de perdre tous ses droits sur la femme qu'il aimait.

C'est la loi du plus fort : Qui est inhabile à défendre son bien, ne peut se plaindre s'il lui est tollu.

Rabaska jura qu'il tirerait une vengeance éclatante de l'injustice de l'Écho. Il déclara au voleur, séance tenante, que, par ses incantations magiques, il l'envoûterait et le tuerait avant que trois jours fussent écoulés.

L'Écho se moqua des menaces du chaman courroucé. Il prit la femme et partit avec elle. Sur le soir, il commença à réfléchir aux menaces qui lui avaient été faites et à redouter leur accomplissement. Il se plaignit d'un malaise général, d'un frisson, et se coucha.

La femme enlevée fut-elle étrangère à cette indisposition ? C'est ce que je n'assurerai pas. Il est probable qu'elle devait préférer son jeune mari à ce vieux ratainé.

Quoi qu'il en soit, les *Kha-tchô gottinè*, aussi crédules et superstitieux que leur chef, confirmèrent le pouvoir transcendant de Rabaska. L'état de l'Écho empira pendant la nuit, et le lendemain, il était sérieusement malade. De plus en plus perturbé, son état s'exaspéra de la colère qu'il nourrissait contre le chaman et devint si dangereux, qu'à la fin du troisième jour, le grand chef n'était plus qu'un cadavre.

Il mourut sans baptême ni désir de le recevoir, le cerveau rempli de pensées adultères et de désirs de vengeance, jurant d'arracher à son tour la vie du sorcier, même d'au delà la tombe (1). Mais il ordonna à ses jeunes gens d'emporter son corps au fort Good-

(1) Rabaska mourut en effet d'une manière étrange, deux ans après, convaincu que l'esprit du chef s'était vengé; mais, avant de mourir, il demanda et reçut le baptême de la main d'un bon chrétien déaé.

Hope, afin qu'il fût enseveli par des Blancs, placé dans un cercueil, et qu'il reçût les honneurs militaires de la fusillade. O vanité et orgueil de la pauvre humanité!

Je ne devais plus revoir le fort Anderson ni les steppes arctiques que le fleuve *Sio-tchô Ondjig* arrose sans les féconder. Au printemps de 1866, un ordre émané de Londres rappelait M. Mac-Farlane au fort Simpson, dont il lui confiait la charge par intérim, en lui faisant un devoir d'abandonner à tout jamais le fort des Esquimaux, dont l'entretien était plus onéreux que profitable à l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson.

Dès lors, les Dindjié d'Anderson se rendirent au fort Mac-Pherson, sur le fleuve Peel, et les Bâtards-Loucheux retournèrent à leur ancien poste commercial du Mackenzie, le fort Bonne-Espérance ou Good-Hope. Les rives du *Sio-tchô* redevinrent aussi complètement désertes, aussi inhabitées qu'elles l'avaient été depuis le commencement du monde.

Le grand Nord m'étant fermé de ce côté, j'orientai ma voile vers l'Est et me dirigeai vers le grand lac des Ours et les vastes steppes qui l'entourent. Jamais aucun Français, rarement un Anglais, n'avaient parcouru les déserts que je traversai si souvent pendant huit années consécutives. Seul, le grand lac des Ours avait reçu la visite de plusieurs explorateurs arctiques, et, depuis deux ans, la Compagnie d'Hudson venait d'y construire un petit poste de commerce, dans le voisinage immédiat de l'ancien fort Franklin de 1825. J'ai vécu dans les lieux mêmes où Franklin, Back et Richardson plantèrent leurs tentes, j'ai médité sur le cimetière obscur qui occupe aujourd'hui l'emplacement de la demeure de ces célèbres explorateurs. Ma cabane s'élève encore à cinq minutes de ce lieu devenu historique.

Mais j'ai réservé tout un volume à mes explorations

à l'est du fleuve Mackenzie, qui ajoutèrent à ma carte du pays tant de données géographiques nouvelles. Je ne veux, ni ne puis en parler ici. Je préfère en finir avec les Dindjié ou Loucheux, qu'il me fut donné de visiter et d'évangéliser de nouveau, en 1870, au nord-ouest de Bonne-Espérance, dans l'ancienne Amérique russe, alors devenue territoire américain d'Alaska.

Puisse cette émouvante et lointaine expédition intéresser mes lecteurs et les tenir éveillés.

\* \* \*

Le 6 juin 1870, à 4 heures de l'après-midi, je partais du fort Good-Hope pour celui de Mac-Pherson, sur la Peel. Mon but n'était pas la visite des Esquimaux, comme en 1868 et 1869, mais celle des Dindjié de l'Alaska. Je comptais me rendre au fort Youkon, et, si faire se pouvait, descendre le fleuve de ce nom jusqu'à la mer de Béring.

La température était calme et splendide, l'air embaumé des premières senteurs du printemps que lui envoyaient les jeunes pousses du *salix candida*, dont les Danites sont aussi friands que les originaux mêmes. Assis dans une pirogue d'écorce de bouleau, entre le Bâtard-Loucheux Paul *Edzaré*, l'Os à moelle, au nord, et le Dindjié Sylvain *Vitædh*, au sud, je faisais, tout en pagayant, la conversation avec mon confrère M. Seguin, qui, assis dans un autre canot, descendit avec moi le Mackenzie jusqu'à la rivière Rouge arctique ou *Tsi-kka-tschig*, où l'attendaient ses ouailles dindjié accoutumées.

Bien que la saison fût avancée, nous nous étions encore trop pressés, parce que c'était l'année froide. Au milieu d'entassements prodigieux de glaces, disposés de chaque côté du fleuve en remparts grandioses, dans

un empâtement de poudingue, nous subissions un froid européen au sortir du froid arctique. Et c'était l'été.

A *Tsi-kka-tschig*, nous trouvâmes les Dindjié surexcités d'une manière étrange, sans que j'en pusse percer la cause. Ils ricanaient, ils sacraient, ils maudissaient, ils avaient l'air de vouloir faire un mauvais parti à leur missionnaire ou à son compagnon, c'est-à-dire moi-même, pour peu que l'un ou l'autre eût manifesté de la pusillanimité ou de l'hésitation.

« — Qu'ont donc vos gens ? demandai-je à M. Sequin. Ils rient sous cape, ils ont la bouche pleine de menaces ou de fiel. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

« — Je n'en sais absolument rien, me répondit-il. Hésitez-vous à vous rendre au fort Youkon ? »

« — Moi ? Et pour quelle raison, je vous prie ? Je brûle de me transporter dans l'Alaska. Ai-je jamais reculé devant un voyage de longue durée ? »

« — Si vous n'y allez pas, je suis décidé à y aller à votre place. »

« — Mais pas du tout. Il n'est rien qui puisse m'empêcher d'entreprendre ce voyage. »

« — Ce n'est pas lui, dirent alors quelques Loucheux. C'est évidemment l'autre... »

« — Non, ce n'est pas l'autre, répondaient d'autres Dindjié, c'est bien celui-ci. »

Qu'est-ce que cela signifiait ? De quoi était-il question ? C'est ce que nous ne comprenions ni l'un ni l'autre. Il y avait de quoi donner sa langue aux chiens. Évidemment nous étions accusés ou tout au moins soupçonnés de quelque chose dont nous n'avions pas même l'idée.

« — Voulez-vous que je leur demande ce qu'ils nous veulent ? dis-je à mon compagnon. »

« — Gardez-vous-en bien. Cela mettrait le feu aux poudres. Faites votre voyage, et s'ils ont quelque chose

à me faire, eh bien ! j'ai dans la poche un petit chien qui pourra crier plus haut et mordre plus fort qu'ils ne le souhaiteraient. »

Je partis. Les Dindjié chrétiens furent insolents au possible. L'interprète métis-français Baptiste Boucher fut railleur et sardonique. L'interprète Bâtard-Loucheux *Tchiawétlô* ne le fut guère moins. Et cependant, quand nous campâmes sur les bords de la Peel avec un fort parti d'Esquimaux, ce fut moi qui fis sentinelle pour permettre à ces bonnes gens de dormir, si peu ils avaient d'assurance en face des *Innoït*.

J'atteignis le fort Mac-Pherson le 16 juin, après le départ de ces derniers, j'y achetai des provisions de voyage, savoir vingt livres de pémican grossier et dix livres de plats-de-côtes boucanés ; je pris deux guides parmi les Dindjié protestants du fort, que je trouvai beaucoup plus respectueux et convenables que les catholiques ; traversai la Peel dans mon canot, que nous cachâmes dans les sauleraies, et m'élançai avec mes quatre Indiens vers les Montagnes-Rocheuses.

Nul véhicule. Le pays ne le permet pas. Nous portions à dos provisions, armes et bagages : environ 40 livres chacun. Ma charge était la plus légère ; je n'avais que ma chapelle, un chaudron et mon journal de voyages.

Dans ces parages arctiques et à cette altitude élevée, le souffle bienfaisant du printemps ne se fait pas plus fortement sentir, au mois de juin, qu'aux premiers jours d'avril, dans le nord de la France, dans les années les plus rigoureuses. Pas une feuille aux buissons, pas un brin d'herbe verte à terre, pas un insecte dans l'air, à peine des bourgeons aux arbres.

Nous nous engageâmes dans un chemin creux, entre deux lacs, pataugeant dans l'eau et la boue. Une première rivière se présente, la *Nakotchô Klundié*

*nillen* (1). Sans canot ni radeau, nous entrons bravement dans l'eau glacée jusqu'aux aisselles, et en sortons ruisselants comme des Tritons, crottés de vase comme des buffles.

Après nous être secoués en vrais caniches, nous continuons notre route avec nos vêtements trempés d'eau. Nous avons onze autres bains semblables à prendre forcément entre Mac-Pherson et Lapierre's-House. Fallait bien nous y accoutumer.

Nous gravissons le plateau *Klô-kképé*, le Plancher herbeux, dernier vestige des grandes prairies du Far-West, qui, ici, occupent le sommet d'un triangle très aigu dont l'hypoténuse serait le fleuve Mackenzie. Ce plateau est parallèle à la Peel et perpendiculaire à la vallée *Klô-kka Rhâne* (2)? Mes pieds y foulent d'abord une pelouse rougeâtre et épaisse de mousses du genre *Sphagnum*, sur laquelle je glisse et trébuche comme sur du savon mou; puis, une forêt de graminées hautes comme un homme; puis une bruyère aride, piquante comme l'ajonc des landes de Provence. Enfin nous atteignons, gravissant toujours, la Croupe du Grand-Cœur, c'est-à-dire du Géant, *Dzé-tchôô-Kçakkay*. Nous sommes sur le dos de ce Géant arctique dont parlent les légendes dènè, qui tomba jadis tout de son long entre l'Asie et l'Amérique.

Vous en souvenez-vous, amis lecteurs (3)?

De ce point élevé, un panorama grandiose me dédommagea amplement de mes fatigues. Mes deux sauvages de Good-Hope eux-mêmes n'y furent pas insensibles. Dans l'est, la forêt noire des sapins, n'ayant d'autres bornes que l'horizon vaporeux, et que coupe

(1) Rivière du plateau herbeux de la Terre géante.

(2) Torrent des herbes plates.

(3) Voir mes *Traditions indiennes du Canada N.-O.* Paris, 1886, J. Maisonneuve et Ch. Leclerc, 25, quai Voltaire. Légende d'*Otchopé*, page 423.

sur le premier plan un ruban de moire d'argent qui se replie sur lui-même : la rivière Plumée. Quel immense circuit elle fait avant d'aller se déverser dans ce grand bassin qui miroite comme la mer sous les feux d'un soleil « *qui nescit occasum* » : la grande expansion du Mackenzie, commencement de son estuaire !

De la mer Glaciale, rien qu'une mince raie d'escarboucles qui scintille au soleil, vers le nord. C'est loin, très loin, mais cela me console : J'ai contemplé la mer arctique.

A droite, c'est-à-dire au sud, notre vue est bornée par les hauteurs de *Kló-kka Rhâne*, qui forment comme un gradin aux Montagnes Sales, *Tdha-tseïn*, les véritables Rocheuses. Leur sommet rutilant de neige, denté en scie, crêté en coq, découpe l'azur des cieux. Derrière nous, sont les premières basses montagnes dont nous occupons les contreforts.

Tout à nos pieds, au bord de la Peel, un point blanc, surmonté d'un blanc panache, comme une pipe de terre qui fume, indique le fort Mac-Pherson. Que c'est petit !

Cherchez l'homme du haut de ces hauteurs.. Oh ! qu'il est peu de chose. Moins qu'un grain de sable, qu'un insecte chétif, à vos pieds.

Le sommet de la Croupe du Géant est couvert de lichens et de *têtes-de-femme*. Ah ! ces têtes-de-femme, que de mal elles m'ont donné, mesdames. Combien de fois ne m'ont-elles pas fait chavirer, induit en embûche, enduit d'un jaune limon dans lequel elles trempent ! Qu'est-ce que les têtes-de-femme ?

Ce sont de grosses touffes d'*eriophorum capitatum* dont les feuilles minces et rubanées retombent en chevelure sur un pédicule grêle et flexible. On dirait le *phormium tenax* de l'Australie, plus petit. En été, après la floraison, cette cypéracée est blanche d'un duvet cotonneux qui en accompagne la graine. C'est

ce qui lui a valu le nom français de porte-laine. Les Dindjié la nomment *nni-tchin-tchié*, un mot tout à fait tchippewayan qui signifie mousse poussant sur un pédicule.

Les têtes-de-femme font le cauchemar des voyageurs qui traversent les Montagnes-Rocheuses. Impossible de les éviter. Vous n'avez que deux alternatives : poser le pied sur la touffe d'herbe, au risque de la voir céder, se dérober, et vous donner une entorse ; ou le placer dans l'entre-deux bourbeux, où vous en aurez jusqu'à la cheville. Image frappante de la plus belle mais plus fallacieuse portion de l'humanité.

A 3 heures du matin, nous traversons une seconde fois le *Kló-kka Rhâne* où nous faisons halte. A grande-peine nous trouvons trois ou quatre menues branches de saule sec, quelques poignées de foin, et allumons un petit feu tout juste suffisant pour faire bouillir le thé. Quant à nous faire sécher, à réchauffer nos membres engourdis par une course de quinze heures au trot et des bains réitérés dans l'eau de glace, il n'y faut pas songer. Il n'y a pas de bois dans ces montagnes. Rien que de la mousse ou des cypéracées. Au grand risque de contracter une pleurésie, nous demeurons tout suants dans nos vêtements trempés d'eau froide. Quel malaise et comment se fait-il que l'on n'en meure pas ?

Quelques glaciers nous entourent. Ils ont de 8 à 12 pieds d'épaisseur seulement, et ne résisteront pas à l'été. Devant nous se dresse l'énorme encolure de la Tête-neigeuse, *Tchi-enzjow*, entre les deux cônes de laquelle se dessine vaguement le col par lequel nous devons franchir la première chaîne. Nous en aurons ainsi neuf rangées à traverser.

L'escalade rapide commence. De la mousse partout. Notre pied ne heurte pas une pierre, bien que cette première rangée de basses montagnes soit calcaire.

J'y vis quelques perdrix jaunes dont nous primes les œufs, et des saules nains, hauts de 6 à 8 centimètres.

De ce premier sommet, la Croupe du Géant me fait l'effet des causses du Gers. Elle est coupée d'innombrables *coulées* qui descendent de la Tête-neigeuse en formant la patte d'oie. Sur les pentes de cette montagne, je cueille des touffes de polémoine bleue, l'ortie morte, de charmantes touffes roses d'androsace du Nord, premiers bijoux du printemps.

Plus haut sont des rochers nus sur lesquels poussent des bruyères, l'arbousier des Alpes qui, ici, n'est qu'une humble plante rampante, l'*empetrum nigrum* ou graine de corbeaux, le raisin d'ours.

Qu'il faut peu de chose pour modifier les idées d'un voyageur ! Hier, le ciel terne et plombé, le froid humide, pénétrant, les bains forcés dans les torrents qui descendent des glaciers, les croupes saignantes de mousses rougies par l'hiver, la nuit sans feu et grelottante, m'avaient porté à déclarer ces montagnes affreuses, mon sort, le pire du monde. Aujourd'hui, le soleil chaud et brillant qui nous sèche de ses feux bienfaisants, la vue de quelques oiseaux, les senteurs d'humbles fleurettes, ont suffi pour remonter mon courage, pour exciter mon enthousiasme et me rendre heureux. Les montagnes en sont devenues splendides, et mon sort fortuné.

Et le libre-penseur demandera ensuite en ricanant à quoi sert l'insecte qui traversel'air en bourdonnant ? A quoi le gazouillement de l'hirondelle ? A quoi le glouglou du ruisseau, l'humble fleur qui éclôt entre les pierres du chemin ou sur le rebord de ma fenêtre ? Mais tout cela c'est la joie de la vie, c'est le bonheur de l'homme simple et droit, que diable ! Les sauvages mêmes le sentent, quand leur âme s'exhale en chants d'allégresse à la vue d'un beau paysage.

Nous continuons l'ascension par un chemin en

lacets. Bon ! voilà encore un torrent au sommet d'un premier plateau formant étagère. Des saules odorants le bordent. C'est le *Ttaw-zjeg nillen* ou rivière des Houillères. Je ne pensais pas être encore dans le terrain carbonifère.

Un glacier, ayant au moins cent pieds d'épaisseur, forme une rampe artificielle entre ce ruisseau et une enceinte de rochers-murs qui le circonscrit. Nous nous saisissons mutuellement par la ceinture, formons tous les cinq une chaîne, pour n'être pas entraînés, et traversons le fougueux torrent, ayant de l'eau de glace jusqu'à la ceinture. *Edzaré* qui est petit, y est enfoncé jusqu'aux aisselles.

Les plus hautes assises de la *Tchi-enzjow* sont gravies dans la mousse, et nous arrivons soufflants, transpirants, haletants, épuisés, au bord d'un autre ruisseau qui descend en chantant ou grelottant du sommet même de la montagne. Nous sortons à peine du dégel. Tout s'explique.

Là nous nous laissons tomber sur le gazon humide, à bout de forces, moi tout près de défaillir soit par l'effet de la fatigue et de la chaleur combinées, soit par suite de la raréfaction de l'air. Un flacon d'éther sulfurique que j'ai dans ma trousse pharmaceutique me remet le cœur en place.

Ces montagnes ne mesurent cependant que 4,000 pieds d'altitude; mais nous sommes sous le cercle arctique et bien près du 68° de latitude nord, si nous ne l'avons dépassé.

Pendant que nous nous reposons au milieu des véroniques de Laponie, des rhododendrons lilliputiens, et des touffes d'*arnica montana*, un des Dindjié, *Vælnun*, attire notre attention sur un petit troupeau de huit arghalis à la toison longue, soyeuse et si blanche qu'elle se confond avec la neige. Elles paissent sur la cime droite de la montagne.

C'est la toison de l'arghali (*aploura montana*) qui a fait donner le nom d'ours fous, c'est-à-dire de faux ours, à ces gentils animaux. Suspendues au-dessus d'un précipice vertigineux qu'elles bravent, ces chèvres ne paraissent pas plus grosses que des cloportes.

Faites silence, dit Vœlun, je vais faire chasse. Il déposa son fardeau, prit fusil et fourniment, et s'élança vers les chèvres. Mais le vent ne le favorisait pas. Il grimpa assez près d'elles. Le temps de tirer un coup de fusil, et le blanc troupeau, dessinant un instant sa silhouette sur l'azur pâle, s'effaçait sur le versant occidental, effaré.

Un dernier regard d'adieu sur la vallée orientale où quatre-vingts lieues de forêts et de steppes se brouillent sous nos yeux, et nous franchissons le col, pour dégringoler le versant occidental, après avoir contourné une manière de cratère ancien où l'on ne voit que débris de calcaire gris qui dévalent en sonnant sous les pieds.

Au bas de la montagne, dans une prairie, nous attendait un quatrième torrent enflé par la fonte, la *Tchi-tšëndja-tschig* (1). Il circule entre les monts *Tchizenzjow* et *Tœvi-ta-ɸo* ou Barbe de chèvre (2), d'où son nom. C'est cette dernière montagne, de forme tabulaire quoique dentée en scie, que sir John Franklin appela *mount Grifford*, en 1825, et qu'il estimait distante de huit milles seulement du Mackenzie, d'où il l'avait aperçue. Or voilà deux jours que nous courions au pas gymnastique pour l'atteindre. Les grands hommes se trompent donc aussi.

Ce bloc schisteux s'élançe du fond d'une vallée

(1) Rivière entre les montagnes.

(2) Comparez le nom de cet animal, *tœvi*, avec *avi*, mouton, en sanscrit, *avî* en lithuanien, *ovis* en latin, *tœvé*, chèvre, en maggyare, *dévé* en turc, *revé* en mordvine, *dew* en abyssin, *o'is* en grec, et *tscav* en dana-atnan (Alaska).

creuse, à plus de six mille pieds verticalement, tout d'un jet, comme un rempart titanesque. C'est affreux. Sa couleur plombée n'est embellie par aucun vestige de végétation. Un glacier considérable qui occupe le fond de la vallée, au pied du géant, nous cache toute la partie droite de la rivière susdite qui paraît en sortir.

Eh bien ! ce site me parut riant en dépit de la glace et de l'horrible muraille crénelée du mont Grifford qui nous menaçait. La chaleur y était concentrée comme dans un four. Elle avait développé le gazon des pelouses autour d'un joli étang bleu, formé par l'agglomération subite des eaux de neige. Nous y prîmes un repos devenu nécessaire, à l'abri de l'âpre morsure du vent d'est, et après avoir tiré quelques courlieux esquimaux, *numenius borealis*, et des milans blancs, *milvus nivalis*. Les bruants, ces passerinées qui, à cette époque de l'année, remplissent steppes et bois de cris aigres et de chants, les bruants ne fréquentent pas ces hautes régions du silence.

Nous nous levâmes du sol nu qui nous avait servi de couche, à neuf heures du soir, le corps moulu, courbatu, toutes les jointures brisées par l'humidité de la terre et la marche dans l'eau. Une fièvre douce, causée par le froid prolongé et les bains forcés, m'avait empêché de reposer à mon aise. J'éprouvais un frisson et un tremblement qui m'avertissaient de me hâter à faire du mouvement, si je ne voulais prendre mal.

Nous repartîmes clopin-clopant pour nous replonger dix minutes après, hélas ! dans le cinquième torrent aux sinueux méandres. Nous dûmes le traverser quatre fois pour suivre fidèlement l'ornière boueuse, tracée dans la mousse et les têtes-de-femme, que nous appelions le chemin ; bienheureux de posséder ce fil d'Ariane, au milieu du dédale de montagnes qui se dressaient autour de nous.

Quel effet choquant d'optique! Plus nous montons et plus l'horizon s'élève autour de nous ; de sorte que l'on semble être placé sur le cône trachitique d'un volcan dont le cratère nous dominerait tout autour. C'est le même effet que produit la mer du haut des hunes d'un navire.

Cette seconde vallée traversée, nous gravissions la chaîne *Tatall-tpeïn*, lorsque des hurlements prolongés retentirent. Nous retournant, nous apercevons deux énormes loups blancs qui accourent sur nos brisées, en nous priant de vouloir bien les attendre. Au premier coup de feu, ils tournèrent les talons et n'eurent pas assez de leurs jambes pour s'enfuir. Rien de couard comme le loup. Nous continuons notre route sans plus nous occuper d'eux. Mais, une heure après, en suivant le cours du torrent, un affluent du Pacifique, cette fois, nous tombons sur d'énormes empreintes qui ressemblent à celles d'un géant chaussé de mocassins. Qu'est-ce que cela peut être ?

Les guides s'arrêtent et font entendre un soufflement guttural d'étonnement et d'effroi :

« — *Schiw* ! des ours gris, des ours gris ! » répètent-ils à voix très basse. Et je vois leur teint, mordoré par le hâle et la réfraction des neiges, prendre une teinte terreuse, verdâtre. Ils pâlissaient.

Nombreuses sont les pistes autour de nous, sur le sable. Plusieurs ours gris sont venus en ce lieu pour se désaltérer ou pour surprendre les arghalis et les bighorns au passage. Que ferions-nous si nous rencontrions cette bête horrible, l'*ursus horribilis*, avec une seule canardière à silex pour toute arme ?

*Vœlun* plonge la main dans son sac à plomb. Rien que de la grenaille ; plus une seule balle. Bon pour une oie, pour un lièvre. Si maître Bruin nous surprend, il fera un bon souper *ikkèla*.

Sur le flanc de *Tatall-tpeïn*, je m'élançai en avant

de mes hommes afin d'avoir le temps de dessiner la vallée suivante. A droite, tout contre moi, des ravins profonds et désolés, des roches noires, lugubres. Serait-ce un ancien cratère ? On le dirait à leur forme, à leur couleur. Que de déchirements ont eu lieu dans ces schistes couleur de plomb. Des failles immenses de montagnes, des crevasses gigantesques, toute une double rangée entr'ouverte comme une grenade, des escarpements vertigineux. Dans les creux, entre les dents des cimes, des glaciers suintent de petits riviuletts. Sous nos pieds, rien que des mousses rouges, brunes, jaunes, toutes gonflées d'eau comme de monstrueuses éponges. Nous y enfonçons jusqu'aux genoux.

Sur ces crêtes, il y a deux ans, pendant l'automne, deux commis écossais demeurèrent égarés et errants toute une journée. Ils manquèrent y périr de soif et de faim. En hiver, le sentier ne passe pas sur les cols, il contourne les montagnes par le cañon de la *Tchitsendja-nillen*. C'est le chemin dit des chutes.

Sur le versant oriental de *Tatall-tpëin*, nous avons un glacier à descendre. Nous enfourchons nos grands bâtons, comme sorcières leurs balais, et nous laissons dévaler jusqu'au bas. Autour de nous la décoration a changé. La mise en scène se compose toujours de montagnes ; mais leur disposition est longitudinale au lieu d'être transversale. Elle nous découvre les montagnes bleuâtres qui bordent la rivière Porc-Épic, cette branche orientale du fleuve Youkon, et, sur un plan moins éloigné, une chaîne plus basse à laquelle on me dit que le fort Lapierre est adossé. Tout cela se perd dans le brouillard transparent du matin.

Au tiers de la distance, sur la gauche, s'élève la montagne des Loges, *Væ chëin nivia*, avec son précipice schisteux de douze cents pieds de haut, et sa teinte d'ardoise.

Puis, des deux côtés, dans un affreux pêle-mêle qui atteste l'origine volcanique de cette vallée formée par effondrement, s'encaquent les croupes osseuses, se dressent les dents menaçantes, se contournent les gibbosités difformes, pointent les pics, les pitons, s'allongent les croupes madornes, surgissent les pyramides et les tentes, s'arrondissent les chapeaux chinois, montagnes aux formes fantastiques et déraisonnables.

Tout cela est schisteux et d'une couleur plombée peu égayante. La sinueuse *Tchi-ven-tschig*, l'Eau qui circule autour des montagnes, serpente dans cette vallée étroite et lugubre, avec sa bordure de saules marceaux parsemée de quelques sapins.

Rien de cela n'a encore reverdi, le 20 juin. L'hiver, qui y commence en septembre, y a encore laissé les traces de ses doigts glacés. Un mois et demi d'été, voilà tout ce qu'on peut se promettre à cette haute altitudo-latitude. Comme compensation, la neige en fondant, a découvert de belles pelouses de raisins d'ours que rougissent leurs grosses baies charnues et acides, disposées trois par trois. Au sortir des neiges, ces petits fruits sont délicieux. Nous nous jetons à terre, et pacageons jusqu'à satiété comme des ours gourmands.

Dans la matinée du 20, nous traversons à gué trois torrents qui sortent d'autant de gorges affreuses dont les noires murailles sont si rapprochées qu'une chèvre aurait peine à y passer. Le courant y détale si violemment qu'il emporte *Vitædh* avec sa charge. Le jeune homme ne dut son salut qu'en se cramponnant aux jambes de l'un d'entre nous qui formions la chaîne.

Pendant cette journée, nous franchissons la Grosse-Pointe, montagne qui forme un cap précipiteux dans la vallée. Je souffris beaucoup de la marche. Mes mo-

cassins, sans cesse imbibés d'eau, étaient en charpie, mes pieds enflés et ensanglantés, mes jambes si roides, si douloureuses que je n'osais me reposer de crainte de ne pouvoir plus me mouvoir ensuite. Mes articulations semblaient être rouillées comme de vieilles charnières. La gymnastique éreintante que me faisaient faire les tête-de-femme n'entraîna pas pour peu de chose dans cet avachissement de tout mon être.

Nous quittâmes la vallée de la *Tchi-ven-tschig* pour escalader le prolongement de la croupe du mont *Tævi-ta-po*, qui forme un plateau étendu, allant toujours en se rétrécissant à mesure qu'il s'incline vers l'ouest. De ces hauteurs, j'obtins une très belle vue rétrospective sur la vallée que nous venions de parcourir depuis *Tatall-tpëin*. Toutes les montagnes qui s'avancent en éperon sur cette vallée sont tabulaires. Leur sommet forme un entablement et même une corniche en saillie, qui les rend inaccessibles de ce côté.

Mais au-dessus de ces montagnes secondaires, étage ou plateau entr'ouvert par les cataclysmes ignés, se profilent en manière de portants de théâtre, les pics schisteux aux formes triangulaires, les arêtes rapides et un dôme qui ferme l'extrémité de la vallée.

Je dois néanmoins constater, une fois pour toutes, que l'aspect des Montagnes-Rocheuses est loin de présenter le spectacle grandiose des Alpes. Celles-ci forment un massif continu qui se prolonge par rangées longitudinales, coupées de vallées. Les Montagnes-Rocheuses, au contraire, sont composées de segments montagneux parallèlement et obliquement disposés du nord-est au sud-ouest. Et toutefois, toutes les vallées qu'ils laissent entre eux ne sont pas des passes accessibles, parce qu'elles éprouvent bien souvent des défauts de niveau qui en ferment l'issue.

Les pics des Alpes ont la forme d'aiguilles élancées. Ceux des Montagnes-Rocheuses ressemblent à des vagues entrechoquées, à des pyramides, à des tentes à quatre pans, à des coupoles ; toutes formes géométriques et régulières. Parmi elles, j'ai remarqué plusieurs cratères de volcans qui paraissent éteints depuis des siècles.

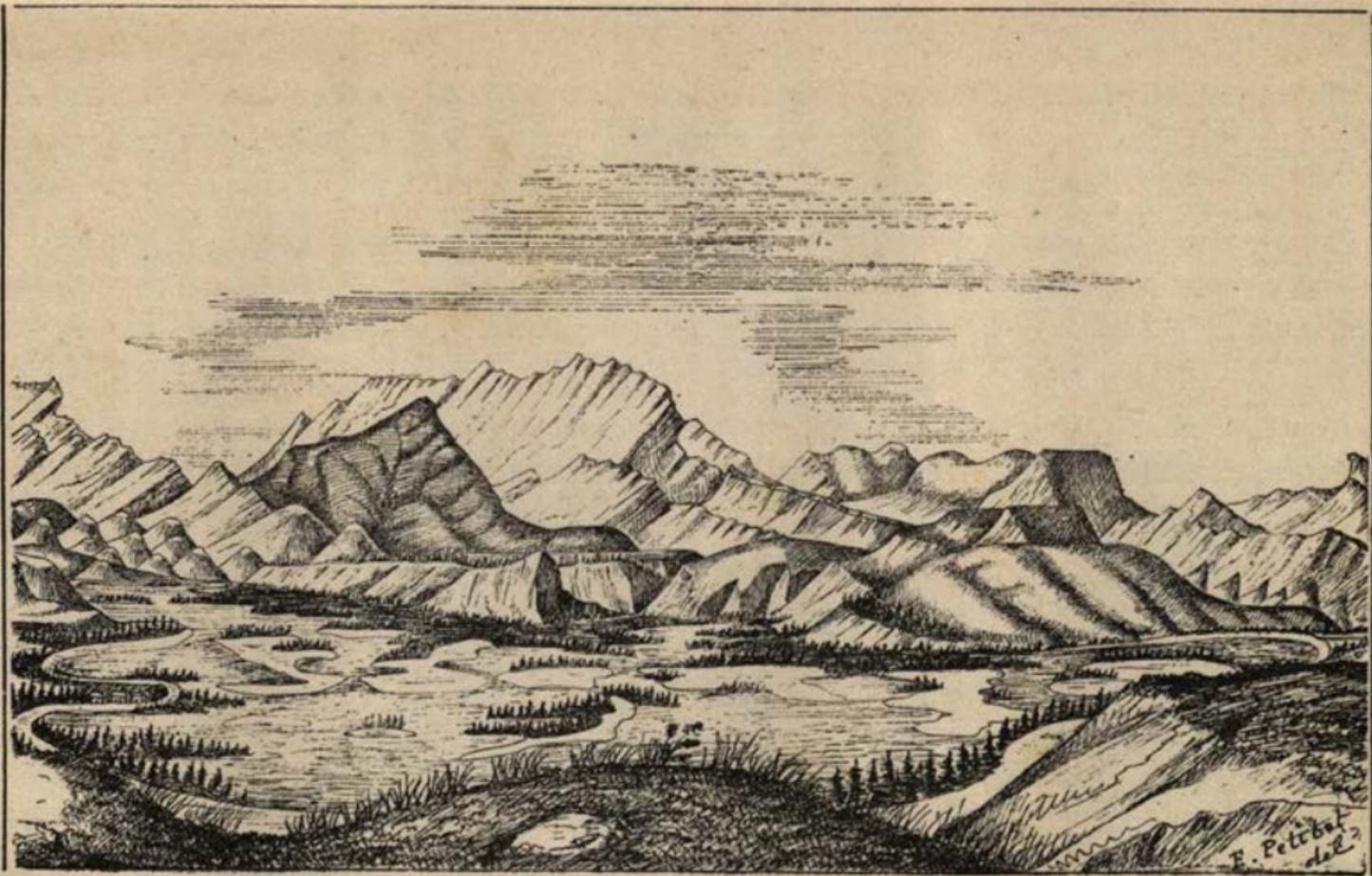
Quant à la forme générale de cette chaîne, très facile à étudier et à saisir, c'est celle d'immenses enrués avec failles et encaquements de certaines de leurs parties, par le fait du soulèvement de la croûte terrestre. Entre elles sont des pics centraux formés par surrection, avec redressement de la couche traversée de chaque côté des parois.

Cette forme est exactement la même sur les deux rives du Mackenzie, dans les chaînes parallèles à la chaîne-mère.

A dix heures du soir, je fus pris subitement d'un accès de fièvre. L'extrême fatigue, la faim, la soif, les douleurs que me causait la marche dans l'eau glacée, et le port continuels de vêtements mouillés, m'avaient occasionné ce malaise. A bout de forces et en dépit des guides qui ne voulaient point se reposer avant d'être arrivés au fort Lapierre, je me laissai tomber sur le bord mousseux du sentier, en leur déclarant que je ne pouvais aller plus loin sans prendre du repos.

Le repos, nous le prîmes sur ce sol bourbeux, encore tout humide de la fonte des neiges, arrosé subitement par un orage qui ne nous laissa pas un fil de sec ; mais il me fut impossible de dormir, grelottant dans mes habits dégoûtants d'eau et souillés de boue. Je n'aurais jamais imaginé que l'on pût autant souffrir en voyage et, cependant, je m'apercevais bien que je ne devais cette souffrance qu'à ma douilletterie de civilisé moderne, puisque mes quatre sauvages ron-





VALLÉE SUPÉRIEURE DE LA RIVIÈRE TCHI-VEN-TSCHIG, SOURCE ORIENTALE DU YOURON (page 269 et 321).

flèrent comme des chanoines à matines, dans les mêmes conditions qui me paraissaient si misérables.

A deux heures du matin, nous étions de nouveau sur pied, à mon grand soulagement. Je préférais souffrir en marchant que dans l'immobilité. Le mouvement est toujours une diversion à la douleur. Il me procurait au moins de la chaleur.

Notre plateau s'était changé en une crête schisteuse fort étroite. Ses déclivités friables étaient effrayantes à l'œil. Comment fait-on pour marcher sur la verge d'un précipice, alors que l'on n'oserait passer sur la corniche ou dans la gouttière d'une maison peu élevée?

Le sentier suit cette arête que l'on a intitulée le Gros-Nez. Il descend avec elle, précipice à droite, précipice à gauche. Heureusement il s'y trouve quelques arbres, des saules, des aunes, des trembles, qui masquent un peu l'abîme, dont la profondeur attire. Tout à coup le terrain manque devant nous, les horizons se déroulent, et nous nous trouvons en face d'une vallée peu profonde, plate, semblable à un ancien fond de lac, dont l'extrémité est occupée par un barrage de basses montagnes.

La *Tchi-ven-tschig* va et revient sur elle-même en mille sinuosités, dans ce bassin immense, entouré de montagnes. Elle lave les schistes, dont elle a jadis formé les déclivités en les rongéant et les entraînant. Elle décrit un vaste circuit au pied des montagnes, tandis que le milieu du cirque est occupé par une myriade d'étangs argentés et minuscules, derniers vestiges du lac qui jadis l'emplit tout entier.

Le pied du Gros-Nez atteint, nous traversâmes la *Tchi-ven-tschig*, attachés les uns aux autres par la ceinture. Ce fut le courant le plus rapide que nous eûmes à traverser, et nous le franchîmes quatre fois. L'eau nous montait jusqu'aux aisselles et nous entraî-

nait malgré nos efforts pour avancer. Nous marchions sur une seule ligne parallèle au courant. Le plus fort de nous, *Késitchia*, placé en amont, soutenait toute l'impétuosité du choc des eaux dont il garantissait les autres. Le dernier avait toutes les peines du monde pour ne pas partir à vau l'eau, pour ne pas céder sous la poussée de ses camarades. Si ce malheureux *Vœlun*, eût perdu pied sur les galets ronds et glissants du fond, nous eussions fait les capucins de cartes et aurions tous été entraînés.

En ce lieu, la *Tchi-ven-tschig* mesure de 180 à 200 mètres de large.

Sortis de l'eau après plus d'une heure de bain prolongé et plusieurs tentatives vaines, nous ressemblions à des dieux marins, nos habits et notre chaussure enduits d'une espèce de vernis vert-mitis que ces eaux tiennent en dissolution, grelottants, claquant des dents à nous rompre les mâchoires, et ma fièvre, ma foi ! guérie, je crois bien, par le procédé hydrothérapie.

En cet état, nous reçûmes une ondée céleste qui acheva, pour la seconde fois, de nous saucer entièrement. Ce fut un bonheur que cet orage n'eût pas éclaté avant la traversée ; car ces torrents enflent en quelques minutes et deviennent impraticables.

Devant le petit fort *Lapierre's-House*, la *Tchi-ven-tschig*, accrue de la rivière aux Rats musqués qui vient du nord, a acquis assez de profondeur et de volume pour n'être plus guéable. Elle prend alors le nom de *Bell's river* où rivière de M. Bell, le premier pionnier de ces montagnes.

Son courant est si impétueux qu'à peine est-elle navigable en pirogue d'écorce. Dans son cours, elle débouque de l'est, se dirige vers le nord pour recevoir la rivière aux Rats, et fait le tour de la plaine qu'elle a étanchée partiellement. Les montagnes dont

elle, lave le pied sont brusquement interrompues à six lieues en aval du fort Lapierre. C'est par cette issue que s'enfile la Bell pour se diriger vers l'ouest. Elle forme autour de cette longue montagne un double fossé de circonvallation au pied d'un rempart. De là son nom de *Tchi-ven-tschig*.

Bien souvent, pour éviter du chemin, sauvages et Blancs traversent la montagne qui domine le fort Lapierre et vont s'embarquer sur la Bell, au pied du versant occidental. Mais cela ne se peut qu'avec des pirogues. On laisse aussi quelquefois les barques du fort Youkon de l'autre côté de la montagne, plutôt que de remonter avec elles le courant qui est vertigineux, et on va les y reprendre, le printemps suivant.

Nous traversâmes la Bell en canot, devant le fort Lapierre, et arrivâmes dans ce petit poste commercial à huit heures du matin, le 21 juin, tout juste à temps pour déjeuner avec M. Dan Wilson, un bon et jovial Écossais, préposé à ce fortin desservi par trente Indiens.

Je venais de parcourir 90 milles géographiques à vol d'oiseau, depuis le fort Mac-Pherson, soit 166 kilomètres 680 mètres ou près de 42 lieues françaises (1).

Les abords de Lapierre's-House ne diffèrent en rien de la plaine que nous venions de traverser depuis le Gros-Nez; lichens épais, mousses, têtes-de-femme et borbier à gogo. On y enfonce jusqu'aux genoux. Pas un pouce de terre cultivable autour de ce misérable petit poste de trois baraques en troncs d'arbres couverts d'écorce de sapin. Nous sommes en pleine ré-

(1) Le mille géographique vaut 1,852 mètres; c'est-à-dire 243 mètres de plus que le mille anglais, lequel est de 1,609 mètres. La lieue géographique est de 5,556 mètres, soit 1,556 mètres de plus que la lieue kilométrique.

gion des mousses, impossible d'y rien récolter. La population correspond à la beauté de l'endroit : trente sauvages dindjié, de la tribu des *Van-ta-Kuttchin* ou Gens des lacs. Je vais en parler bientôt (1).

(1) Dans *van*, lac, l'*n* final est sonore comme dans *vanne*, porte d'écluse. Comparez avec le turc *van*, le norvégien *vand*, l'ingalik *væn*, le tchuktchis *wayan*, le maori *waï*, le lenka *wach* le caraïbe ullua *wass*, tous mots signifiant lac.

## CHAPITRE XII

### SUR LE HAUT-YOUKON

Au fort Lapierre. — Résistance des *Tdha-Kuttchin*. — Méphistophélès et ses embûches. — En barque sur le Haut-Youkon. — La *Tsé-ondjig* ou rivière Castor. — Le complot se démasque. — Les monts *Tdha-tcha*. — Un charitable avis. — Vengeances secrètes. — Les *Rhâne-Kuttchin* et leurs radeaux. — Nouvelles avanies. — Le cañon des Remparts et ses beautés. — Dernière alerte. — Où les mensonges se dévoilent. — Arrivée à *Plenty-room*.

M. Dan Wilson ne s'attendait pas à ma visite et n'était pas même dans la possibilité de me recevoir. La rivière avait emporté sa maison en ne lui laissant que sa cuisine qu'il partageait avec ses deux uniques serviteurs, écossais comme lui.

Le droit de visite, écrit de la main de M. W. L. Hardisty, chef du district, qui me recommandait à l'hospitalité et aux égards des employés des forts Lapierre et Youkon, mentionnait cette clause expresse : « pourvu qu'ils soient en état de vous recevoir. »

M. Wilson ne l'étant pas, je fis dresser une tente sur les bords de la rivière et j'y attendis en paix l'arrivée de la barque de Youkon. L'aimable gentleman ne me reçut pas moins avec toutes sortes d'égards, m'assurant de son concours sitôt que M. Saint-Pol serait arrivé de Youkon et lui aurait assuré qu'il pouvait me recevoir.

En attendant, les quelques Indiens qui desservent Lapierre's House vinrent me visiter pour me donner la main. Ils m'exprimèrent la gratitude que leur causait ma démarche; mais, en même temps, le déplaisir qu'ils éprouvaient, disaient-ils, de ne pouvoir recourir à mon ministère, à moins que je ne consentisse à m'établir et à demeurer au milieu d'eux.

Fait singulier, ces Dindjié avouaient, comme ceux de la rivière Plumée, qu'ils considèrent les prêtres catholiques comme bien supérieurs aux clergymen protestants; qu'ils ne prient avec ceux-ci que parce qu'on les y a contraints et que nous ne demeurons point parmi eux. Quels que puissent être les autres Peaux-Rouges, on a déjà dû se convaincre que les Danites sont sérieux sur le chapitre de la religion.

Ces Dindjié et leur chef, le Capuchon en peau-de-lièvre, *Khé-dhow-tsé*, mirent tout en œuvre pour me faire tenir un langage qui concordât avec celui du ministre anglican et pût calmer le cri de leur conscience alarmée et malheureusement trop clairvoyante.

Lorsqu'ils virent que je ne voulais ni ne pouvais passer de compromis avec le schisme, bien que toujours prêt à traiter les protestants en frères, ils me signifièrent assez sèchement que je n'avais rien à espérer d'eux, que je perdrais mon temps à pousser jusqu'au fort Youkon, et que ce que j'avais de mieux à faire était de reprendre le chemin du fort Bonne-Espérance.

Je reconnus dans ce langage des instructions parties de plus haut, une tactique qui m'était connue et qui décelait le fanatisme de certains protestants.

« — Je n'ai jamais couru après les sauvages, leur dis-je, de l'air le plus indifférent du monde; je me contente de les convoquer au son de la cloche. Vient qui veut. Celui qui ne goûte pas ma doctrine n'a qu'à rester chez lui. Dieu n'a besoin de personne, ni moi non

plus. C'est vous qui avez besoin de Dieu et des prêtres, ses serviteurs.

« Mais ici, chez des hommes qui ont déjà repoussé le prêtre ou même renié leur premier baptême, pour accepter celui du ministre, vous me rendrez ce témoignage que je ne vous ai pas même convoqués ; car je ne viens pas pour vous. Si donc mes paroles vous déplaisent, pourquoi venez-vous les entendre ? Quant à les changer pour vous complaire, je ne le puis ; parce qu'elles ne sont pas miennes, mais celles du Dieu que je sers et qui, lui-même, ne saurait changer. »

*Khé-dhow-tsé* et ses quatre chats de sujets se retirèrent quinauds.

Cette pincée de Dindjié est connue des autres peuplades de même langue, sous les épithètes de *Tdha-Kuttchin*, gens des montagnes ; de *Nattsu-Kuttchin*, gens les plus éloignés, ce qui ne peut s'entendre qu'en plaçant le point de départ des Dindjié à la mer de Béring ; de *Kló-ven-Kuttchin* (1) ou gens du bord des plateaux herbeux ; enfin de *Dakkadh* ou Louches. Quatre noms pour une fraction de trente âmes ! Avis à messieurs les ethnologues. C'est cependant ce petit peuple qui a eu le mérite de donner son nom canadien de Louches à toute la nation Dindjié.

Ces Indiens sont les *Deguthee-Dennee* de sir John Franklin, une appellation aussi inexacte que ridicule, *Deguthee* ne signifiant absolument rien, et *dennié* signifiant original, élan.

Le type *dakkadh* est le même que celui des Dindjié de la Peel, du Mackenzie et de l'Anderson ; car ils appartiennent tous au même stock. Comme caractères généraux, ils ont l'occiput aplati, — est-ce arti-

(1) *Kló*, herbe ; comparez avec *kloá*, herbe en grec ; *klós*, en tchippewayan ; *klów*, en ingalik ; *tlaon*, en dana atnan ; *tló*, en dènè esclave ; *kutlópé*, en danè sarcis ; *otluq*, en ture.

ficiellement? Je l'ignore; — le crâne brachicéphale, la face longue et prognathe, le menton gros et en galoche, la bouche large et charnue, mais bonne et sérieuse, le nez judéen à septum perforé, les yeux grands, noirs, doux, très beaux et rapprochés de la racine du nez.

Le 22 juin, à 10 heures du matin, la barque du fort Youkon arriva, conduite par le Tchippeway civilisé Peter Pelly, et montée par un équipage d'indjé, appartenant à la tribu des *Rhâne-Kuttchin* ou Gens du fleuve (1). Leur vieux chef les accompagnait. C'était un homme entre deux âges, à la figure niéblée, au type tartare encore nouveau pour moi. Il y avait dans son visage un mélange de Tchippeway et d'Esquimau; mais rien qui ressemblât à ce que j'avais vu jusque-là parmi les Danites. Il avait de la barbe et de la moustache, et portait la chevelure flottante sur un costume en peau d'élan, brodé avec des verroteries.

Ses traits étranges, asiatiques, étaient empreints de douceur et de bonhomie. Il m'inspira aussitôt de la confiance.

Avec la barque, arrivèrent en bédare ou barque de peau, les Indiens *zjen-ta-kuttchin* ou gens des Rats musqués. Ils chassent sur la rivière Bell ou aux Rats.

Ils sont grands, bien proportionnés et d'une figure avenante. Plusieurs jeunes gens étaient de très jolis garçons, et leurs femmes presque aussi blanches que des métisses quarteronnes.

Presque tous avaient le septum perforé et pendant

(1) *Rhân* ou *rhâne*, fleuve, cours d'eau rapide; du sanscrit, *ṛan*, vite, et du dènè *ṛan*, vite. Comparez avec *ṛân*, torrent en tchippewayan, *pa-ṛana*, fleuve, en quichoa cocama; *ṛann*, inondation en sanscrit; *rhen* et *rhin*, fleuve, en gothique; *rhône* en tudesque; *ṛó*, *ṛéos* en grec; *ṛónn* en cophte; *ṛoé* et *ṛuyé* en dènè.

disgracieusement sur la bouche, mais vide de l'ornement en os de cygne qu'ils y portaient jadis. Leurs jarrets, gavachés et ployants sous eux, sont une difformité qu'ils doivent aux petites chaises en écorce de bouleau pleines de lichen dans lesquelles ils passent leur enfance, portés dos à dos par leurs mères, jambe de-ci jambe de-là et toujours pendantes.

Je compare ces Dindjié, pour l'étrangeté du regard et le martellement du langage, aux peuplades danites qui habitent dans les Montagnes-Rocheuses, telles que *Eta-ottinè*, *Sécanais*, *Nahannè*, *Esba-tpa-ottinè* (1) et *Etcha-ottinè* des montagnes. Leurs mots sont scindés par des hiatus, scandés comme des vers latins; la phrase est paresseuse, hésitante; les sons creux et sonores. Enfin, un bégaiement prononcé ajoute un degré de plus à cette conformité dans le type et le langage.

La barque portait M. Saint-Pol, un Métis écossais tchippeway, de la Rivière-Rouge, second employé du fort Youkon, celui dont m'avait parlé M. Wilson. C'était un type rare, un de ceux dont la vue seule inspire antipathie et méfiance : grand corps long et maigre, tout os et cartilage, sans un millimètre de graisse; visage de fouine, taillé en lame de couteau, et se terminant par une petite barbiche pointue, d'un blond blanchâtre. Yeux faux, d'un bleu pâle, bordés de rouge et dépourvus de cils; bouche de satyre, aux commissures relevées; cheveux rouges, longs et plats, rejetés derrière des oreilles en feuilles de choux collées au crâne; front fuyant, surmonté d'une de ces toques écossaises aplaties, que les Iroquois ont

(1) *Esba* et *espa*, *épa*, antilope, — l'animal vélocé; — comparez avec *aspa* et *aspaka* cheval, en zend; *alpaka* en chilien; *spa*, chien en zend, d'où *spaniel*, *épagneul*; *scá* et *ascá*, cheval (le coureur) en sanscrit.

comparées à des bouses. En le voyant, je me dis : Tiens, c'est Méphistophélès !

Courbé en avant, étique, avançant un long col et guignant de ses petits yeux myopes, quand il parcourait le rivage de ses longues flûtes grêles, balançant sa petite tête d'un air comique, on l'aurait pris pour un héron cherchant des grenouilles au bord de l'eau.

Élevé parmi les Métis français de Manitoba, M. Saint-Pol parlait bon français. Je lui présentai la lettre de son chef qui me recommandait à ses bons offices, à Youkon, pourvu qu'il fût apte à m'y recevoir. En bon Écossais, il fut d'une politesse toute gauloise :

« — Comment donc apte ! Comment donc ! me dit-il avec courtoisie. Mais sans doute, monsieur. Nous sommes prêts à vous recevoir et avec le plus grand plaisir. Apte ! Est-il farceur, ce bon M. Hardisty ! Nous pense-t-il logés à la belle étoile ? Je vous garantis le passage dans ma barque, *sir*. Nous repartons demain matin.

« — Je ne voudrais point cependant vous gêner, lui dis-je ; pour peu que vos constructions ne soient pas achevées, que je puisse être pour vous une occasion de gêne, d'embarras, dites-le moi et je m'abstiendrai, je m'en retournerai. »

Il ne comprit pas les mots *gêner*, *gêne*.

« — Vous en retourner ! *jeûner ! jeûne !* Non, non, *sir* vous ne jeûnerez pas, à Youkon, *there is plenty meat*. Vous n'y serez pas à l'étroit, *there is plenty room too*. Oh ! non, non, il ne faut pas vous en retourner. Est-ce que le chef du district s'imagine que nous fainéantisons ? Nous avons déjà nos bâtisses toutes prêtes : habitation de maître, cuisine, maison pour le ministre, cases pour les serviteurs, hangar, magasin, pou-drière, tout, tout. Vous verrez ça. Le fort regorgeait de monde quand je partis, il y a 16 jours. On ne voyait

que des têtes sur le rivage. Oh! venez, venez donc, vous y serez reçu avec cordialité. »

Enchanté de cette offre amicale, j'avertis *Edzaré* et *Vitedh*, mes serviteurs, de se tenir prêts à me suivre, et je congédiai *Vœlun* et *Késitchia*, mes deux guides.

Qui fut bien stupéfait, ce fut moi lorsque, une ou deux heures après cette entrevue, j'entendis, du fond de ma tente, la même voix s'écrier en français, en s'adressant à Pelly, non loin de moi :

« — Que se propose donc ce petit homme, en descendant à Youkon? N'y viendrait-il pas pour espionner ce qui se passe chez nous afin d'en instruire son évêque? Ah! si j'en étais sûr...

« Il devrait comprendre qu'on ne se soucie pas de lui, à Youkon. Ces gens d'Église ne sont bons qu'à donner du trouble partout où ils passent. Qu'il s'en retourne donc s'il ne veut pas que je le dépose sur le rivage avec ses deux fils de chien de sauvages, pour qu'ils y crèvent de faim. C'est bien moi qui vais croire à son zèle! Ce Yankee n'a d'autre but que d'aller visiter ses amis les Yankees. Eh bien, qu'il essaye... »

Je n'aime la lâcheté ni chez moi ni chez autrui. Je me dis : « Mon gars, si tu crois réussir à m'intimider en t'y prenant de cette façon paysanne, tu te trompes du tout au tout. Tu ne veux pas me parler franchement et en face, eh bien! tu m'auras à ta croûte pendant le voyage et à ton fort. Quant à tes menaces, je n'y crois pas. Tu n'aurais ni assez de méchanceté, ni assez de courage pour les exécuter. »

Le soir à souper je renouvelai mes excuses :

« — Pour peu que cela vous dérange ou vous contrarie, monsieur Saint-Pol, un mot, un seul mot, je vous prie, et je repars. »

Même manège que ci-devant. C'était un honneur, une joie, un bonheur, une délectation, etc., que de me posséder. Comment donc! comment donc!

Le repas fut gai et expansif, bien que l'on n'y bût que du thé, ce qui est à dire de l'eau chaude. Le visage de mon homme n'exprimait aucun dépit, aucune honte, nulle colère. Cependant, dix minutes après souper, il venait renouveler la même scène de lâcheté contre ma tente, en Guignol ou en Tartuffe, je ne sais.

« — Ah? il veut gagner, ce petit homme-là! Il n'a pas peur. Eh bien! il gagnera ce qu'il n'est pas venu chercher. S'il s'obstine, on lui fera comprendre qu'on ne veut pas de lui, etc., etc.

« — Jetez-moi ça à l'eau, répondait une voix grossière, que je reconnus pour être celle de Pelly, le Tchippeway. Qui donc le saura, après que vous l'aurez nêyé?

« — Ah! si ce n'était la crainte du gouverneur et de son évêque, sans doute ce ne serait pas malin. Un prêtre de plus ou de moins, belle affaire! Un satané papiste, un boute-en-train qui a toujours le pied en l'air, que l'on rencontre partout et qui ne ménage personne!

« Mais nous n'y gagnerions rien avec un gouverneur qui est tout dévoué aux missionnaires catholiques, tout protestant qu'il est.

« — Le gouverneur! Il est bien loin d'ici. Il ne saura jamais ce qui s'est passé.

« — Non, le jeter à l'eau, je ne le ferai pas. Mais nous le déposerons délicatement sur le rivage; puis il se débrouillera. Ah! il veut gagner, eh bien! il va voir... »

Craignant que je n'eusse pas compris son français, Saint-Pol me députa *Késitchia* avec des Loucheux du fort Lapierre, afin de me dissuader de partir. Les pourparlers furent longs et impatients; mais je tins bon et les congédiai d'assez mauvaise humeur. Alors ils se mirent à crier en sortant de ma tente :

« — Est-il bête, cet homme-là, on lui dit qu'on le

tuera sûrement s'il va dans ce pays-là, et il s'obstine à vouloir y aller. Eh bien! alors, qu'on le jette à l'eau donc, puisqu'il le veut. C'est son affaire. »

Une troisième invitation de Méphistophélès, le lendemain matin, me fit mépriser ce troisième avis, et je m'embarquai à 8 heures avec mes deux Peaux-de-Lièvre.

Peter Pelly était au gouvernail. Ce Tchippeway était presque noir, d'un teint luisant comme si on l'eût ciré; un nez busqué mais informe, un nez d'ivrogne, un visage cauteleux, mobile et ratatiné par l'âge et les passions. Il y avait chez lui du singe et du renard; encore plus du premier que du second; mais c'était un mauvais singe, babouin ou gorille. Son regard sournois était méchant, son rire sardonique. Tout de noir habillé en beau drap fin, son bonnet disparaissait sous les glands d'or et les aunes de ruban multicolore dont il l'avait enguirlandé.

Quand les yeux de Pelly rencontraient les miens, il les baissait ou les détournait aussitôt. A ses regards haineux et à son rire moqueur, je compris que j'avais en lui un ennemi juré. Je ne cherchai nullement à lui déguiser le mépris qu'il m'inspirait.

Après deux heures de descente vertigineuse, nous doublâmes la longue montagne dont la rivière Bell baigne le pied, et nous nous trouvâmes directement derrière elle et le fort Lapierre. Méphistophélès me montra un mai de joie qui s'élevait solitaire sur un rocher de la rive droite :

« — Si vous aviez envie de vous en retourner, dit-il, voici un portage qui vous conduirait au fort en une heure de marche par-dessus la montagne.

« — Je vous suis donc à charge, monsieur? Que ne me l'avez-vous dit plus tôt.

« — A charge? à moi? Mais pas du tout, *sir*, pas du tout. Histoire de parler, voilà tout. »

Et nous continuâmes notre route.

Au bout de quatre heures de nage, la barque fut lancée sur une grève de sable, sous un ravin au fond duquel les matelots avaient caché leurs agrès, en montant. Ils les reprirent, et l'Écossais, me montrant un autre sentier au flanc de la montagne scabreuse :

« — Par ce portage et en deux heures de marche, vous pourriez encore atteindre le fort par-dessus la montagne, » me dit-il en anglais. Puis il s'esclaffa de rire en s'adressant à Peter.

Je sentais le mépris me gagner. Qu'il y a donc des êtres vils et qui cherchent peu à cacher ce qu'ils sont !

Deux heures après, grâce à un courant de 15 milles à l'heure, nous entrions dans les eaux limoneuses de la *Tsé-ondjig* ou rivière des Castors, que les Anglais ont appelée, par contresens, *Porcupine River* ou rivière Porc-Épic, en confondant *tsé*, castor, avec *tsi*, porc-épic. C'est la branche la plus orientale de l'immense fleuve Youkon ou *Kwir-pak* (grande rivière).

Les Canadiens français ont nommé la *Tsé-ondjig* grande rivière aux Rats, pour la distinguer de son affluent, la rivière Bell ou du Rat. Ils l'appellent aussi rivière des gens du Fou, parce que, vers sa source, habitent les Kollouches Kégatz et Tchilkat que les Dindjié nomment *Fous* et Femmes publiques, *Ttchékres*, et les Dènè *Eyunné*, ce qui a la même signification.

Voilà donc cinq noms différents pour un cours d'eau qui n'a qu'un seul nom dans la langue du pays. Comment voulez-vous que les géographes s'y reconnaissent ?

Je ne mis pas longtemps à m'apercevoir que je m'étais fourvoyé en m'aventurant seul parmi des gens fanatiques et vicieux. J'avais pensé qu'ils respecteraient mon caractère, du moment que Saint-Pol m'a-

vait garanti le passage dans sa barque. Il en fut tout autrement. J'omets ici toutes les avanies que me firent en paroles ces malheureux. Elles scandaliseraient les natures timides en les portant à croire que ma conduite justifiait ces indignités. Cependant tout se borna à des paroles de mort et à des menaces qui ne s'exécutèrent point, grâce, après Dieu, à ma modération.

Je pouvais me comporter de deux manières avec Saint-Pol : ou bien lui reprocher amèrement sa félonie et rompre avec lui, et alors j'aurais pu lui en imposer par mon audace et être délivré de mes ennuis ; à moins qu'il ne jetât tout à fait le masque et ne se portât à quelque extrémité à mon égard.

Ou bien me contenir par prudence sinon par vertu, ronger mon frein et maîtriser ma colère toujours prête à éclater ; car moi aussi je suis homme, et l'injustice de mes semblables m'indigne. Mais bien résolu, si l'on en venait contre moi ou mes gens à des voies de fait, de sauter sur la première arme venue et d'en casser la tête à Saint-Pol et à Pelly, comme aux seuls auteurs de ce guet-apens.

Ce fut à ce dernier parti que je m'arrêtai.

Une fois, dans l'après-midi, après avoir longtemps essayé de m'agacer et de me faire sortir de mes gonds par des insultes, voyant que je ne comprenais absolument rien à la raison qui le faisait agir, Méphisto-phélès se leva tout à coup et se mit à crier en jargon du Youkon :

« — Allons, nos gens, dji dindjié jette à l'eau, après ça tikké an'l'a nipaa walili. Esdiniyé djan apiy, esdiniyé djan nènè kkè béçaenda. Allons, à cette heure (1) .... »

(1) — « Allons, nos gens, jetez cet homme à l'eau, puis vous l'y tuerez à coups de fusils. Il est inutile ici, il est inutile qu'il visite le pays. Allons maintenant ! »

Il n'avait pas achevé de parler que le tonnerre éclata avec un fracas qu'il ne connaît que dans ces montagnes. Le ciel, gros de nuages, s'entr'ouvrit et la pluie en tomba par torrents et avec tant de violence que l'équipage n'eut pas le temps d'étendre les prélaris sur la cargaison avant de recevoir une bonne rincée. Méphistophélès, le fou, fut bien heureux de trouver un refuge sous le prélaris qui m'abritait des douches célestes. Je m'y endormis pour ne plus m'éveiller qu'après minuit.

Quand je revins à la vie active, la barque était échouée au rivage, où flambait un grand feu.

« — Si vous aviez envie de vous en retourner, me dit pour la troisième fois Saint-Pol, vous le pourriez encore d'ici. Voici un autre sentier dans cette grande montagne qui conduit au fort Lapierre en deux journées de marche. C'est votre dernière occasion.

« — Je n'en ai que faire, répondis-je avec une froideur qui frisait le mépris. Je n'ai pas l'habitude de revenir sur ce que j'ai une fois résolu. »

Il n'ajouta rien et nous primes notre souper en silence.

Le 24 juin, la rivière Porc-Épic (puisque le contresens a prévalu) prit des proportions grandioses. Les Montagnes-Rocheuses, entre lesquelles nous avions dévallé jusque-là, s'écartèrent à droite, disparurent tout à fait, à gauche. Au fond du tableau surgit une chaîne de mamelons coniques qui ressemblent à des volcans. C'étaient les *Tdha-tcha* ou montagnes qui relient; ainsi nommées parce qu'elles rattachent les Rocheuses à la chaîne des monts Castor ou Wrangel qui borde le fleuve du Cuivre. Elles sont tout à fait arides et dénudées. On peut apercevoir leurs flancs couverts de lichen jusque près du sommet, où apparaît le granit rose. La direction de cette chaîne est du nord-nord-est au sud-sud-ouest.

Il plut encore cette journée-là et on laissa dériver la barque à vau l'eau, pendant que nous demeurions abrités sous des tentelets. Saint-Pol et l'équipage se livrèrent au sommeil. Seuls, un jeune Écossais et un homme *van-ta-kuttchin*, du même âge, veillaient à la direction de la barque. J'entendis leur conversation. L'Écossais disait en jargon au Loucheux :

« — Si ces gens font ce qu'ils se proposent, ce sera le troisième qu'ils auront expédié, à Youkon. Il est bien terrible d'être aussi mauvais que ces gens-ci. Ce pauvre prêtre, j'ai pitié de lui et je désapprouve fort le traitement qu'ils veulent lui faire subir. Toi, qu'en penses-tu ? »

« — Je ne sais qu'en penser, répliqua l'Indien. Je doute qu'ils lui fassent du mal ; car il est, paraît-il, porteur d'un écrit du gouverneur. Sans cela ils l'auraient expédié. »

Tout cela était bien incompréhensible pour moi.

L'instant d'après, le jeune Dindjié s'approcha de moi pendant que je récitais mes heures et me dit, en désignant mon bréviaire :

« — Est-ce cela, l'écrit du gouverneur dont tu es porteur ? »

« — Non mon ami, lui répondis-je, ceci est le livre du bon Dieu, qui est bien plus fort et plus puissant que tous les gouverneurs du monde. »

J'eus beau réfléchir aux paroles de l'Écossais, rien dans ma conduite ni dans celle du seul missionnaire qui m'eût devancé à Youkon, huit ans auparavant, ne me donna la clef des mauvais desseins de Saint-Pol et de Pelly à mon égard. Ce sont de ces haines gratuites qui ne s'expliquent que par le fanatisme joint aux mauvaises passions. Dans cette circonstance, ce fut mon ignorance absolue des agissements que l'on prêtait à mes hôtes, qui me sauva la vie. Mais je dois constater ici que Peter Pelly fut tué, cette même

année, par un chasseur du fort dont il courtisait la femme et qui surprit le Tchippeway en flagrant délit. L'année suivante, les deux commis, Saint-Pol et M., durent quitter le Youkon et même le Mackenzie.

On ne voit point de canots d'écorce le long de la rivière Castor ou Porc-épic, ou du moins très peu. Ce cours d'eau est trop dangereux, trop rapide. Les *Rhône Kuttchin*, après avoir chassé l'arghali et le bighorn sur les *Tdha-tseïn* ou Rocheuses, descendent au bord de la *Tsé-ondjig* après la débâcle, y construisent des radeaux sur lesquels ils déposent fourrures et provisions, et se rendent par ce cours d'eau au fort Youkon avec leurs familles. Leur petit commerce d'échange terminé, ces Indiens traversent sur la rive droite, où ils abandonnent leurs lourdes et obstruantes embarcations, et s'en vont passer l'été sur les croupes des *Tdha-tcha* d'où ils regagnent les *Tdha-tseïn* avec les neiges (1).

Ainsi se passe leur vie.

Leurs radeaux, *phaôn*, ce qui signifie *dérivants* (de *phâne*, fleuve), sont composés d'arbres entiers réunis côte à côte par des ligatures d'osier, de manière à ce que tous les faites soient joints du même côté, et tous les troncs de l'autre. Il en résulte de grands triangles isocèles, dont la base, beaucoup plus lourde que le sommet, se dirige toujours en avant en suivant le fil de l'eau. Ce mode de construction empêche les rhâons de pirouetter ou de s'arrêter sur les bas-fonds.

Sur ce premier plancher, les Dindjié disposent transversalement quelques pièces de bois formant sommier, par dessus lesquelles, ils superposent un se-

(1) Si j'en juge par les épithètes *tcha* et *tseïn*, qui pourraient être des abréviations de *étchian*, la droite, et *natseïn*, la gauche, ces deux noms signifient : montagnes de la rive droite et montagnes de la rive gauche, sous-entendu du Youkon.

cond plancher identique au premier, mais entouré d'un rustique garde-fou. Deux grosses rames, taillées grossièrement à la hache, font avancer la lourde machine, lorsque le courant ne suffit pas.

Certains Loucheux, plus ingénieux ou dépourvus de famille, se construisent des rhâons exigus, élevés sur l'eau, dans lesquels ils sont assis comme en une chaise. A les voir ainsi, cathédraux au-dessus des flots et dirigeant leur fauteuil-nacelle à l'aide d'une gaule, on les prendrait pour le classique Neptune assis sur sa conque marine et conduisant ses verts troupeaux dans les humides pacages de l'Océan.

Dans l'après-midi, nous doublons le confluent de la rivière du Courrier (*Carrier river* des Anglais), qui doit son nom à une estafette que M. Bell y dépêcha, en 1848, à la rencontre de l'expédition arctique du commodore Pullen, sur les côtes de la mer Glaciale. Ce cours d'eau, qui a plus de 300 mètres à son embouchure, sort de la chaîne Romanzoff. On se rend par elle, au moyen d'un portage, au fleuve Colville, affluent de la mer Glaciale arctique.

Les *Rhâne Kuttchin* se tiennent d'ordinaire sur le delta que forme la rivière du Courrier avec la Porépic. Ils nous avaient devancés vers les Remparts. Nous ne vîmes sur l'île que trois yourtes en forme de dôme à côté desquelles se trouvaient trois jolies pirogues d'écorce. J'offris aux Indiens de leur en acheter une avec quelques marchandises que j'avais apportées. M. Saint-Pol s'y opposa absolument, m'assurant que je trouverais au fort Youkon tout ce dont j'aurais besoin pour continuer mon voyage vers la mer de Béring.

A dix heures du soir, nous trouvions tout à fait sous les monts *Tdha-tcha*. Nous y préparâmes et primes notre souper en contemplant le gracieux spectacle. Le soleil les dominait radieusement et sem-

blait rouler sur leurs cimes comme un char splendide. Forcée de dévier de sa course par l'obliquité de leur chaîne, la Porc-épic incline au sud-ouest, baignant le pied de grands talus de terre grise, de 300 pieds de haut (1), dont le précipice s'éboule continuellement en obscurcissant les airs. Cette terre grise et friable me parut être de la pouzzolane. Le haut Youkon traverse ici, à n'en pas douter, les dépôts séculaires d'une ancienne chaîne volcanique. Il y atteint près de deux kilomètres de large, mais son cours est parsemé d'îles boisées et de grands bancs de sable. L'un de ces derniers, qui arrêta notre barque pendant la nuit, nous fit perdre plus de deux heures de travail.

A 5 heures du matin, le 25 juin, nous rencontrâmes la tribu des *Rhâne Kuttchin* en marche vers Youkon. Elle ne montait pas à plus de 150 personnes, les enfants y compris. Rien de si misérable que les huttes d'été de ces Indiens. Disons mieux qu'ils ne prennent pas la peine d'en construire. Ils inclinent vers le sol les branches d'un saule, jettent sur ce cintre une peau d'élan ou quelques peaux de rennes cousues ensemble, éparpillent quelques rameaux verts sous cet abri d'une nuit, et Adam s'y glisse avec Ève, aussi heureux que dans un palais et beaucoup plus à l'aise.

A peine arrivés au bivouac de la peuplade, Méphistophélès s'éclipsa tout à coup et demeura longtemps absent. Puis je le vis réparaître remorquant d'un air assez confus une femme qui frisait la quarantaine, et qu'il vint installer dans la barque, à ses côtés. Conduite par la main, cette Laïs dindjié avait l'air rien moins que rassuré. Son visage allongé et terminé en galoche, son grand nez percé à jour, ses pommettes saillantes, s'empourprèrent d'une certaine honte.

(1) Le pied anglais n'a que 0<sup>m</sup>,304 millimètres. Le pied français en a 0<sup>m</sup>,324.

Toutes les avanies que Saint-Pol m'avait faites s'expliquèrent alors tant soit peu. Il se voyait obligé de se trahir devant moi pour être semblable à lui-même devant cette maritorne. Mais, sans me croire obligé de lui faire la cour, j'affectai de la traiter comme sa légitime afin de sauver ma dignité tout en leur épargnant la honte d'une fausse position.

L'imbécile n'eut ni assez d'esprit pour le comprendre ni assez d'aplomb pour jouer au mari. Peut-être était-ce parce que sa Galatée n'était ni assez jeune ni assez belle pour qu'il en tirât vanité; car elle paraissait plus âgée que lui de dix ans. Aussitôt, il déchargea sur moi et mes gens toute sa mauvaise humeur :

« — La barge est trop chargée, *God dam!* s'écria-t-il en tirant sur son impériale comme pour l'arracher. *Esdiniyé djan dindjié chlan* (1). A l'eau le cafard, l'espion, le Yankee, qui est venu ici de contrebande par le chemin de traverse. Voilà deux nuits que je garde cet homme pour empêcher qu'on le jette à l'eau. A cette heure c'est fini. Tout à l'heure il sera chez le diable. *Hourra! boys!* lui et ses deux chiens, marche dehors! Ah! il prie, le petit vieux (2), il a peur. Oui, prie fort, car c'est la dernière heure de ta vie. »

Je récitais, en effet, mes petites heures. Mais cette tirade méchante était d'une outrecuidance telle, que je ne pus la supporter sans émoi. Ma patience était à bout. Elle m'échappa.

« — Monsieur, lui dis-je, avec une colère concentrée qu'il dut lire dans mes yeux, votre conduite est indigne. Elle n'est pas d'un gentilhomme tels que le sont vos collègues de la Compagnie d'Hudson. Je ne vois que trop que je vous suis à charge. Que n'avez-vous eu le courage de me le dire, au fort Lapierre? Pour-

(1) Il est inutile qu'il y ait tant de monde ici (jargon).

(2) J'avais alors 32 ans.

quoi m'avoir empêché d'acheter un canot, à la rivière du Courrier? Pouvez-vous m'expliquer les contradictions de votre conduite? Mais qu'à cela ne tienne, je n'ai nulle envie de vous embarrasser plus longtemps. Il ne manque pas de radeaux ici. J'y trouverai bien une place, moi et mes gens. Les Dindjié ne sont pas hommes à commettre le meurtre d'un innocent. »

En même temps je hélai le radeau le plus rapproché.

Méphistophélès se confondit alors en plates excuses. Il s'opposa à ce que je quittasse la barque, à ce que le radeau hélé s'approchât. Il me proposa seulement d'y déposer mes deux serviteurs. Je compris la tactique de ce renard. Je n'y voulus point consentir. Eux d'ailleurs ne voulaient point se séparer de moi. Ils couraient le même danger et comprenaient que de notre union dépendait notre commune sécurité.

Le marpaut n'insista point et nous laissa tranquilles.

Cependant le courant vélocé nous avait transportés dans le sein même des monts *Tdha-tcha*. Leur chaîne, qui coupe obliquement l'Alaska du nord-est au sud-ouest, est traversée elle-même par la Porc-épic qui s'y est forcé un passage étroit, ou plutôt qui l'a découvert à force de lécher le pied des montagnes.

C'est une fissure gigantesque comme celles du Yellowstone, de l'Arkansas et du Colorado, formée par les agents volcaniques, et qui a entr'ouvert la montagne de part en part avec les zigzags d'une lézarde. Deux mornes obliques d'un quartz laiteux, veiné de rose, commandent l'entrée de ce sombre et étroit couloir de trente lieues de long. Penchés en avant et jumeaux, on dirait les antennes de quelque ver forfantesque.

À gauche, des gneiss également roses redressent leurs couches moirées, qu'ornent de maigres sapins de *maskég*.

Dans ce vestibule, la *Tsé-ondjig* se précipite et roule ses flots avec une violence telle qu'ils se creusent en entonnoir, chevauchent les uns sur les autres, s'élèvent ensuite comme une chaudière en ébullition et s'élancent dans les airs en jets impétueux. De petits Maëlstrom en réduction, ces tourbillons. La rapidité de ce cours d'eau est cependant moindre que celle du grand Rapide de la rivière des Ours; mais ce n'est que grâce à son extrême sinuosité. Entrés dans le cañon à 7 heures du matin, nous n'en sortîmes qu'à 3 heures de l'après-midi, le 30 juin.

D'abord les rochers sont médiocrement élevés, cent cinquante pieds au plus. Au gneiss succède du gypse; à ce calcaire, des marnes bleues et irisées; puis des talus de cendres blanches, de pouzzolane grise et d'un terrain soufré dont les exhalaisons vous saisissent à la gorge. Les entrailles de la terre sont à nu, déchirées. La plaie béante saigne. Ses lèvres se redressent de côté et d'autre, déchiquetées. Sur le rivage, au lieu de cailloux ou de galets, des scories et des pierres poncees. Le feu a passé par là. Nous en contemplons les grandioses effets ainsi que les derniers vestiges: des fumerolles ou *boucanes* semblables à celles du fort Norman.

Nous descendons encore et les rochers s'élèvent davantage. Le lit de la Porc-épic n'est plus qu'un boyau étroit et tortueux où des eaux noires ralentent, s'étranglent, s'engouffrent avec une impuissante colère, dans un couloir obscur, noir comme l'Érèbe. Le cañon semble fermé, la rivière devoir s'engloutir dans un abîme sans fond. Autour de nous se montrent des gneiss moirés, ondulés, vermiculés, mais tous d'un noir de houille; des gneiss basaltiques ou asphaltiques, sans doute. Toutes ces couches, formées par le refroidissement d'une matière incandescente, ont été ensuite redressées par le partage de la montagne. Il

manque comme une tranche à la verte écorce du melon. La rivière fait un brusque sinus à gauche et s'y enfile subitement. Alors le décor change : paysage absolument invraisemblable à force de bizarreries et de tons criards, napolitains. On dirait le tablier d'une brune fille d'Ischia : du blanc sur du cinnabre, du jaune soufre sur de l'outremer, du rouge saturne sur du vert pâle, et la couleur de chair de je ne sais quelle terre de pipe brochant sur le tout. C'est une salade italienne au lieu du plat d'épinards que présentent certains paysages.

Mais tout cela est découpé en clochetons, déchiqueté en festons, élané en spires, en minarets, érigé en statues fantastiques. Cela se dispose par gradins et rangées comme au théâtre. L'œil stupéfait, contemplant à chaque détour des formes et des couleurs nouvelles, se demande s'il n'est pas transporté dans le pays des féeries.

Quelle belle mine pour un géologue ! Quel beau champ pour un paysagiste ! Mais non, je me trompe ! Le géologue crierait à l'absurde ; cela dérouterait toutes ses théories. Le peintre ne pourrait reproduire ces tons si chauds. Personne ne les admettrait. Il ne serait pas cru et on le traiterait de mâchoire.

Après avoir fatigué mes regards dans la contemplation de ces convulsions terrestres, je repris mon bréviaire. Saint-Pol dormait sur le pont à côté de la dame de ses pensées. Une heure après, le Tchippeway Pelly, se croyant maître de la situation, et voulant sans doute me fournir la seconde édition du mauvais jeu auquel s'était livré son chef, le matin même, s'écria dans cet affreux jargon du Youkon (1) que nous connaissons déjà :

(1) Le jargon loucheux, qui a cours dans le Youkon comme chez les Dindjié de Peel-River, se compose de lambeaux de français, d'anglais, de tchippewayan, d'esclave, de dindjié



CAÑON VOLCANIQUE DE LA RIVIÈRE TSÉ-ONDJIG, BRANCHE ORIENTALE DU YUKON (page 292).



« — Allons, *Rakpé* (1) l'a dit : *ey dindjié*, il faut le f. . . . à l'eau, le chien *kkétintchô*. Notre Père, le Révérend M..., n'est pas loin d'ici. *Ey bettaoderha illè*. Allons, vous autres, *djugu*, c'est le moment. *Anl'a nipaâ* (2). »

Ce disant, l'énergumène se lève, les Loucheux avec lui, et ils s'approchent de moi, qui étais absolument sans défense. Je jetai vivement les yeux autour de moi pour voir si je n'apercevrais pas une hache, un fusil. Si j'avais été armé, il est très probable que Peter aurait reçu un mauvais coup; je le confesse. Mais tout à coup Saint-Pol se dressa sur ses jambes d'échassier, l'air menaçant et ennuyé.

« — Qui parle de *nipaâ*, ici? Qui vous a commandé de tuer quelqu'un? Si vous bougez, gare à vous! vous entendez? Tout ce que j'ai dit l'a été par pure plaisanterie. Je voulais savoir à qui j'avais affaire. Personne *nipaâ* ici. »

Il dit et se reglissa dans ses couvertures à côté de son horizontale. Quelle comédie! Cela valait pourtant mieux qu'un drame dont j'aurais fait les frais.

Cependant je compris que je devais le revirement subit des desseins du Métis à une rodomontade de sa Galatée perforée, et je la bénis d'avoir été reconnaissante.

et même de cris. Il n'a pas cours dans le Mackenzie, où règne le jargon esclave. Celui-ci n'est composé que des éléments français, cris et d'éné esclave. Enfin, un troisième jargon, le chinouk, est parlé dans la Colombie britannique et l'Oregon.

(1) Le mot chef, *zakpé*, dans le dialecte dindjié du Bas-Mackenzie, devient *kakpoy* dans celui du Youkon; *na-kaskpé* en dana-atnan (Alaska); *kaskayu* en kenaltze; et signifie grand-homme. Rapprochez-le de *kaïssar*, *kassère*, *keïssare*, roi, homme-seigneur et leurs analogues.

E. P.

(2) Allons, le chef l'a dit : cet homme, il faut le jeter à l'eau, c'est un chien. Notre Père, le révérend M..., n'est pas loin. Celui-ci n'est pas nécessaire. Allons, vous autres, maintenant, c'est le moment. Tuons-le tous ensemble.

Les langues se turent. Ces pauvres bêtes d'Indiens, que Saint-Pol et Pelly n'avaient cessé de pousser au meurtre, se regardèrent les uns les autres avec effarement, se demandant pour quelle raison on les avait aussi indignement mystifiés, aussi ridiculement compromis à mes yeux, en leur inspirant cette haine du Français et du prêtre catholique. Pourquoi leur patron s'était amusé si cruellement à mes dépens au lieu de me refuser le passage, ce qui aurait été si simple. Ils murmurèrent. Je crois qu'en ce moment il n'aurait pas fallu grand'chose pour qu'ils fissent subir au Métis cynique le sort qu'il nous destinait.

Quand nous gagnâmes l'étroit rivage pour y prendre notre repas de midi, je m'aperçus que *Vitedh* n'était plus dans la barque. *Edzaré* me dit qu'on l'avait forcé d'embarquer dans un vieux canot d'écorce vermoulu et percé, et qu'on l'avait laissé sur la rivière. Je ne m'étais aperçu de rien.

« — Ils voulaient m'obliger d'y entrer moi-même, me dit *Edzaré*; mais je n'ai pas voulu y consentir. Je crois qu'il n'ont pas de bons desseins à notre égard. »

C'était donc la seule présence d'*Edzaré* dans la barque qui avait fait avorter le guet-apens de Pelly. Ceux que Dieu garde sont bien gardés.

Comme nous reprenions la drosse pour dîner, *Vitedh* apparut dans son canot, trempé jusqu'aux os. Il se hâta de rentrer dans la barge après avoir repoussé sa vieille pirogue d'un coup de pied. Cette baignoire coulait bas tous les quarts d'heure et l'obligeait chaque fois d'accoster, pour mettre pied à terre et vider l'embarcation sens dessus dessous. Le pauvre garçon, qui avait eu une venette épouvantable, grelottait autant de peur que de froid; car il se demandait, lui aussi, auquel des deux on en voulait, de lui ou de moi, et pour quelle raison.

Méphistophélès s'étant remis à le gouailler, le

pauvre garçon perdit tout à fait la carte et s'écria en dindjié :

« — Oh ! vous pouvez bien le jeter à l'eau, allez, je ne vous trahirai pas. Je vous le jure. Je le renie, cet étranger, ce Yankee.

« Ne suis-je pas dindjié comme vous ? Ne suis-je pas de votre nation ? »

Son visage était tellement décomposé par la terreur, que je ne pus m'empêcher d'en rire tout d'abord. L'Écossais s'écriait en riant lui-même aux éclats :

« — Oh ! *foolish boy ! foolish boy ! Nèni t'as perdu la cabosse, hein ? Nèni t'as peur nètcha ?* » Et il redoublait ses taquineries : « Allons, jette à l'eau ! jette à l'eau ! »

Je n'y pus tenir davantage :

« — Vraiment, monsieur, je ne sais qui est le plus fou, de ce jeune homme ou de vous, lui dis-je avec colère. Ce que vous faites là est un jeu de misérables. Vous abusez de notre position dans un pays perdu au bout du monde. On ne saurait être d'honnêtes gens en se riant ainsi d'étrangers qui sont vos hôtes. Je ne reconnais point en vous un Écossais. »

Il fit un signe. Ils se levèrent tous simultanément, fusils en main, poussèrent la barque au rivage et s'élançèrent eux-mêmes à terre pour y..... purger leur ventre et tirer en l'air.

C'était la sortie des Remparts. Nous arrivions.

Ainsi finit cette comédie dont on avait voulu faire d'abord une tragédie. Méphistophélès ne répondit pas un mot à l'insulte bien méritée que je lui avais décochée.

Un vieux Dindjié arrivait en pirogue d'écorce.

« — Y a-t-il beaucoup de monde au fort ? lui demanda Saint-Pol.

« — *Dindjié kɔwa*. Il n'y a personne. J'y suis tout seul et pêche pour ton collègue.

« — Y a-t-il au moins beaucoup de viande ?

« — De la viande ! répondit l'Indien avec une amère ironie. Pas une bouchée.

« — Voit-on le fort Youkon de bien loin ? demandai-je à mon tour.

« — Le fort ? Eh ! mais il me semble que vous le voyez d'ici ; il est devant vos yeux, répondit le Métis d'un ton bourru.

« — Le fort Youkon !... devant mes yeux ?... Mais je ne vois que le rivage, monsieur.

« — Eh bien ! c'est ça le fort, *by the deuce* ! De fort Youkon il n'y en a point, ou plutôt il n'y en a plus, *Goddam* ! Les Yankees nous en ont chassés ce printemps. Comprenez-vous, à la fin ?

« — Mon Dieu, monsieur, que ne me disiez-vous tout cela au fort Lapierre, ou plutôt, que ne m'avez-vous refusé le passage ! C'était si simple. Je vous aurais gardé le secret et ne vous aurais pas créé ainsi des embarras. »

Il eut assez de pudeur pour ne rien répliquer. Il n'afficha plus ses airs cassants et fanfarons. Il comprit que l'indécente comédie qu'il avait jouée à mes dépens et à ceux de son équipage l'avait coulé dans mon estime et leur considération.

Tous ses mensonges devenaient patents, manifestes. Il en rougissait jusqu'aux oreilles et se tint coi et penaud comme le renard de la fable pris par une poule.

J'aurais pu alors me venger de son insolence par des sarcasmes bien mérités. J'eus plus de charité que ça. Je rougissais moi-même de son embarras, de sa confusion. Bien plus, je ne racontai jamais à personne la conduite de cet employé, et si je le fais, à dix-huit ans d'intervalle et tout en taisant son nom au public, c'est que je sais bien qu'il n'en sera pas diffamé.

D'ailleurs j'ai dit que ce Métis compromettant et compromis fut obligé presque aussitôt de quitter le

Youkon et le Mackenzie. Il sortit même de la Compagnie d'Hudson pour commercer pour son propre compte. Il se maria, dans le sud, avec une autre grosse sauvagesse plus âgée que lui, comme la première, mais qui, au moins, n'avait pas le nez perforé. Cette honnête femme lui apporta en dot neuf enfants qu'elle avait eus d'un premier mari. Ce fut toute la fortune du pauvre diable.

Avait-il du goût et de l'esprit, ce Méphistophélès !

Je retourne aux Remparts.

Les Américains avaient réellement chassé la Compagnie de la Baie d'Hudson du fort Youkon ; parce que ses commis ne s'étaient pas hâtés de s'exécuter. Ceux-ci étaient venus sur ce nouveau terrain qu'ils déblayaient, à une journée et demie de marche en amont du confluent de la Porc-épic avec la rivière des Iles-Rouges, mère-branche du fleuve Youkon, MM. M... et Saint-Pol n'y avaient, pour le quart d'heure, d'autre demeure que la calotte du firmament, pendant le jour, et une petite tente de toile, durant la nuit.

C'était tout le fort.

Mais ils ne purent pas même s'établir en ce lieu. Il me parut qu'ils étaient encore à une quarantaine de lieues ou environ dans l'intérieur des possessions américaines de l'Alaska, et que, partant, les Yankees ne les y souffriraient pas. M. M... abonda dans mon sens après m'avoir fait quelques semblants d'objection.

Les Américains n'entendent pas le badinage en fait de limites territoriales. Ils ne sont pas aussi débonnaires que les Russes. Les Remparts durent leur être cédés et le nouveau fort en herbe transporté au confluent de la rivière du Courrier. Par le fait, c'est là qu'existe aujourd'hui ce fort, dit des Remparts.

Quant à l'ancien fort Youkon, il est demeuré au pouvoir des Américains.

Pour atteindre le fort... comment le nommerai-je ? depuis Lapierre's House, nous naviguâmes pendant trois jours et deux nuits consécutifs et à outrance, et après avoir franchi plus de cent lieues anglaises.

## CHAPITRE XIII

### LA NAKOTCHRÔ-TTSIG ET LES KUCHA-KUTTCHIN

Le fort *Plenty-room*. Obstacles imprévus. — Peuplades dindjié. — Le grand chef *Sa-oiáh*. — L'Alaska. — Le fleuve Youkon. — Poisson-chandelle. — Population dindjié. — Meeting religieux et harangues indiennes. — Une femme courageuse. — Encore l'énergumène Pelly. — Echec et pat. — Munificence des Compagnies américaines à mon égard. — Bertrand et Raton. — Retour au fort Bonne-Espérance.

*There is plenty room at fort Youkon*, m'avait dit le Métis écossais Saint-Pol, à Lapierre's House. Nous y avons beaucoup de place, le fort regorge de provisions, et le rivage est bondé de têtes.

Je ne pouvais me douter alors que ces trois propositions étaient prises dans un sens mystérieux et hyperbolique. Il y avait là beaucoup de place, *plenty room*, effectivement, et cette place n'était pas obstruée par la moindre maisonnette. Appelons donc l'emplacement de ce prétendu fort *Plenty room*, puisqu'il n'y avait pas autre chose. Ses provisions consistaient en mousses et en lichens. Quant aux têtes, il n'en manquait pas, non plus, sur l'esplanade, mais c'étaient des têtes-de-femme.

Sur le rivage, élevé de 25 à 30 pieds au-dessus de l'étiage de la *Tsé-ondjig* qui, en ce lieu, mesure un bon mille, se pressait une foule de quatre personnes à la

tête desquelles se trouvait un jeune homme de mon âge ou guère moins, M. M..., principal commis de l'export Youkon. Il me reçut avec beaucoup de courtoisie, se rappela m'avoir vu, à son arrivée dans le nord, en 1863, me donna une cordiale poignée de main, et m'entraîna vers sa tente comme une vieille connaissance.

Je lui exposai en quatre mots l'objet de ma visite à Youkon : explorer l'Alaska afin de m'assurer des ressources que cette contrée neuve pourrait offrir à l'établissement de missions catholiques, sonder les dispositions religieuses des Indiens et celles des chefs de poste américains; dans ce but, acheter un canot et des provisions, et descendre avec mes deux jeunes gens jusqu'à la mer de Béring, en visitant tous les forts américains.

M. M... ne s'empessa point de me répondre. Il me fixa dans les yeux comme pour s'assurer de ma véracité et de la nature de mes dispositions à son égard. Il se voyait dans une position beaucoup trop modeste pour ne pas se croire méprisé. Habitué à nouer et à démêler des intrigues commerciales, ce marchand fourreur voyait déjà en moi un concurrent ou tout au moins un espion qui surprendrait plus d'un de ses secrets, si je me rapprochais des Américains du fort Youkon proprement dit.

— Je crois cependant que la franchise de ma déclaration et la simplicité de ma démarche le rassurèrent à demi; car, après m'avoir bien étudié et scruté du regard, il me répondit avec lenteur et réticence :

— « — Je ne sais que vous dire. Nous sommes à court de provisions, nous manquons nous-mêmes de canots, et je ne saurais trop vous dissuader de descendre chez les Yankees, qui sont de fieffés brigands. Vous en seriez certainement maltraité. D'ailleurs, ajouta-t-il, en ce moment vous ne trouveriez personne au fort

Youkon ; les traitants américains sont descendus à la redoute Mikaëlowski, dans la baie Norton, avec le pyroscaphe du capitaine Redmonds, et ils ne remonteront plus qu'au mois d'août. Vous rendre chez eux, c'est donc renoncer à l'espoir de revoir le Mackenzie cette année ; c'est vous condamner à hiverner dans l'Alaska, sans savoir si les Yankees vous donneront des secours et vous assigneront une demeure. Veuillez y réfléchir.

« Cependant, si vous tenez absolument à descendre chez les Américains, je vous prie de vouloir bien m'attendre ici jusqu'à la fin de juillet. Je dois m'y rendre moi-même avec une barque et vous profiteriez de l'occasion. Je vous garantis le passage pour vous et vos gens. »

Je déclinai absolument cette dernière proposition, sans lui en avouer le motif, par politesse. J'en avais assez des menées de Méphistophélès sans désirer faire l'expérience de son compagnon. Je voulais avoir mes coudées franches et jouir de ma liberté. Je répondis donc à ce gentleman que je leur avais donné assez de troubles pour ne pas souhaiter de demeurer aussi longtemps à leur charge ; que je le priais seulement de me procurer un canot à mes frais, sitôt que les Indiens seraient arrivés, et que je descendrais alors à Youkon ou plus bas, avec mes serviteurs, sans perdre à *Plenty room* un temps précieux.

Il parut acquiescer à mon désir, pourvu, me dit-il, que les Indiens consentissent à lui vendre un canot. Je ne comptais pas sur l'opposition sourde et systématique que cet officier et son collègue devaient me faire, pour entraver mon progrès ultérieur. Je ne m'apercevais que trop que je n'étais plus dans le Mackenzie et parmi des amis.

Après les *Rhâne Kuttchin* arrivèrent les gens du Large, c'est-à-dire de l'intérieur des forêts, *Tçè-ttchié*

*dhidié* (1). On les appelle aussi gens des Marmottes, *Neyttsè Kuttchin*, selon la bizarre habitude danite de désigner toujours une chose par une demi-douzaine de noms. Il en est ainsi d'une et chacune des moindres peuplades. Bien simple qui s'imaginerait, à voir ces longues nomenclatures, qu'il s'agit d'une grande population.

Avec les gens du Large se trouvaient quelques Géants, *Kuchâ kuttchin* (2); mais la plupart étaient demeurés avec les Américains. En tout, l'arrivage, au grand complet, n'excédait pas 70 personnes. Il y avait peu de femmes et d'enfants parmi eux.

Ces Dindjié se montrèrent non seulement réservés envers les commis anglais, mais encore maussades, malveillants. A leurs allures, il devenait évident qu'on les avait attirés à *Plenty room* malgré eux, en les alléchant par des promesses que l'on ne pouvait réaliser. On sentait l'influence de la concurrence américaine. De fait, j'appris que la veille même, la barque qui m'avait amené était repartie pour aller presser ces sylvicoles de se rendre chez les Anglais, au lieu d'aller porter leurs fourrures chez les Américains.

Comme toutes les gens dont on a besoin et après lesquels on court, les Dindjié se montrèrent fiers, dédaigneux, méprisants. Sans prendre la peine de donner la main aux commis, ni même de se cabaner sur l'es-

(1) Littéralement : *Ceux qui demeurent loin de l'eau*. Richardson a commis un contresens en traduisant ce nom par : Gens assis dans l'eau.

(2) Litt. : *Géantes gens*. Le mot *Kuttchin*, que le lecteur remarque si souvent dans ces pages, et qui fut pris à tort par sir John Richardson pour le nom vrai des *Dindjié*, signifie : gens, habitants, peuple, aussi bien que parents, compatriotes. C'est la troisième personne du verbe habiter, hanter, dont les trois temps, à la première personne, sont *kwittchin*, *kwittchén* et *kutpeyttchia*. Voyez mon grand dictionnaire Dènè-Dindjié, page 207. (Paris, 1876, Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte.)

planade, ils demeurèrent à côté de leurs canots d'écorce qu'ils tirèrent sur le rivage, boudant, tenant leurs regards fichés en terre comme s'ils étaient dans le plus grand deuil ou dans les dispositions les plus perverses.

Du côté des *bourgeois*, au contraire, on se multipliait, pour plaire aux Loucheux ; on se cassait le cou pour courir à leur rencontre ; on descendait jusqu'au bord du fleuve, on passait dans les rangs pour donner la main à ces barbares qui ne voulaient plus de leurs anciens maîtres, depuis que d'autres leur payaient 4 pelus (1) une martre que la Compagnie d'Hudson avait jusque-là tarifée un demi-pelu (2). Quel réveil !

J'étais presque indigné de tant d'humiliations et de bassesse. Mais je me rappelai la conduite de Méphistophélès à mon égard, et j'admirai le doigt de Dieu.

Tous ces Indiens avaient les mains pleines des présents des Yankees. Non seulement les Américains leur troquaient leurs fourrures contre des vêtements, des étoffes, du tabac, ainsi que le fait la Compagnie d'Hudson ; mais ils fournissaient aux sauvages des denrées coloniales : sucre, café, cacao, poivre, chocolat, thé ; de la farine, du riz, du biscuit de mer, du jambon fumé ou sucré, du porc salé ou fumé, des conserves, enfin une foule de choses que la Compagnie d'Hudson ne saurait procurer même à ses employés européens ou canadiens.

Voilà surtout ce qui faisait enrager mes hôtes. Toute concurrence devenait impossible aux Anglais dans des conditions commerciales aussi désavantageuses pour eux.

Fait significatif et qui n'était pas à la louange des commis de *Plenty room* ni de leurs serviteurs : à l'ex-

(1) 10 francs.

(2) 1 fr. 25.

ception d'un Loucheux de la rivière Plumée et du grand chef *Sa-viah* ou le Rayon-de-Soleil, pas un seul des Indiens de l'ouest n'avait amené de femme ni de fille avec lui.

Je connaissais déjà *Sa-viah* par le portrait qu'en avait tiré, vingt ans auparavant, un artiste écossais,



Sa-viah, le Rayon-de-Soleil,  
chef des Dindjié Kuchâ-Kuttchin. (Youkon.)

alors chef-facteur du fort Youkon, M. H. H. Murray, dont j'avais eu l'honneur d'être l'hôte à Georgestown, sur la Rivière-Rouge. Cet Indien passait alors pour le plus bel homme et le plus beau type d'entre les Gens géants. Hélas! *quantum mutatus ab illo!* Je vis un vieux de mauvaise mine, aux regards sournois et farouches, à la face plissée, chiffonnée, qu'accompagnaient trois de ses femmes; car le ministre M..., qui

s'attribua la gloire d'avoir converti et baptisé ce chef, lui laissa ses cinq femmes.

Dès que les trois mégères aperçurent ma soutane sur la falaise, elles me menacèrent de leurs longs couteaux à antennes, bien qu'elles ne m'eussent jamais vu ; tandis que l'ex-Gaston Phébus de l'Alaska, Sa-viah, me montrait le poing en proférant des menaces.

Quel beau spécimen de charité protestante, ès lieux où cette religion règne en maîtresse souveraine.

\* \* \*

Personne n'ignore plus maintenant que l'on donne, de nos jours, quoique improprement, le nom d'*Alaska* aux anciennes possessions russes d'Amérique, qui s'étendaient du 141° de longitude ouest de Greenwich à la mer de Béring, de l'est à l'ouest ; et de la Colombie britannique à l'Océan glacial arctique, du sud au nord.

Cette immense contrée ressemble au district pelletier du Mackenzie. Elle est couverte de forêts de résineux, de steppes de lichen (maskegs) et de marais. Les monts volcaniques Castor et Tdha-tcha la coupent en diagonales parallèles, reliant la chaîne Romanzoff aux îles montagneuses et volcaniques des Aléoutiennes, cette chaîne des Rocheuses qui traverse l'Océan pour joindre l'Amérique à l'Asie. Le *Nakotchô-ttsig*, appelé aussi *Youkçona* et *Kwiç-pak* (Grande Rivière), l'arrose en entier.

Il n'y a pas vingt ans que le Youkon est connu des géographes, et qu'il a un tracé à peu près correct, sur les cartes. Ce magnifique cours d'eau, l'un des plus considérables de l'Amérique du Nord, a deux sources principales, l'une orientale, la *Tsé-ondjig* ou rivière Castor (aliàs Porc-épic), qui est la plus courte ;

l'autre méridionale, qui est la plus longue et qui, par conséquent, doit être considérée comme branche-mère, bien qu'elle ne présente pas, comme la Porc-épic, un cours direct avec le Youkon.

Cette source méridionale sort du lac Kennicott, par 57° 45' de latitude N. et 133° 18' de longitude O. de Paris, sous le nom de rivière *Tahko*. Elle reçoit le Ketchum, traverse les lacs Vatchet, Tahko et Lebarge, sous le nom européen de rivière Lewis ou des Iles-Rouges, qu'elle porte jusqu'à sa jonction avec la rivière Pelly qui sort du lac Francis. Alors elle prend le nom dindjié de *Nakotchô-ttsig* ou fleuve Géant des grandes terres. Un nom identique à celui du Mackenzie ou *Nakotchô-ondjig*. Elle reçoit encore les rivières Blanche, Forcier, Labiche, des Moutons, Antoine et Kotlô ; puis enfin se joint à la branche orientale, la Porc-épic. Nous connaissons déjà cette dernière. Cette jonction se fait sous le 145° 10' de longitude O. de Paris, lieu où se trouve placé le fort Youkon.

Jusque-là, le cours du fleuve avait été du S.-E. au N.-O ; à partir du confluent, il se dirige directement vers le S.-O. Entre ce point et la rivière *Nota-Kakat* (1) ou Dall, le fleuve Youkon mesure de 11 kilomètres 263 mètres à 14 kilomètres 481 mètres de largeur. Il y est tout parsemé de vastes îles boisées.

Sous le 125° 20' de longitude, ce fleuve gigantesque reçoit la *Tça-nan-nillen*, les rivières *Tozi-kakat*, *Sunkakat*, Lebarge et *Koyukuk* qui forme la grosse île *Nu-lla-ttôp* (2) sur laquelle est construit le fort Nou-lato. Au delà de ce poste, les autres affluents du

(1) *Kakat* ou plutôt *kak-hât* signifie rivière dans le dialecte du Bas-Youkon. Comparez avec le tongouse *okat*, le kakhien *kâ*, le labradorien *kôk*, *koguk* qui signifient aussi rivière.

(2) Litt. : île-bout-rond, l'île ronde. Ce nom, qui est en langue des peuplades du Bas-Youkon, est identique en tchippewayan d'Athabasca.

Youkon sont les rivières *Innoko*, *Anvik* et *Nilavanoff*. Le fleuve se jette dans la baie Norton, en pays esquimau, sous le nom de *Kwiçpak* ou grande rivière.

Le fleuve n'échange son nom de *Nakotchô-ttsig* pour celui de *Youkçona* qu'au delà de la *Tça-nan-nillen*, c'est-à-dire en pays danè; car la langue danite, qui a fait place au *dindjié* — mélange hybride — au delà du fort Bonne-Espérance, reparait dans l'Alaska à *Nuklukayet*.

Le vaste estuaire du Youkon compte cinq bouches. Son cours total est de 1,666 kilomètres 800 mètres soit 418 lieues trois quarts, suivant les uns, et de 2,222 kilomètres ou 555 lieues et demie, selon les autres. La première évaluation : 900 milles géographiques (1), est applicable, selon moi, au cours du Youkon d'après la rivière Porc-épic; la seconde, qui donne 1,200 milles, se mesurerait d'après la rivière Lewis.

Cook, en 1774, et Lapérouse, en 1786, visitèrent en passant les côtes de l'Alaska, sans en prendre possession, sans songer à y fonder des établissements, considérant ces plages sablonneuses comme vouées à un éternel oubli à cause de leur désolation.

Mieux avisés, les navigateurs russes Kotzebûe, Lütke, Billing, Krusenstern et Wrangel s'y illustrèrent par leurs découvertes et la prise de possession qu'ils en firent au nom du Tzar de toutes les Russies.

Dès 1799, les Moscovites y fondèrent des comptoirs pour le commerce des fourrures; mais ce trafic n'y dépassa jamais un ou deux millions de roubles par an (2).

En 1839, la Compagnie russe permit à celle de la Baie d'Hudson de s'établir au confluent de la rivière

(1) Je rappelle que le mille géographique est de 1,852 mètres.

(2) 8 ou 10 millions de francs. *Charles Sumner*.

Porc-épic avec celle des Iles-Rouges ou Lewis, et jusqu'au 145° de longitude O., moyennant une redevance annuelle de 2,000 peaux de loutre.

Le fort Youkon fut le seul poste que les Anglais construisirent dans l'intérieur des possessions russes ; car le fort Selkirk, que M. Campbell bâtit à l'intersection de la Rivière Pelly avec la Lewis, était en pays britannique.

La Compagnie russe, au contraire, n'avait point construit de poste commercial dans l'intérieur du pays, à l'exception de Noulato et d'Anvik. Tous ses forts étaient sur le littoral, et elle n'en possédait aucun sur l'Océan Glacial. Elle ne tirait aucun autre parti de cette vaste contrée que les bois de construction, le poisson, l'ivoire fossile de *mammoth primigenius* et les pelleteries. Mais c'est d'ailleurs tout ce que l'Alaska pourra jamais donner, les mines exceptées.

Cédée aux Etats-Unis le 30 mars 1867, pour la somme de 7,200,000 \$ (1), l'Amérique russe prit le nom de territoire d'Alaska, corruption de celui de la presqu'île d'Ounalaska.

Les Yankees ne continuèrent point à la Compagnie d'Hudson la faveur que leur avaient faite les Russes. Ils exigèrent l'évacuation pure et simple du pays leur appartenant ; et, comme en 1869, MM. M... et Saint-Pol se trouvaient encore au fort Youkon, cherchant, par des attermoiements et des tergiversations, à s'y maintenir contre la justice et les traités, les Américains les en expulsèrent par la force.

Les deux commis se contentèrent de reculer d'une journée et demie de chemin, en remontant le courant, et se fixèrent, en automne 1869, au lieu où je les avais trouvés au mois de juin 1870. Au printemps de 1871, les Américains les expulsèrent de nouveau et sans

(1) 43,200,000 francs.

pitié de cette localité, les obligeant à se fixer à la rivière du Courrier, ainsi que je l'avais prédit à ces Messieurs.

En 1870, le général Davis était gouverneur de l'Alaska et résidait à Sitka, sur la côte occidentale. Il y avait là aussi un corps de troupes américaines.

Deux Compagnies commerciales s'étaient partagé l'exploitation de tout le territoire : Parrott and C<sup>o</sup>, et Hutchinson, Kohl and C<sup>o</sup>. Le siège de ces deux maisons était à San-Francisco et leur banque dans les mines d'or de la Californie. Quatre forts de traite avaient déjà été construits ou réparés, sur le Youkon, et occupés par les agents de ces compagnies pelletières : Anvik, Noulato, Noukloukayet et Youkon. Ce dernier poste avait été entièrement reconstruit de 1864 à 1867. En 1870, il appartenait à la Compagnie Parrott and C<sup>o</sup>, dont l'agent, M. Smith Junior, habitait au poste même. Remise lui en avait été faite par un Français louisianais nommé Moïse Mercier qui le prit des mains des agents anglais pour le transférer à son compatriote.

Le fort Youkon existe depuis 1847 et fut construit par M. Bell. Il est placé à égale distance du détroit de Béring et du fort Bonne-Espérance. Le fleuve de même nom y atteint neuf milles anglais de large, soit 14 kilomètres et demi. Mais la largeur moyenne du Youkon n'est que d'une à deux lieues, avec un courant d'une vitesse de  $\frac{4}{4}$  lieues trois quarts à l'heure; de sorte que, bien que l'on puisse atteindre le fort Youkon en six jours, du fort Lapierre, sans marcher la nuit, ou bien en trois jours et trois nuits, il ne faut pas moins de 20 jours pour refaire ce trajet contre le courant. De la mer, on en met de 35 à 40.

Les eaux du Youkon sont troubles et jaunâtres, comme toutes celles qui descendent des Montagnes-Rocheuses. Elles nourrissent les mêmes espèces de poissons que celles du *Nakotchô-ondjig*, et possèdent,

de plus que leur rival, le *salmo scoulerii*, qui atteint jusqu'à 4 pieds de long et pèse de 30 à 60 livres anglaises, et le *dhikki* ou poisson-chandelle qui n'a que six pouces de long, mais qui est tellement huileux que, séché au soleil ou boucané comme le hareng, il peut brûler comme une torche et sert même de flambeau aux Danè-Ingalit. Je suppose seulement que ce luminaire économique ne doit pas être plus aromatique que le lard de baleine que les Esquimaux emploient pour la même fin, et que, comme lui, il requiert des nerfs olfactifs à l'épreuve des odeurs abominables (1).

Les Dindjié et les Danè-Ingalit sont les plus septentrionaux des peuples *tchippwa-wéyan* ou à chlamydes de peaux pointues, à habits à queues par devant et par derrière. Ce costume pittoresque et si décent, qui ressemble au *poncho* chilien et qui fut porté jadis par tous les Indiens de race danite, a presque totalement disparu de nos jours. Au fort Anderson, en 1865, je ne vis que deux ou trois Dindjié qui en eussent encore. En 1862, les *Kuchâ* et les *Tpanan Kuttchin* le portaient. Aujourd'hui on n'en trouverait par un seul spécimen.

Ce vêtement élégant et original fut remplacé d'abord par la blouse de chasse en peau boucanée, courte, coupée en rond un peu plus bas que la ceinture et assez semblable au bourgeron de nos ouvriers. Puis ensuite par le veston ou la jaquette des Européens. Dire que la civilisation anglaise se fait sentir jusqu'à cette contrée éloignée, que son influence s'étend jusqu'à la coupe d'une chemise!

En 1850, M. Murray, cité plus haut, portait l'entière population de l'Alaska anglais à 6,000 âmes, dont

(1) C'est évidemment le *minoga* ou lamproie dont les Cosaques du Volga se servent en guise de chandelle. (M<sup>me</sup> Carla Serena.)

1,200 chasseurs ou guerriers. Je puis affirmer que ce dernier chiffre peut convenir maintenant à tout le territoire et que les Danites ne s'élèvent pas à plus de 2,000 âmes. Le nombre des incirconcis est très petit parmi eux, m'a-t-on assuré. Ils pratiquent cette opération, comme les Dènè Peaux-de-lièvre, à l'aide d'un silex tranchant. Des Dindjié m'ont affirmé qu'un adulte, qui n'aurait pas été circoncis après sa naissance, devrait accomplir lui-même cette opération sans la recevoir d'un tiers; ce que je considère comme une épreuve bien rude et bien cruelle.

Si j'ajoute à la nomenclature des tribus dindjié dont j'ai cité les noms dans ces pages celui des *Intsi-dindjich* ou Hommes du fer, qui chassent au confluent de la rivière des Rennes, et les *Tsæs-tsiég*, Ceux qui battent le poisson, appelés aussi *L'en-tsell*, les Petits chiens, nous aurons l'énumération complète des peuplades dindjié de l'Alaska.

Je pourrais aussi parler ici des différentes peuplades danè appelées Koyoukons et Ingalits, ne serait-ce que pour relever et corriger les erreurs qu'ont commises certains voyageurs appartenant aux langues allemande et anglaise; mais, comme je me suis fait un devoir de ne raconter que ce que j'ai vu ou entendu de source certaine, je m'abstiens de ce travail.

Cependant je ne saurais omettre la curieuse division de la nation dindjié en trois camps, indépendants de la noblesse ou *tchill-hè*, et que l'on pourrait appeler des castes si elles n'avaient un but tout à fait contraire à celui des castes de l'Inde. Ces camps sont les *Etchian-kpét* ou gens de la Droite, ou Blancs; les *Natsëmkpét* ou gens de la Gauche, ou Noirs; les *Trendjidheyttsetpkét* ou gens du Milieu, ou Bruns. Il est absolument défendu à tout Dindjié de se marier dans le camp auquel il appartient par sa mère. Il doit choisir son conjoint

ou sa conjointe dans un des autres camps, à savoir les Dextriers chez les Senestriers, *et vice versa*, et les gens du Milieu chez les uns ou les autres. Les enfants appartiennent tous, de droit, au camp de la mère. C'est « le matriarcat ».

Quand je quittai le Mackenzie, en 1878, il ne s'y trouvait plus un seul *Nattsein*. Les Dindjié y étaient tous réputés Blancs ou Bruns.

Cette coutume se retrouve à Siam, en Tartarie et dans l'Arabie.

\* \* \*

Les 26 et 27 juin, plusieurs Dindjié vinrent me voir sans que je leur eusse fait aucune avance. J'étais misérablement campé, n'ayant pas même de tente pour m'abriter contre la pluie. J'avais fait un appentis entre deux saules, à l'aide de mon prélar, et là je trônais sur mes couvertures repliées, devant un petit feu où je chauffais mes pieds toujours humectés par la mousse et le lichen qui couvraient l'esplanade.

Ces Indiens me demandèrent à prier, et je leur fis répéter les prières en langue dindjié. D'autres, sans aller jusque-là, vinrent faire sur leur pasteur anglican — qui d'ailleurs n'a pas seulement de demeure fixe depuis huit ans qu'il est à Youkon, mais promène ses grâces un peu partout — des révélations rien moins que flatteuses et que je ne leur demandais point. Ce rapport était accompagné d'une nomenclature de titres sonores et ronflants à l'adresse dudit ministre, titres qui ne ressemblaient pas tout à fait à une litanie de saint.

« — Quoi, s'écriait l'orateur dindjié avec colère et indignation, voilà huit ans que nous nous sommes donnés à cet homme; eh bien! qu'y avons nous gagné? Où est la maison de prière qu'il avait promis de nous construire? Où sont les médicaments qu'il devait

nous distribuer gratuitement? Quels secours religieux en recevons-nous? Rien, rien.

« Tous les Dènè possèdent leurs Pères auprès d'eux et avec eux. Ils en sont aimés. Ils ont de belles chapelles peintes où l'on fait de la musique; ils ont des religieuses pour les soigner dans leurs infirmités, pour adopter et élever leurs orphelins, leurs vieillards. Tandis que nous, nous que l'on force à blasphémer les prêtres et les sœurs de charité, nous demeurons seuls, seuls comme les animaux des bois qui vivent en dehors des sentiers battus, seuls au milieu du bonheur général, seuls avec cet homme exécré, qui nous poursuit le revolver au poing, si nous jouons à la pelotte ou si nous dansons, un jour de dimanche (1), alors qu'il nous laisse la polygamie et le divorce, qu'il nous donne l'exemple de l'adultère et de la fornication... S... sauvage! »

Celui qui s'abandonnait à ces diatribes violentes très probablement exagérées par le mépris, mais qui ne devaient pas être toutes mensongères, puisqu'elles étaient proférées par un protestant devant un prêtre catholique, était un jeune géant de sept pieds de haut, aussi beau de formes que de visage, en dépit de la sauvage énergie que respiraient ses traits au teint de bronze antique, son ratelier d'ivoire d'une blancheur qui donnait froid dans le dos, et ses longs cheveux nattés à la manière des Tchippeways. Un *Kuchá-Kuttchin* comme *Sa-viah*, et probablement — qui sait? — un fils de Kuch.

Tous ceux qui l'accompagnaient me montrèrent la même sympathie triste et résignée; disons mieux, tout à fait découragée.

Après leurs harangues, qui débutaient sur un ton très bas pour ne finir qu'avec des clameurs et des vo-

(1) Authentique comme tout ce que j'affirme dans ces pages.

ciférations, lorsque leur larynx éraillé fut à bout de voix, *je fermai la bouche* à l'assemblée par un discours adapté à ce qui m'avait été dit. J'appris aux Dindjié que je venais pour étudier le pays et sonder leurs bonnes dispositions. Je leur dis que, s'ils montraient de la bonne volonté, nous étions tout disposés à les secourir, et je voulus aussitôt les faire prier.

Ils branlèrent la tête tristement comme les *Tdha-Kuttchin*, et précédemment encore, en 1868, les *Tpétlet-Kuttchin* du fort Mac-Pherson.

« — Si tu viens avec la volonté de demeurer parmi nous et d'être notre prêtre; si tu consens à nous défendre des instances du ministre, des reproches et des menaces des bourgeois anglais; alors oui, nous sommes à toi et pour toujours. Mais si tu n'es ici que transitoirement; si tu t'en vas bientôt pour ne plus revenir peut-être; que veux-tu que nous fassions? Pouvons-nous nous exposer à des tracasseries incessantes, à la vengeance de gens contre lesquels nous demeurerions sans défense? »

Malgré le bon vouloir de ces Indiens à mon égard, je ne pus cependant me procurer un canot chez eux, même au prix de 8 pelus. A ce taux j'aurais pu avoir deux belles pirogues, aux forts Mac-Pherson et Good-Hope. La générosité des Américains les a gâtés.

Ils allaient se retirer lorsqu'une faible femme que j'avais vue, trois ans auparavant, à la rivière Plumée, eut le courage de confesser devant tous ces protestants qu'elle était catholique dans l'âme, bien que non encore baptisée, et qu'elle défiait ministres et commis anglicans. Puis elle se mit à genoux en me priant de lui faire réciter les prières catholiques en sa langue maternelle, ce que je fis aussitôt, non sans une émotion bien facile à comprendre, tant le courage de cette humble femme excitait mon admiration.

Aussitôt tous les Dindjié présents, confus de se voir

vaincus en vaillance par une femme, imitèrent son exemple et tombèrent à genoux pour prier.

Le soir elle revint et m'amena son mari, un *Rhâne-Kuttchin*. Le lendemain, nouvelle affluence. Toute la bande venue la veille fit de nouveau apparition, conduite par cette courageuse femme. Dieu a ses saints de partout.

Tout à coup, pendant qu'ils priaient, la figure simienne de Peter Pelly fit irruption furieusement. Le renégat craignait trop pour ses sordides intérêts de libertin, pour laisser aux Dindjié la liberté de se déclarer catholiques. Il tomba au milieu d'eux comme un vautour sur des palombes.

« — Hola ! vous autres, cria-t-il, que venez-vous faire ici, avec le *Priest* ? Ne pouvez-vous le laisser dormir sa grasse journée ? Est-ce que tu comprends quelque chose, toi, femme, à ce que dit cet homme-là ? N'avez-vous pas votre Père, le révérend M..., ou bien voulez-vous faire honte à nos bourgeois en désertant leur camp ? Allez vous-en bien vite dans vos loges et ne vous mêlez plus de choses que vous ne comprenez point. »

Sur ce, et sans attendre ma réplique, il tourna vivement les talons et se sauva comme un loup qui pille. Mais les faibles Dindjié étaient déjà à ses trousses, ne laissant auprès de moi que la courageuse Loucheuse du Mackenzie et son mari, qui l'accompagnèrent d'un rire moqueur.

« — En vérité, ils ne sont pas braves, dit-elle. Mais tu ne sais pas, toi, ce que va nous attirer, à moi et à mon mari, la démarche que nous avons faite en ta faveur. »

Qu'importe, Véronique des forêts, qu'importe, si c'est pour Dieu, et si la récompense te vient d'en haut !

Le même soir, Pelly osa se représenter devant moi

pour me défier. Il se proposait, disait-il, de réunir les sauvages et de les faire opter entre le protestantisme et le catholicisme.

« — Aux voix, criait l'insolent, aux voix ! »

Il invoquait le vote à propos de l'Évangile, le butor. Comme si Jésus-Christ nous avait commandé le scrutin ou le plébiscite. Du salut éternel, il en faisait une question d'opinion ; et après avoir comprimé, persécuté, effrayé et menacé la plèbe moutonnaire, la faible plèbe avilie, scandalisée, démoralisée, il avait le front de s'écrier :

« — Votons, maintenant, aux voix ! aux urnes ! »

Je renvoyai ce misérable à ses ignobles intrigues nocturnes. Outré de se voir débouté de ses prétentions au rôle de prédicant, le Tchippeway se retira en criant en bon français :

« — C'est égal, cet homme ne gagnera pas, ou bien nous le f..... dans la rivière ! »

Le malheureux, il ignorait alors que, moins de deux mois après, ce serait son corps que l'on jetterait à la rivière comme celui d'un loup tué dans la surprise du flagrant délit, tué de la propre main du mari indigné de celle dont il tyrannisait la conscience et attentait à la vertu.

Au bout de quelques jours, voyant que je ne gagnais rien à attendre, je priai de nouveau le commis en charge de me fournir les moyens de continuer ma route. Il me répondit que personne n'avait de canot à lui vendre, et me défiait d'en trouver un moi-même. Je n'en doutais pas, puisqu'il avait circonvenu les Indiens. La crainte de ces employés était qu'une fois possesseur d'un canot je ne leur portasse tort en entraînant les Loucheux avec moi chez les Américains ; car ils n'ignoraient pas le désespoir de ces pauvres gens de se voir en si mauvaises mains. Mais ils me dirent que, si je consentais à m'en retourner aussitôt, ils me

fourniraient un canot appartenant à la Compagnie, ainsi que des provisions de route. Leur mauvaise foi se manifestait d'une manière évidente.

Que faire ? Voyant l'inutilité de mes efforts, je préférerais m'en retourner que de demeurer plus longtemps avec des gens qui m'étaient hostiles. Aussitôt M. M... trouva un bon canot tout neuf, qu'il me pria de déposer au fort Lapierre quand j'y serais arrivé. Il ne ménagea point les provisions, il voulut m'expédier avec les déférences de la guerre et enterrer la synagogue avec honneur. Peut-être bien comptait-il aussi me faire oublier de la sorte les outrages dont m'avait abreuvé le grand coquecigrue de Méphistophélès. Mais je ne suis point de ceux dont on ferme la bouche en la bourrant de friandises. La mastication n'est pas plus ma passion que la dive bouteille.

Ainsi pourvu, j'aurais pu user de stratagème, me cacher pendant le jour et gagner pendant la nuit le fort américain, d'où j'aurais renvoyé à M. M... sa pirogue avec mes sincères remerciements. Peut-être s'y attendait-il. Mes deux Indiens m'y engageaient vivement, tant ils brûlaient d'aller voir le Pacifique ; j'en avais moi-même une envie démesurée ; mon honneur, le souci de ma dignité et de ma réputation seuls m'en empêchèrent. Quoi ! me cacher, ruser, me dérober et fuir comme un coupable qui cherche à éviter une condamnation ! Ma fierté s'y refusa. Rongeant mon frein, avalant deux larmes de dépit et de colère concentrée, j'abandonnai cet odieux *Plenty room* et ses hôtes inhospitaliers.

Avant de partir, toutefois, je me procurai la consolation d'écrire à « ces fieffés brigands de Yankees » dont m'avait menacé M. M... J'adressai une lettre au général Davis, gouverneur d'Alaska, à Sitka. J'en envoyai deux autres au principal agent de chacune des deux Compagnies pelletières de ce territoire, pour leur

apprendre la malheureuse issue de ma démarche, et leur manifester l'extrême désir que j'éprouvais d'aller évangéliser les peuples nouveaux de l'Alaska.

Je dois rendre cette justice aux agents de la Compagnie d'Hudson à Youkon, que mes lettres furent respectées et ponctuellement envoyées. Avis aux Français. L'année d'après, je recevais au fort Bonne-Espérance les réponses qui m'y furent faites. Elles étaient datées de la redoute Saint-Michel, dans la baie de Norton. L'une de ces lettres, que j'ai encore par devers moi, était ainsi conçue :

« Révérend Monsieur,

« Je reçus votre lettre à Nuklukayet, mais je ne pus vous répondre sur-le-champ, à cause de mon ignorance de la langue française.

« Je suis réellement peiné de voir qu'ayant entrepris un aussi long voyage que celui que vous avez fait pour nous visiter, vous vous êtes vu obligé de vous en retourner sans réussir. J'aurais été si heureux de vous rencontrer à Nuklukayet!

« J'ai envoyé votre lettre à notre principale maison, à San-Francisco, et j'ai reçu l'ordre de vous dire que l'on fera tout au monde pour vous assister dans vos saints travaux parmi les Indiens; que des quartiers d'hiver confortables vous seront alloués; que d'amples provisions et autres moyens de support et de voyage parmi les Indiens vous seront *annuellement et gratuitement* envoyés de San-Francisco...

« Quant à vos passages sur le pyroscaphe, je pense qu'ils vous seront également accordés gratuitement. .

. . . . .

« Je vous envoie ci-inclus deux lettres de M. Alph.-L. Pinart, un gentilhomme français qui est venu ici dans le but d'obtenir des informations sur les res-

sources de ces contrées, le caractère et les mœurs de leurs habitants.

« En vous souhaitant un bon succès dans vos pieux travaux, j'ai l'honneur de demeurer votre très dévoué serviteur.

« (Signé : ) F. W. SMITH JUNIOR.

« Agent pour Hutchinson Kohl and C<sup>o</sup>. »

Tels étaient les négociants que mes hôtes de *Plenty room* m'avaient dépeints comme de fieffés scélérats.

Les lettres de l'aimable et infatigable voyageur, M. Pinart, étaient datées, l'une de la redoute Saint-Michel — août 1870, — l'autre de Saint-Pol's-Harbour, île de Kodiak — 15 décembre de la même année.

La seconde lettre que je reçus était de M. Moïse Mercier, ce Français de la Louisiane, principal agent de la Compagnie Parrot et C<sup>o</sup>. Les propositions qu'elle me faisait étaient aussi belles que celles de M. Smith; de plus, cette maison avait un comptoir à Montréal, en Canada, où nous aurions pu nous fournir.

Aussitôt en possession de ces lettres, je m'empressai d'écrire à mes supérieurs, afin qu'ils m'autorisassent à me transporter de nouveau dans l'Alaska, mais cette fois pour tout de bon et avec de pleins pouvoirs.

Pour toute réponse, je vis arriver au fort Bonne-Espérance, en septembre 1871, l'évêque coadjuteur du Mackenzie, qui m'apprit que Sa Grandeur elle-même allait parcourir l'Alaska et y laisser un jeune prêtre bas-breton qu'elle venait d'amener de France et qui ignorait encore les langues. Monseigneur me fit l'honneur de me demander les lettres que j'avais reçues des agents américains, afin qu'elles lui servissent d'introduction auprès d'eux. Je ne donnai au prélat que la lettre de M. Mercier; mais Sa Grandeur prit une copie des autres.

Et votre serviteur? Votre serviteur, Mesdames, fut renvoyé en France pour se reposer de ses longs, longs voyages, tout en confiant à la presse le fruit de ses études linguistiques. Dans cette affaire, hélas! je renouvelai la fable de Bertrand et de Raton. Que voulez-vous, c'est toujours la vieille, vieille histoire : *Sic vos non vobis, mellificatis, apes!* A quoi bon murmurer?

J'ajouterai seulement comme corollaire que ni l'évêque missionnaire ni son jeune compagnon ne demeurèrent dans l'Alaska. Après avoir baptisé nombre d'Indiens, ils s'en retournèrent, les laissant là. Moi, j'y serais demeuré.

\* \* \*

Le récit de mon retour à Good-Hope n'exigera que quelques lignes. On m'avait prédit un voyage de quatorze jours de touée en canot, pour atteindre le fort Lapierre, dix-huit jours avant de revoir le fort MacPherson, vingt-six pour arriver à celui de Bonne-Espérance, ma résidence ordinaire. C'était deux cent trente lieues au moins à effectuer *pedibus cum jambis*. Il y avait de quoi user icelles jambes jusqu'aux genoux. Eh bien! nous fîmes une diligence telle que le dix-huitième jour nous atteignîmes la mission de Good-Hope.

Mais nous ne pûmes rendre la pirogue au fort Lapierre. Après avoir manqué chavirer et sombrer maintes fois au milieu des tourbillons de la Porc-épic, nous la crevâmes au milieu des Montagnes-Rocheuses, en remontant la petite rivière Bell. Un *bitchipo*, ou arbre enfoncé dans la vase et sournoisement caché sous les eaux limoneuses en transperça la faible écorce et surgit à travers le canot entre mes jambes. Peu s'en fallut qu'il ne m'empalât avec l'embarcation.

Celle-ci coula à pic instantanément. Heureusement nous étions au rivage. Nous en fûmes quittes pour un bain complet et pour abandonner en ce lieu, dans le bois, notre canot crevé et nos ustensiles de cuisine. Nous traversâmes les montagnes à pied, ce qui me valut une vue panoramique grandiose de la vallée de



*E. Petitot 1879*

Georges Arviunine, le Baleinier,  
Esquimau des Bouches du Mackenzie.

la *Tchi-ven-tschig* et du mont Grifford. Je la transmets à mes complaisants lecteurs.

Notre traversée des Montagnes-Rocheuses ne fut plus qu'une partie de plaisir. Les mousses et lichens, transformés en éponges, étaient secs; les torrents, jadis si enflés, à peu près étanches; les têtes-de-femme elles-mêmes avaient pris de la consistance dans le terrain

argileux raffermi. De partout des fleurs, des oiseaux, des insectes, des baies de bruyère, des tiges aigres de polygonée elliptique, pour nous rafraîchir, et occasionnellement la rencontre de quelques loups, point du tout enragés, pour nous divertir.

Au-dessus du fort Mac-Pherson je fis une dernière halte, pour saluer de bien loin la mer Glaciale rutilant à l'horizon, et le splendide ruban d'argent du Mackenzie. Pendant cette contemplation, un cyclone en forme de couronne se forma sur nos têtes. Au fort Mac-Pherson, j'obtins du chef de poste, pour me consoler de mon insuccès en étudiant l'esquimau pendant l'été, un jeune Esquimau nommé *Arviounine* ou *Arviouna*, que je conduisis au fort Bonne-Espérance.

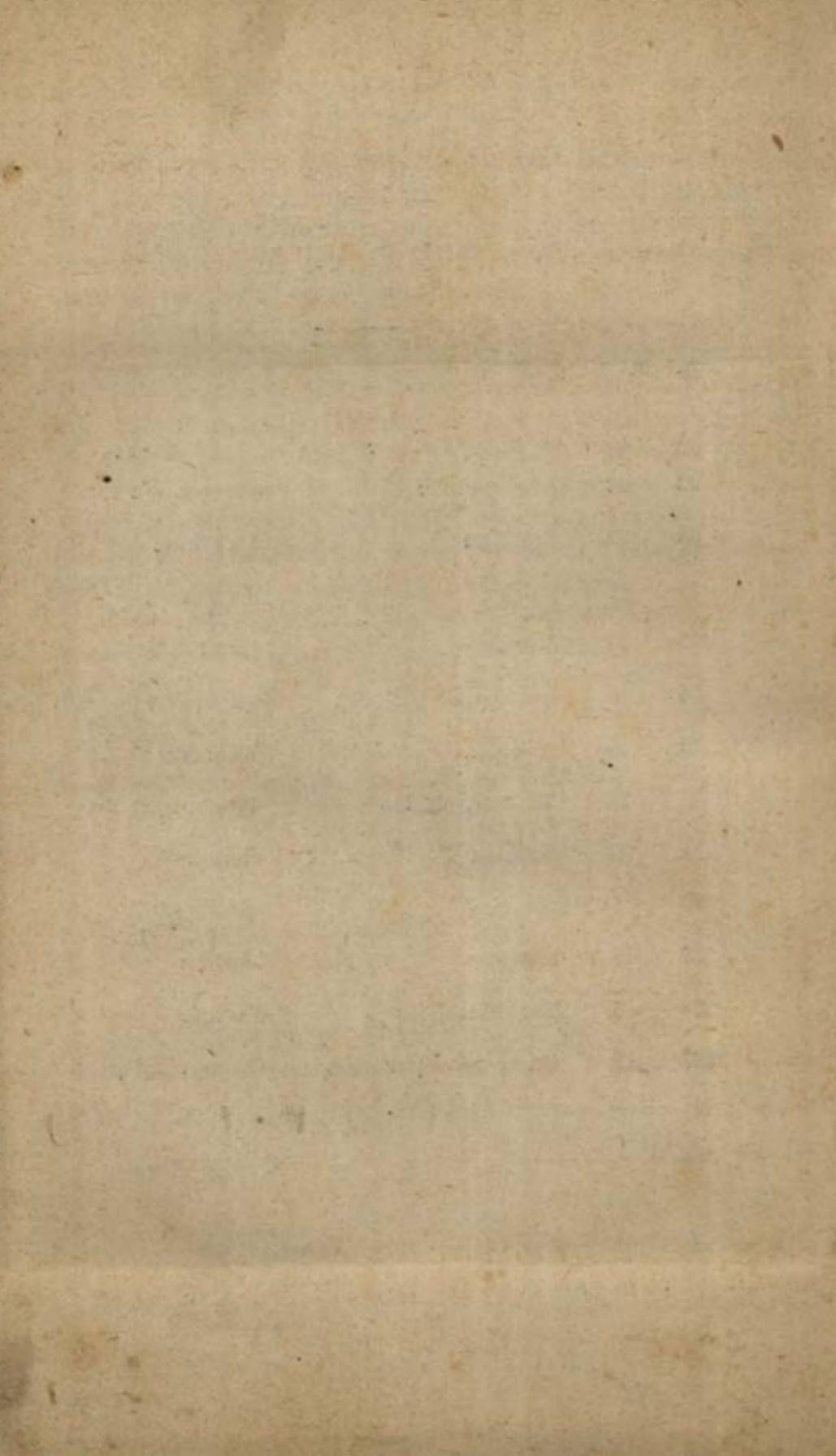
Ainsi se termina mon expédition apostolique dans le nouveau territoire d'Alaska. Elle n'avait duré que cinquante jours, grâce à une diligence prodigieuse. Je revins avec le crève-cœur d'avoir été traversé, de n'avoir réussi qu'à demi. Mais Dieu récompense même l'insuccès, ce que ne font pas les hommes.

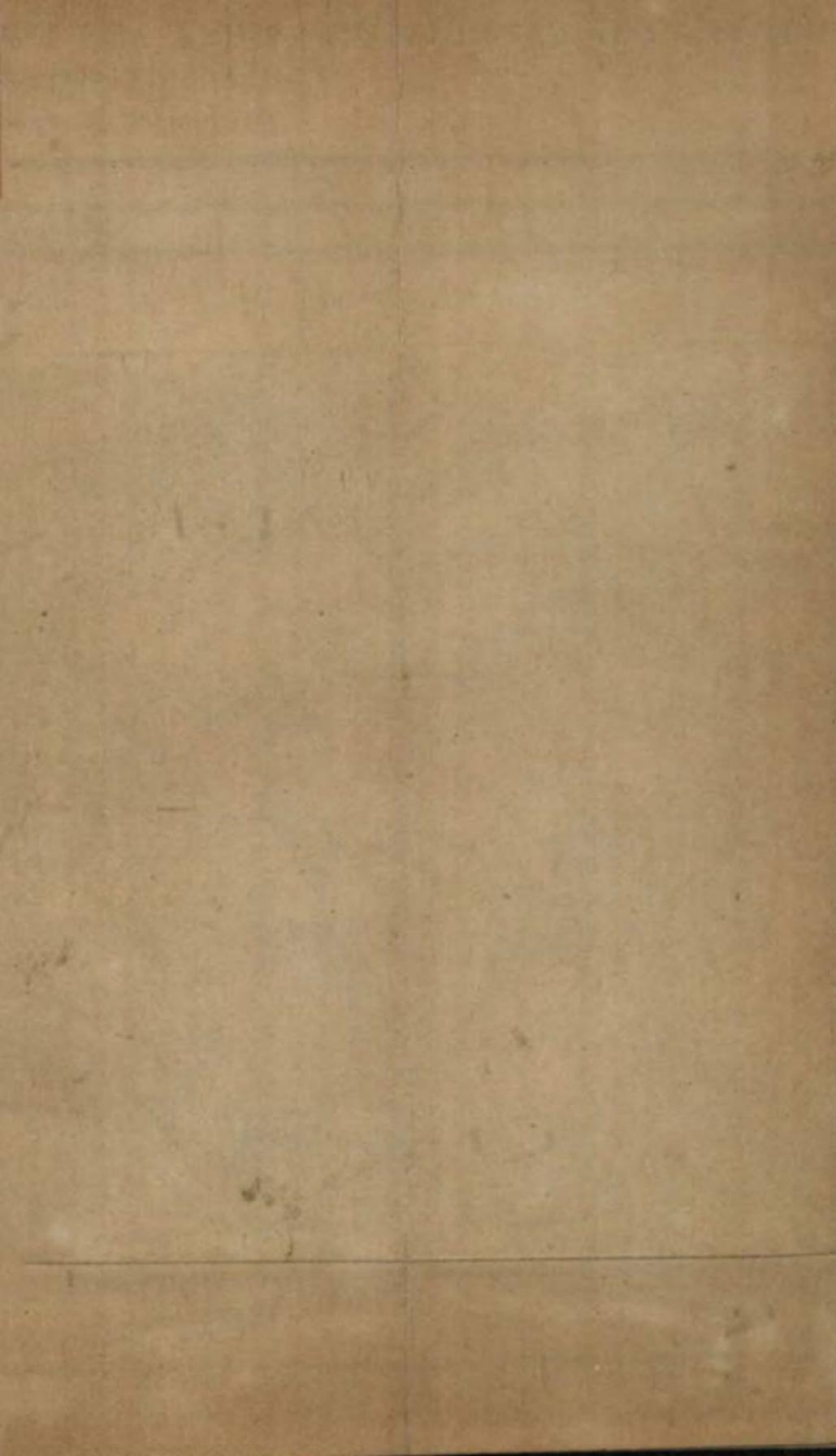


# ERRATA

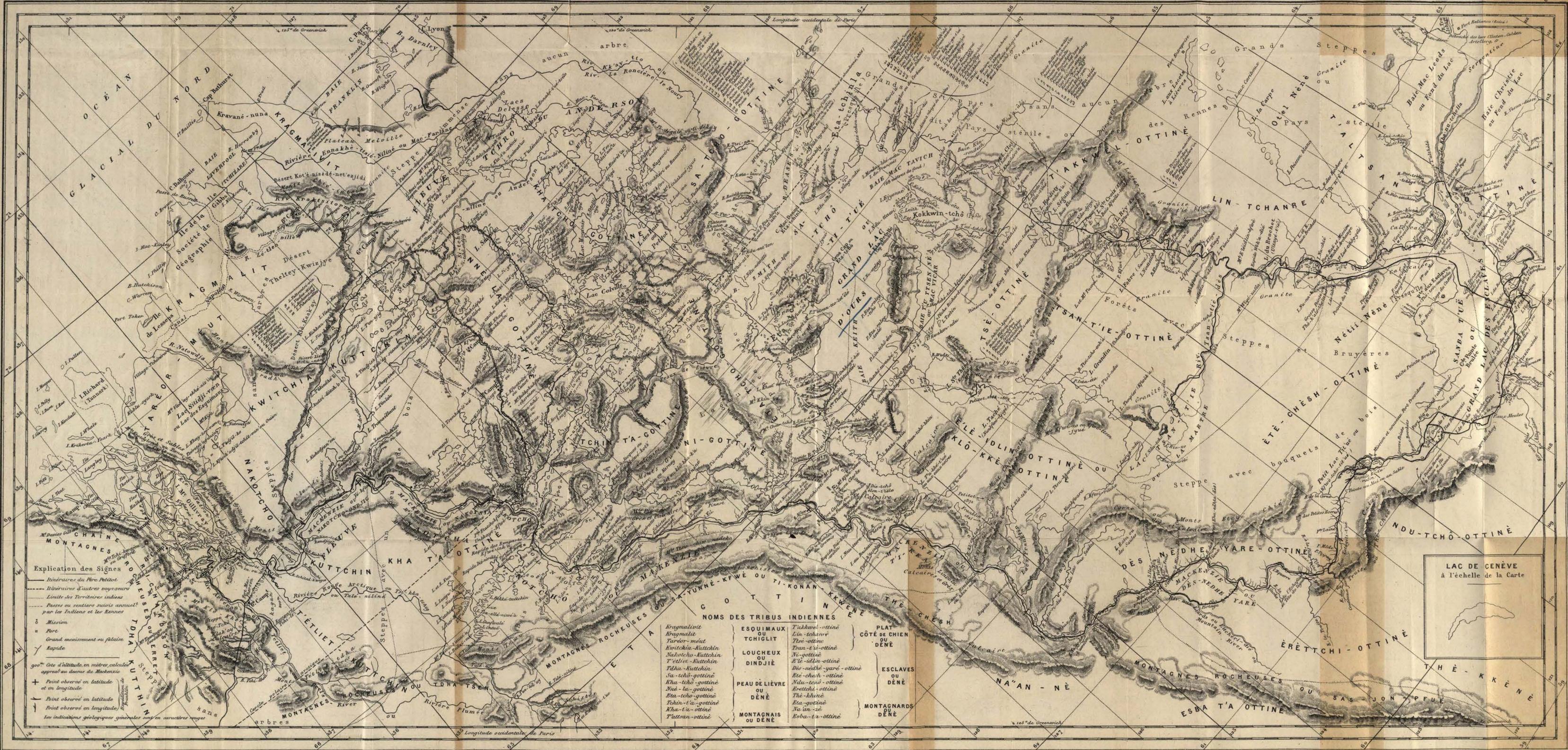
---

<i>Pages</i>	<i>Lignes</i>	<i>Au lieu de :</i>	<i>Lisez :</i>
23	23	une cyclone	un cyclone
63	30	la Chine	La Chine
72	25	l'autre	les autres
73	20	Dènè	Danè
84	22	quoi qu'ils dussent	quoiqu'ils dussent
113	6	<i>Khoréha</i>	<i>Kkoréha</i>
147	23	49° centigrades	40° centigrades
151	30	châtons	chatons
189	3	<i>ninixizjié</i>	<i>ninizzié</i>
223	15	le prima	le pima
280	6	Tartuffe	Tartufe
287	19	On se rend par elle,	On se rend par lui,





CARTE DES EXPÉDITIONS CHEZ LES DINJÏ ET LES DÉNÉ SEPTENTRIONAUX  
EMILE PETITOT, Prêtre Missionnaire  
Dressée par lui-même de 1862 à 1873.



**Explication des Signes**

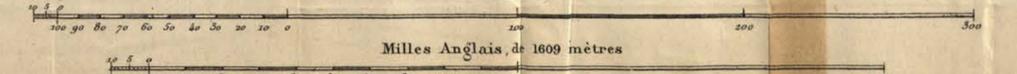
- Itinéraires du Père Petitot
- Itinéraires d'autres voyageurs
- Limites des Territoires indiens
- Passes ou sentiers suivis annuellement par les Indiens et les Rennes
- ⊙ Mission
- ⊙ Fort
- ⊙ Grand encensement ou fête
- ⊙ Rapids
- 300° Cote d'altitude en mètres, calculée d'après les données de Mackenzie
- + Point observé en latitude et en longitude
- ⊙ Point observé en longitude
- ⊙ Point observé en latitude
- ⊙ Point observé en longitude
- Les indications géologiques générales sont en caractères rouges

**NOMS DES TRIBUS INDIENNES**

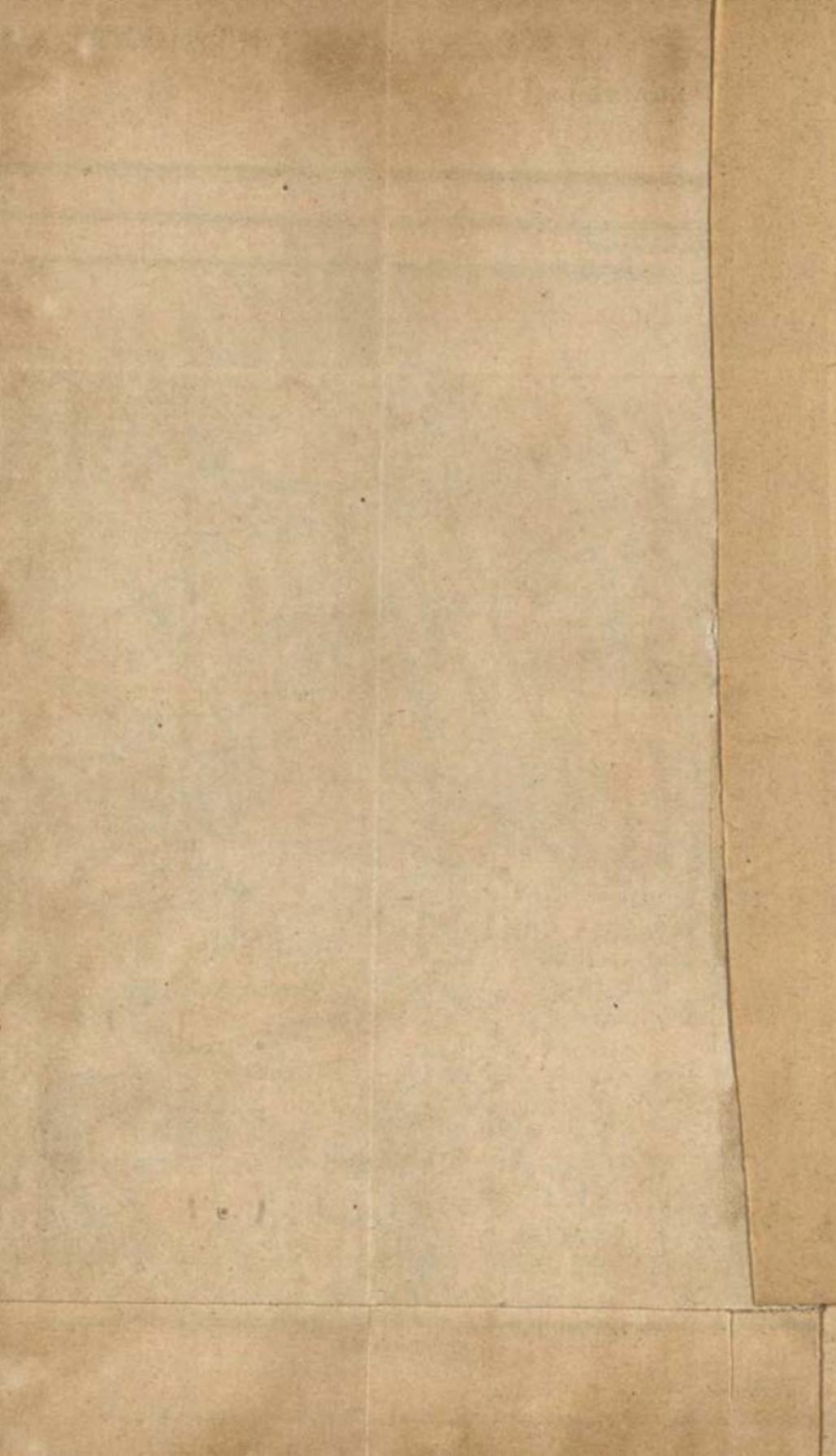
Kragmalit	Takkvel-ottiné	PLAT CÔTÉ DE CHIEN OU DÉNÉ
Kragmalit	Lin-tchanre	
Taror-méit	Tse-ottiné	
Kwitchia-kutchin	Tsan-ri-ottiné	
Nahotcho-kutchin	Ne-gottiné	
T'eliet-kutchin	Élé-ottiné	
Kha-kutchin	Élé-ottiné	
Sa-tcho-gottiné	Élé-ottiné	
Kha-tcho-gottiné	Élé-ottiné	
Nut-la-gottiné	Élé-ottiné	
Eta-tcho-gottiné	Élé-ottiné	
Tchin-ta-gottiné	Élé-ottiné	
Kha-ta-ottiné	Élé-ottiné	
T'atsan-ottiné	Élé-ottiné	
ESQUIMAUX OU TCHIGLIT		ESCLAVES OU DÉNÉ
LOUCHEUX OU DINJÏ		MONTAGNARDS OU DÉNÉ
PEAU DE LIÈVRE OU DÉNÉ		
MONTAGNAIS OU DÉNÉ		

LAC DE GENÈVE à l'échelle de la Carte

Echelle de 1:2.100.000  
Kilomètres



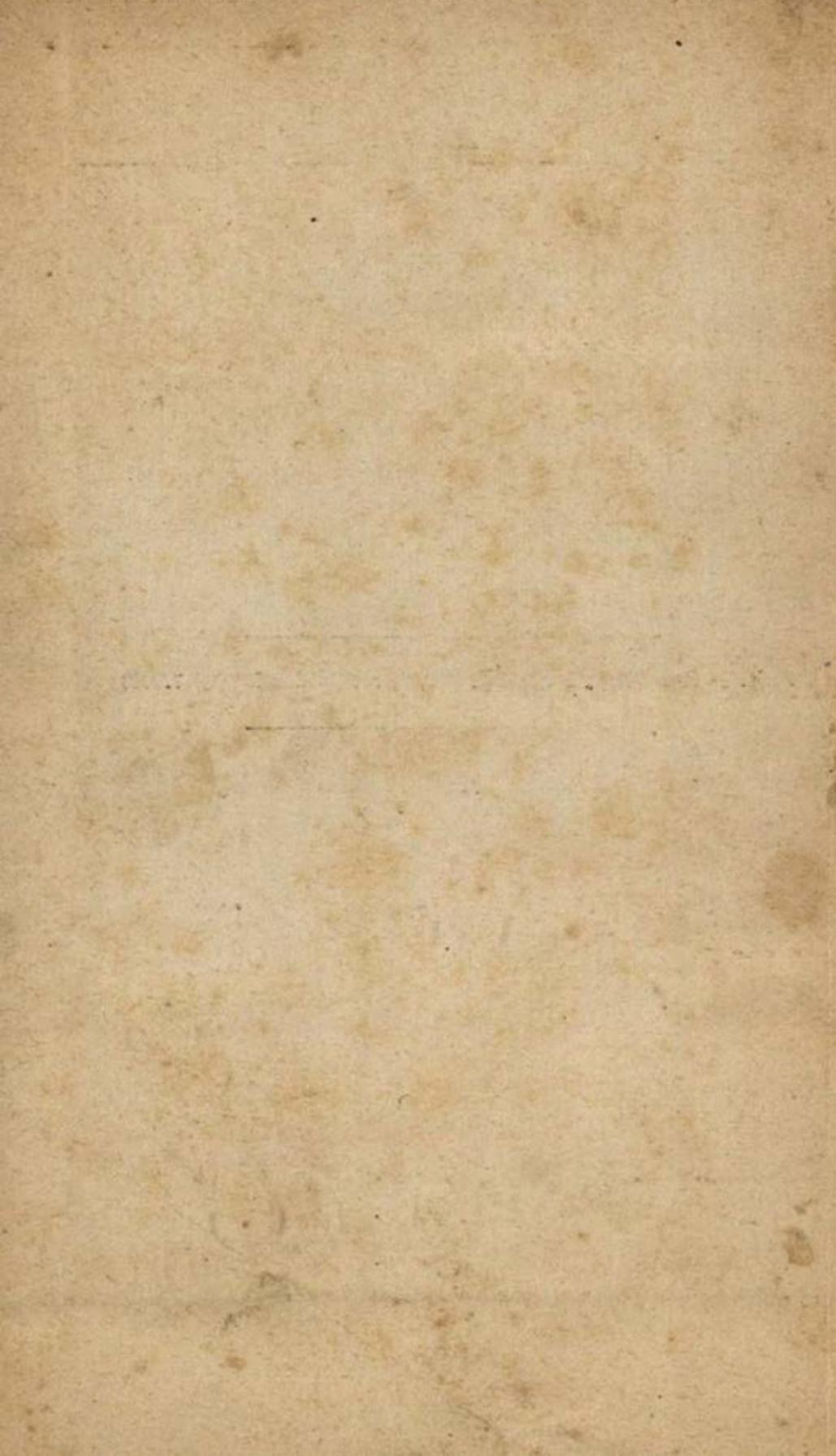
Milles Anglais de 1609 mètres



---

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 7.2.89

---











**I-2662**